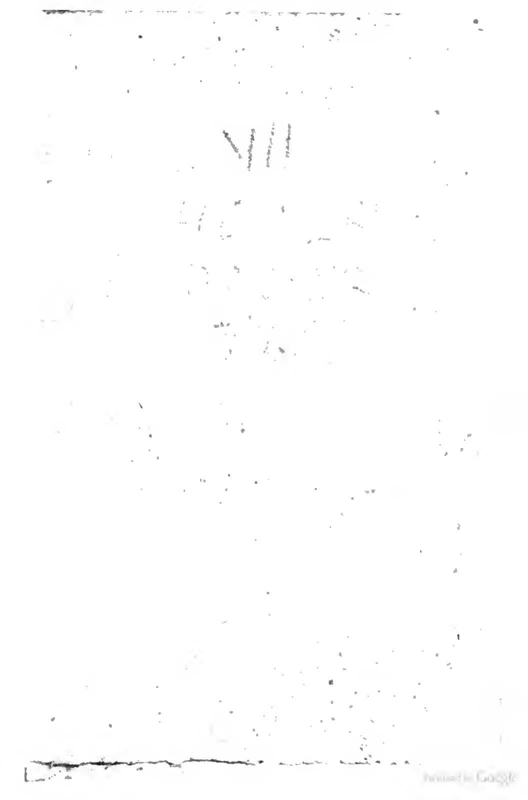
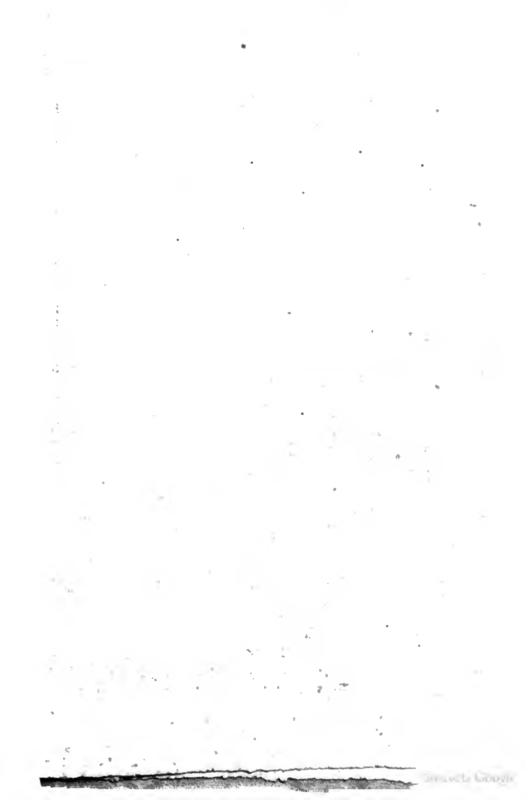






ΜΝΗΣΤΗΡΟΦΟΝΙΑ

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES

Par MADAME DACIER.

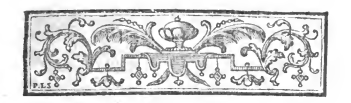
Nouvelle Edition, revûe & corrigée & enrichie de Figures en taille douce par PICART LE ROMAIN, *& autres.*

TOME PREMIER.





A AMSTERDAM,
Chez les WETSTEINS & SMITH.
MDCCXXXI.



PREFACE.

DANS ma Préface ſur l'Iliade je me ſuis particulierement attachée à rendre raiſon des Fables, des Fictions, des Allégories d'Homere, des Mœurs, des Uſages & des Caractères qu'il a imitez; de ſes Dogmes, de ſes Idées & de ſon Style, & à montrer la conformité qu'il a dans la plûpart de toutes ces choſes avec nos Livres Saints. Je n'y ai point parlé de l'Art du Poëme Epique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes inſtructions qu'il donne, je me reſervois à traiter cette matiere dans un Ouvrage particulier, où après avoir raſſemblé les principales regles de ce Poëme, & en avoir découvert les raiſons, je me propoſois de les appliquer à quelqu'un de nos Romans, qu'on a voulu faire paſſer pour des Poëmes Epiques, & de faire voir que toutes ſes regles les plus fondamentales y ont été vio-

lées, & que nos Romanciers ni nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere, ni l'Art qu'Ariſtote nous a ſi bien développé.

Quand je fis ce projet, j'eſperois d'avoir du tems devant moi pour l'exécuter après l'impreſſion de l'Odyſſée, & je me préparois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautez de ce Poëme, & qu'à rendre compte de mon travail; mais des raiſons, dont je n'informerai point le Public, de peur qu'il ne m'accuſât de vanité, quelque exempte que je ſois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette Diſſertation étoit la Préface même de l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homere dans ma Traduction, ayent ſous la main tous les ſecours neceſſaires pour le lire avec plus d'intelligence & par conſéquent avec plus d'utilité & plus de plaiſir, & que ſans recourir ailleurs ils puiſſent voir la différence qu'il y a entre des Poëmes ſages & utiles, & des Poëmes informes & dangereux. J'ai obéï.

Les bornes trop étroites d'une Préface ne

ne permettent pas de traiter cette matiére dans toute son étenduë, mais je me restreindrai de maniere que je n'oublierai rien de tout ce qu'il y a de principal. Je partagerai cette Préface en quatre Parties.

Dans la première, après avoir expliqué la nature du Poëme Epique & son Origine, j'expliquerai ses Regles selon les principes d'Aristote & d'Horace; j'en ferai voir la sagesse & l'utilité qui en est le but; je les appliquerai ensuite à un de nos Romans & à un de nos Poëmes Epiques, & je démontrerai que ni nos Romanciers ni nos Poëtes ne les ont connuës, qu'ils se sont entierement éloignez de cette constitution, en un mot qu'ils ont entierement ignoré l'Art du Poëme Epique.

Dans la seconde Partie, je ramasserai les objections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation; je tâcherai d'y répondre, comme dans ma Préface de l'Iliade j'ai répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier Poëme; je justifierai cette imitation contre tous ses reproches; je ferai voir que bien loin d'être vicieuse & nuisible, elle est

au contraire très-sage & très-utile; je l'appuyerai sur l'exemple de Platon lui-même qui l'a suivie, & pour achever de la mettre hors de toute insulte, je la fonderai sur des exemples tirez du sein de la Verité même, & dont aucune Critique ne pourra ébranler les fondemens. Enfin je montrerai que toutes les censures de Platon, au lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere, tombent directement & avec toute leur force sur nos Romans & sur nos Poëmes Epiques, qui ne sont que des alterations grossieres de la verité. Le Lecteur sera en état de juger par lui-même lequel avoit mieux pénetré la nature & le but du Poëme Epique, d'Aristote ou de Platon.

Dans la troisiéme Partie, j'examinerai le sentiment de Longin, qui sur ce que l'Odyssée a été faite après l'Iliade, a crû qu'elle portoit des marques certaines de l'affoiblissement de l'esprit du Poëte, & que dans ses narrations incroyables & fabuleuses la vieillesse d'Homere étoit reconnoissable.

Ce reproche de Longin a prévenu jusqu'ici tous les Esprits, au moins je n'ai vû personne qui l'ait combattu, ni ses Commentateurs ni ses Traducteurs n'ont cher-

cherché à deffendre ſur cela ce grand Poëte. J'ai l'audace d'être d'un ſentiment tout oppoſé à celui de cet habile & ſage Rheteur, & j'eſpere de faire voir au contraire que l'Odyſſée eſt un Poëme auſſi ſoutenu que l'Iliade, & qui marque autant de force & de vigueur d'eſprit.

Enfin dans la quatriéme & derniere Partie, je rapporterai les jugemens que les plus grands Maîtres ont portez de l'Odyſſée, & je ferai voir qu'ils l'ont même préferée à l'Iliade. Je tâcherai de prouver la verité de ce ſentiment d'Ariſtote, que la Poëſie d'Homere eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, & de celui d'Horace, qui aſſure qu'elle eſt plus Philoſophe que la Philoſophie même; je confirmerai ce que j'aurai dit dans la ſeconde Partie ſur la beauté de cette imitation, & pour prouver que c'eſt la maniere la plus parfaite d'enſeigner la Morale; je parlerai des grandes connoiſſances dont l'Eſprit d'Homere étoit orné; j'éclaircirai ſes vûës; je découvrirai les véritables fondemens de ſes Fables par les anciennes Traditions, & je rendrai compte de mon travail.

PREMIERE PARTIE.

QUand on pense à l'origine de ce Poëme, au tems où il est né & à la corruption generale d'où il a été tiré, on ne peut assez admirer le genie qui lui a donné la naissance, & l'on est forcé d'avoüer que c'est l'ouvrage d'un Esprit très-sublime & très-sage, & d'un Philosophe né pour la Réformation des mœurs.

Les hommes sont naturellement portez à l'Imitation & à la Musique. De ce penchant nâquit la Poësie dans les Fêtes solemnelles que les premiers hommes célebroient en certains tems de l'année, pour rendre graces à Dieu des biens qu'ils avoient reçus de sa bonté. Elle eut ensuite chez les Païens la même origine qu'elle avoit eûë chez les Hebreux. Car c'est un sentiment naturel à l'Homme de remercier la Divinité des graces qu'il en a reçûës.

Si les Hommes eussent perseveré dans cette sagesse, on n'auroit eu pour toute Poësie que des Hymnes & des Cantiques, comme parmi les anciens Hebreux; mais il étoit impossible que dans des Assemblées

blées Païennes la Sageſſe & la Piété reſiſtaſſent long-tems à la licence de ces têtes, où le vin & la joïe exceſſive échauffant les Eſprits, pouſſoient à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de Cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eût bien-tôt plus que des Chants où la louange des Hommes étoit mêlée avec celle de la Divinité, & bien-tôt après, cela dégenera encore en Poëmes très-licencieux, de ſorte que la Poëſie fut entierement corrompuë, & l'on n'y remarqua plus aucune trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Philoſophe pour corriger un ſi grand deſordre? donner des préceptes de ſageſſe dans des ſentences courtes & vives comme celles qui étoient en uſage dans les premiers tems? Cela auroit été inutile; ni les paſſions ni les habitudes vicieuſes ne cedent aux paroles ni aux ſentences; elles reſiſtent pour l'ordinaire aux raiſonnemens les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'étudier le penchant des hommes pour les ramener à la ſageſſe par les mêmes choſes qui avoient cauſé leur égarement.

C'eſt ce que firent les premiers Poë-

tes qui vinrent ensuite, car voyant d'un côté que l'homme est naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduëment le plaisir, ils profiterent de ce penchant & travaillerent à les amuser & à les corriger insensiblement par des instructions cachées sous un apât agréable. C'est ce qui fit inventer les Fables, qui sont presque toûjours plus propres à corriger les mœurs que les Traitez de Morale les plus suivis. Il est aisé de voir par-là que la Poësie a été la première espèce de Philosophie; Strabon l'a démontré dans son premier Livre, où en reprenant Eratosthène, qui soutenoit que les Poëtes n'avoient point eu en vûë d'instruire, mais seulement de plaire & de divertir, il fait voir que les Anciens ont été d'un sentiment contraire, & qu'ils ont écrit que la première Philosophie a été la Poësie, qui sous l'appât du plaisir invitoit à la vertu dès l'Enfance, & enseignoit les mœurs, les actions, les passions. *Nos Philosophes même*, ajoûte-t-il, c'est-à-dire les Stoïciens, *avancent que le Sage seul est bon Poëte. Voilà pourquoi dans toutes les Villes Grecques on commence l'Education des Enfans par la Poësie, non pour leur donner simplement du plaisir,* *mais*

mais pour leur enseigner la sagesse.

Cette Poësie, dont parle Strabon, consistoit principalement dans les Fables, car les Fables sont les plus propres pour l'instruction des Enfans, & quelles qu'elles soient, en Prose ou en Vers, elles sont également de la Poësie.

L'utilité des Fables a été reconnuë dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne sont pas les seuls qui s'en sont servis ; long-tems avant qu'il y eût des Poëtes, les Villes & les Legislateurs, comme le même Strabon l'assûre, les avoient appellées à leur secours à cause de l'utilité qu'ils y reconnoissoient, & en faisant réflexion au penchant naturel de l'animal raisonnable: *Car*, dit-il, *tout homme est avide d'apprendre quelque chose, & l'amour des Fables est la première qui marque cette inclination, & c'est par-là que les Enfans commencent à entendre & à s'accoûtumer à apprendre. Et la raison de cela est, que la Fable est une sorte de narration toute nouvelle, qui ne dit pas simplement ce qui est, mais une chose toute différente qui sert d'enveloppe & de fiction, pour faire entendre avec plus de plaisir ce qui est. Or tout ce qui est nouveau & inconnu plaît, & c'est cela même qui rend curieux & avide, & lorsqu'on*

qu'on mêle à ces Fables le merveilleux & l'extraordinaire, cela augmente infiniment le plaisir, qui est le philtre & l'appât de la Science.

Je me suis attachée à rapporter le passage de Strabon, parce qu'il marque parfaitement la Nature, l'Antiquité & l'Utilité des Fables. Il est impossible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La Nature des Fables est telle qu'il nous l'enseigne; leur Antiquité ne peut être révoquée en doute, puisque nous voyons dès les premiers tems que Dieu lui-même s'en est servi, & leur Utilité ne peut non plus être contestée, puisque l'Ecriture Sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces Fables employées à propos par les plus Saints personnages.

Homere trouva cet usage des Fables generalement établi, & il s'en servit admirablement pour former sur ce modèle le plan de ses deux Poëmes qui ne sont que des Fables plus étenduës, & auxquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle, & qui augmentent infiniment le plaisir.

Quand Aristote n'auroit pas démontré que le Poëme Epique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes, les deux Poëmes

mes d'Homere suffiroient pour nous convaincre de cette verité, car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux besoins de son País. De son tems les Grecs étoient divisez en plusieurs Etats indépendans les uns des autres, & ces Etats étoient souvent obligez de se réünir contre un Ennemi commun. Ce fut sans doute dans quelqu'une de ces occasions qu'Homere, pour leur prouver la nécessité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un intérêt particulier de les diviser, leur remit devant les yeux la perte infaillible des peuples & des Princes mêmes par l'ambition & la discorde de ces derniers. Voilà le but du Poëme de l'Iliade.

Il ne se contente pas de donner des instructions à tous ces Etats différens réünis en un seul corps, il leur en donne aussi à chacun en particulier après leur conféderation finie. Il voyoit de son tems que les Princes quittoient facilement leurs Villes pour aller faire des courses sur les Terres de leurs Ennemis, ou pour d'autres sujets. Il veut les corriger en leur faisant entendre qu'un Prince ne doit quitter ses Etats que par des raisons indispensables, & que quand

il les quitte par quelque raison legitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement, mais faire tous ses efforts pour y retourner. Dans ce dessein il leur represente que l'éloignement d'un Prince absent par necessité, cause chez lui de grands desordres, & que ces desordres ne finissent que par son retour. Et voilà le but de l'Odyssée.

On voit la Fable regner également dans ces deux Poëmes. Car qu'est-ce que la Fable? C'est un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action.

Il y a trois sortes de Fables. Les *raisonnables*, où l'on fait parler les Dieux & les hommes. Les *morales*, où l'on fait parler les bêtes & les plantes mêmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du Poëme Epique est une Fable comme toutes les autres, c'est une Fable de la première espèce, une Fable raisonnable, mais qui ne laisse pas de pouvoir descendre dans la seconde, car dans l'Iliade Homere a fait parler un Cheval d'Achille, non seulement pour orner son Poëme d'un incident miraculeux, mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la Fable, & pour faire

re entendre que par le droit qu'elle donne, un Poëte a la liberté de faire parler les brutes mêmes.

Le Poëme Epique est donc *un discours en vers, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'Allegorie d'une action generale & des plus grands personnages*. Cette définition embrasse ce qu'il a de commun avec la Fable proprement dite, & ce qu'il a de particulier.

C'est un discours comme la Fable, mais un discours en vers. Les Fables étoient ordinairement en Prose comme nous voyons encore celles d'Esope. Elles auroient pû aussi être en Vers de même que celles de Phedre, comme le Poëme Epique auroit pû être en Prose, car Homere en prose ne laisse pas d'être un Poëme Epique. Aristote ne dit-il pas que *le Poëme Epique se sert du discours en prose ou en vers*. Mais l'expérience a fait voir que les vers lui conviennent davantage, parce qu'ils donnent plus de majesté & de grandeur, & qu'ils fournissent plus de ressources que la prose.

C'est un discours inventé pour former les mœurs par des Instructions déguisées sous l'allégorie d'une action générale tout com-

comme la Fable ; la seule différence essencielle est que la Fable du Poëme Epique est l'imitation d'une action, non de gens du commun, mais des plus grands personnages. Il n'est pas necessaire en effet que l'action du Poëme Epique soit illustre & importante par elle-même, puisqu'au contraire elle peut être simple & commune ; mais il faut qu'elle le soit par la qualité des personnages qu'on fait agir. Aussi Horace a-t-il dit après Aristote, *Res gestæ Regumque Ducumque.* Cela est si vrai, que l'action la plus éclatante d'un simple Bourgeois ne pourra jamais faire le sujet d'un Poëme Epique, & que l'action la plus simple d'un Roi, d'un General d'Armée le sera toûjours avec succès.

Pour faire voir que la Fable du Poëme Epique est la même que toutes les autres Fables. Comparons par exemple la Fable de l'Iliade avec une Fable d'Esope. Homere veut enseigner dans l'Iliade cette grande verité que la mesintelligence ruine les affaires d'un parti, & que la bonne intelligence les rétablit. Pour cet effet voici ce qu'il feint: *Deux Chefs d'une même Armée se querellent, l'ennemi profite de leur dissention & remporte*

sur

sur leur parti de grands avantages ; les deux Chefs se raccommodent, & étant réünis, ils chassent leur ennemi commun & remportent enfin la Victoire. Voilà la Fable de l'Iliade. C'est une action generale. Le Poëte, après en avoir dressé le plan, la met ensuite sous les noms qu'il lui plaît, non de gens du commun, mais des plus grands personnages, d'Achille, d'Agamemnon, &c. C'est la même chose que la Fable d'Esope : *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un Troupeau se querellent, le loup vient, profite de leur querelle & enleve beaucoup de moutons ; les deux chiens se reconcilient & se réünissent contre le loup, ils se deffont de cet Ennemi.*

Il en est de même de la Fable de l'Odyssée : *Un homme est absent de son Païs. Son absence cause de grands desordres dans sa Famille. Enfin après plusieurs années de travaux & de peines, il arrive chez lui, tuë ses Ennemis & rétablit ses affaires.*

Esope feindra de même : *Un berger s'étant éloigné de son Troupeau, les loups y firent de grands ravages. Enfin le berger revient, fait cesser ces ravages, & avec le secours de ses chiens il tuë les loups.*

C'est la même Fable. Voilà pourquoi Aristote a dit avec grande raison que la

Fable eſt ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en eſt l'ame, parce qu'elle en fait le ſujet, & que *la Fable eſt la compoſition des choſes*, c'eſt-à-dire, comme Mr. Dacier l'a expliqué dans ſes Commentaires ſur la Poëtique d'Ariſtote, que c'eſt la liaiſon que les cauſes & les incidens, qui concourent à former une action, doivent avoir les unes avec les autres pour faire un ſeul & même tout.

Voilà donc le Poëme Epique certainement une Fable comme les Fables d'Eſope. Elle eſt generale & univerſelle, & elle ne preſente qu'une ſeule action qui eſt entiere, qui a un commencement, un milieu & une fin, & une grandeur juſte & raiſonnable.

Elle eſt generale & univerſelle, c'eſt-à-dire, qu'elle convient à tout le monde, qu'elle inſtruit tout le monde, petits & grands, car les petits ne ſont pas moins ſujets que les grands à voir ruiner leurs maiſons & leurs affaires, ſoit par la colere & par la diviſion, ſoit par leur abſence; ils n'ont pas moins beſoin de ces leçons d'Homere, & ils ſont auſſi capables d'en profiter, utilité qu'on ne ſauroit tirer des actions particulieres. Par exem-

exemple, qu'on faſſe un Poëme ſur une action de Ceſar, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t-il faire à un particulier? De cent mille à peine y en aura-t-il un ſeul à qui cette action convienne, & qui puiſſe en profiter. Mais quoique cette Fable ſoit generale & univerſelle, il faut la rendre particuliere par l'impoſition des noms, & l'attacher à une Hiſtoire connuë, de maniere qu'elle en faſſe un incident. C'eſt un des plus grands ſecrets du Poëme Epique, car de ces noms & de cette Hiſtoire, on tire des Epiſodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vraiſemblable, & tout cela eſt au choix du Poëte; par exemple, Homere pouvoit mettre la Fable de l'Iliade ſous les noms de deux des ſept Chefs qui marcherent contre Thebes, & l'attacher à cette Guerre des deux Freres ennemis. Il pouvoit donner de même ſa Fable de l'Odyſſée à d'autres perſonnages, & en faire une ſuite d'une autre Hiſtoire connuë, & en ce cas-là il eſt aiſé de voir, que ſelon les noms & l'expédition il auroit fallu changer les Epiſodes, & étendre chacune de ces Fables par ſes Epiſodes différens.

Dans

Dans le Poëme Epique il faut que la verité marche toûjours avec la fiction. La Fable du Poëme n'est qu'un pur mensonge, mais c'est un mensonge toûjours uni avec des véritez. Outre la verité morale que la Fable renferme, il y a des véritez Historiques que l'on tire des actions connuës de ceux dont on a emprunté les noms, & que l'on accommode au fonds de la Fable par le moïen des Episodes. Personne n'a jamais mieux connu ce secret qu'Homere, il fait un mélange admirable de la verité & du mensonge dans tout le Plan de son Poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué:

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

„ Enfin il dresse de maniere le Plan de son „ sujet, qui n'est qu'un ingenieux mensonge, & il y mêle par-tout ensuite avec tant „ d'adresse la verité, que le milieu répond „ au commencement & la fin au milieu". Car par le moyen de ces Episodes tirez des actions véritables de ses Heros on fait rentrer tout le reste dans la verité de l'Histoire, & on ajuste le tout si bien ensemble, que la verité paroît regner égale-

ment

ment par-tout. Bien plus, Homere mêle toûjours des véritez dans ses mensonges mêmes les plus étranges. Ce qu'il dit des Cyclopes, des Lestrygons, des Cimmeriens, de Charybde & de Scylla ne sont que des embellissemens & des exagerations de la verité, qui est toûjours le fondement de ses fictions. Aussi Aristote lui donne-t-il cette louange, *Qu'il est celui qui a le mieux enseigné aux autres à faire comme il faut ces agréables mensonges.* Les faire *comme il faut*, c'est les rendre vraisemblables par le mélange de la vérité, & c'est ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere*, dit-il, *rapportant toûjours ses Fables à l'instruction, a eu égard à la vérité dans la plûpart des choses, mais il y a aussi mêlé le mensonge. Il a embrassé la vérité pour instruire, & il a associé le mensonge pour attirer par le plaisir & manier à son gré la multitude. Comme un habile ouvrier mêle avec adresse dans ses chef-d'œuvres l'or avec l'argent, de même Homere ajoûte la Fable à des avantures vrayes pour orner son discours & le rendre plus agréable.* Il a donc pris pour fondement la Guerre de Troïe, qui est un évenement vrai, & il l'a orné par le mensonge des

Fables,

Fables. Il a fait de même des avantures d'Ulysse, car ce n'est pas la manière d'Homere de n'attacher ses Fables les plus prodigieuses à aucune verité, & c'est le mélange de la verité qui rend les mensonges plus vraisemblables.

Voilà pourquoi Aristote a tant recommandé aux Poëtes, soit qu'ils travaillent sur un sujet déjà connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dresser la Fable en general avant qu'ils pensent à l'épisodier & à l'étendre par ses circonstances, & qu'il leur dit que la Fable étant faite, on donne les noms aux personnages & l'on épisodie l'action, c'est-à-dire, qu'on fait les parties de cette action, des circonstances & des avantures tirées de l'Histoire des Heros: * *Mais il faut bien prendre garde*, ajoûte-t-il, *que les Episodes soient propres*, *comme dans Oreste la fureur qui le fait prendre*. C'est-à-dire, que les Episodes ne doivent faire avec la Fable qu'un seul & même tout.

L'action du Poëme Epique doit être *une*, & non pas comme plusieurs pensent, tirée d'une seule personne. C'est le précepte d'Aristote, † qui en donne même une

* *Dans la Tragédie d'Euripide*, *intitulée* Iphigenie dans la Tauride. † *Poëtiq. Chap.* 8.

une raiſon bien ſenſible, *Car*, ajoûte-t-il, *comme on voit tous les jours une infinité d'accidens de la plûpart deſquels on ne peut rien faire qui ſoit un, il arrive de même que les actions d'un homme ſont en ſi grand nombre & ſi différentes, qu'on ne ſauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une ſeule & même action.* De ſorte qu'à ſon compte il ne ſeroit pas plus ridicule de vouloir faire une ſeule action de tous les accidens qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les avantures d'un homme ſeul. C'eſt pourquoi il blâme les Auteurs de l'Heracleïde & de la Theſeïde & de pluſieurs autres Poëmes ſemblables, & il leur reproche d'avoir crû mal à propos que parce que Theſée eſt un & qu'Hercule eſt un, toute leur vie ne devoit faire qu'un ſeul ſujet, une ſeule Fable, & que l'unité du Heros faiſoit l'unité d'action. Et il ajoûte, *Homere, qui a excellé en tout ſur les autres Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut, ſoit par les lumiéres naturelles d'un heureux genie, ſoit par les regles de ſon Art, car en compoſant ſon Odyſſée il n'y a pas fait entrer toutes les Avantures d'Ulyſſe, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rap-*

rapport à une seule & même action, comme est celle de l'Odyssée. Il en a usé de même dans l'Iliade. Quoique la Fable Epique soit attachée à une Histoire connuë dont elle fait un incident, cela n'empêche pas que cet incident ne soit un tout par lui-même, & qu'il ne presente une action entiere qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement de la Fable de l'Iliade & de celle de l'Odyssée, comme des Fables d'Esope, sont la querelle des deux Chefs, & celle des deux chiens. L'absence d'Ulysse & celle du berger; le milieu; c'est tous les maux que ces querelles & ces absences causent; & la fin, c'est la cessation de tous ces maux par la reconciliation des deux Chefs & des deux chiens, & par le retour d'Ulysse & du berger qui se vengent de leurs Ennemis. Chacune de ces Fables est une action seule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juste grandeur, car il faut que sa grandeur soit raisonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. Aristote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres Etres, doit avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable. Car le beau consiste dans l'ordre &

& dans la grandeur, c'eſt pourquoi rien de trop petit ne peut être beau, parce que la vûë ſe confond dans un objet qu'on voit en un moment preſque inſenſible; rien de trop grand ne peut être beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une après l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille ſtades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation, non par l'haleine du Poëte, mais par la nature même du Poëme, & il eſt certain que plus un Poëme aura d'étenduë, plus il ſera beau dans ſa grandeur, pourvû qu'il ne croiſſe que juſqu'à ce que le ſujet puiſſe être vû tout enſemble ſans que la vûë s'égare ni ſe confonde.

Il marque ailleurs plus préciſément les juſtes bornes que l'on doit donner au Poëme Epique. * *Il ſuffit*, dit-il, *qu'on puiſſe voir d'un coup d'œil ſon commencement & ſa fin, & on le fera ſans doute ſi l'on dreſſe des Plans plus courts que ceux des Anciens*, (il parle des Poëtes des Cypriaques & de la petite Iliade, qui étoient des Poëmes très-longs) *& ſi l'on fait enſorte* que

* Poëtique Chap. 15.

que le recit d'un Poëme Epique ne dure pas plus de tems que les repreſentations des différentes Tragédies que l'on jouoit dans un ſeul jour.

Ariſtote enſeigne par-là qu'il faut qu'on puiſſe parcourir ce Poëme d'un coup d'œil, & que la memoire puiſſe l'embraſſer & le retenir ſans peine; car ſi on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin, c'eſt une marque ſûre que ſon étenduë eſt trop grande, & cette grandeur exceſſive ruine toute ſa beauté, & en donnant la régle, il donne le moyen de la pratiquer; il ne ſe contente pas de dire qu'il faut faire les Plans plus courts que ceux des Poëmes des Cypriaques & de la petite Iliade, mais il marque très-préciſement les bornes qu'on doit donner à ce Poëme, en diſant qu'un Poëme Epique puiſſe être lû tout entier en un ſeul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait été fait ſur l'Iliade & ſur l'Odyſſée qui ne paſſent pas ces bornes. Ce précepte eſt même ſi eſſenciel, que Virgile n'a pas crû qu'il lui fût permis de s'en écarter.

Ce Philoſophe ne parle ici que de la durée du Poëme, & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parce qu'il n'y a point ſur cela de regles certaines, & que le

le Poëme Epique embrasse plus ou moins de tems selon la nature de l'action qu'il represente. Si c'est une action violente & pleine d'emportement, sa durée est moins grande, car tout ce qui est violent ne peut durer long-tems; mais si c'est une action douce, elle peut durer autant que le Poëte le juge à propos, pourvû que son Poëme ne croisse que jusqu'à la mesure qui vient d'être marquée. L'action de l'Iliade est renfermée en peu de jours, & celle de l'Odyssée est poussée jusqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Aristote a dit que le Poëte dresse premierement le Plan de sa Fable, & qu'ensuite il impose le nom à ses personnages, il est aisé d'inférer que cette Fable doit être une action feinte, & que le Poëte doit être l'Auteur de son sujet. Et sur cela on a demandé si la Poësie exclut les actions véritables. Aristote répond * fort bien que quand il arrive au Poëte d'étaler des actions véritables, il n'en mérite pas moins le nom de Poëte, car rien n'empêche que les incidens, qui sont arrivez véritablement, n'ayent toute la vraisemblance & toute la possibilité que

* *Poëtique Chap. 15.*

que l'Art demande, & qui font qu'il en peut être regardé comme l'Auteur. En effet, que demande l'Art du Poëte? Il demande qu'il donne à ſon ſujet toute la vraiſemblance qu'il eſt poſſible, or cette vraiſemblance n'eſt point du tout incompatible avec la verité, & ce qui eſt arrivé véritablement peut être auſſi vraiſemblable & auſſi poſſible que ce qu'ón pourroit feindre, & être tel qu'il ſeroit ſi on l'avoit feint. La verité du fait ne peut détruire la nature de la Fable, l'Auteur du Poëme eſt l'Auteur de la Fable, il eſt donc Poëte. Il ſe peut faire même que l'Hiſtoire preſente des faits tournez de maniére qu'ils ſont proprement des Fables dans le ſens d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, des paraboles qui renferment un point de Morale dont tout le Monde peut profiter. Un Poëte pourroit les étaler ſans ceſſer d'être Poëte. Ce Philoſophe s'eſt contenté de cette raiſon, qui eſt convainquante & qu'il a tirée du fond de la nature du ſujet. Il auroit pû en ajoûter une autre que M. Dacier a fournie dans ſes Commentaires & qui paroît très ſolide, c'eſt que la verité du point d'Hiſtoire, que le Poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'Art du Poëte qui a toûjours

jours à disposer son sujet & à en dresser le plan de maniere que la Fable soit toûjours l'ame du Poëme. C'est cette œconomie & cette juste liaison des choses qui constituë proprement le Poëme Dramatique comme le Poëme Epique, & c'est ce qui ne coute pas moins à faire dans les sujets veritables que dans ceux qui sont feints. M. Racine n'est pas moins Poëte dans Esther & dans Athalie que dans Iphigenie & dans Andromaque.

Soit que le Poëte traite des sujets feints, mais déja reçus, ou des sujets veritables, il est obligé de ne pas changer les Fables reçues. Il faut que Clytemnestre soit tuée par Oreste, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choses trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer lui-même en tirant de son esprit quelque nouveau moyen qui soit convenable pour les faire réüssir, & en imaginant une conduite vraisemblable qui soit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'est ce qu'Aristote appelle * *se servir comme il faut des Fables reçues.*

De cette qualité de la Fable d'être genera-

* *Poëtiq. Chap.* 15.

nerale & univerſelle, & de ce que e propre du Poëte eſt de dire les choſes, non comme elles ont pû ou dû arriver neceſſairement ou vraiſemblablement, Ariſtote tire cette conſequence très-ſure, *Que la Poëſie eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire*, parce que l'Hiſtoire ne rapporte que les choſes particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la Poëſie rapporte les choſes generales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtote ait ſeulement en vûë de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en même tems en faire connoître la nature. Mais ce point ſera traité plus au long dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Comme la partie eſſentielle de la Fable, ce qui lui ſert de fonds & qui la rend proprement Fable, c'eſt la verité morale qu'elle veut enſeigner, & que le fondement de la Morale c'eſt la pieté, il eſt aiſé de comprendre que le Poëte ne peut bien s'acquiter de ſon devoir, s'il n'introduit la Divinité dans ſon Poëme, non ſeulement pour autoriſer & rendre vraiſemblables les évenemens miraculeux qu'il eſt obligé d'étaler, mais encore pour enſeigner à ſes Lecteurs que c'eſt

c'eſt Dieu qui préſide à tout, qui conduit tout par ſa Providence, & qui eſt l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'eſt lui qui inſpire les bons deſſeins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'executer, & enfin que c'eſt lui qui punit les méchans & qui récompenſe les bons. *Ainſi le Poëme Epique*, dit excellemment le R. P. le Boſſu, * *n'eſt une école ni d'impieté ni d'Atheïſme, ni d'oiſiveté & de negligence, mais on y apprend à honorer Dieu & à le reconnoître même comme le principe unique & neceſſaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & ſans lequel les plus puiſſans Princes & les Heros les plus parfaits ne peuvent achever heureuſement aucun deſſein, &c.* Et voilà pourquoi les premiers Poëtes ont été honorez du nom de Théologiens.

La Fable étant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des ſentimens, car ce ſont les deux ſources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'enſuit de-là neceſſairement que les mœurs & les ſentimens ſont des parties eſſentielles du Poëme Epique: *Les mœurs ſont ce qui découvre l'inclina-*

* *Liv. 5. Ch. 6.*

clination de celui qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne seroit pas aisé de le reconnoître. C'est pourquoi tous les discours qui ne font pas d'abord sentir à quoi se resoudra celui qui parle, sont sans mœurs. Selon cette définition d'Aristote qui est très-vraie, il faut donc que les mœurs des personnages d'un Poëme soient si bien marquées, que le Lecteur puisse prévoir ce qu'ils feront dans les occasions les plus extraordinaires & les plus surprenantes avant même qu'on les voye agir.

Cette partie qui concerne les mœurs est très-essentielle. Il y a quatre choses à observer dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, *qu'elles soient bonnes*, c'est-à-dire, qu'elles soient bien marquées, & qu'elles fassent connoître l'inclination ou la resolution des personnages telle qu'elle est, bonne, si elle est bonne; & mauvaise, si elle est mauvaise. Car cette bonté des mœurs se trouve dans toute sorte de conditions. Et comme le Poëme Epique ne reçoit pas moins les Heros vicieux, comme Achille, Mezence, Turnus, que les vertueux, comme Ulysse & Enée, il faut que leurs mœurs soient si bien marquées,

quées, que le Lecteur connoiffe leurs bonnes ou leurs mauvaifes inclinations, & le parti qu'elles leur feront prendre.

La feconde condition des mœurs, c'eft qu'elles foient convenables. C'eft-à-dire, qu'il faut donner à chaque perfonnage ce qui lui convient, le faire agir & parler felon fon âge, fon état, fa condition, fon païs, & le relever, foit en augmentant les qualitez brillantes qu'il peut avoir, foit en diminuant les mauvaifes qui s'y trouvent & qui pourroient le deshonorer; mais il faut que cela ne fe faffe qu'autant qu'on le peut, en s'affujetiffant toûjours à la qualité principale qu'on lui a donnée & qui fait fon caractere.

La troifiéme condition des mœurs eft qu'elles foient femblables, & il eft aifé de voir que cette condition n'eft que pour les caracteres connus; car c'eft dans l'Hiftoire ou dans la Fable qu'on va puifer cette reffemblance, & il faut les reprefenter tels que nous les y trouvons.

Enfin, la quatriéme condition des mœurs eft qu'elles foient égales, c'eft-à-dire, qu'il faut que les perfonnages foient jufqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la disposition du sujet, il faut toûjours chercher ou le necessaire ou le vraisemblable, de sorte que les choses arrivent les unes après les autres ou necessairement ou vraisemblablement. Il est évident par-là que le dénouëment du sujet doit naître du sujet même. En effet, puisque les mœurs doivent produire les actions, & que les actions doivent naître les unes des autres, il s'ensuit de-là par une consequence incontestable que le dénouëment, qui est aussi une action, doit naître ou necessairement ou vraisemblablement de ce qui précede & que les mœurs ont déja produit.

Homere est sur cela, comme sur tout le reste, le plus excellent modelle. Les mœurs, qu'il donne à ses personnages, ont ces quatre qualitez au souverain degré. Elles sont *bien marquées*, *convenables*, *semblables & égales*. Toutes les actions qu'elles produisent naissent les unes des autres ou necessairement ou vraisemblablement, & par-là le dénouëment de chacun de ses deux Poëmes naît du sujet même.

C'est cette juste observation des mœurs qui fait la bonté des caracteres que le Poëte

Poëte forme. Et Ariſtote finit ſes préceptes ſur les mœurs par un avis très-important, c'eſt que comme le Poëme Dramatique & le Poëme Epique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les Poëtes doivent imiter les Peintres, qui en donnant à chacun ſa veritable forme & en les faiſant ſemblables à l'original, les font toûjours plus beaux.

En effet, un grand Peintre, en peignant une perſonne, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter ſa beauté en conſervant la reſſemblance. Les Poëtes doivent faire la même choſe avec d'autant plus de raiſon, qu'ils imitent les perſonnes les plus illuſtres, les Princes & les Rois. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils ſont élevez au deſſus des autres hommes, car ces caracteres ſont ſuſceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les veritables traits, & qu'elle ne détruiſe pas la reſſemblance, & Ariſtote en donnant le précepte, enſeigne le moyen d'y réüſſir, car il dit qu'il faut que le Poëte, qui veut imiter par exemple un homme colere & emporté, ſe remette bien plus devant les yeux ce que la cole-

re doit faire vraiſemblablement, que ce qu'elle fait; c'eſt-à-dire, qu'il doit plûtôt conſulter la nature, qui eſt le veritable original, que de s'amuſer à copier une perſonne qui n'en eſt qu'une copie imparfaite & confuſe, ou même vicieuſe, ce que le Poëte doit éviter. La nature lui fournira des couleurs qui rendront ſon portrait plus beau ſans corrompre ſes veritables traits qu'il eſt obligé de conſerver très-fidellement. Elle lui fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractere, & par conſequent il donnera à ſon Heros une valeur d'un très-grand éclat; c'eſt ainſi qu'Homere a fait Achille. Il a gardé dans ce caractere tout ce que la Fable y mettoit indiſpenſablement, mais en ce qu'elle lui a laiſſé de libre, il en a uſé tellement à l'avantage de ſon Heros & l'a ſi fort embelli, qu'il a fait preſque diſparoître ſes grands vices par l'éclat d'une valeur miraculeuſe, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matiere plus profondement traitée dans les Commentaires de M. Dacier ſur la Poëtique.

Après les mœurs viennent les ſentimens. Ariſtote n'appelle point ici *ſentimens* les conceptions interieures de l'eſprit,

prit, mais les discours par lesquels on explique ces conceptions, soit qu'elles ayent produit quelque action, ou qu'elles la préparent. *Les sentimens*, dit-il, *c'est ce qui explique ce qui est, ou ce qui n'est pas, en un mot ce qui fait connoître la pensée de celui qui parle.* Il ne suffit pas de donner des mœurs à ses personnages, il faut leur donner des sentimens conformes à ces mœurs, & les faire parler si convenablement à leur caractere, que le Lecteur ou le Spectateur connoisse leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout ce qui regarde le discours, continuë Aristote, *dépend de la Politique ou de la Rhetorique.* Ce précepte est important. Aristote appelle *Politique* l'usage commun & le langage ordinaire des Peuples qui parlent simplement & sans art, au lieu que la *Rhetorique* enseigne à parler avec art & à orner ses pensées de toutes les graces du discours recherché & soutenu. * Quand une chose est par elle-même telle qu'on veut la faire paroître, l'usage commun suffit pour l'exposer telle qu'elle est naturellement. L'Histoire d'Oedippe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne

* *Poëtique Chap. 20.*

ne demandent aucun art pour nous paroître pitoyables ou terribles, il ne faut que les expoſer ſimplement; mais quand elles ne ſont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme & faire paſſer pour terrible ce qui ne l'eſt point, ou déguiſer ce qui l'eſt, cela dépend de l'art de celui qui parle, & qui par ſes paroles donne aux choſes la forme qu'elles nous paroiſſent avoir; alors il faut avoir recours à la Rhetorique, car c'eſt par ſon moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'hui de précepte plus violé que celui-là, & il n'y a jamais eu de Poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere; jamais il ne cherche à orner une belle nature, il la rend telle qu'elle eſt; mais quand elle eſt foible ou defectueuſe, alors il raſſemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cacher les défauts.

Puiſque la diction eſt neceſſaire pour expliquer les ſentimens, il eſt évident qu'elle fait partie du Poëme.

La vertu de la diction conſiſte dans la netteté & la nobleſſe. Elle eſt nette & claire par les mots propres, mais par-là auſſi elle eſt ſouvent fort baſſe. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours

aux figures & aux mots empruntez, furtout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos, car les expressions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorsqu'elles sont convenables, bien placées & mises avec mesure. Et s'il est beau de s'en servir convenablement & à propos, il est aussi très-difficile; mais il est encore plus beau & plus difficile d'employer heureusement la métaphore, car on ne peut la tirer que de son esprit, & il faut avoir beaucoup d'esprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une ressemblance entre des sujets très-differens, & pour faire heureusement ce transport de l'un à l'autre, car c'est ce qui fait la métaphore. Si Homere est un parfait modelle pour la Fable & pour les mœurs, il ne l'est pas moins pour les sentimens & pour la diction, & Aristote lui a donné cette louange, *Qu'il y a surpassé tous les autres Poëtes.*

Après avoir expliqué en general les quatre parties du Poëme Epique, qui sont les mêmes que celles du Poëme Dramatique, il est necessaire de dire un mot des especes differentes qui en font le sujet. Elles sont simples ou implexes, mo-

rales ou pathetiques. Les ſimples ſont celles qui étant continuës & unies, finiſſent ſans reconnoiſſance & ſans peripetie, c'eſt-à-dire, ſans changement d'état extraordinaire. Les implexes ſont celles qui ont la peripetie, ou la reconnoiſſance, ou toutes les deux. Les pathetiques, celles où regnent les combats, les bleſſures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne particulierement, & dont les Heros ſont des modelles de vertu & de ſageſſe.

La conduite d'Homere eſt admirable dans la conſtitution de ſes deux Poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, eſt ſimple & pathetique. Et l'Odyſſée, qui eſt un Poëme plus raſſis & plus lent, comme étant fait pour être un modelle de ſageſſe, de moderation & de conſtance, eſt implexe & moral ; par tout il y a des reconnoiſſances, & la morale y regne depuis le commencement juſqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle eſt moins frequente & plus cachée.

Je n'ajouterai plus qu'un ſeul précepte dont Ariſtote n'a point parlé, & dont il ne ſeroit pas même neceſſaire d'avertir après la pratique d'Homere où il eſt très-

ſenſi-

ſenſible, ſi nous n'avions une infinité d'ouvrages dans leſquels il eſt abſolument negligé, c'eſt que le Poëte doit d'abord faire connoître les perſonnages de ſon Poëme, ou du moins les principaux, & leurs differens interêts. Homere dans ſon premier Livre de l'Iliade introduit ſes perſonnages, & fait connoître l'humeur, les interêts & les deſſeins d'Agamemnon, d'Achille, de Neſtor, d'Ulyſſe & de pluſieurs autres, & même des Dieux; & dans le Livre ſecond il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troïens, afin que le Lecteur ſoit pleinement inſtruit des interêts de ceux qui entrent dans le Poëme.

Il a obſervé la même choſe dans l'Odyſſée. Dès le commencement il fait connoître Telemaque, Penelope & les amans de cette Princeſſe, & il nous montre Ulyſſe tout entier.

Il y a une infinité d'autres choſes que le Poëte doit obſerver dans la compoſition du Poëme Epique & de la Tragedie, & l'on peut s'en inſtruire dans la Poëtique d'Ariſtote, dans celle d'Horace & dans le Traité du R. P. le Boſſu. Mais voilà les principales & les regles fondamen-

mentales ſans leſquelles le Poëme ne peut ſubſiſter.

Appliquons preſentement ces regles à un de nos Romans, & voïons ſi on a raiſon de les appeller *des Poëmes Epiques en proſe.* Je choiſirai un de ceux qui ont eu le plus de ſuccès, c'eſt la Caſſandre de M. de la Calprenède. On ne peut pas nier que l'Auteur n'ait beaucoup d'eſprit, une imagination heureuſe & fertile, & une grande facilité d'expreſſion, & je louërois ſes talens avec un grand plaiſir, s'il en avoit fait un meilleur uſage.

La premiere regle du Poëme Epique; c'eſt que le ſujet ſoit une Fable generale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puiſſe profiter. Examinons donc quel eſt le ſujet de Caſſandre, pour voir ſi nous y trouverons cette Fable, qui eſt l'ame du Poëme. Orondate fils de Mathée, Roi des Scythes, dans une bataille que ſon pere donne contre Darius Roi des Perſes, l'ennemi mortel de ſa maiſon, pouſſe ſi loin ſes avantages, qu'il arrive aux tentes où ſont la mere, la femme & les filles de Darius. Il a ces Princeſſes en ſa puiſſance, il peut les faire ſes priſonnieres & les emmener, mais il eſt ſi frappé de la beauté de Statira,

que

que par une generosité sans exemple, très-déplacée, & contraire même aux interêts de sa passion, il les laisse libres. Un moment après il sauve la vie au Prince Artaxerce fils unique de Darius, & au lieu de le faire son prisonnier, comme il le pouvoit, il le renvoye de même. L'hyver suivant, son amour devenu très-violent le porte à quitter la Cour de son pere pour aller à celle de son Ennemi. Il va à Persepolis sous un faux nom; il est reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reines & la vie au Prince, & il devient le favori de Darius. Il voit Statira tout à son aise, lui fait la cour & lui déclare sa passion. Statira en est un peu offensée, comme la bienséance le veut, mais Orondate s'étant découvert à Artaxerce pour le Prince des Scythes, Artaxerce le sert auprès de sa sœur, qui répond enfin à la passion du Prince. Son bonheur est traversé par divers obstacles, que les faiseurs de Romans imaginent sans peine; les Princesses deviennent prisonnieres d'Alexandre, qui moins genereux qu'Orondate les retient, devient éperduëment amoureux de Statira, & l'épouse. Alexandre meurt quelque tems après, & de nouveaux obstacles traversent

ſent encore la paſſion d'Orondate, mais après une infinité d'avantures, toutes incroïables & ſans la moindre vraiſemblance, à la fin du dixiéme Volume, *la veuve d'Alexandre ſe donne à ſon premier amant.*

Quelqu'un pourra-t-il trouver dans ce ſujet la moindre idée de Fable? Oſera-t-on dire que c'eſt un diſcours en Proſe, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'Allegorie d'une action? Quel eſt donc le point de morale que cette action de Caſſandre veut nous enſeigner? Où eſt cette inſtruction qui eſt l'ame de la Fable? Peut-on regarder cela autrement que comme une Hiſtoire très-fauſſe, ou plûtôt comme une indigne corruption de l'Hiſtoire par des recits ſans Fable, & où la morale même eſt très-indignement violée?

Ce que je dis de Caſſandre doit s'étendre ſur tous les autres Romans. Le ſujet de Cleopatre, celui de Cyrus, celui de Clelie, ne ſont pas plus des Fables morales que celui de Caſſandre; ils ſe reſſemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La ſeule choſe qu'ils retiennent du Poëme Epique, c'eſt que leur action n'eſt pas

l'action

l'action d'hommes du commun, mais des plus grands personnages, de Princes & de Rois.

Il est aisé de voir que les Auteurs de ces ouvrages ont suivi une voïe toute opposée à celle des Poëtes. Aristote enseigne que les Poëtes doivent dresser d'abord le Plan de leur Fable qui est generale, imposer ensuite les noms aux personnages, & l'attacher à une Histoire connuë, afin de tirer de ces noms & de cette Histoire les circonstances qui doivent servir à amplifier cette action & à lui donner sa juste étenduë, & qu'on explique sous le nom d'Episodes. Ces Auteurs ont fait tout le contraire, ils ont cherché dans l'Histoire des noms connus, ils en ont ajouté de feints, ils ont donné à ces noms des actions extravagantes & inouïes, & ont fait, non un Poëme Epique, mais un tissu d'avantures que le caprice seul produit, & qui ne naissent les unes des autres ni necessairement ni vraisemblablement; aussi cette action, bien-loin d'être generale, est aussi particuliere que toutes les actions de Cesar, d'Alcibiade, de Pompée, &c. Pour ce qui est de la juste grandeur, l'Auteur est bien éloigné d'avoir observé les justes bornes qu'Aristote

tote a prefcrites fur la pratique d'Homere. On peut dire de ce Roman de Caffandre, comme de la plûpart des autres, que c'eft veritablement l'Animal de dix mille ftades de longueur dont parle Ariftote. S'il eft vrai que rien de trop grand ne puiffe être beau, appellera-t-on beaux ces ouvrages monftrueux, qui fans rien enfeigner de bon, pouffent leurs fictions frivoles jufqu'au dixiéme Volume, & demandent au moins dix jours pour être lûs.

La troifiéme & la quatriéme regle du Poëme Epique font que l'action, qu'il imite, foit une, & qu'elle faffe un tout regulier & parfait. C'eft ce que ne fait point l'action de Caffandre; toutes fes parties ne concourent point à faire une feule & même action, & il eft impoffible d'en rien faire qui foit un & fimple; car cette action eft mêlée d'une infinité d'incidens qui en rompent l'unité, & elle tombe dans le défaut des Poëmes de l'Heracleïde & de la Thefeïde, car fi elle ne renferme pas toute la vie de ces Heros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle eft *une*, parce que c'eft toûjours l'amour d'Orondate qu'elle traite; & qu'elle

qu'elle fait un tout regulier & parfait, parce qu'elle embrasse cette passion depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce qui seroit très-ridicule.

Non seulement ces Romans péchent contre ces regles du Poëme Epique, en rassemblant plusieurs incidens de la vie de leur Heros, qui ne sauroient faire une seule & même action, mais ils péchent encore en y mêlant les avantures d'autres Heros entierement étrangeres, indépendantes & aussi éclatantes. L'amour & les avantures d'Artaxerce & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les avantures d'Orondate & de Statira, & ne sont pas moins brillantes. Il y en a plusieurs autres de même, & cette multiplication d'avantures indépendantes est très-vicieuse, & ruine entierement cette unité d'action qui fait l'essence du Poëme Epique, où l'on peut bien faire entrer plusieurs Fables, plusieurs avantures differentes, mais il faut qu'elles soient toutes des parties, non entieres & non achevées, d'une seule & même action, qui est l'action principale.

On a vû que la verité doit être mêlée avec le mensonge dans tout le Poëme. C'est ce que ceux qui ont fait des Romans

mans ont ſi peu compris qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la verité mêlée avec la fiction. Non ſeulement il n'y a aucune verité morale dans l'action du Roman, comment y en auroit-il, puiſque ce n'eſt pas même une Fable? Mais il n'y en a pas même dans toutes les autres parties dont le Roman eſt composé. Ce n'eſt pas qu'on n'y trouve quelquefois des veritez Hiſtoriques: l'Auteur de Caſſandre a pris beaucoup de choſes des Hiſtoriens d'Alexandre, mais outre que ce ſont preſque toûjours des veritez qu'il a alterées & corrompuës, ce ne ſont jamais des veritez mêlées avec la fiction pour la rendre plus vraiſemblable & plus croyable, ce ſont des veritez ajoutées à la fiction, & qui ne ſervent qu'à rendre ſon menſonge plus évident, plus plat & plus mépriſable.

Je ſerois bien étonnée ſi quelqu'un oſoit donner au Roman la louange qu'Ariſtote donne au Poëme Epique d'être plus grave & plus moral que l'Hiſtoire, ou celle qu'Horace lui donne, en encheriſſant ſur celle d'Ariſtote, qu'il eſt plus Philoſophe que la Philoſophie même, & qu'il enſeigne mieux que les Philoſophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Home-

penſent, ne parlent & n'agiſſent que pour leur amour; c'eſt un interêt peu propre à toucher la Divinité & à attirer ſon ſecours. En un mot les Romans ne péchent pas moins du côté de la Theologie, que de la Morale.

Si ces Auteurs ont violé ſi ouvertement toutes les conditions de la Fable, qui eſt pourtant le fondement du Poëme Epique, ils n'ont pas mieux obſervé les conditions des mœurs qui ſont la ſource des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoiſſable; il ſemble qu'ils ayent la baguette de Circé, ou une baguette plus puiſſante encore, car ils changent non ſeulement les hommes, mais les peuples entiers, & alterent toute la face de la nature. C'eſt un précepte de l'Art Poëtique, d'étudier les mœurs des ſiécles & des païs; les Romanciers les ont fort mal étudiées; ils n'ont eu pour but que de les alterer ou de les changer abſolument. Par exemple, dans Caſſandre l'Auteur nous repreſente les Scythes comme des peuples auſſi polis & auſſi magnifiques que les Perſes, & des uns & des autres il en fait, non des Barbares, mais des François. Cette faute eſt d'autant plus étrange, ſur-tout au ſujet des Scythes, que tout le monde peut

Homere ſeme dans ſes Poëmes des maximes de pieté, & il introduit par tout les Dieux pour inſtruire ſes Lecteurs, & pour rendre croyable & vraiſemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiſeurs de Romans ne s'amuſent pas à ces bagatelles ; non ſeulement les maximes de piété ſont bannies de leurs écrits, mais on y trouve ſouvent les plus grands blaſphêmes que proferent ces amans inſenſez. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'execute. Ils croiroient deshonorer leur Heros s'ils le faiſoient aſſiſter par un Dieu. Ces Heros font des choſes les plus prodigieuſes & les plus incroyables par leurs propres forces. Les Hiſtoriens d'Alexandre remarquent qu'on étoit perſuadé que ce Prince n'exécutoit de ſi grandes choſes que par l'aſſiſtance particuliere des Dieux. Cela eſt bon pour des Païens, mais nos Romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs Heros. Et peut-être eſt-ce une des plus grandes marques qu'ils ayent données de leur jugement & de leur prudence. Il auroit été fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement poſſedez de l'amour, & qui ne pen-

peut voir que cet Auteur renverse par-là tout ce que les anciens Historiens, comme Herodote, Strabon, & les autres rapportent de la simplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité, & qu'il contredit manifestement ce que l'Historien de la Vie d'Alexandre en écrit, & ce que leurs Ambassadeurs disent à Alexandre lui-même, *Que pour toutes richesses ils n'ont reçû du ciel qu'un joug de bœuf, une fleche, un javelot & une coupe, mais que leur pauvreté leur est utile contre leurs Ennemis.* L'Auteur n'a pas crû que des peuples si sauvages & si pauvres pussent orner son Roman, c'est pourquoi par la vertu de sa magie, particuliere aux faiseurs de Romans, il en fait des peuples civilisez, polis, magnifiques. Quand je pense au plaisir que fait dans Quinte Curse la simplicité & la pauvreté des Scythes, opposées au luxe & à la pompe des Perses, je ne comprends pas comment cet Ecrivain n'a pas senti la beauté de ce contraste, & comment il a osé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y sont pas mieux conservées. L'Auteur a rassemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui se trouvent mêlez dans l'Histoire d'Alexan-

dre, il n'y en a presque pas un qui ne soit changé & qui ressemble au portrait qu'en a fait l'Histoire. Alexandre même avec toute sa valeur & toutes ses grandes qualitez, que l'Auteur n'a pû lui ôter, y devint un amoureux transi, fort ridicule. Pour le Heros du Poëme, le brave Orondate, c'est un Heros feint, qui n'a jamais existé, c'est pourquoi l'Auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais après l'avoir fait, il étoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ai expliquées. D'abord il a assez bien marqué les mœurs, mais il change bien-tôt, & elles ne sont ni convenables, ni semblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caracteres, c'est de faire les hommes tels qu'ils sont, ou tels que la Renommée les publie, ou tels qu'ils doivent être. Ce n'est pas l'usage de ceux qui font des Romans; ils ne representent leurs personnages ni tels qu'ils ont été, ni tels que la Renommée les a publiez, au contraire ils les font très-dissemblables, & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs*, c'est-à-dire, plus beaux, en les faisant tels qu'ils auroient dû être, car ils leur ont attribué tant de foiblesses, dont

dont ils étoient incapables, & toutes opposées à leur veritable caractere, qu'on peut assûrer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchans, c'est-à-dire, plus laids & plus vicieux. Par exemple, le caractere d'Orondate & celui du Prince d'Artaxerce son ami, tous deux feints, car l'Histoire ne parle point d'un fils du Roi des Scythes, & Darius avoit bien un fils, mais il étoit encore petit enfant quand son pere fut vaincu par Alexandre; ces deux caracteres, dis-je, sont très-vicieux. Orondate est à la Cour de Darius lorsque son pere entre en Perse avec une Armée de deux cens mille hommes. Darius envoye contre lui une aussi puissante Armée sous la conduite d'Artabase & de son propre fils Artaxerce. Que fait sur cela Orondate? Retenu par son amour, il va avec son ami Artaxerce & combat contre son pere & son païs, & Artaxerce imite cette generosité très-insensée & très-dénaturée. Il commande un corps de reserve de quatre mille chevaux, mais au lieu de combattre, il ne branle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ses troupes; il est attaqué avec furie, & il ne peut encore se resoudre à se défendre, de peur de tremper son épée dans le sang

des troupes de son ami; enfin blessé de deux coups, il combat pour sauver sa vie & pour ne pas abandonner son cher Orondate qui fait des prodiges de valeur, ainsi ces deux Princes trahissent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choses plus insensées? Et n'est-ce pas pécher manifestement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace:

* *Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis,*
Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes.

En effet n'est-ce pas ignorer „ ce qu'on „ doit à sa patrie & à ses amis! Quels „ sont les differens degrez d'amour que „ l'on doit avoir pour un pere & pour „ un frere, & jusqu'où s'étendent les „ droits de l'hospitalité ". Il est vrai qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à sa maîtresse; il a eu grand tort de ne pas enseigner qu'il faut étouffer pour elle tous les autres sentimens les plus naturels & les plus legitimes.

D'ail-

* *Dans l'Art Poëtique.*

D'ailleurs Orondate eſt un fou, qui ſe paſſe ſon épée au travers du corps à la fauſſe nouvelle de la mort de ſa maîtreſtreſſe, & il tente la même choſe une ſeconde fois lorſque cette Princeſſe, devenuë femme d'Alexandre, veut par bienſéance & par devoir l'éloigner de ſa preſence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de ſon Heros un fou, & de lui donner un caractere d'impieté & de foibleſſe, ſelon le ſentiment même des Payens : D'impieté, parce que comme Socrate le prouve très-fortement, * *De ſe tuer ſoi-même, c'eſt uſurper ſur ſa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foibleſſe, parce que, comme Ariſtote le décide formellement, † *De ſe tuer ſoi-même, vaincu par la pauvreté, par l'amour, ou par quelqu'autre paſſion, c'eſt l'action, non d'un homme vaillant, mais d'un lâche. Car il n'y a que la lâcheté qui porte à ceder à ce qui paroît dur & difficile.* Les Poëtes Payens ont été bien plus ſages. Dans l'Iliade quand Achille apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de ſon eſprit, il ſe jette à terre, répand ſur ſa tête de la cendre brûlante. Mais

* Dans le Phedon. † Dans le Liv. 3. de ſes Morales.

* Mais dans cette extrême affliction, tout violent, tout emporté qu'il est, il ne fait aucune action qui marque qu'il pense à se tuer, Homere s'est contenté de dire que le jeune Antiloque lui tient les mains, de peur que la violence de sa douleur ne le porte à attenter sur lui-même. Quand Sophocle a representé sur le Theatre d'Athenes un Ajax qui se tuë lui-même, il a fait entendre auparavant qu'il étoit fou. Didon se tuë dans l'Eneïde, mais, outre que ce n'est pas l'Heroïne du Poëme, c'est une femme, & une femme que sa passion a rendu folle, c'est un exemple que Virgile donne pour le faire détester, & pour enseigner à quelle fin malheureuse conduisent ordinairement ces passions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui passoit pour sage, qui s'est pourtant tué lui-même; c'est Caton. Mais un Poëte ne pourroit le prendre pour le Heros d'un Poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour son action, autrement le Poëme Epique seroit vicieux selon les regles d'Aristote, qui sont ici les mêmes que celles des mœurs. On voit donc par-

* *Dans le 18. Liv. de l'Iliade.*

par-là que l'Auteur de Caſſandre eſt bien éloigné d'avoir fait ſon Heros *meilleur* ſelon le précepte d'Ariſtote, & qu'il l'a fait plus mauvais ſans neceſſité. On dira peut-être qu'Orondate étoit Scythe, & qu'un Scythe peut ſe tuer, mais c'eſt une mauvaiſe défaite; les Scythes de ces tems-là étoient encore ſi juſtes & d'une ſimplicité de vie ſi grande, que cet attentat étoit inconnu parmi eux.

C'eſt encore une regle du Poëme Epique que le Heros doit avoir un caractere ſuperieur qui regne ſur tous les autres, c'eſt comme la principale figure d'un Tableau. Cette regle n'eſt nullement obſervée dans Caſſandre, non plus que dans les autres Romans; les caracteres y ſont tous égaux. Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillans du monde; Orondate, Artaxerce, Lyſimachus, Demetrius, Memnon, &c. font tous les mêmes prodiges de valeur, & rien ne les diſtingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en eſt pas de même dans Homere? Achille dans l'Iliade, & Ulyſſe dans l'Odyſſée ſont les maîtreſſes figures auxquelles toutes les autres ſont ſurbordonnées, ſans qu'aucune autre leur reſſemble, & cela vient de ce que ces caracteres ont

chacun une qualité principale qui les distingue, qui est toûjours la même & qui trouve sa place par tout. Ce que le caractere d'Orondate n'a pas. Il est amoureux seulement & il est brave, mais les autres le sont comme lui; il n'a rien de particulier qui le distingue, & tous les autres caracteres sont aussi principaux & aussi dominans que le sien.

Cette valeur prodigieuse, que les Romanciers donnent gratuitement à leurs Heros, est encore un défaut considerable & qui rend tous les caracteres faux, car le faux est ce qui n'est point dans la nature. Le Poëme Epique est l'imitation d'une action; une action, pour être imitée, doit être possible, l'impossible ne s'imite donc point; ainsi par ces excès, qui viennent de peu de jugement & d'ignorance, le Roman cesse d'être une imitation, & par consequent il n'est plus du tout un Poëme Epique. Tout ce qu'Achille executé de prodigieux dans l'Iliade devient possible & croyable par le secours des Dieux que le Poëte fait intervenir.

Les sentimens sont l'expression des mœurs, ainsi c'est presque une necessité que les sentimens des personnages Romanesques répondent aux mœurs que l'Au-

l'Auteur leur a données. On ne peut pas dire que l'Auteur de Caſſandre ne marque pas beaucoup d'eſprit & d'imagination dans cette partie; il eſt ce que Longin appelle * *inventif*, il trouve tout ce que le ſujet, qu'il traite, peut fournir, maiś ſes ſentimens ſont plus recherchez que naturels, & il a moins recours à l'uſage ordinaire & commun, qu'à la Rhetorique; voilà d'où vient qu'il tombe ſi ſouvent, ou dans une affectation très-vicieuſe, ou dans une enflure outrée, & que dans ſes perſonnages on trouve toûjours le Gaſcon & jamais le Perſe, le Macedonien, ni le Scythe. Ces differens peuples devroient pourtant penſer & s'exprimer differemment, & c'eſt le précepte d'Horace:

Intererit multum Divusne loquatur, an
Heros;
Colchus an Aſſyrius, Thebis nutritus an
Argis.

Comme les ſentimens ſont l'expreſſion des mœurs, la diction eſt l'expreſſion des ſentimens, car c'eſt ce qui les explique. Le

* Ἐπινοητικός.

Le Poëme Epique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faisant intervenir tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, les Rois & les Dieux, il ne sauroit employer un langage trop élevé. Le Roman étant écrit en prose, & ne faisant paroître que des Princes & des Rois, devroit se tenir dans les bornes d'un langage noble, mais simple, ou moderement orné, & c'est ce qu'il ne fait pas; pour l'ordinaire son style est comme les sentimens, c'est-à-dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'est une chose étonnante qu'Homere & Virgile, qui ont écrit tant de siecles avant nous, soient encore des modelles à suivre pour les sentimens & pour l'expression, & que tant d'ouvrages écrits de notre tems ne soient, s'il est permis de parler ainsi, que des modelles à éviter. Il n'y a point d'homme sage qui ne fût ravi de penser & d'écrire comme Homere & comme Virgile, & qui ne fût honteux de penser & d'écrire comme les Auteurs de nos Romans. Si Achille, Ulysse & Enée revenoient au monde, ils avouëroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & penser. Et si les Heros de l'Antiquité, que nos Ro-

Romanciers introduifent, revenoient, je doute qu'ils pardonnaffent à ceux qui les ont fi fort défigurez. Alexandre, qui avoit deffendu qu'aucun autre Peintre qu'Apelle fit fon portrait, & qu'aucun autre Sculpteur que Lyfippe osât le faire en bronze, ne fe feroit pas vû fi barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les Lettres qu'on lui fait écrire dans Caffandre, & il feroit le premier à fe mocquer des difcours qu'on lui fait tenir. Le Roi des Scythes même redemanderoit le caractere dur & fauvage qu'on lui a ôté, & fe plaindroit hautement de ce caractere doucereux & galant qu'on lui donne, il regarderoit cela comme un déguifement trop honteux pour lui. Franchement je ne confeillerois pas à l'Auteur, quoique Gafcon, de fe trouver devant ces grands perfonnages, qu'il a fi étrangement déguifez.

Homere a fait deux Poëmes Epiques, & ils font tous deux très-differens; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils font tous femblables, ils font tous fur un même ton, toûjours fur l'amour, & ils ont tous les mêmes peripeties, car après bien des traverfes tous ces amans font heureux.

Un défaut encore très-considerable, c'est que ces peripeties sont ordinairement communes à plusieurs. Cassandre finit par le mariage de six Princes avec leurs maîtresses. Ce qui fait voir que le Roman n'est pas, comme le Poëme Epique, l'imitation de l'action d'un Heros, mais le recit des avantures de plusieurs, ce qui ruine absolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet si l'on ne peut faire un seul & même tout de la vie d'un seul homme, comme Aristote l'a fait voir, comment seroit-il possible de réduire à cette unité parfaite tant d'avantures differentes de plusieurs Heros que l'on conduit au même but?

Si la fin de Cassandre, & de presque tous les autres Romans, est si contraire aux regles du Poëme Epique, le commencement ne leur est pas moins opposé. Homere & Virgile nous font d'abord connoître, non seulement leur Heros, mais encore presque tous les personnages qui ont part à la même action, & c'est ce que les Romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Cassandre, & des volumes aussi gros que l'Iliade & l'Odyssée, avant que de connoître cette Cassandre & que de savoir que c'est la Princesse Statira. Puis donc que les Ro-

Romans violent en tout & par tout les regles du Poëme Epique, qu'ils ne presentent ni Fable, & par consequent point de verité morale, ni mœurs ni sentimens convenables, j'ai eu raison de dire dans ma Préface sur l'Iliade, qu'ils sont très-differens du Poëme Epique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur constitution, & que ce sont des ouvrages frivoles que l'Ignorance & l'Amour ont enfantez, qui ne sont faits que pour ériger en vertus des foiblesses, où le bon sens & la raison sont ordinairement negligez & les bienséances méprisées; où au lieu d'une fiction ingenieuse & utile, on ne presente qu'un mensonge plat qui heurte de front la verité, & la verité connuë; où l'on métamorphose en fades amoureux les plus grands personnages de l'Antiquité & les plus éloignez de ces sortes d'extravagances. En verité il faut être dans l'imbecillité de l'enfance pour se plaire à la lecture d'ouvrages si frivoles & si peu sensez, qui ne sont bons qu'à remplir l'esprit des jeunes personnes de choses vaines, & à les éloigner de toute bonne & solide occupation. Le Roman est si peu un Poëme Epique, que pour bien marquer

ſa nature, il faut en faire une définition toute contraire : *Le Roman eſt un diſcours en proſe inventé pour gâter les mœurs, ou du moins pour amuſer inutilement la jeuneſſe, par le recit de pluſieurs avantures fauſſes ſans aucune fiction ni allegorie, où l'on impute à des Heros des foibleſſes & des extravagances oppoſées à toute verité Hiſtorique des tems, des lieux, des mœurs & des caracteres.*

Je pourrois me diſpenſer d'appliquer ici ces mêmes regles à un de nos Poëmes Epiques, car ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mêmes, que tous ces Poëmes péchent preſque par tous les mêmes endroits que les Romans, & ſurtout par l'endroit principal qui en eſt le fondement, je veux dire, par la Fable, *Crimine ab uno diſce omnes.* Aucun de nos Poëtes François n'a connu l'Art d'Homere. Ils ont tous choiſi dans l'Hiſtoire un point veritable dont ils ont bâti un recit ſans Fable. Ils ont même ſi peu compris ce que c'eſt que la Fable, qui rend l'action generale & univerſelle, que l'Auteur de la Pucelle a écrit * qu'*Afin de*

* Dans ſa Préface.

de réduire l'action à l'universel suivant les préceptes, & de ne la pas priver du sens allegorique par lequel la Poësie est faite un des principaux instrumens de l'Architectonique, il a disposé toute sa matiere de telle sorte, que la France represente l'ame de l'homme en guerre avec elle-même, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roi Charles, la violence maîtresse absoluë, & portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, sujets & ennemis de Charles, les divers transports de l'appetit irascible qui alterent l'empire legitime de la volonté; Amaury & Agnès, les differens mouvemens de l'appetit concupiscible; le Comte de Dunois, la vertu qui a ses racines dans la volonté; Tanegui, Chef du Conseil de Charles, l'entendement qui éclaire la volonté aveugle; & la Pucelle qui vient assister Charles, c'est la grace Divine, &c.

Voilà de quelle maniere M. Chapelain a entendu la définition d'Aristote, que le Poëme Epique est un discours en vers, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action generale. Je ne croi pas qu'en fait de Poësie on ait jamais rien avancé de si monstrueux, de si opposé à sa

ſa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'art.

Si après cela je prends le Clovis qu'un Poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoique pourtant très-ennuyeux à ſon gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantemens pueriles entaſſez les uns ſur les autres ſans raiſon, & plus dignes des contes de Fées que du Poëme Epique, des fadeurs inſuportables, des fautes groſſieres contre le bon ſens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de Fable, point de mœurs, nuls caracteres, nuls ſentimens raiſonnables, nulle Poëſie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a perſonne qui ne fût honteux de parler un langage ſi bizarre & ſi inouï. Et pour ce qui eſt de l'intervention de la Divinité, ſi neceſſaire au Poëme Epique, elle y eſt très-malheureuſement diſpenſée. Peut-on ſouffrir un Poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un Enchanteur, fait que la ſainte Vierge, après en avoir obtenu la permiſſion de ſon Fils, deſcend du Ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de ſa robe?

L'enle-

L'enleve à l'art magique, & quittant les
deserts,
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en dirai pas davantage; nos Poëmes Epiques sont encore plus tombez que nos Romans, & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux regles qu'Aristote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoique faits de nos jours, ont été aussitôt oubliez que connus, parce que ces regles y sont violées, & qu'au contraire les Poëmes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou six cens ans, parce que ces regles y sont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des siecles & paroissent toûjours jeunes & toûjours nouveaux, comme s'ils avoient en eux-mêmes un esprit vivifiant qui les rajeunît & qui leur inspirât une nouvelle vie. Nos Romans & nos Poëmes Epiques sont tombez dans un si grand décri, qu'un homme raisonnable rougiroit de les lire; au lieu que les Poëmes d'Homere font & ont toûjours fait une des occupations serieuses des personnes les plus graves & des âges les plus avancez, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous

les

les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen l'éducation que l'on donne aux enfans par les Fables s'eſt continuée juſqu'à l'âge le plus parfait; c'eſt Strabon qui nous le dit: * *Les Anciens ont continué juſqu'à l'âge le plus parfait l'éducation qu'ils donnoient aux enfans, car ils étoient perſuadez que tout âge pouvoit être ſuffiſamment inſtruit par la Poeſie.* On vantera après cela tant qu'on voudra la politeſſe de notre ſiecle & les merveilles de nos Poëmes Epiques, il ne faut débiter ces contes qu'aux enfans ou aux ignorans.

On dira ſans doute que les Poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des ſiecles ſans eſſuyer de grandes contradictions; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils étoient connus à Athenes par les ſoins de Piſiſtrate, lorſque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, & qu'il chaſſa Homere de ſa Republique, après l'avoir pourtant couronné à cauſe de l'excellente beauté de ſa Poëſie; car il dit en propres termes: *S'il*

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν ὑπέλαβον.

* *S'il vient dans notre ville un Poëte assez habile pour se multiplier ainsi & pour tout imiter, & qui veuille nous étaler ses Poëmes, nous lui temoignerons notre veneration comme à un homme sacré, admirable & délicieux, mais nous lui dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui lui ressemble, & qu'il n'est pas permis d'y en avoir, & nous le renvoyerons dans une autre ville après l'avoir parfumé & couronné.* Il est évident qu'Homere est compris dans cette proscription si glorieuse; elle est faite pour lui.

La critique qu'un grand Philosophe, comme Platon, fait des Poëmes d'Homere est bien d'un autre poids que celle qu'une personne comme moi fait des Romans & de nos Poëmes Epiques. On aura raison si on ne juge que les personnes, mais si l'on juge la chose même, j'espere que l'on trouvera que les reproches que j'ai faits aux Romans & à nos Poëmes Epiques, sont sans réplique, & que ceux que Platon fait aux Poëmes d'Homere sont vains, qu'ils peuvent être solidement combattus, & qu'au lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere, toute leur

* *Dans le Liv. 3. de la Republ. Tom. 2. pag. 397, 398.*

leur force tombe ſur nos Romans & ſur nos Poëmes Epiques, qui bien-loin d'imiter la verité, l'alterent & la corrompent, & c'eſt ce qu'on va voir dans cette ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

PLaton, avant que de combattre Homere & de vouloir montrer que ſa Poëſie ne peut que corrompre les eſprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un Etat bien policé, lui fait une ſorte d'excuſe ; * *Il faut*, dit-il, *avoir le courage de le dire, quoique l'inclination & le reſpect que j'ai pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue, car il eſt le premier maître & le chef de tous nos Poëtes tragiques, mais il ne faut pas que cette inclination & ce reſpect nous le faſſent préferer à la verité.* Je dis la même choſe à Platon, pour lui demander pardon de mon audace : *J'ai pour vous une inclination très-forte & un grand reſpect ; je vous honore, je vous admire, & je vous regarde comme le pere de la Philoſophie, & comme celui qui enſeigne le mieux la vertu, & qui peut le mieux inſtruire les Rois & les rendre grands, c'eſt-à-dire juſtes. Mais*

* *Dans le 10. Liv. de la Republ. Tom. 2. pag. 595.*

Mais j'honore, j'admire & je respecte davantage la verité. C'est la verité seule qui me délie la langue, & qui m'inspire le courage de dire & d'écrire que vos vûës politiques vous ont trompé, que vous n'avez pas assez approfondi la nature de cette Poësie que vous avez condamnée, & que votre disciple Aristote en a beaucoup mieux démêlé l'art que vous.

Le plus fort argument, que ce Philosophe employe contre Homere, il le tire de la nature même de sa Poësie, c'est une imitation, or toute imitation n'est que la copie de la copie de la verité, car il n'y a que trois choses dans la nature. L'idée, qui est le veritable original, l'ouvrier, qui travaille d'après cette idée, & le Peintre qui imite le travail de l'ouvrier, & qui par-là n'est que le troisiéme de la verité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoi avoir donc recours à cette imitation, qui n'est qu'une copie très-imparfaite? Et pourquoi ne pas remonter tout d'un coup au veritable Original ? Pourquoi s'arrêter à des imitations qui representent le plus souvent des choses très-vicieuses en elles-mêmes, affoiblissent notre Raison, & fortifiant notre imagination sédui-

ſéduite, excitent en nous des mouvemens dont nous rougirions dans des occaſions veritables?

Tout le fort de ce raiſonnement de Platon roule ſur cette diſtinction, Dieu, l'ouvrier, le Peintre. Le Peintre ne repreſente pas la verité, mais une image de la verité, comme un miroir ne repreſente pas un veritable objet, mais une image vaine de l'objet, & tel eſt le Poëte.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui détruiſe l'utilité de la Poëſie. On peut même lui accorder que s'il étoit poſſible d'enſeigner la Morale aux hommes par des veritez pures, qui les élevaſſent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui eſt, il n'y auroit rien de ſi excellent. Mais malheureuſement les hommes ſont trop foibles pour pouvoir enviſager les veritez pures, ſans aucun milieu, il faut les leur repreſenter dans des images qui, quoique copies imparfaites, ne laiſſent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller veritable.

Je ne puis contempler le Soleil dans ſon globe de feu, car il m'éblouït par le grand éclat de ſa lumiere, mais je puis le

le contempler dans l'eau qui me rend ſon image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle repreſente l'image de ce qui eſt réel.

Quand le Poëte ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une choſe fort utile & qu'on ne ſauroit blâmer, mais il fait davantage ; le miroir ne repreſente que les objets qui ſont dans la nature, c'eſt le Peintre de ce qui eſt ſorti des mains de l'Ouvrier. Le Poëte n'en demeure pas-là, il remonte juſqu'au veritable original, car il forme ſes caracteres, non ſur les caracteres qu'il voit devant ſes yeux, mais ſur ceux que la nature elle-même peut produire, ainſi il conſulte la nature bien moins ſur ce qu'elle fait que ſur ce qu'elle eſt capable de faire, & par-là il devient copiſte, non de la copie, mais du veritable original ; c'eſt de-là qu'il tire ſes traits qui ſont tous très-veritables.

Les caracteres qu'Homere imite ſont des caracteres très-vrais, quoiqu'on n'en voïe pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verrai pas dans la nature un homme ſi vaillant qu'Achille, ſi prudent qu'Ulyſſe ; mais en conſultant la nature elle-même, je verrai qu'elle

peut

peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints, & cela suffit pour rendre ces caracteres veritables & cette imitation juste. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les Poëmes d'Homere, parce qu'ils ne sont que des imitations, il faudroit aussi par la même raison bannir toutes sortes d'Histoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'instruction de la vie. Car l'Histoire n'est que l'imitation des actions particulieres d'un homme, d'une ville, d'un Etat, comme la Poësie n'est que l'imitation d'une action generale & universelle, & de ce côté-là même tout l'avantage est du côté de la Poësie, que cette difference rend sans comparaison plus utile pour les mœurs que l'Histoire, comme je l'expliquerai dans la quatriéme Partie de cette Préface.

* *Mais*, dit Platon, *un Poëte doit savoir tous les Arts; il doit être instruit de tout ce qui regarde la vertu & le vice, en un mot il doit savoir toutes les choses divines & humaines. Et si on trouvoit un homme qui se piquât d'être tel, n'auroit-on pas raison de croire qu'il seroit tombé entre les mains*

* *Liv.* 10. *de la Republ. Tom.* 2. *pag.* 598, 599.

mains de quelque enchanteur qui lui auroit renversé l'esprit & qui lui auroit inspiré toutes ces folies? En effet, ajoûte-t-il, *si un Poëte étoit si habile, s'amuseroit-il à être Copiste, & n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original, en faisant lui-même la verité qu'il imite?*

C'est-là le raisonnement d'un Philosophe qui ne s'est pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choses qui rendent l'homme sage & prudent; la nature, l'habitude ou l'instruction. L'instruction n'a pas beaucoup de force sur ceux qui sont dans une habitude vicieuse, ou accoutumez à suivre leurs passions, il faut travailler sur l'habitude. Comment y travailler? C'est en tâchant de nous faire passer d'une mauvaise habitude à une bonne, & c'est par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action qu'on peut y mieux réüssir, & c'est-là le but d'Homere. Voilà pourquoi même le Poëme Epique est plus long que le Poëme Dramatique, parce qu'on a besoin d'un tems considerable, pour donner le loisir aux habitudes de s'imprimer dans l'esprit & dans l'ame des Lecteurs, au lieu que le Poëme Dramatique, n'étant destiné qu'à purger les pas-

paſſions, ne demande qu'un tems fort court.

Preſſons davantage le raiſonnement de Platon, * *Un Peintre*, dit-il, *peindra une bride & un mords, mais un ouvrier fera un veritable mords & une veritable bride. Ni l'Ouvrier ni le Peintre ne ſavent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mords ſoient pour être bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'Ecuïer même.* Ainſi pour chaque choſe il y a trois arts differens, celui de la faire, celui de l'imiter & celui de s'en ſervir. Le dernier eſt le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & celui de l'imitateur eſt le dernier, car il ne connoît ce qu'il imite ni par l'uſage qu'il ignore, ni par les avis des maîtres, qu'il n'a pas toûjours ſous la main pour les conſulter. Il n'a donc ni la ſcience ni la ſaine opinion, & par conſequent il ne produit rien de veritable, & ne parle qu'à notre imagination qu'il ſéduit.

Qu'eſt-ce que cela fait au fond pour l'art du Peintre, & pour celui du Poëte qui eſt le même? L'Epronnier fait un mords, mais le Poëte & le Peintre l'imitent

* *Pag.* 601.

tent & le peignent fort bien & m'en donnent une veritable idée. C'eſt une choſe fort ſinguliere de vouloir combattre la Poëſie par cela même qui fait ſon eſſence & ſon merite. La Poëſie eſt une peinture, & c'eſt par-là qu'elle eſt eſtimable & qu'elle ſe ſoutiendra toûjours. La Peinture muette peut-elle être condamnée? Et la Peinture parlante, ſi ſuperieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on?

* *Mais*, continuë Platon, *la Poëſie peint toûjours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées ſe plongent dans des excès de joye ou de triſteſſe, & comme ces états violens ſont plus aiſez à peindre qu'un état raſſis & tranquille, la Poëſie eſt pleine de ces imitations violentes qui nous précipitent dans les mêmes paſſions.* A cela il eſt aiſé de répondre que le Poëte ne preſente jamais de ces caracteres vicieux qu'il n'en faſſe ſentir le défaut pour porter à l'éviter. Ainſi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuſe par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand il imite

* *Pages* 603, 604.

imite les excès des Amans de Penelope, il nous fait toûjours entendre combien ils ſont vicieux, & toûjours il nous met en état de profiter de ces caracteres, ſoit pour fuir le vice, ſoit pour embraſſer la vertu.

Pourquoi Platon condamne-t-il ce qu'il pratique lui-même avec tant de ſuccès? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, ſi mal ſoutenuë par ſon éducation, ou qu'il nous preſente les égaremens des Sophiſtes, ou la ſageſſe & la conſtance de Socrate, ne ſont-ce pas de veritables imitations tout comme celles d'Homere? Et ces imitations ne ſont-elles pas deſtinées à produire un effet, qui eſt de corriger nos habitudes vicieuſes, & de nous porter à embraſſer la verité, à haïr ce qui eſt honteux & à aimer ce qui eſt honnête? N'eſt-ce pas même par-là qu'il a merité la préference qu'on lui a donnée ſur tous les Philoſophes, en diſant que les autres reprennent les mœurs, & que lui il les imite, & que par cette imitation il enſeigne beaucoup mieux, & qu'en enſeignant il plaît davantage? N'eſt-ce pas encore parce qu'il a connu qu'un diſcours didactique ne pouvoit qu'être ſans mœurs, & par conſequent moins agréable,

ble, & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faisoit toûjours un plaisir infini, qu'il a renoncé à cette maniere séche d'enseigner, & qu'il a si bien animé ses dialogues par cette imitation Poëtique, qu'Aristote même n'a pas fait difficulté de les comprendre sous le nom très-honorable d'*Epopée*? Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique lui-même & qui l'a si fort distingué.

Les reproches que ce Philosophe fait à cette imitation, qui constitue le Poëme Epique, sont donc très-mal fondez. Il faut les attribuer au changement qui étoit arrivé de son tems. Comme la Philosophie étoit alors dans sa plus grande force, Platon croyoit qu'il falloit enseigner la Morale autrement que par des Fables & par des fictions; mais sa censure des Poëmes d'Homere n'en est pas moins injuste. Nous sommes pourtant heureux qu'il l'ait faite, puisqu'elle a donné lieu à Aristote de faire l'excellent Traité de la Poëtique, car il ne faut pas douter que ce ne soit uniquement pour combattre le sentiment de Platon qu'il a composé cet ouvrage admirable, où il développe si sensiblement toutes les re-

gles de cet art & le but que le Poëte s'y propose, & où il fait valoir la Poësie par les mêmes endroits dont Platon s'est servi pour la rabaisser & la condamner, car il fait voir le plaisir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la Peinture; il montre l'avantage que la Poësie a sur l'Histoire; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la Poësie comme de la Politique, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas condamner la Poësie sous prétexte qu'elle s'éloigne des regles que les bons Politiques donnent pour la conservation des Etats & pour le bonheur des peuples, car ce sont deux Arts très-differens, & qui par differentes voyes ne laissent pas de concourir à la même fin, puisque la Morale est necessaire à la Politique. Enfin il démontre que les fautes des Poëtes sont ou propres ou étrangeres, qu'il n'y a que les propres qu'on puisse leur reprocher avec raison, ce sont celles qu'ils commettent contre la Poësie; & les étrangeres ce sont celles qu'ils commettent contre les autres Arts, & ces dernieres, pourvû qu'elles ne soient ni trop grossieres ni trop visibles, sont très-pardonnables. Quand Homere, en parlant des pieces qui composent un char, ou en nous repre-

presentant Ulysse bâtissant lui-même sa nacelle, auroit péché contre l'art du Charron ou du Charpentier, il n'en seroit pas moins excellent Poëte. Tous ces differens passages que je viens de ramasser ici d'Aristote, sont autant de réponses expresses qu'il a faites aux objections de Platon sans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Aristote n'ait mieux connu & démêlé l'art du Poëme Epique, que Platon, & un grand préjugé contre ce dernier, c'est qu'Horace, qui avoit tant d'estime & de veneration pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maître & le maître le plus sûr de la Morale & de la Verité, l'a abandonné sur le Poëme Epique, & est entierement entré dans les vûës d'Aristote sur la nature de cette imitation & sur l'utilité des Poëmes d'Homere.

Cette imitation est donc très-sage, très-bien imaginée & très-utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Aristote, qui le prouve si fortement, & le consentement d'Horace, nous avons des autoritez bien plus fortes & plus respectables pour la justifier, c'est l'exemple de Dieu même. La plûpart des Histoires du Vieux Testament, quoique

des faits très-veritables, sont pourtant de la nature de ces imitations d'Homere, c'est-à-dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Bossu, qu'on en pourroit faire des sujets de Poëmes, où l'on trouveroit cette Fable generale & universelle qui en fait l'ame. L'Histoire de Joseph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoique la verité même, sont du même caractere que l'Histoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulysse & de Penelope, on en peut faire des Fables generales & universelles, & elles fournissent les mêmes instructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore, toutes les Paraboles de l'Evangile ne sont que des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action, ou feinte, ou veritable. Ainsi les Fables ne sont que de veritables Paraboles. La Fable du Poëme Epique n'est nullement differente des autres Fables & n'est pas moins utile. Et quand bien l'étenduë du Poëme auroit jetté dans la Fable quelque obscurité, & l'auroit rendu moins sensible que les Fables ordinaires, qui sont fort courtes, cette obscurité ne devoit pas être pour Platon. Ce genie si sublime devoit découvrir aussi bien qu'A-

ris-

ristote le secret de cette imitation & lui rendre plus de justice.

On voit par-là combien la critique de Platon est sans fondement; mais cette censure, qui est sans force contre l'Art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere sur l'art de nos Romanciers. En effet si ce Philosophe a condamné l'imitation Epique, parce qu'il a crû qu'elle n'étoit que la copie de la copie, & qu'ainsi elle n'étoit que la troisiéme d'après la verité, c'est à-dire, d'après le veritable exemplaire, avec combien plus de raison auroit-il condamné ces imitations vicieuses qui n'ont jamais la verité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais été, ou plûtôt qui alterent & corrompent ce qui est, & qui attribuent aux plus grands personnages des extravagances plus dignes des Petites-maisons que propres à être proposées pour des exemples utiles.

Voilà donc les regles du Poëme Epique expliquées, voilà nos Romans & nos Poëmes Epiques convaincus de ne rien tenir de cette constitution si raisonnable & si sage, & voilà l'Art d'Homere justifié contre la critique de Platon. C'est Platon lui-même qui m'a inspiré l'auda-

ce de m'oppoſer à ſon ſentiment, car il fait voir qu'il n'y eſt pas ſi ferme qu'il ne ſoit tout prêt de l'abandonner, ſi on lui montre quelque ſorte d'utilité dans cette imitation. Après avoir parlé d'une ancienne diſſention qu'il prétend être entre la Philoſophie & la Poëſie, il ajoûte : * *Diſons cependant que ſi on nous fait voir que cette Poëſie, cette imitation qui s'attache au plaiſir, a quelque ſorte de raiſon & d'utilité, & qu'elle doit être reçuë dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoiſſant nous-mêmes par notre propre experience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'eſprit, car il y a de l'impieté à trahir & à déguiſer la verité; & vous-même, mon cher Glaucon, n'êtes-vous pas charmé par cette Poëſie, ſur-tout quand vous la voyez dans Homere. Il eſt donc juſte de lui permettre de ſe défendre & de ſe juſtifier, ſoit en vers, ſoit en proſe. Permettons donc auſſi à ſes partiſans qui ne ſont pas Poëtes, mais qui ſont grands amateurs des Poëtes, d'entreprendre ſa défenſe en proſe, & de faire voir qu'elle eſt non ſeulement agréable, mais utile pour bien regler les Etats & la*

* Pag. 607.

la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaisir, car nous gagnerons beaucoup s'il se trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire? Mais s'ils ne peuvent la soutenir, imitons la conduite des Amans, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur est très-préjudiciable, rompent enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, leurs liens; nous de même entraînez par cet amour de la Poësie qui est naturel, & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Republiques a encore fortifié, écoutons favorablement ceux qui veulent la faire passer pour très-excellente & très-vraye. Que si elle ne peut se défendre & se soutenir, ne laissons pas de l'entendre, mais en rappellant toûjours, comme un excellent préservatif, ce que nous venons de dire, & en nous munissant par ces paroles toutes puissantes, pour nous empêcher de tomber dans cette amour, qui est la passion des enfans & du peuple. J'ai profité de la permission que Platon donne; j'ai défendu en prose la Poësie, & je croi avoir démontré qu'elle est utile, & qu'elle n'a appellé l'agrément à son secours que pour rendre l'utilité plus sûre.

Voyons presentement si je pourrai dé-

ſendre l'Odyſſée contre les attaques de Longin, qui, bien que rempli d'admiration pour elle, a pourtant crû non ſeulement qu'elle a été faite dans la vieilleſſe d'Homere, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoibliſſement ou de la diminution de l'eſprit de ſon Auteur. C'eſt ce que j'ai promis de traiter dans cette troiſiéme Partie.

TROISIEME PARTIE.

IL eſt conſtant que l'Odyſſée a été faite après l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit, la lecture ſeule de ces deux Poëmes le prouve ſuffiſamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'Homere a tranſportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'épiſodes de la Guerre de Troïe; & ce Poëte rapporte dans ce Poëme des plaintes & des lamentations comme connuës depuis long-tems à ſes Heros. On n'a qu'à lire le VIII. Livre.

Il eſt conſtant encore que le jugement de l'Antiquité ſur ces deux Poëmes eſt, que

que celui de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt ſuperieure à celle d'Ulyſſe; c'eſt ce que Platon nous apprend dans le ſecond Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit ſouvent ouï porter ce jugement à ſon pere Apemantus.

Je ſuis perſuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette derniere verité, que l'Odyſſée eſt moins belle que l'Iliade, dans la premiere, & qu'il a voulu faire voir que le Poëme de l'Odyſſée n'eſt moins beau que parce qu'Homere l'a compoſé dans ſa vieilleſſe.

* *De-là vient à mon avis*, dit-il, *que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit étoit dans ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon ouvrage eſt Dramatique & plein d'action, au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le genie de la vieilleſſe, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il ſe couche, qui a toûjours ſa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du même ton, on n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade, qui mar-*

* Chap. 7.

marche par-tout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrêta ni ſe repoſe; on n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres; il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainſi parler, cette volubilité de diſcours ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes, &c.

En un mot, il veut prouver que comme les genies naturellement les plus élevez, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre, & que les grands Poëtes & les Ecrivains célèbres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le pathetique, s'amuſent à peindre les mœurs, Homere a fait l'Odyſſée dans ſa vieilleſſe, & que c'eſt par cette raiſon que ce Poëme porte les marques de l'affoibliſſement de ſon eſprit. Mais après tout que cette vieilleſſe eſt la vieilleſſe d'Homere, c'eſt-à-dire, bien autrement vigoureuſe que la jeuneſſe des autres Poëtes, *Eſt cruda Deo viridiſque ſenectus.*

Je ſuis honteuſe d'oſer oppoſer mes foibles lumieres à celles de ſi grands hommes, qui ont produit de ſi excellentes choſes, mais je ne puis m'empêcher de dire ce que je ſens. Ce ſentiment de

Lon-

Longin me paroît insoutenable. Ni l'Iliade n'est un Poëme pathetique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de son âge, ni l'Odyssée n'est un Poëme plein de mœurs, de Fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans sa vieillesse; mais ils sont l'un & l'autre ce qu'ils sont, parce que chacun d'eux demande ce caractere, qui est le seul qui lui soit propre. L'Iliade represente les funestes effets de la colere d'Achille au milieu d'une sanglante Guerre. Il faut donc de toute necessité que le Poëme soit plein d'action, & que le Poëte y montre toute la force & toute la vigueur de son esprit. L'Odyssée represente les maux que l'absence d'Ulysse cause dans sa maison, & les remedes que ce Heros de retour y apporte par sa prudence, il faut donc que ce Poëme soit plus paisible & plus moral. Cela est si vrai, que si Homere avoit fait l'Odyssée dans sa jeunesse & l'Iliade dans sa vieillesse, il auroit dû les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits, & j'applique à ce sujet ce précepte d'Horace, *

Descriptas servare vices, operumque colores
Cur ego si nequeo ignoroque, Poëta salutor?

„ Si

* Art Poëtiq.

„ Si je ne ſai pas conſerver les differens
„ caractères & employer à propos les di-
„ verſes couleurs que demandent les ou-
„ vrages, pourquoi m'honore-t-on du
„ nom de Poëte?

L'Iliade, comme Poëme pathetique, doit avoir un caractere different & d'autres couleurs que l'Odyſſée, qui eſt un Poëme moral, & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conſervé à l'Odyſſée ſon veritable caractere, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. La veritable marque de l'affoibliſſement de l'eſprit d'un Poëte, c'eſt quand il traite mal ſon ſujet; or c'eſt ce qu'on ne ſauroit reprocher à Homere, le ſujet de l'Odyſſée n'eſt pas moins bien traité que celui de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'eſt que dans la conduite du Poëme de l'Odyſſée, il y paroît d'autant plus de force & de vigueur d'eſprit, que ce Poëme embraſſe plus de matiere & un tems bien plus long que celui de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de jours, & l'Odyſſée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade eſt un Poëme continu ſans reconnoiſſance, ſans peripeties; il commence hiſtoriquement par la colere d'Achille,

&

& finit par sa reconciliation, & l'Odyssée a des reconnoissances & des peripeties; elle commence par la fin des huit années, c'est-à-dire, qu'elle ouvre le plus près qu'il se peut de la catastrophe, & le Poëte tire ensuite de son art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précedé, de sorte que l'on peut dire que c'est de l'Odyssée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les regles veritables & fondamentales du Poëme Epique. Or il me semble que plus la matiere d'un ouvrage est vaste & étenduë, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les justes bornes d'un Poëme, & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut aussi de force & de vigueur d'esprit. Cela me paroît incontestable.

Si l'on ôtoit de l'Odyssée tous les endroits qui paroissent manifestement des suites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en substituât d'autres, & que l'on mît ce Poëme sous un autre nom que celui d'Ulysse, il n'y a point d'homme qui osât assûrer qu'elle eût été faite après l'Iliade, tant il est vrai qu'elle ne porte aucune marque que l'esprit du Poëte commençât à vieillir & à décliner.

On

On peut rendre cela fenfible par un exemple tiré de la Peinture: Qu'un grand Peintre ait fait deux grands Tableaux; que dans l'un il ait reprefenté tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire exécuter à un homme inexorable & injufte, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la diffimulation peuvent faire attendre d'un homme jufte & vaillant, on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un éclat qui lui donneront un très-grand relief & qui furprendront l'admiration; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une regularité & une conduite qui fe feront admirer des fages. Mais il n'y aura perfonne qui puiffe tirer de l'execution de ces deux fujets des argumens que ce dernier n'a été executé que dans la vieilleffe du Peintre, & lorfque fon efprit commençoit déja à baiffer, car rien n'empêche que le dernier n'ait été fait avant l'autre.

Si les mœurs, les Fables & les narrations de l'Odyffée font une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la compofa, il faudra dire par la même raifon que Virgile ne fit lá premiere partie de fon Eneïde que dans fa vieilleffe, & que la derniere il la fit dans la vigueur

gueur de son esprit, car l'Eneïde a deux parties. La premiere, comme le R. P. le Bossu l'a fort bien remarqué, est semblable à l'action de l'Odyssée, qui a pour caractere la froideur, la dissimulation & la prudence, & elle a comme l'Odyssée des mœurs, des Fables & des narrations; & la seconde est comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'est donc pas vrai que les mœurs, les Fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage soient des marques certaines qu'il a été composé lorsque son Auteur manquant de force pour le pathetique, s'est laissé aller par la foiblesse de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

Longin s'attache à prouver ce pretendu affoiblissement de l'esprit d'Homere par la nature même de ces Fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre*, dit-il, *dans ce rang ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents; des Compagnons d'Ulysse changez en pourceaux; des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon, & de la disette d'Ulysse, qui porté sur le mât de son Vaisseau brisé par la tempête, fut dix jours sans manger, & toutes les absurditez*

tez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope.

Ce grand Critique me paroît avoir mal choisi ses preuves; ces Fables, qu'il donne comme des marques sûres que l'esprit d'Homere baissoit, témoignent au contraire qu'il étoit fort éloigné de son déclin, car rien ne marque mieux la force & la vigueur de cet esprit que le grand sens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Eole enferma dans une peau de cuir, & dont les miserables Compagnons d'Ulysse voulurent sottement avoir leur part, croyant que ce fût quelque tresor, sont, comme l'a remarqué le R. P. le Bossu, pour donner cet excellent avis aux Sujets, de ne point vouloir pénetrer dans les mysteres du gouvernement que le Prince veut tenir secrets. Les Compagnons d'Ulysse changez en pourceaux par Circé, sont pour avertir de ne se laisser pas abrutir par les voluptez comme ces malheureux qui furent changez en bêtes. Voilà les points de morale necessaires à toutes sortes de personnes, qui sont renfermez dans ces fictions. Les colombes, qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un sens moins utile & moins instructif. Comme on le peut voir

voir dans mes Remarques ſur le commencement du XIII. Liv.

Ce qu'Homere dit d'Ulyſſe, qui porté ſur le mât de ſon Vaiſſeau briſé par la tempête, fut dix jours ſans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'eſprit de ce Poëte, car il eſt certain qu'on a vû des hommes qui ont été plus longtems ſans prendre aucune nourriture, cela eſt arrivé ſouvent dans des naufrages. En voici une preuve tirée de la verité même: nous liſons dans les * Actes des Apôtres que le Vaiſſeau ſur lequel S. Paul s'étoit embarqué pour aller à Rome, étant parti de Crète, fut battu d'une rude tempête pendant quatorze jours, & que le quatorziéme S. Paul dit à tous ceux qui étoient dans le Vaiſſeau, *Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempête.* Ce n'eſt donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulyſſe fut dix jours ſans manger.

Il n'y a non plus aucune abſurdité dans le meurtre des Amans de Penelope, car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable

* *Chap.* 17. *v.* 3.

ble & possible par l'assistance que Minerve prête à Ulysse, & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme quand il plaît à Dieu de l'assister. Ce qu'Achille execute dans l'Iliade est-il moins incroyable que cet exploit d'Ulysse, si on l'examine sans aucun rapport à la Divinité ?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyssée portent des marques de la force de l'esprit d'Homere, tant par leur beauté que par la verité qui leur sert de fondement, & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles éclatans*, *speciosa miracula*. Et Longin lui-même qui les traite de songes, est forcé d'avouër *qüe ce sont des songes de Jupiter*. Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'esprit pour enfanter des miracles, & pour rêver comme rêveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter plusieurs endroits de l'Odyssée où l'imagination du Poëte est aussi vigoureuse que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, & où il y a autant de feu de Poësie. Mais on pourra les voir dans les Remarques, & cela suffit.

Comment donc expliquer ce jugement de

de l'Antiquité, que j'ai rapporté, que le Poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au-deſſus de celle d'Ulyſſe? C'eſt à quoi il ne me paroît pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'eſt que violence & emportement, & toute l'Odyſſée n'eſt que prudence, diſſimulation, adreſſe. La colere d'Achille eſt la colere implacable d'un Prince injuſte & vindicatif; & le caractere d'Ulyſſe eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roi dont la conſtance ne peut être ébranlée par quoi que ce puiſſe être. Ces deux caracteres ſont embellis & ſoutenus par les qualitez guerrieres. Mais comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la diſſimulation & la prudence, Homere a rehauſſé le caractere d'Achille par une vaillance miraculeuſe qui cache preſque ſes défauts eſſentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conſequent à une foule de beautez dont l'Odyſſée n'étoit pas ſuſceptible, parce que c'eſt la prudence & la diſſimulation qui y regnent particulierement & qui conſtituent ſa Fable. Voilà pourquoi les Anciens ont dit que le Poëme de l'Iliade eſt d'autant plus

plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au dessus de celle d'Ulysse. Car Homere, pour faire éclater la valeur d'Achille, a jetté dans son Iliade tous les ornemens de la Poësie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pû employer pour la valeur d'Ulysse qui ne le demandoit pas.

D'ailleurs il est constant * que les caracteres violens & emportez, donnent plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux personnes qui les ont, & au contraire que les caracteres les plus doux & les plus moderez sont souvent sans éclat & sans gloire, quoiqu'ils soient beaucoup plus propres à la vertu. Ainsi tout contribuë à faire paroître l'Iliade plus belle que l'Odyssée. Mais en accordant à l'Iliade cette superiorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyssée avoit été faite dans la vieillesse d'Homere & lorsque son esprit commençoit à décliner.

Les beautez de l'Odyssée sont certainement moins éclatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en sont ni moins grandes ni moins solides pour ceux qui savent

* *Le P. le Bossu, Traité du Poëme Epique, Liv. 4. Ch. 14.*

ſavent les eſtimer & leur donner leur veritable prix ; voyons donc ce que les grands maîtres y ont découvert, & le jugement qu'ils en ont porté, & c'eſt ce qui fera la quatriéme & derniere Partie de cette Préface.

QUATRIEME PARTIE.

ON ne voit point qu'Ariſtote dans ſa Poëtique ait donné aucune préference marquées à l'un ou à l'autre de ces deux Poëmes. Il a parlé en general de la Poëſie: *La Poëſie*, dit-il, *eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, parce que la Poëſie a les choſes generales, & l'Hiſtoire les choſes particulieres. Une choſe generale, c'eſt ce que tout homme d'un tel ou d'un tel caractere a dû dire ou faire vraiſemblablement ou neceſſairement, &c. Et une choſe particuliere, c'eſt ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou ſouffert.* Ce jugement eſt très-certain, & il n'eſt pas poſſible de mieux faire connoître la nature de la Poëſie & l'avantage qu'elle a ſur l'Hiſtoire. En effet, comme cela a été fort bien expliqué dans les Commentaires ſur cette Poëtique, l'Hiſtoire ne peut inſtruire qu'autant que les faits, qu'elle rap-

porte, lui en donnent l'occaſion, & comme ces faits ſont particuliers, il arrive rarement qu'ils ſoient proportionnez à ceux qui les liſent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puiſſent convenir, & ceux même à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occaſions où ils puiſſent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lû. Il n'en eſt pas de même de la Poëſie; comme elle s'attache aux choſes generales, & qu'elle fait des Fables generales & univerſelles, elle eſt d'autant plus morale & plus inſtructive, que les choſes generales ſurpaſſent les particulieres. Celles-ci ne conviennent qu'à un ſeul, & l'Hiſtorien eſt obligé de les rapporter telles qu'elles ſont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le Poëte les créant lui-même, en eſt le maître, & qu'il les rend generales & univerſelles, en faiſant agir ſes perſonnages, non pas veritablement comme s'il écrivoit une Hiſtoire, mais neceſſairement ou vraiſemblablement, c'eſt-à-dire, en leur faiſant faire tout ce que des gens d'un tel caractere doivent faire & dire en cet état, ou par neceſſité, ou du moins ſelon les regles de la vraiſemblance.

ce. D'ailleurs ce ne ſont pas proprement les faits qui inſtruiſent, ce ſont les cauſes de ces faits. L'Hiſtorien explique rarement les cauſes des faits qu'il raconte, car c'eſt ce qui eſt preſque toûjours caché, & s'il les explique, c'eſt plûtôt comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes & des veritez, au lieu que le Poëte étant le maître de ſa matiere, n'avance rien dont il ne rende raiſon exactement, il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les cauſes & les effets, & c'eſt par-là qu'il eſt inſtructif.

Voilà donc un avantage conſiderable & inconteſtable que la Poëſie a ſur l'Hiſtoire. Horace va encore plus loin qu'Ariſtote, car il lui donne l'avantage ſur la Philoſophie même; il aſſure que la Poëſie d'Homere eſt plus philoſophe que la Philoſophie du Portique & que celle de l'Academie : * *Homere*, dit-il, *enſeigne beaucoup mieux & avec plus de ſuite que Chryſippe & que Crantor ce qui eſt honnête & deshonnête, utile ou pernicieux.*

Mais comment la Poëſie peut-elle être plus philoſophe que la Philoſophie même?

* *Dans la 2. Epit. du Liv. 1.*

me? Cela n'eſt pas mal-aiſé à concevoir. La Poëſie a ſur la Philoſophie les mêmes avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire, & elle a de plus le ſecours de l'action, puiſqu'elle eſt une imitation, & le ſecours des paſſions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ſes propres yeux; il n'y a point de préceptes qui faſſent tant d'impreſſion ſur l'eſprit que les exemples vivans & animez que la Poëſie étale. Un grand perſonnage qui enſeigne parfaitement la pratique de la perfection Chrétienne, a fort bien dit : * *On ſait aſſez combien l'exemple a de force. Celui d'un bon Religieux fait plus de fruit dans une maiſon que tous les ſermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on eſt toûjours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce qu'on entend, & que ſe perſuadant aiſément qu'une choſe eſt faiſable; quand on la voit faire à quelqu'un, on eſt par-là beaucoup plus excité à la pratiquer.* Cela eſt également vrai dans la morale & dans l'imitation Poëtique. Il ne faut qu'entendre Horace qui prouve ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'eſt-ce que l'Iliade? c'eſt un fidé-

* *Rodriguez.*

fidéle tableau des mouvemens insensez des Rois & des peuples:

Stultorum Regum & populorum continet æstus.

Pâris aveuglé par sa passion, refuse de rendre Helene; Nestor travaille inutilement à appaiser la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon; ces deux Generaux sont maîtrisez par la colere, & Agamemnon est encore aveuglé par son amour. Ainsi & dans la ville & dans le camp on ne voit que sedition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur:

Seditione, dolis, scelere, atque libidine & ira
Iliacos intra muros peccatur & extra.

La Philosophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excès, prouver même méthodiquement les malheurs qu'ils causent, cela ne touchera jamais si vivement que ces exemples vivans qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous instruit à fuir les vices.

D'un autre côté dans l'Odyssée, pour

nous apprendre ce que peuvent la vertu & la ſageſſe, * Homere nous propoſe fort utilement l'exemple d'Ulyſſe, qui après avoir ſaccagé Troïe, fut porté dans pluſieurs païs, & s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs peuples, qui pendant qu'il travailloit à retourner chez lui & à y remener ſes Compagnons, ſouffrit ſur la mer des maux ſans nombre, & ne put jamais être ſubmergé par les flots de l'adverſité.

La Philoſophie nous enſeignera bien ce qu'il faut faire pour être ſage & vertueux, mais elle n'enſeignera pas comment il faut le faire, & c'eſt ce que l'exemple enſeigne parfaitement. En un mot tous les préceptes ne feront jamais tant d'impreſſion que cette imitation merveilleuſe d'Homere, qui nous rend les ſpectateurs & les témoins de tout ce qu'Ulyſſe fait pour ſurmonter les obſtacles que les Dieux lui oppoſent, & des reſſources que ſa prudence lui fournit; qui nous repreſente les Sirenes; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait paſſer à la vûë de la prairie qu'elles habi-

* *Dans la 2. Epit. du Liv. 1.*

bitent, où l'on ne voit que monceaux d'oſſemens & que cadavres que le ſoleil acheve de ſécher; qui nous montre Circé & ſes breuvages empoiſonnez, & qui nous mène au milieu des Amans de Penelope qui ne penſent qu'à la débauche, & de cette folle jeuneſſe de la Cour d'Alcinoüs, toûjours occupée de la bonne chere & des plaiſirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir juſqu'à midi, & d'aller enſuite calmer ſes ennuis par la danſe & par la muſique.

Voilà un leger crayon de l'Odyſſée qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philoſophie qui nous enſeigne tant de grandes choſes, & qui les enſeigne ſi efficacement, que les Poëmes d'Homere où les exemples ſoutiennent & animent toûjours les inſtructions.

La Poëſie eſt donc certainement plus morale & plus philoſophe que la Philoſophie même, comme Ariſtote & Horace l'ont décidé; mais ne nous en rapportons pas abſolument au ſentiment de ces deux grands hommes, au Philoſophe Peripateticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir été ſéduit par l'amour

qu'on a naturellement pour ses découvertes, & l'autre par cette autorité & par sa profession de Poëte. Cherchons quelqu'autre témoignage qui ne puisse être suspect, celui d'un homme sans interêt & plein de gravité & de sagesse. Le voici, c'est celui d'un Philosophe & d'un Philosophe Stoïcien. Strabon, aprés avoir parlé de la Poësie, ajoûte : * *Dans les derniers tems parurent l'Histoire & la Philosophie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Mais la Philosophie même n'est utile qu'à peu de gens, au lieu que la Poësie est generalement utile à tout le monde. C'est elle qui remplit les theatres, & la Poësie d'Homere l'est infiniment davantage & au dessus de tout.*

Cette maniere d'enseigner la Morale est sans contredit la plus naturelle & la plus sûre, & une grande marque des avantages qu'elle a sur l'Histoire & sur la Philosophie, c'est que Dieu même a pris cette voïe pour nous instruire. La plûpart des faits de l'Ecriture sainte sont mêlez

* Χρόνοις δ' ὕστερον ἡ τῆς ἱστορίας γραφὴ, καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μέσον. αὕτη μὲν οὖν πρὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποιητικὴ δημωφελεστέρα καὶ θέατρα πληροῦν δυναμένη. ἡ δὲ δὴ τοῦ Ὁμήρου ὑπερβαλλόντως. *Liv.* I.

lez de narration & d'imitation, comme le Poëme Epique, c'eſt-à-dire, que les Ecrivains ſacrez, après avoir peu parlé eux-mêmes, introduiſent, comme Homere, les perſonnages qui parlent, qui agiſſent. C'eſt ainſi que nous ſont preſentées l'Hiſtoire de Noé, celle d'Abraham, celle d'Iſaac, celle de Jacob, celle de Joſeph. On n'a qu'à ouvrir le Livre de la Geneſe, on y verra par-tout cette imitation dont je parle, elle fait même le caractere de pluſieurs Livres entiers du Vieux Teſtament.

Par exemple, pour nous faire voir les benedictions qu'attirent la pieté, la charité, le ſoin des pauvres, l'Ecriture ſainte ne ſe contente pas de nous dire hiſtoriquement qu'il y avoit un Tobie, qui ayant obéï à la loi, fut beni de Dieu, & qu'un Ange conduiſit ſon fils à un grand voyage, & le ramena heureuſement; mais elle nous repreſente Tobie lui-même parlant, agiſſant; nous ſuivons le jeune Tobie à ce grand voyage, & nous en revenons avec lui.

Pour nous enſeigner que l'innocence triomphe toûjours de la calomnie par le ſecours de Dieu, elle ne ſe contente pas de dire hiſtoriquement qu'il y avoit une

perſonne nommée Suzanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces calomniateurs par la ſageſſe de Daniel; elle introduit devant nous tous ces perſonnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaiſir inexprimable & une merveilleuſe inſtruction. Ce ſont de veritables Poëmes.

La délivrance du peuple d'Iſraël par Judith. Lorſque le Roi Nabuchodonoſor envoya Holopherne pour aſſujetir les Royaumes & les Nations; celle des Juifs, répandus dans les Provinces du Roi Aſſuerus, par Eſther; les malheurs de Job & ſon rétabliſſement dans une fortune plus éclatante que la premiere, ſont de pures imitations comme celles de la Poëſie, mais plus admirables & plus merveilleuſes, comme l'ouvrage de l'eſprit de Dieu. Les Ecrivains ſacrez ne nous rapportent pas hiſtoriquement ces miracles, mais ils font agir les perſonnages eux-mêmes. Bien plus, Salomon dans ſes Proverbes & dans ſon Eccleſiaſte, qui ſont proprement des recueils de préceptes, quitte ſouvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faiſant tout d'un coup parler & agir ſes perſonnages. Sur

cela je dirai hardiment ſans craindre d'être démentie par les Sages, qu'Homere eſt peut-être beaucoup mieux entendu aujourd'hui qu'il ne l'a été par les Anciens, quoique grands Critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'Art des Poëmes. Pourquoi cela? parce que nous avons en main le veritable original & le parfait modelle de tout bon ouvrage, je veux dire l'Ecriture ſainte, que ces anciens Critiques ne connoiſſoient pas, ou qu'ils ne connoiſſoient que très-peu. C'eſt le premier Original & le ſouverain modelle de toute beauté, comme de toute ſageſſe, & rien ne peut être beau qu'à meſure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ſes traits.

De tous les Poëtes & de tous les Ecrivains Homere eſt aſſûrément celui qui approche le plus de cet original tout parfait, non ſeulement par les caracteres qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ſes ouvrages qui ſont des imitations, & c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ai eû en vûë non d'égaler les beautez d'Homere à celles de nos Livres ſaints; à Dieu ne plaiſe, j'en ſens trop la difference, mais de faire voir

ſeulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui eſt beau vient de Dieu, de même dans les ouvrages les plus parfaits de l'eſprit humain, tout ce qui nous paroît le plus beau, le plus ſublime & le plus digne de notre admiration, n'eſt tel que parce qu'il eſt tiré ou imité de cet Original tout divin, ou des traditions qui s'en étoient répanduës. De ſorte que cette imitation ſert merveilleuſement à confirmer l'Antiquité de cet original & la verité des faits qu'il rapporte, puiſque ce que nous admirons le plus dans Homere en eſt viſiblement emprunté. Je n'ai rien fait en cela dont les plus grands Critiques modernes ne m'ayent donné l'exemple. On n'a qu'à voir l'uſage que Grotius a fait d'Homere dans ſes Commentaires ſur le Vieux Teſtament; le R. P. le Boſſu, ce bon Religieux qui a fait l'excellent Traité du Poëme Epique, n'a pas crû bleſſer la pieté, au contraire il a cru la ſervir, en faiſant voir la conformité d'Homere avec la ſainte Ecriture, & en juſtifiant ce Poëte en beaucoup de choſes par cette grande autorité. Et c'eſt par cette même autorité que l'on peut refuſer aujourd'hui d'une maniere très-forte & très-ſolide

lide tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du paſſage d'Horace, que j'ai rapporté, il me ſemble qu'on peut inferer que ce grand Critique décide ce qu'Ariſtote a laiſſé indécis, & que bien loin de croire que l'Odyſſée ait été faite dans le déclin de l'eſprit d'Homere, il lui donne au contraire la préference ſur l'Iliade. Cela paroît par le Tableau magnifique qu'il en fait, car il a pris bien plus de plaiſir à détailler l'Odyſſée que l'Iliade, & d'ailleurs il eſt très-ſûr que ce qui enſeigne à imiter la vertu, eſt toûjours plus parfait que ce qui enſeigne à fuir le vice; car les originaux vicieux ſont plus aiſez à peindre que ceux qui ſont des modelles de vertu & de ſageſſe. Je veux donc croire que c'eſt le ſentiment d'Horace, pour autoriſer le mien, car j'avouë que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyſſée, & que la ſolidité, la douceur & la ſageſſe de celle-ci me paroiſſent l'emporter ſur l'éclat, ſur le fracas & ſur les excès de l'autre.

Le Poëme de l'Iliade eſt plus pour les Princes & pour les Rois que pour le peuple, car on voit que le peuple y perit, non par ſa faute, mais par celle des Rois:

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

Ainſi il n'y a preſque point d'inſtruction à donner au peuple. Mais celui de l'Odyſſée eſt pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord lui-même que le peuple y perit par ſa propre faute; ainſi comme il faut des inſtructions pour le chef, afin qu'il conduiſe bien le peuple, il en faut auſſi pour le peuple, afin que ſe laiſſant conduire, il évite les malheurs où la deſobéïſſance précipite ordinairement; voilà pourquoi les inſtructions ſont plus marquées & plus frequentes dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, & ce Poëme eſt plus moral. Tout eſt inſtruit dans l'Odyſſée; les peres, les enfans, les maris, les femmes, les Rois, les Sujets y trouvent les leçons qui leur ſont neceſſaires pour remplir les principaux devoirs de leur état.

C'eſt ce qui m'a obligée de m'attacher particulierement dans mes Remarques à bien faire ſentir les inſtructions ſi neceſſaires à tout le monde, & de tâcher de découvrir les ſens cachez ſous ces ingenieu-

nieuſes fictions & de l'Iliade & de l'Odyſſée. C'eſt là-deſſus que doit rouler principalement le travail qu'on fait ſur Homere. Car comme notre ſiecle neglige fort les allegories, les paraboles & toutes les connoiſſances, qui ne ſont pas de notre uſage, cette negligence nous cache les plus grandes beautez de ce Poëte, comme le R. P. le Boſſu l'a très-judicieuſement remarqué, & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des cenſures, où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute.

C'eſt donc cette écorce qu'il faut percer & entrouvrir, car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote, & d'Horace qui le louënt d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il faut avoir bien pénetré les allegories & les veritez morales & phyſiques des Fables dont ſes Poëmes ſont remplis.

Si dans l'Iliade Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoiſſance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Aſie qui avoient fourni des troupes aux deux par-

partis; dans l'Odyssée il fait voir qu'il connoissoit aussi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin jusqu'aux Colomnes d'Hercule, tout le circuit de la Mer mediterranée & les Isles, & qu'il étoit instruit des navigations des Pheniciens. C'est ce que j'ai tâché d'éclaircir, en suivant les vûës du savant Bochart, qui a fait sur cela des découvertes très-heureuses & très-vrayes. Le témoignage, qu'Homere rend à ces anciennes navigations, est très-considerable, & sert merveilleusement à illustrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des Fables, que les Grecs ont imaginées pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaste érudition d'Homere sur la Geographie. Il a non seulement connu tout ce que je viens de dire, & l'Océan Occidental, mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'est-à-dire la mer pacifique, comme on le verra dans les Remarques sur le xix. Livre.

Si ces connoissances paroissent admirables pour des tems si reculez, elles paroissent encore plus admirables quand on considere la profonde ignorance où l'on tomba après lui; plus de quatre cens ans

après le fiecle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les Geographes de fon tems, qui, conformément à la tradition d'Homere, foutenoient que la Terre étoit environnée de l'Océan : * *Je ne connois point d'Océan*, dit-il, *mais je penfe qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans fa Poëfie.* Et ailleurs il dit : † *Ces Anciens difent que l'Océan commençant par le côté Oriental coule tout autour de la Terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve.* J'efpere que l'on verra avec quelque plaifir les vûës d'Homere éclaircies, & fes Fables ramenées à la verité par les anciennes Traditions.

Dans mes Remarques j'ai fuivi la même methode que dans celles de l'Iliade, & que j'ai affez expliquée dans ma Préface, qui peut fervir pour ce dernier travail.

Je m'étois flattée que la Traduction de l'Odyffée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade, mais j'ai été bien détrompée à l'effai. Dans l'Iliade j'étois

* *Herodot. Liv. 2. Sect. 21.*
† *Liv. 4. Sect. 8.*

j'étois ſoutenuë par la grandeur des choſes & des images; & quoique je n'aye pû attraper le merveilleux & le ſublime des expreſſions, j'ai conſervé la grandeur qui eſt dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'eſprit du Lecteur; mais dans l'Odyſſée tout eſt ſimple, & cependant le Poëte a trouvé dans ſa langue des richeſſes qui l'ont mis en état de s'expliquer noblement juſques dans les plus petits ſujets. C'eſt ce que notre langue n'a pû me fournir, ou du moins ce que je n'y ai pû trouver. Il me paroît qu'il n'y a rien de ſi difficile pour elle que de relever la ſimplicité des choſes par la nobleſſe des expreſſions; j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de gouter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goute ordinairement, & de reſiſter à la corruption du goût moderne qui cherche depuis quelque tems à ſe gliſſer à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les eſprits. Je voudrois avoir pû mieux faire pour ranimer le goût des Lettres, qui s'en va preſque éteint, & pour exciter ceux qui ſe ſentent quelque talent pour la Poëſie à faire de plus heureux efforts, en leur

leur développant les regles, en leur découvrant les veritables fondemens de cet Art, & en leur faisant voir à quoi elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'instruire les hommes, en les corrigeant de leurs mauvaises habitudes, & en purgeant leurs passions, & c'est la dégrader horriblement, ou plûtôt la détruire, que de la faire servir à les corrompre, comme on fait aujourd'hui, en flattant leurs passions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuses.

Homere a rapporté ses deux Poëmes à l'utilité de son païs; il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chrétiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoisonner les esprits par une morale très-pernicieuse!

Ce grand Poëte a essuyé bien des contradictions dans ces derniers tems; mais j'ose dire que comme le Soleil sort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poëte de même est sorti avec un nouvel éclat de toutes ces querelles, & de ces guerres qu'on lui a faites. Je ne releverai donc point ici les critiques fades & insipides, & les impertinences que de mé-

méchans petits Auteurs ont répanduës. Elles ne meritent nulle attention. Je ne salirai pas mes mains à remuër ces balayures du bas Parnasse; la Poësie d'Homere, comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera & dissipera seule toutes ces ordures sans que je prenne davantage la peine de m'en mêler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ai crû devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perrault. C'étoit un homme d'esprit & d'une conversation agréable, & qui a fait quelques jolis petits Ouvrages qui ont plû avec raison; il avoit d'ailleurs toutes les qualitez qui forment l'honnête homme & l'homme de bien; il étoit plein de pieté, de probité & de vertu; poli, modeste, officieux, fidelle à tous les devoirs qu'exigent les liaisons naturelles & acquises, & dans un poste considerable auprès d'un des plus grands Ministres que la France ait eus & qui l'honoroit de sa confiance, il ne s'est jamais servi de sa faveur pour sa fortune particuliere, & il l'a toûjours employée pour ses amis. Combien de bonnes qualitez effacées ou offusquées par un seul défaut! Cet homme d'esprit, cet homme

me si estimable, n'étoit plus le même dès qu'il s'agissoit des Anciens; on ne trouvoit plus en lui qu'un très-méchant & très-ignorant Critique, qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus estimé. Disciple de Desmaretz, il avoit entrepris de décrier Homere; dans cette vûë il fit un volume de Critiques contre ce grand Poëte. Je me suis fait un devoir de le suivre pied à pied; j'ai rapporté non seulement les critiques que M. Despreaux & M. Dacier ont refutées, mais aussi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ai fait voir un miracle, que notre siecle seul a pû enfanter, un gros Volume de Critiques où il n'y en a pas une seule, je ne dirai pas qui soit raisonnable, mais qui ne soit très-fausse, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un très-mauvais goût. Il est à craindre qu'on ne se souviendra plus de toutes les bonnes qualitez de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'esprit qui l'a poussé contre ces Heros de l'Antiquité, que tous les siecles ont admirez & consacrez. Grande leçon pour ceux qu'une pareille demangeaison excite encore, & qui sera toûjours suivie du même succès.

Je

Je ne répondrai point aux deux gros Volumes que M. l'Abbé Terrasson a faits contre Homere & contre moi. Avant que d'avoir vû son Ouvrage, allarmée d'un tel adversaire, je m'étois écriée *, *Quel fleau pour la Poësie qu'un Géometre!* Mais après l'avoir parcouru, j'ai vû que je m'étois trompée, & que je dois dire au contraire, *Quel fleau pour un Géometre que la Poësie!* Car effectivement la Poësie d'Homere a bien dérangé la Géometrie de M. l'Abbé Terrasson. C'est là tout ce que j'en dirai. Comme il a de l'esprit, il faut esperer qu'il renoncera à une étude qui lui est étrangere, & qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'avertirai seulement d'être à l'avenir plus circonspect, & de ne pas ajouter foi si facilement à ce qu'on lui rapporte.

Dans la derniere partie de son Ouvrage, après avoir dit que *ma Traduction de l'Iliade est très-exacte pour le fond des pensées, mais qu'à l'égard de la composition & du style, elle est la plus differente de l'Original & la plus trompeuse qui ait jamais été*, (c'est ainsi qu'il se connoît en originaux

* *A la fin du Traité des Causes de la Corruption du Goût.*

ginaux & en copies) il ajoute, *Je ſai de plus que Madame Dacier, qui a travaillé à ſon Homere bien des années, en avoit fait d'abord une Traduction ſimple & nuë comme l'Original, mais le Poëme de Telemaque ayant paru vers ce tems-là, la grande réputation qu'il s'acquit dès ſa naiſſance, mit Madame Dacier en crainte pour ſon Homere, & l'engagea à refondre ſa Traduction pour mettre l'Iliade dans le ſtyle de Telemaque. Quoique je tienne cette anecdote d'un ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autoriſé à la reveler, ſi elle n'étoit à ſon avantage, car ce fait prouve qu'ayant ſenti ſon Auteur incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs, elle a crû devoir lui donner quelque reſſemblance, du moins par le ſtyle, avec le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale Poëtique.* Voilà un bel aſſemblage de fauſſetez & de faux jugemens qui donneroient lieu à beaucoup de reflexions, ſi on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t-il de plus riſible que de voir M. l'Abbé Terraſſon trouver Homere incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs? Ce n'eſt pas la peine de répondre à ces reproches, le Lecteur y répondra pour moi; je me contenterai de

de lui dire que ce qu'il dit ſavoir de ſi bonne part, il ne le ſait point du tout, & qu'aucun de mes amis ne peut lui avoir dit une pareille extravagance; Dieu merci je n'ai point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puiſſe imaginer une choſe ſi éloignée du bon ſens & de la vraiſemblance. Je n'ai jamais fait de Traduction ſimple & litterale de l'Iliade, & j'ai été ſi éloignée de concevoir un ſi monſtrueux deſſein, que j'ai été long-tems à balancer ſur mon entrepriſe, parce que je ne me ſentois pas aſſez de force pour égaler par mes expreſſions la majeſté des idées & des expreſſions d'Homere, qu'il étoit impoſſible de rendre en s'aſſujettiſſant aux mots. Je m'étois aſſez expliquée ſur cela dans ma Préface de l'Iliade, & il ne falloit que cette Préface ſeule pour détromper M. l'Abbé Terraſſon, & pour le convaincre de la fauſſeté du rapport qu'on lui avoit fait; car il me ſemble que j'ai aſſez bien marqué dans cet ouvrage la difference infinie qu'il y a entre une Traduction ſervile & une Traduction genereuſe & noble.

Comment M. l'Ab. T. a-t-il donc pû s'ima-

s'imaginer que j'avois fait une Traduction nuë & simple de l'Iliade? Quand cent personnes l'en auroient assûré, il auroit dû n'en rien croire & opposer à ces mensonges ma Préface qui les détruit; ou mes autres Ouvrages encore où je ne me suis jamais assujetie aux mots, que quand le genie de notre Langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produisit sur moi la lecture du Telemaque de M. de Cambrai, n'est pas plus vrai que tout le reste. J'ai regardé cet Ouvrage comme une suite très-ingenieuse d'instructions données dans des Thêmes à un grand Prince, qui avoit un goût merveilleux pour Homere, & qui se plaisoit infiniment aux avantures d'Ulysse & de Telemaque, mais je ne l'ai jamais regardé comme *le Chef-d'œuvre de la Raison & de la Morale poëtique*. Telemaque est un excellent ouvrage en son genre, & c'est un nouvel éloge pour Homere & un grand éloge, d'avoir M. de Cambrai pour imitateur, mais M. de Cambrai lui-même étoit bien éloigné d'avoir une idée si grande de son imitation, & il reconnoissoit la superiorité infinie de

ſon original ; & puis, je n'aurois eu garde de vouloir m'élever ſi haut ; je n'aurois fait que renouveller la Fable de la Grenouille, en prétendant m'égaler à ce genie vaſte & noble & plein d'imagination & de feu. Je n'ai donc jamais eu la moindre penſée de donner à ma Traduction aucune reſſemblance avec cet Ouvrage. Ceux qui ont le goût du ſtyle & qui ſavent diſcerner ſes differens caracteres, remarqueront, à mon deſavantage ſans doute, la difference qui ſe trouve entre celui de Telemaque & celui de ma Traduction. Du reſte que M. l'Ab. T. trouve Homere ſot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'eſt ſon affaire, le public jugera ſi c'eſt un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas goûter Homere.

Voilà toute la réponſe que ce grand Critique aura de moi. Un autre combat m'appelle, il faut refuter l'Apologie que le R. P. Hardouïn, un des plus ſavans hommes du ſiecle, vient de faire de ce Poëte. Qui l'auroit crû qu'après avoir combattu les Cenſeurs d'Homere, je duſſe prendre les armes contre un de ſes Apologiſtes? C'eſt à quoi je vais travail-

vailler. Ma Réponse ne se fera pas longtems attendre, & j'ose esperer que les amateurs d'Homere, ou plûtôt les amateurs de la Raison, la verront avec quelque plaisir. Je finis-là ma carriere.

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.



ARGUMENT DU LIVRE I.

Les Dieux tiennent conſeil pour faire partir Ulyſſe de chez Calypſo, & pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conſeil Minerve ſe rend auprès de Telemaque ſous la figure de Mentor Roi des Taphiens; & dans une converſation qu'elle a avec lui, elle lui conſeille d'aller chercher des nouvelles de ſon pere à Pylos chez Neſtor, & à Sparte chez Menelas, après quoi elle diſparoit, & en diſparoiſſant, elle donne des marques viſibles de ſa Divinité. Les Pourſuivans de Penelope font un grand feſtin. Le chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes & indique une Aſſemblée pour le lendemain.

L'ODYS-

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

1. L'*Odyssée*] Ce mot signifie l'histoire, la fable d'Ulysse, le recit des avantures de ce Heros. Avant que de commencer mes Remarques, il est necessaire de faire quelque reflexion sur la nature de ce Poëme. J'en ai dit un mot dans ma Préface, mais il en faut un peu davantage pour instruire un jeune Lecteur, & pour le mettre en état de juger du but & de la conduite du Poëte. L'Odyssée n'a pas été faite, comme l'Iliade, pour instruire tous les Etats de la Grece confederez & réünis en un seul corps, mais pour donner des instructions à chaque Etat en particulier. Un Etat est composé du Prince & de ses Sujets. Il faut donc des instructions pour la tête qui commande; & il en faut pour les membres qui obéissent. Deux vertus sont necessaires au Prince, la prudence pour ordonner, & le soin de faire lui-même executer ses ordres.

La prudence d'un politique ne s'acquiert que par un long usage de toutes sortes d'affaires, & par la connoissance de diverses sortes de gouvernemens & d'Etats; il faut donc que le Prince soit long-temps absent pour s'instruire, & son absence causera chez lui de grands desordres, qui ne peuvent finir que par son retour. Et voilà les deux points qu'Homere a réunis dans son Poëme & dans le même Heros. Un Roi hors de ses Etats, par des raisons necessaires, se trouve dans les Cours de plusieurs Princes où il apprend les mœurs de plusieurs Nations; de là naissent naturellement une infinité d'incidens, de perils & de rencontres très-utiles pour une instruction politique; & d'autre part, cette absence donne lieu à tous les desordres qu'elle doit naturellement causer, & qui ne peuvent finir que par sa presence. Voilà pour ce qui regarde le Prince.

Les Sujets n'ont besoin que d'une maxime generale, qui

eſt d'être fideles à leur Prince, de ſe laiſſer gouverner, & d'obéir exactement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres qu'ils ont reçus. C'eſt ce qu'Homere a joint à ſa fable avec beaucoup d'adreſſe, car il a donné à ce Roi prudent & laborieux des Sujets dont les uns l'accompagnent dans ſes courſes, & les autres ſont demeurez dans ſes Etats. A l'égard de ces derniers, les uns manquent à la fidelité qu'ils lui doivent, & les autres demeurent dans leur devoir. Et pour les premiers, je veux dire pour ceux qui l'accompagnent, il arrive quelquefois que quand ils l'ont perdu de vûë, ils veulent ſuivre, non les ordres qu'ils ont reçûs, mais ce qui paroît plus raiſonnable, & ils periſſent malheureuſement par leur folie, comme les derniers ſont enfin punis de leur rebellion; montrant tous également par les malheurs, que leur revolte & leur deſobeïſſance leur attirent, les mauvaiſes ſuites qu'ont preſque toujours l'infidelité & ces conduites particulieres, détachées de l'idée generale de celui qui doit gouverner.

L'abſence du Prince eſt donc neceſſaire par les deux raiſons que j'ai alleguées, qui ſont eſſentielles à ſa fable & qui en font tout le fondement. Mais il ne peut s'abſenter de lui-même ſans pécher contre cette autre maxime egalement importante, *qu'un Roi ne doit point ſortir de ſes Etats.*

C'eſt à quoi Homere a pourvû avec beaucoup de jugement, en donnant à l'abſence de ſon Heros une cauſe legitime & neceſſaire, qu'il a miſe même hors du Poëme. Mais ſi le Heros ne doit pas s'abſenter volontairement, il ne doit pas non plus s'arrêter volontairement hors de ſes Etats, pour profiter de cette occaſion de s'inſtruire; car de cette façon ſon abſence ſeroit toûjours volontaire, & on auroit raiſon de lui imputer les deſordres qui en arriveroient.

Voilà pourquoi le Poëte dans la conſtitution de ſa fable, n'a pas dû prendre pour ſon action & pour le fondement de ſon Poëme la ſortie d'un Prince hors de ſon païs, ni ſa demeure volontaire en quelqu'autre lieu; mais ſon retour, & ce retour retardé contre ſa volonté.

Et comme ce retardement forcé a quelque choſe de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui ſe font par mer, Homere a judicieuſement fait choix d'un Prince dont les Etats fuſſent dans une Iſle.

Après avoir donc compoſé ſa fable & joint la fiction à la verité, il a choiſi Ulyſſe Roi de l'Iſle d'Ithaque, pour en ſoutenir le premier perſonnage, & il a diſtribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommez comme il lui a plû. On peut voir le chap. 10. du liv. 1. du Poëme Epique du R. P. le Boſſu, qui a mis dans un très-grand jour le but du Poëte, le ſecret de ſon Art & les admirables inſtructions qu'il y donne.

LIVRE

LIVRE I.

ARGUMENT.

LEs Dieux tiennent conseil pour faire partir Ulysse de chez Calypso, & pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conseil Minerve se rend auprès de Telemaque sous la figure de Mentor Roi des Taphiens ; & dans une conversation qu'elle a avec lui, elle lui conseille d'aller chercher des nouvelles de son pere à Pylos chez Nestor, & à Sparte chez Menelas, après quoi elle disparoit, & en disparoissant, elle donne des marques visibles de sa Divinité. Les Poursuivans de Penelope font un grand festin. Le Chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes & indique une Assemblée pour le lendemain.

2 MUSE, contez-moi les avantures [3] de cet homme prudent, [4] qui après avoir ruiné

2 *Muse, contez-moi les avantures de cet homme prudent & habile, qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye*] Sur le premier vers de l'Iliade j'ai parlé de la bienséance & de la necessité des invocations qu'Homere a mises à la tête de ses deux Poëmes, & dont il a donné l'exemple à ceux qui sont venus après lui. Il ne me reste à parler ici que de la maniere dont cette invocation doit être faite. Et je ne saurois mieux faire que de rappeller le precepte qu'Horace en a donné dans son Art poëtique, puisqu'il ne l'a formé que sur l'invocation de l'Odyssée. Il n'y a rien de plus difficile aux Poëtes, & sur tout aux Poëtes heroïques, que de se tenir dans la modestie & dans la simplicité lorsqu'ils annoncent les sujets qu'ils vont traiter. Comme ils en ont conçû une grande idée, & qu'ils veulent la communiquer aux autres, ils ne trouvent rien d'assez noble & d'assez fort; c'est pourquoi ils ont recours aux termes les plus empoulez & les plus fastueux, & ils s'expliquent avec emphase, ce qui est très-vicieux. Horace, choqué de ces débuts trop éclatants, dit aux Poëtes:

Nec sic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

„ Ne commencez jamais vos Poëmes comme ce Poëte
„ Cyclique,
„ *Je chante de Priam la fortune & la guerre.*
„ Que produiront de grand ces magnifiques promesses?
„ les montagnes seront en travail & n'enfanteront qu'une
„ souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse & la
„ modestie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à pro-
„ pos, & qui commence ainsi son Poëme: *Muse, chantez-*
„ *moi cet homme qui après la prise de Troye a voyagé dans plu-*
„ *sieurs païs, & s'est instruit des mœurs de plusieurs peuples.* Il
„ ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne
„ donner ensuite que de la fumée, mais au contraire il
„ ne presente d'abord que de la fumée pour faire éclater
„ ensuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces
„ miracles surprenants, Antiphate, Scylla, le Cyclope &
„ Charibde.

Malgré ce précepte si sensé & dont la verité est si évidente, les Poëtes n'ont pas laissé de donner dans cette enflure. Claudien entre d'abord dans une fougue qu'on peut appeller une veritable folie:

Au-

né la sacrée ville de Troye, [5] fut errant plusieurs années en divers païs, [6] visita les villes de

[4] . . . . *Audaci promere cantu*
Mens congesta jubet, gressus removete profani:
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia Phœbum.

„ Mon esprit me force d'annoncer dans un chant plein „ d'audace ce qu'il a conçu; éloignez-vous de moi, pro- „ fanes; déja la fureur poëtique a chassé de mon ame tout „ ce qui sent l'homme mortel; & tout ce qui est en moi „ ne respire plus que Phœbus ". C'est à dire que toute la divinité d'Apollon est enfermée dans sa poitrine.

Stace commence son Achilleïde avec un emportement presque aussi grand:

Magnanimum Aeaciden, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam succedere cœlo,
Diva refer

„ Déesse, chantez-moi le magnanime fils d'Eacus, ce He- „ ros qui fit peur au Maître du tonnerre, & à qui on re- „ fusa l'entrée du ciel quoiqu'il en tirât son origine.

Et pour nous rapprocher de notre temps, l'Auteur d'Alaric a commencé ainsi son Poëme:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Que produisent ces grandes promesses, ces fougues, ces emportemens? Au lieu de faire paroître les Poëtes grands, elles les rendent ridicules. Mais, dit-on, ne faut-il pas interesser le Lecteur, & le rendre attentif en lui donnant dès le commencement une grande idée de ce qu'on va lui dire? Oui sans doute, mais la modestie & la simplicité le font mieux que cette pompe & ce faste. En effet, qu'on essaye d'enfler cette invocation & cette proposition d'Homere, les termes les plus empoulez n'y ajouteront rien & ne feront que les corrompre. Dans cette simplicité & dans cette modestie Homere n'oublie rien de tout ce qui est le plus capable d'interesser. Il nous promet les avantures d'un homme prudent, d'un homme qui a detruit la superbe Troye, d'un homme qui a été long-temps errant, qui a voyagé dans plusieurs païs, & qui s'est instruit des mœurs & des coutumes de plusieurs Peuples, qui a essuyé des travaux infinis, & qui enfin n'est retourné chez lui qu'après la perte de tous ses Compagnons qui périrent par leur folie, parce qu'ils avoient commis un sacrilege.

Il en est de même de la proposition & de l'invocation de Virgile dans son Eneïde. Je suis ravie de voir que la sim-

de differents Peuples, & s'instruisit de leurs coû-
tu-

simplicité & la modestie sont aussi necessaires dans les Ouvrages que dans la vie civile & dans les mœurs.

3 *De cet homme prudent*] Le terme de l'original πολύτροπος ne signifie pas un homme qui a differentes mœurs, & qui se revêt de vice & de vertu, selon que cela convient à ses interêts & aux tromperies qu'il medite. Homere n'a jamais connu le mot τρόπος pour les mœurs, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, mais il signifie un homme qui se tourne en plusieurs façons, qui s'accommode à tous les états de sa fortune, qui imagine des expediens, qui est fertile en ressources. Πολύτροπον, dit Eustathe, ταυτόν ἐστι τῷ εὐκίνητον, ποικίλον, πολυμήτιν, πολύνουν, ἐπιχειρηματικὸν, πολύβουλον, πολύστροφον, &c. après quoi il ajoute, πολύτροπος οὖν ὁ διὰ πολλὴν ἐμπειρίαν πολύφρων. *Dans Homere* polytropos *signifie un homme qu'une grande experience a rendu prudent.* La veritable signification de ce mot sera renduë plus sensible par cette judicieuse remarque du P. le Bossu, liv. 4. chap. 9. *La fable de l'Odyssée*, dit-il, *est toute pour la conduite d'un Etat & pour la politique; la qualité qu'elle exige est donc la prudence, mais cette vertu est trop vague & trop étenduë pour la simplicité que demande un caractere juste & précis, elle a besoin d'être déterminée. Le grand art des Rois est le secret & la dissimulation. On sait que Louis XI. pour l'instruction de son fils, réduisit toute la Langue Latine à ces seules paroles:* Qui nescit dissimulare, nescit regnare: „ Le Roi qui „ ne sait pas dissimuler, ne sait pas regner". *Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son regne, quand il fut élu, étant alors rempli de l'esprit de Dieu. La premiere chose que nous lisons de lui dans la sainte Ecriture est qu'il faisoit semblant de ne pas ouïr les discours que quelques seditieux tenoient contre lui;* Ille verò dissimulabat se audire. 1 *Reg.* x. 27. *Voila le caractere qu'Homere donne à Ulysse, il le nomme* πολύτροπον, *pour marquer cette prudente dissimulation qui le déguise en tant de manieres, & qui lui fait prendre tant de formes.*

4 *Qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye*] Homere donne à Ulysse la gloire de la prise de Troye, parce qu'outre qu'il executa plusieurs choses, sans lesquelles on ne pouvoit réüssir, ce ne fut qu'en suivant ses conseils qu'on vint à bout de cette grande entreprise. C'est pourquoi le Poëte lui donne ordinairement le surnom de *destructeur de villes.* Ulysse n'étoit pas le plus vaillant de l'Armée, mais il étoit le plus sage & celui que Minerve aimoit le plus, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Qu'on examine bien
les

tumes & de leurs mœurs. Il souffrit des peines in-

les entreprises que les plus grands Capitaines ayent faites, je suis persuadée qu'on trouvera le plus souvent que l'honneur du succès est plus dû à la sagesse & à la prudence, qu'au courage & à la valeur.

5 *Fut errant plusieurs années en divers païs*] Voilà ce qui fait proprement le sujet du Poëme, *les erreurs d'Vlysse*, c'est à dire, les travaux & les perils continuels de ses voyages qui durerent plusieurs années. Car c'est ce qu'il y a d'essentiel ici, comme Aristote l'a bien remarqué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyssée: *Un homme*, dit-il, *est absent de son païs plusieurs années, &c.* Comme le dessein de l'Odyssée est different de celui de l'Iliade, * la conduite est aussi toute autre pour le temps. Le caractere du Heros est la prudence & la sagesse. Cette moderation a laissé au Poëte la liberté entiere d'étendre son action autant de temps qu'il a voulu, & que ses instructions politiques en demandoient. Il ne s'est donc pas contenté de donner quelques semaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade, mais il y a employé huit ans & demi, depuis la prise de Troye, où elle commence, jusqu'à la paix d'Ithaque où elle finit. Comme la prudence ne se forme qu'avec un long-temps, le Poëte a donné plusieurs années à une fable, où il expose les avantures d'un homme qui ne surmonte les obstacles que la fortune peut lui opposer, que par la prudence qu'il a acquise dans ses longues courses.

6 *Visita les villes de differens Peuples, & s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs.*] Les Anciens estimoient fort ceux qui avoient beaucoup voyagé; c'est pourquoi parmi les qualitez de leurs Heros les plus sages, ils ne manquoient pas de marquer celle d'avoir couru beaucoup de païs. L'histoire & la fable donnent à Hercule & à Bacchus de longs voyages. Mais Homere nous marque bien formellement quels voyages il faut estimer; il ne se contente pas de dire, *il visita les villes de plusieurs Peuples*, en les visitant on peut n'y satisfaire qu'une vaine curiosité, ce qui n'est ni utile ni digne d'une grande louange; mais il ajoute, *& il s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs*, & comme dit le texte, *il connut leur esprit*, car l'esprit est la source des mœurs & des coutumes. Et voila ce qui merite d'être estimé. Les voyages sont utiles ou pernicieux; ils sont pernicieux, quand on n'en rapporte que de nouveaux vices qu'on ajoute à ceux de son païs, & ils sont

* *Le P. le Bossu, liv. 2. ch. 18.*

infinies sur la mer [7] pendant qu'il travailloit à sauver sa vie & à procurer [8] à ses Compagnons un heureux retour. Mais tous ses soins furent inutiles. [9] Ces malheureux perirent tous par leur folie. [10] Les insensez! ils eurent l'impieté de

sont utiles quand on en rapporte de nouveaux tresors de sagesse pour la police ou pour les mœurs. Voilà pourquoi Lycurgue ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangeres, des coutumes desordonnées & licencieuses, & plusieurs differentes idées de gouvernement. Et c'est ce qui donna à Platon l'idée du sage établissement qu'il fait sur les voyages. Dans son liv. 12. des Loix, il veut qu'on ne donne à aucun particulier la permission de voyager qu'il n'ait quarante ans accomplis; & outre cela, il veut que sa ville envoye des hommes de cinquante ans pour s'informer & s'instruire de tout ce qu'il y a de bon dans les autres païs, & que ces hommes à leur retour fassent leur rapport dans un Conseil établi pour en prendre connoissance, & qui devoit être composé des Prêtres les plus vertueux, des Conservateurs des Loix & autres gens de bien, & d'une probité connuë.

7 *Pendant qu'il travailloit à sauver sa vie, & à procurer*] Le Grec dit à la lettre, *pour racheter sa vie & le retour de ses Compagnons*. Ἀρνύμενος est un terme emprunté des anciens achats qui se faisoient par échange. Au reste Homere dès l'entrée de son Poëme donne une grande idée de la vertu de son Heros, en faisant entendre qu'il ne travailloit pas seulement à se sauver lui-même, mais à sauver ses Compagnons.

8 *A ses Compagnons*] Homere parle ici particulierement des quarante-quatre Compagnons qu'il avoit dans son vaisseau, car il n'y eut que ceux-là qui mangerent les bœufs du Soleil. Les autres perirent en d'autres occasions & de differentes manieres.

9 *Ces malheureux perirent tous par leur folie*] Par ce seul trait Homere marque d'abord une difference essentielle entre l'Iliade & l'Odyssée, c'est que dans l'Iliade les Peuples perissent par la folie des Rois; car ce Poëte déclare qu'il chante la colere d'Achille, qui a été si funeste aux Grecs, & qui en a précipité une infinité dans le tombeau, ce qui a fait dire à Horace,

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

B

de se nourrir des troupeaux de bœufs qui étoient consacrez au Soleil, & ce Dieu irrité les punit de ce sacrilege. Déesse, fille de Jupiter [11] daignez nous apprendre aussi à nous [12] une partie des avantures de ce Heros.

[13]Tous

Et dans l'Odyssée ils perissent par leur propre folie, comme il le dit ici, après avoir assûré que leur Prince n'avoit rien oublié pour leur procurer un heureux retour. Voilà pourquoi l'Odyssée est plus pour le Peuple, que l'Iliade.

10 *Les insensez! ils eurent l'impieté de se nourrir*] La Poësie doit être instructive, & la plus grande instruction & la plus utile est celle qui regarde la pieté. Homere ne perd aucune occasion de donner sur ce point-là d'excellens préceptes; mais des préceptes indirects, qui sont les plus efficaces. Ici il enseigne que les impies & les sacrileges sont dignes de mort, & qu'ils attirent immanquablement sur eux la vengeance divine.

11 *Daignez nous apprendre aussi à nous*] On demande pourquoi Homere dit à la Muse, *daignez nous apprendre aussi à nous*, pourquoi cet *aussi*? Eusthate répond que c'est parce que cette matiere est si importante & si considerable, qu'on ne peut pas douter que la Muse ne l'apprenne à d'autres, & que d'autres Poëtes ne travaillent sur ce grand sujet. Ou peut-être qu'il a parlé ainsi pour faire entendre que ce sujet étoit connu, & qu'il avoit été divulgué en Egypte, d'où on prétend qu'Homere l'avoit pris. Mais la veritable raison, à mon avis, est que par-là Homere a voulu dire que cette histoire d'Ulysse étant veritable, il est impossible qu'elle soit ensevelie dans l'oubli, & qu'elle ne soit sûë d'une infinité de gens. Beaucoup de Peuples en ont déja entendu parler. Daignez donc, divine Muse, l'apprendre aussi aux Grecs, comme vous l'avez déja apprise à d'autres Peuples.

12 *Une partie*] C'est ce que signifie *ἀμόθεν*. *Ce mot*, dit Hesychius, *signifie une certaine partie telle que vous voudrez*. *Ἀμόθεν ἀπό τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις.* Par-là le Poëte annonce qu'il ne chantera pas toutes les avantures de ce Heros, & qu'il se retranchera à n'en chanter qu'une partie. Car il n'y a qu'une partie qui soit le veritable sujet du Poëme Epique. Il ne traite qu'une seule action, mais par le moyen des épisodes il rapporte toutes les avantures qui peuvent être liées avec cette action principale, & ne faise avec elle qu'un même tout.

[13] Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivez dans leurs maisons, délivrez des perils de la Mer

13 *Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivez dans leurs maisons*] Comme mon dessein n'est pas seulement d'expliquer le texte d'Homere, pour donner le vain plaisir de lire en notre Langue les avantures d'Ulysse comme on lit un Roman, mais aussi d'expliquer l'artifice du Poëme Epique, & l'adresse du Poëte dans la conduite de ses sujets, je suis obligée de faire d'abord remarquer ici que l'ordre, qu'Homere suit dans l'Odyssée, est bien different de celui qu'il a suivi dans l'Iliade. L'Iliade est le recit des maux que la colere d'Achille a faits aux Grecs; l'action est courte, ainsi il commence par le commencement de l'action même, & il la raconte dans l'ordre naturel, tout comme elle est arrivée. Mais l'action de l'Odyssée étant longue, & ne pouvant être continuë, parce que dans ce long temps il se passe beaucoup de choses qui ne sont pas propres au Poëme, le Poëte a recours à l'ordre artificiel; il jette d'abord ses Lecteurs au milieu de sa matiere, & commence son action le plus près qu'il peut de sa fin, trouvant ensuite par son Art le secret de rappeller les choses les plus considerables qui ont précedé, & de faire une narration continuë où il n'y a aucun vuide, & où la curiosité du Lecteur est toûjours excitée par le desir & par l'esperance d'apprendre les incidens que le Poete n'a pas expliquez. Horace a fort bien expliqué cette methode dans son Art poëtique, vs. 42. & 43. on peut voir là les remarques. Ulysse a déja été un an avec Circé & sept ans avec Calypso dans l'Isle d'Ogygie, quand les Dieux ordonnent à Mercure d'aller commander de leur part à cette Déesse de laisser partir ce Prince, & de lui fournir tout ce qui étoit necessaire pour son retour à Ithaque. Voilà le commencement de l'Odyssée. Dans la suite le Poëte nous développe tout ce qui a precedé l'ouverture de son action, en faisant un choix noble & judicieux de tous les incidens qui peuvent composer le tissu du Poëme Epique.

14 *Malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Etats.*] Homere est toûjours moral, il ne veut pas que nous perdions un seul moment de vûë la sagesse de son Heros; il est auprès d'une Déesse, & bien loin d'être captivé par ses charmes, il soupire toûjours après sa femme & ses Etats. Et par ce même moien, Homere se hâte de nous ap-

Mer & de la Guerre; Ulysse étoit seul privé de ce plaisir; [14] malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses États, [15] il étoit retenu dans

apprendre que l'absence d'Ulysse & son sejour loin de son païs n'étoient pas volontaires, & que son retour étoit retardé malgré lui. Cela étoit très-necessaire: car comme on l'a vû dans la premiere remarque, le Poëte dans la constitution de sa fable n'a pas dû prendre pour son action & pour le fondement de son Poëme, la sortie libre d'un Prince hors de son païs, ni sa demeure volontaire hors de chez lui, mais son retour apres une absence necessaire, & son retour retardé contre sa volonté. Aussi le Poëte insiste-t-il particulierement sur cette absence forcée, & sur les obstacles apportez à son retour. Il va nous dire dans ce même Livre, *Que la Nymphe Calypso retient ce malheureux Prince, qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur.* Et dans le Livre v. il nous le represente assis sur le bord de la mer, qu'il considere les larmes aux yeux, comme un obstacle qui s'oppose depuis long-temps à son retour. *Il étoit assis, dit-il, sur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs, &c.*

15 *Il étoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso*] Le nom de cette Déesse est tiré du secret, car il vient de *καλύπτειν cacher*. La Déesse *Calypso* est donc la *Déesse secrette*, la *Déesse du secret*. C'est chez elle que les Lecteurs trouvent d'abord Ulysse qui y a été sept ans entiers; & ce n'est pas sans raison que le Poëte fait demeurer si long-temps chez une Déesse, dont le nom marque le secret, un Heros qui doit être un grand Politique, dont tout l'art consiste dans le secret & dans la dissimulation. Aussi a-t-il si-bien profité de ses leçons, qu'il ne perd pas une occasion de les mettre en pratique, & qu'il ne fait rien sans déguisement. Il prend toutes sortes de formes, il dissimule, il se cache jusqu'au dernier jour. C'est une remarque du R. P. le Bossu, liv. 4. chap. 9. qui m'a paru fort ingenieuse & digne d'être rapportée. Cependant on pourroit dire, & c'est la pensée d'un de mes amis *, homme très savant, d'un goût exquis & très judicieux Critique, qu'il n'est pas bien clair qu'Ulysse prenne de grandes leçons de dissimulation & de politique chez cette Déesse Calypso. Il est arrivé chez elle si fin & si dissimulé, qu'il n'avoit guere besoin de maître dans un Art où il surpassoit deja les plus habiles. En tout cas la Déesse n'a pas de quoi s'applaudir beaucoup

* *M. l'Abbé Fraguier.*

dans les grottes profondes de la Déesse Calypso, qui desiroit passionnément de l'avoir pour mari. Mais après plusieurs années revoluës, [16] quand celle, que les Dieux avoient marquée pour son retour à Ithaque, fut arrivée, ce Prince se trouva encore exposé à de nouveaux travaux, [17] quoi-qu'il fût au milieu de ses amis. Enfin les Dieux eurent pitié de ses peines. [18] Neptune seul perseverant dans sa colere, le poursuivit. toûjours en implacable ennemi

d'avoir formé un éleve si parfait. Il y auroit donc peut-être autant d'appatence à dire qu'Homere a retenu sept ans entiers Ulysse dans les grottes de Calypso, pour dire poëtiquement, qu'il fut sept ans caché sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu & ce qu'il faisoit, & sans que ces sept années pussent être emploiées dans la narration du Poëme.

16 *Quand celle, que les Dieux avoient marquée pour son retour à Ithaque, fut arrivée*] Si les Poëmes d'Homere sont pleins de maximes de morale. ils sont aussi remplis de maximes de religion. Dès le commencement de l'Iliade il a fait voir, comme je l'ai remarqué, que la querelle d'Achille & d'Agamemnon étoit une suite des Decrets de Jupiter qui conduit tout par sa providence, *ainsi*, dit-il, *les de.rets de Jupiter s'accomplissoient*. Dès l'entrée de l'Odyssée il insinue la même verité, en faisant connoître que le sejour d'Ulysse dans l'Isle d'Ogygie étoit l'effet de la Providence, & qu'il n'en devoit sortir que dans le temps qu'elle avoit marqué.

17 *Quoi-qu'il fût au milieu de ses amis*] C'est pour relever encore les malheurs d'Ulysse & sa grande prudence, car il n'y a rien de plus triste que d'essuïer de nouvelles peines de la part de ses amis, & rien qui demande tant de sagesse & de prudence pour s'en tirer.

18 *Neptune seul perseverant dans sa colere*] Ulysse s'étoit attiré la colere de ce Dieu, parce qu'il avoit aveuglé le Cyclope qui étoit son fils.

19 *Un jour que ce Dieu étoit allé chez les Ethiopiens*] J'ai expliqué dans l'Iliade ce qui avoit donné lieu à cette fiction, que tous les Dieux alloient tous les ans chez les Ethiopiens à un festin que ces Peuples leur donnoient. Le fondement en est moral & historique. On peut le voir, Tom.

&. p-



Les Dieux tiennent Conseil pour faire partir Ulysse de chez Calypso.

L'Odyssée d'Homere LIV. I.

C. Perot inv.   Jongm. sculp

mi jusqu'à ce qu'il fût de retour dans sa Patrie.

[19] Un jour que ce Dieu étoit allé [20] chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre, & qui sont separez en deux Peuples, dont les uns sont à l'Orient & les autres à l'Occident, pendant qu'il assistoit avec plaisir au festin d'une hecatombe de taureaux & d'agneaux que ces Peuples religieux lui avoient offerte, tous les autres Dieux s'assemblerent & tinrent conseil dans le Palais de Jupiter. [21] Là le Pere des Dieux

1. p. 39. Liv. I. Not. 87. comme ces Peuples religieux avoient des fêtes generales qu'ils celebroient à l'honneur de tous les Dieux, ils en avoient aussi de particulieres pour chaque Dieu. C'est ici la fête de Neptune, c'est pourquoi ce Dieu y est allé seul.

20 *Chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre, & qui sont separez en deux Peuples, dont les uns sont à l'Orient*] Ce passage, qui marque la profonde connoissance qu'Homere avoit de la Geographie, a donné de l'exercice aux anciens Geographes qui ont voulu l'expliquer. Strabon en a fait une assez ample Dissertation dans son premier livre. Mais ce qui est necessaire dans un Traité de Geographie, seroit déplacé dans des Remarques sur un Poëme Epique. Je n'entrerai donc point dans la discussion des sentimens de ces Anciens, & je me contenterai de suivre ici l'explication de Strabon, qui après avoir refuté les opinions de Cratès & d'Hipparque, établit solidement la sienne, la seule veritable, qui est que les Ethiopiens habitent le long de l'Ocean meridional; c'est pourquoi Homere dit avec beaucoup de raison qu'*ils habitent aux extremitez de la terre*, & que le Nil les separe les uns des autres, comme il separe l'Egypte. Le Poëte ajoute avec beaucoup de verité qu'*ils sont separez en deux Peuples, dont les uns sont au Soleil levant, & les autres au Soleil couchant*. Ce sentiment s'accorde avec nos Cartes modernes, où l'on voit le Nil couper l'Ethiopie, & en faire une partie Orientale & l'autre Occidentale. Cela nous suffit. Ceux qui seront curieux de voir les opinions anciennes & ce qu'on leur oppose, n'ont qu'à lire ce premier livre de Strabon.

21 *Là le pere des Dieux & des hommes s'est souvenu du fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son pere*] Homere accompagne ici le nom d'Egisthe d'une épithe-

Dieux & des hommes s'étant souvenu du fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son pere, leur parla ainsi: „ [22] Quel„ le insolence! les Mortels osent accuser les „ Dieux!

te que je n'ai pû ni dû conserver, *le Pere des Dieux & des hommes*, dit il, *s'étant souvenu du sage Egisthe : ἀμύμονος*, c'est à dire, *irreprehensible*, *à qui on ne peut rien reprocher*. Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un scelerat qui a assassiné son Roi pour en épouser la femme & se rendre maître de ses Etats? Il seroit difficile de rendre cela supportable dans notre maniere de penser & de nous exprimer. Ce n'est pourtant pas une raison de condamner Homere, qui sans doute n'a pas emploïé cette épithete legerement & sans quelque dessein de nous apprendre une verité importante. Eustathe, pour le sauver, dit qu'il a grand soin de ne paroître ni medisant ni railleur dans son Odyssée, non plus que dans son Iliade, que par cette raison il donne cette epithete à Egisthe, épithete prise, non du mal qui étoit en lui, mais du bien, car il etoit noble, bien-fait, il avoit beaucoup d'esprit, & qu'ainsi il regarde Egisthe par le bon côté. Mais cela ne me satisfait point & ne satisfera personne. Je croi qu'il y a une raison plus profonde & plus digne d'un grand Poete. Homere donne ici à Egisthe cette épithete pour disculper Jupiter du crime que ce scelerat avoit commis, il veut faire voir que Dieu n'est point la cause des forfaits des hommes, & qu'il les a créez tous sages & capables de faire le bien, mais que par leur intemperance, par leurs débauches & par le mauvais usage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces semences de vertu, & se précipitent dans le mal. C'est comme s'il disoit, *Jupiter s'étant souvenu d'Egisthe, de cet Egisthe, qu'il avoit créé prudent & sage, & capable de se bien conduire.*

22 *Quelle insolence! les Mortels osent accuser les Dieux*] Quand le Jupiter d'Homere tient ce discours dans le Conseil, il y avoit déja près de huit ans qu'Egisthe avoit assassiné Agamemnon, mais il n'y avoit que très-peu de temps qu'Oreste avoit vengé son pere en punissant ce meurtrier. Ainsi c'est fort à propos que Jupiter rappelle cette action d'Egisthe.

23 *Ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, & ce sont eux mêmes qui par leur folie*] Voici un passage très-remarquable & digne d'un Chrétien. Les Payens avoient donc déja connu dès le temps d'Homere que Dieu étant souverainement bon, ne pouvoit être l'auteur

„ Dieux ! [23] ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, „ & ce sont eux-mêmes qui par leur folie [24] „ se précipitent dans des malheurs qui ne leur „ étoient

teur des maux, & qu'étant aussi souverainement juste, il recompensoit le bien & punissoit le mal ; & par conséquent que les malheurs, que les hommes s'attirent, ne viennent point de lui, mais uniquement de leur desordre & de leur folie, puisqu'ils se privent volontairement du bien qu'ils pouvoient acquerir, & qu'ils se précipitent dans les maux qu'ils pouvoient eviter.

24 *Se précipitent dans des malheurs qui ne leur étoient pas destinez.*] Dans le livre XVII. de l'Iliade nous avons vû qu'Apollon, pour exciter Enée, lui dit qu'on *a vû autrefois de vaillans hommes, qui par leur force & par leur courage ont forcé les destinées; & que les Troyens perdent le superbe Ilion contre les Decrets du Ciel.* Et j'ai fait voir que cette Theologie d'Homere est très conforme à la sainte Theologie, qui nous enseigne que Dieu revoque quelquefois ses Decrets. L'Ecriture sainte est pleine d'exemples qui prouvent cette verité. Mais d'un autre côté aussi il est certain que rien n'arrive contre les ordres de la Providence. Il semble qu'il y ait là quelque contradiction, il n'y en a pourtant aucune. Il y a une double Destinée, c'est-à-dire, deux Destinées contraires. Si je fais telle chose, je tombe dans les ordres de l'une, & si je fais le contraire, je tombe dans les ordres de l'autre. Ainsi je suis toûjours sous les Loix de la Providence, quoi qu'il depende toûjours de moi de les changer, & ni la Providence ne nuit jamais à ma liberte, ni ma liberté ne fait obstacle à la Providence. Rien n'arrive à l'avanture, car tout arrive en conséquence des ordres de Dieu ; mais comme notre volonté influë sur tout, elle fait changer ces ordres. Dieu n'a point destiné à Egisthe, par exemple, tels & tels malheurs, c'est Egisthe qui par sa corruption toute volontaire se les attire contre la volonté même de Dieu. Voilà pourquoi Homere dit fort bien qu'*il s'est attiré tous ses maux contre les ordres de la Destinée.* Dieu le punit selon les Loix de sa Justice, mais c'est lui qui s'attire par ses crimes cette punition qu'il dépendoit de lui d'éviter. Cela accorde parfaitement le soin de Dieu, qui preside & qui juge, avec la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit, & qui par son mauvais choix se précipite dans ce qui ne lui étoit pas destiné. Cela suffit, à mon avis, pour éclaircir tout cet

„ étoient pas destinez; comme Egisthe, [25] car
„ cet exemple est recent; contre l'ordre des
„ Destinées il a épousé la femme d'Aga-
„ memnon après avoir assassiné ce Prince: [26] il
„ n'ignoroit pourtant pas la terrible punition
„ qui suivroit son crime; [27] nous avions eu
„ soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui en-
„ voïant Mercure, qui lui défendit de notre
„ part

cet endroit qui me paroît très-important. J'avoue que je suis étonnée de voir de si grandes veritez connuës par des Païens qui ont une Theologie si grossiere & si informe, qui croyent que Jupiter est le souverain Etre, le Pere des Dieux & des hommes, qu'il dispose de tout, & que ses decrets sont la Destinée, & qui cependant le disent né, & qui racontent sa genealogie. Il y en avoit même qui parloient de sa mort, car on montroit son tombeau à Crete. Il est vrai que Callimaque se moque sur cela des Cretois qui montroient ce prétendu tombeau de Jupiter. *Les Cretois*, dit-il, *sont toujours menteurs, car, grand Roi, ils montrent votre tombeau: mais vous n'êtes pas mort, vous êtes eternellement.* Mais ce même Poëte qui regarde comme un blasphême de dire que Jupiter soit mort, dit tout de suite qu'il est né, & que Rhée l'avoit enfanté sur une montagne d'Arcadie. Il y a bien de l'apparence que cette naissance étoit quelque enveloppe, quelque figure que les Savans seuls penetroient. Comment accorder sans cela des idées si contraires?

25 *Car cet exemple est recent*] En effet la punition d'Egisthe ne venoit que de s'executer quand ce Conseil des Dieux fut tenu. Car, comme je l'ai déja dit, il y avoit près de huit ans qu'Agamemnon avoit été assassiné. Oreste fut emporté fort jeune des Etats de son pere, ainsi il lui fallut tout ce temps là pour se fortifier & pour se mettre en état de punir cet assassin.

26 *Il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui suivroit son crime*] Car il n'y a point de méchant qui ne sache ce qui est dû à ses crimes, & Homere va nous dire comment il le sait.

27 *Nous avions eu soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoyant Mercure*] Voici une grande verité revêtuë d'une Poësie bien admirable. Dieu est si bon, qu'il ne se lasse jamais d'avertir les hommes. Jupiter dit ici formellement qu'il avoit averti Egisthe. Comment l'avoit-il averti? en
lui

„ part d'attenter à la vie du fils d'Atrée & de „ s'emparer de son lit, qui lui déclara qu'Oreste „ te vengeroit cette mort & le puniroit de ses „ forfaits dès qu'il seroit en âge, & que commençant „ à se sentir, il desireroit de rentrer „ dans ses Etats. Mercure l'avertit en vain; „ ce scelerat aveuglé par sa passion, n'écouta „ point des avis si salutaires, [28] aussi vient- „ il

lui envoïant Mercure. Qui est Mercure? c'est ici la Loi naturelle que Dieu a gravée dans le fond de tous les cœurs, & qui, comme dit Ciceron, est non seulement plus ancienne que le Monde, mais aussi ancienne que le Maître du Monde. Car, ajoute-t-il, *il y avoit une Raison émanée du sein même de la Nature qui portoit au bien & qui détournoit du mal. Raison qui ne commença pas à devenir loi, quand elle commença à être écrite, mais qui le fut dès qu'elle exista, & elle exista en même temps que l'Entendement Divin. C'est pourquoi la Loi veritable & primordiale propre à ordonner & à défendre, c'est la Raison du grand Jupiter.* Voilà cette Raison du grand Jupiter, que Jupiter lui-même appelle ici *Mercure*; cette Raison émanée de Dieu, & qui crie incessamment dans les cœurs les plus corrompus, *cela est bien, cela est mal.* C'est sans doute sur ce passage que fut fait cet ancien proverbe dont parle le Philosophe Simplicius, *La Raison est le Mercure de tous les hommes.* Ce passage me fait souvenir d'un passage d'Epictete tout semblable, qui est parfaitement beau. Ce Philosophe dit dans le livre III. d'Arrien, *Apollon savoit bien que Laius n'obeïroit pas à son oracle; Apollon ne laissa pas de prédire à Laius les malheurs qui le menaçoient. La bonté de Dieu ne se lasse jamais d'avertir les hommes; cette source de verité coule toûjours, mais les hommes sont toûjours incredules, desobeissans, rebelles.* Je dois cette remarque a M. Dacier.

28 *Aussi vient-il de païer à la Justice Divine tout ce qu'il lui devoit*] Voici encore un passage bien important. Il y a deux choses qui me paroissent très-dignes de remarque: la premiere, c'est qu'Homere regarde les crimes, les péchez, comme des dettes qu'il faut payer à la Justice Divine. C'est la même idée que nous a donné la Religion Chrétienne; notre Seigneur lui-même leur a donné ce nom dans l'admirable priere qu'il nous a enseignée, *dimitte nobis debita nostra:* REMETTEZ-*nous nos dettes.* Et il regarde les pécheurs comme des débiteurs qui doivent satisfaire leur creancier: S. Matth. XVIII. 27. S. Luc. VI. 41. Et l'autre, qui n'est pas moins digne de consideration, c'est que Dieu ne punit pas

tou-

„ il de païer à la Justice Divine tout ce qu'il „ lui devoit.

[29] La Déesse Minerve, prenant la parole, répondit : „ Fils du grand Saturne, qui êtes „ notre pere & qui regnez sur tous les Rois, „ ce malheureux ne meritoit que trop la mort „ qu'il a soufferte ; [30] perisse comme lui qui- „ con-

toûjours les crimes dès qu'ils sont commis, & qu'il donne souvent aux pécheurs un long delai jusqu'à ce qu'ils aient comblé la mesure de leurs iniquitez, & qu'alors il leur fait païer tout à la fois *ἀϑρόα πάντα toutes leurs dettes.*

29 *La Déesse Minerve, prenant la parole, répondit*] C'est la conjoncture presente qui a fourni à Jupiter le sujet du discours qu'il vient de tenir ; Egisthe vient d'être puni de ses crimes ; Minerve, qui est la Sagesse même, profite fort bien de cette occasion pour favoriser Ulysse. Car si les méchans sont punis, les bons doivent être recompensez, protegez. Ulysse est homme pieux, il est persecuté injustement, il est donc temps que tous ses malheurs finissent. Il y a dans tout cela un naturel charmant, on ne peut y soupçonner ni préparation ni art, tout naît sur le champ, & c'est une grande adresse.

30 *Perisse comme lui quiconque imitera ses actions*] Minerve étant la Sagesse même, ne peut point ne pas vouloir que les forfaits soient punis, sur tous les forfaits comme ceux d'Egisthe, l'adultere, l'homicide, &c. car c'est par ses ordres même qu'ils sont punis. Mais autant qu'elle veut la punition des méchans, autant veut-elle la recompense des bons. C'est le même principe. Ulysse doit donc être secouru, protegé.

31 *Dans une Isle éloignée toute couverte de bois, au milieu de la vaste mer, habitée par une Déesse*] Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foi düë au témoignage d'Homere qui fait entendre que cette Isle de la Déesse Calypso étoit dans l'Ocean, & que par conséquent les *erreurs* d'Ulysse avoient été jusques dans l'Ocean, veut que ce soit l'Isle apellée *Gaulus*, qui est au milieu de la mer entre la Sicile & l'Afrique, un peu au dessus de l'Isle de Melite, Malte. Mais Callimaque avoit raison & Apollodore avoit tort. Homere a voulu parler de cette Isle de Gaulus ; mais pour rendre la chose plus admirable, il dépaise cette Isle, s'il est permis de parler ainsi, &

„ conque imitera ses actions. Mais mon cœur
„ est enflammé d'indignation & de colere quand
„ je pense aux malheurs du sage Ulysse, qui
„ depuis long-temps est accablé d'une infinité de
„ maux, loin de ses amis [31] dans une Isle éloignée
„ toute couverte de bois, au milieu de la vaste
„ mer, [32] & habitée par une Déesse [33] fille du
„ sage

& il la transporte au milieu de l'Ocean, & en fait l'Isle Atlantique dont il avoit ouï parler.

32 *Et habitée par une Déesse*] Cela n'est pas ajouté inutilement, c'est pour augmenter les malheurs d'Ulysse. Il est dans une Isle eloignée, au milieu de l'Ocean & au pouvoir d'une Déesse, & par conséquent hors d'état & hors de toute esperance de sortir jamais de ses mains, sans une protection de Dieu toute particuliere.

33 *Fille du sage Atlas*] L'épithete ὀλοόφρονος dont Homere se sert, est un de ces termes très-frequens dans la Langue Grecque, qui signifient des choses entierement opposées; car elle signifie *qui n'a que de méchantes choses dans l'esprit, qui ne pense qu'à des choses nuisibles, funestes, qui est terrible, dangereux.* Ὀλέθρια φρονοῦντος, κακόφρονος, δεινοῦ, Hesych. Et il peut signifier aussi, *qui a une connoissance infinie, qui sait tout, qui étend ses vûes sur tout.* Ὡς τὰ ὑπὲρ ὅλων φρονοῦντα, ἤγουν τῶν ὅλων φροντιστικόν. Dans quel sens Homere l'a-t-il employé? a-t il voulu blâmer Atlas? l'a-t-il voulu louer? Eustathe l'a pris dans le dernier sens après Cleanthes. Pour accorder les deux, ne pourroit-on pas croire qu'Homere avoit entendu quelque chose de l'ancienne tradition, qui disoit qu'Atlas étoit le même qu'Enoch, & qu'Enoch étoit un grand Astrologue, qui aïant prévû & prédit le deluge universel, ne cessoit d'exhorter les hommes à se repentir & à tâcher de détourner ce fleau par leurs larmes. Et pour mieux assûrer la chose, il avoit appellé son fils *Methusela*, pour faire entendre qu'après sa mort les eaux couvriroient toute la face de la terre. Ses prédictions & ses lamentations continuelles le firent appeller le *pleureur*. Car le monde est toûjours ennemi de ces sortes de prédictions; ses larmes même passerent en proverbe. Ainsi Homere sur la foi de cette tradition, a pû fort bien dire d'Atlas qu'*il pensoit des choses funestes, & que sachant tout, il étendoit ses soins & ses pensées sur tout.* Je ne donne ma pensée que comme une conjecture fort incertaine, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque fondement; car

„ sage Atlas, [34] qui connoit tous les abîmes
„ de la mer, & qui sur des colomnes d'une
„ hauteur prodigieuse soutient la masse de la Ter-
„ re & la vaste machine des Cieux. [35] Cette
„ Nymphe retient ce malheureux Prince qui
„ passe les jours & les nuits dans l'amertume
„ &

car il paroît qu'Homere étoit très-bien instruit des traditions les plus anciennes, & l'on voit très-souvent qu'il y fait allusion par un seul mot. Cette remarque & celle qui suit sont de M. Dacier.

34 *Qui connoit tous les abîmes de la mer, & qui sur des colomnes d'une hauteur prodigieuse soutient la masse de la Terre & l'immense étenduë des Cieux*] On peut croire que c'est pour dire poëtiquement qu'Atlas n'ignoroit rien de tout ce qui est dans le Ciel, dans la Terre & dans la Mer, & c'est ainsi qu'on l'a expliqué; mais pour moi je croi qu'il y a plus de mystere dans ces paroles, & qu'elles peuvent servir à appuïer la pensée que je viens d'expliquer. Car sur ce qu'Enoch, ou Atlas, avoit prédit le déluge, & que l'on croïoit que cette prédiction étoit l'effet de la profonde connoissance qu'il avoit de l'Astrologie, on dit de lui qu'il connoissoit les abîmes de la Mer, & qu'il soutenoit le Ciel sur des colomnes, pour faire entendre qu'il avoit sû que les abîmes de la Mer & les Cieux fourniroient toutes les eaux pour inonder la Terre comme s'il en avoit disposé: *Rupti sunt fontes abyssi magnæ. & cataractæ cœli apertæ sunt*. „ Toutes les digues des grandes sources de l'abîme furent rompuës, & les cataractes du Ciel furent ouvertes ". Voilà à quoi Homere peut avoir fait allusion. Mais il ne suffit pas de découvrir les sens cachez sous les expressions de ce Poëte, il faut encore tâcher de pénétrer d'où il a pû tirer ces images & ce qui a pû lui fournir ces expressions. Ceux qui expliquent tout ce passage par une allegorie physique, disent que toute cette belle Poësie, qu'Homere étale ici, n'est qu'un emblême de l'axe du Monde qui est supposé passer par le milieu de la Terre & s'étendre depuis un Pole jusqu'à l'autre. Que cet axe est consideré quelquefois comme une seule colomne qui soutient la Terre & les Cieux, c'est pourquoi Eschyle, & Platon après lui, l'ont appellé *κίονα* au singulier; tantôt il est consideré comme deux colomnes, l'une qui va depuis le centre de la Terre jusqu'à l'un des Poles, & l'autre depuis le même centre jusqu'au Pole opposé, & c'est ainsi qu'Homere l'a partagé. Voilà pourquoi il

„ & dans la douleur. Elle n'eſt touchée ni de „ ſes ſoupirs ni de ſes larmes ; mais par des paro- „ les pleines de douceur & par les expreſſions „ de la plus vive tendreſſe, elle tâche de cal- „ mer ſes chagrins & de lui faire oublier Itha- „ que. Ulyſſe réſiſte à tous ſes charmes, [36] il „ ne

il a dit *des colomnes* au pluriel, mais cela me paroît plus ſubtil que ſolide. J'ai déja dit qu'Homere a placé l'Iſle d'Ogygie dans l'Ocean Atlantique, cela étant, le voiſinage de l'Afrique & du bas de l'Eſpagne & le mont Atlas ont pû donner à Homere l'idée de ces colomnes qui ſoutiennent les Cieux. Avant lui l'Ecriture ſainte avoit dit *les colomnes des Cieux*, pour les plus hautes montagnes, comme dans ce paſſage de Job XXVI. 11. *Columnæ cœli contremiſcunt & pavent ad nutum ejus.* „ Les colomnes des Cieux tremblent „ & ſont effrayées à la moindre de ſes menaces". Mais il y a encore ici quelque choſe de plus particulier, & qui a pû fournir à Homere l'image de ces colomnes qui ſoutiennent les Cieux, je veux dire les colomnes mêmes qu'Hercule avoit élevées ſur le détroit, pour marquer la fin de ſes expeditions, ſelon la coutume des Voyageurs & des Conquerans. Car on ne peut pas douter que ces colomnes ne fuſſent encore du temps d'Homere ; & quand elles n'auroient plus exiſté, les lieux où elles avoient été placées avoient ſans doute retenu leur nom, comme cela arrive d'ordinaire ſelon la judicieuſe remarque de Strabon. Voilà comme la Poëſie ſait profiter de tout ce que la Nature preſente, & de tous les bruits que la Renommée répand.

35 *Cette Nymphe retient ce malheureux Prince qui paſſe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur*] Je ne ſaurois m'empêcher de faire remarquer ici le grand relief qu'Homere donne à la vertu par le contraſte admirable de la paſſion de la Déeſſe Calypſo, & de la ſageſſe d'Ulyſſe qui réſiſte à tous ſes charmes.

36 *Il ne demande qu'à voir ſeulement la fumée de ſon Palais*] Il y a une grande douceur dans cette idée, & rien ne peint mieux l'ardent deſir qu'on a naturellement de revoir ſa Patrie après une longue abſence. Ulyſſe ſouhaite paſſionnément de revoir Ithaque ; mais ſi les Dieux lui refuſent cette ſatisfaction, il demande au moins d'en approcher, & pourvû qu'il puiſſe voir la fumée qui ſort de ſes toits, il eſt prêt de donner ſa vie. Cela eſt encore plus fort que ce que Ciceron a relevé en deux ou trois endroits de ſes Ouvra-

„ ne demande qu'à voir seulement la fumée de „ son Palais, & pour acheter ce plaisir, il est „ prêt de donner sa vie. Dieu tout-puissant, „ votre cœur n'est-il point touché? ne vous „ laisserez-vous point flechir? n'est-ce pas le „ même Ulysse[37] qui vous a offert tant de sa- „ crifices sous les murs de Troye? pourquoi „ êtes-vous donc si irrité contre lui?

„ Ma fille, lui répondit le Maître du tonner- „ re, [38] quelle parole venez-vous de laisser „ échapper? comment seroit-il possible que j'ou- „ bliasse le divin Ulysse, [39] qui surpasse tous „ les hommes en prudence, & qui a offert le „ plus de sacrifices aux Dieux immortels qui „ habitent l'Olympe? mais Neptune est toûjours „ irrité contre lui à cause de son fils Polyphe- „ me le plus grand & le plus fort des Cyclopes, „ qu'il

vrages, qu'Ulysse préfera de revoir Ithaque à l'immortalité que Calypso lui offroit. Il demande d'acheter au prix de ses jours le plaisir, non de retourner à Ithaque, mais seulement de voir de loin la fumée de son Palais.

37 *Qui vous a offert tant de sacrifices sous les murs de Troye*] *Sous les murs de Troye*, n'est pas ajoûté inutilement selon la remarque d'Eustathe. Car ce n'est pas une chose bien admirable qu'un Prince offre beaucoup de sacrifices dans son Païs, où il a tout en abondance, mais d'en offrir beaucoup à l'Armée dans un païs ennemi, voilà une marque éclatante & certaine d'une veritable pieté.

38 *Quelle parole venez-vous de laisser échaper?*] Jupiter regarde le discours de Minerve comme un reproche injurieux à sa Providence, & il fait entendre que c'est un blasphême non seulement de dire que Dieu persecute les gens de bien, mais de s'imaginer même qu'il les oublie, comment cela seroit-il possible?

39 *Qui surpasse tous les hommes en prudence, & qui a offert le plus de sacrifices aux Dieux*] Homere fait bien sentir ici que la veritable prudence consiste à honorer les Dieux Plus un homme est prudent, plus il offre de sacrifices. Comme Moïse disoit au peuple qu'il conduisoit, *Hæc est enim vestra sapientia & intellectus coram populis.* „ Car c'est là toute votre „ sa-

„ qu'il a privé de la vûë. Ce Dieu étant deve-
„ nu amoureux de la Nymphe Thooſſa, fille de
„ Phorcys l'un des Dieux marins, & l'aïant trou-
„ vé ſeule dans les grottes profondes & délicieu-
„ ſes du Palais de ſon pere, eut d'elle ce fils
„ qui eſt la cauſe de la haine qu'il conſerve con-
„ tre ce Heros: [40] & comme il ne peut lui faire
„ perdre la vie, il le fait errer ſur la vaſte mer
„ & le tient éloigné de ſes Etats. [41] Mais voyons
„ ici tous enſemble, & prenons les meſures ne-
„ ceſſaires pour lui procurer un heureux retour.
„ Neptune ſera enfin obligé de calmer ſon reſ-
„ ſentiment & de renoncer à ſa colere, car il
„ ne pourra pas tenir ſeul contre tous les Dieux.

La Déeſſe Minerve prenant la parole, dit:
„ Fils de Saturne, Pere des Dieux & des hom-
„ mes, [42] ſi telle eſt la volonté des Immortels
„ qu'U-

„ ſageſſe & toute votre prudence d'obſerver ces Loix de-
„ vant les peuples.

40 *Et comme il ne peut lui faire perdre la vie*] Car la vie des hommes ne dépend que du ſeul Dieu qui l'a donnée.

41 *Mais voyons ici tous enſemble, & prenons les meſures neceſſaires*] Jupiter dit, *voyons ici tous enſemble*, quoi qu'il ſoit le Dieu ſuprême & le ſeul Sage il n'exclut pourtant de ſes conſeils aucun des Dieux, pour apprendre aux Princes que quelque ſageſſe qu'ils aïent, ils ne doivent jamais déliberer ſeuls des affaires importants de leurs Etats, & qu'ils doivent appeler à leurs Conſeils tous les ſages; car, comme dit le plus ſage des Rois, „ le ſalut eſt dans la multi-
„ tude des Conſeils" *Salus ubi multa conſilia*, Proverb. XI. 14. „ Et là ſera le ſalut où ſe trouvera la multitude des
„ conſeils". *Et erit ſalus ubi multa conſilia ſunt*, ibid. XXIV. 6.

42 *Si telle eſt la volonté des Immortels qu'Ulyſſe retourne dans ſa Patrie, envoyons promptement Mercure*] Homere ne s'amuſe pas à faire opiner tous les Dieux; Minerve, qui eſt la Sageſſe, voit que tous les Dieux conſentent au retour d'Ulyſſe, elle propoſe d'abord les moïens qu'il faut prendre pour le procurer.

„ qu'Ulysse retourne dans sa Patrie, envoyons
„ promptement Mercure à l'Isle d'Ogygie porter
„ à cette belle Nymphe vos ordres suprêmes,
„ afin qu'elle laisse partir Ulysse ; [43] cependant
„ j'irai à Ithaque pour exciter son fils & pour lui
„ inspirer la force dont il a besoin, afin qu'ap-
„ pellant les Grecs à une Assemblée, il ait le
„ courage de s'opposer à l'insolence des Princes
„ qui poursuivent sa mere, & qui égorgent
„ continuellement ses bœufs & ses moutons
„ pour

43 *Cependant j'irai à Ithaque pour exciter son fils, & lui inspirer la force dont il a besoin*] Homere commence dès ici à préparer la merveille de la défaite des Poursuivans, & dès ici il jette les fondemens de la vraisemblance dont il a besoin pour rendre cette action croyable ; car comme c'est le principal but du Poëte & l'unique sujet de son Poëme, tout doit tendre là, & tout doit s'y rapporter comme à la fin principale. C'est là une remarque d'Eustathe qui est pleine de sens. En effet, puisque Minerve inspirera à Telemaque encore très-jeune & qui n'a encore rien vû ni rien fait, le courage & la force de s'opposer à ce grand nombre de Princes, de leur resister & de les menacer, que ne doit-on point attendre d'Ulysse, qui a déja executé tant de grandes choses, qui s'est tiré si heureusement de tant de perils, & qui avec de plus grands secours aura encore celui de la même Déesse? C'est une grande leçon pour les Poëtes. Ils ne sauroient commencer de trop bonne heure à fonder les merveilles qui doivent enfin s'executer. Autrement le Lecteur, qui n'y sera ni accoutumé ni préparé, les regardera comme incroyables. Et l'on peut étendre à ce qui n'est pas bien amené, le précepte qu'Horace donne sur les choses atroces & monstrueuses qu'il veut qu'on éloigne des yeux du spectateur :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

44 *Je l'envoyerai à Sparte & à Pylos s'informer de son pere*] Ce voyage de Telemaque à Pylos & à Sparte est naturellement & necessairement imaginé. Il n'est pas naturel que ce Prince à l'âge où il est, car il a au moins dix-neuf ans, se tienne enfermé dans son Palais à souffrir les insolences des Poursuivans, il faut qu'il se donne quelque mouvement pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles de son pere. Homere tire de ce voyage de grandes beautez :

„ pour faire des sacrifices & des festins. [44] Je „ l'envoïerai à Sparte & à Pylos s'informer de „ son pere, afin qu'il tâche d'apprendre des nou- „ velles de son retour, [45] & que par cette re- „ cherche il acquiere un renom immortel parmi „ les hommes.

En finissant ces mots, [46] elle attache à ses beaux pieds ses talonnieres immortelles & toutes d'or, [47] avec lesquelles, plus legere que les vents, elle traverse les Mers & la vaste étenduë de

tez ; car outre qu'il étend sa fable par des épisodes agréables & par des histoires anciennes, qui font un veritable plaisir, il travaille à embellir & à rendre vraisemblable le caractere de Telemaque, qui sans cela n'auroit pû ni dû être si beau. Ce jeune Prince, s'il étoit demeuré toûjours enfermé dans son Isle, auroit été un pauvre personnage; au lieu que dans ce voyage il apprend de grandes choses de son pere, qu'il auroit toûjours ignorées, & qui lui élevent le courage & l'esprit, & le rendent capable de le seconder dans les occasions les plus difficiles.

45 *Et que par cette recherche il acquiere un renom immortel parmi les hommes*] La bonne réputation est sur tout necessaire aux Princes, & ils ne sauroient commencer de trop bonne heure à en jetter les fondemens. L'empressement que Telemaque témoigne pour aller apprendre des nouvelles de son pere lui acquerra un renom immortel, au lieu que sa negligence sur un devoir si important l'auroit deshonoré dans tous les siécles.

46 *Elle attache à ses beaux pieds ses talonnieres immortelles*] Mercure n'est pas le seul qui ait des talonnieres, Homere en donne aussi à Minerve, & c'est une remarque que les Peintres ne doivent pas oublier.

47 *Avec lesquelles, plus legere que les vents, elle traverse*] Je parle ma Langue, mais pour suivre la lettre, il auroit fallu traduire *qui la portent sur la mer & sur la terre aussi vite que les souffles des vents*. Sur quoi Eustathe veut que l'on remarque cette expression Poëtique, comme une expression qui renferme un miracle, ces talonnieres au lieu d'être portées portent la Déesse, comme des aîles qui la rendent aussi legere que les vents. Mais j'avouë que je n'apperçois dans cette expression rien d'extraordinaire ni de miraculeux. Rien n'est plus naturel, & je croi qu'il n'y a point de

de la Terre. [48] Elle prend sa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte & pesante dont elle renverse les escadrons des plus fiers Heros quand ils ont attiré sa colere. Elle s'élance du haut des sommets de l'Olympe & arrive

Langue où l'on ne puisse dire que les ailes portent les oiseaux. Les aîles en appuyant sur une quantité d'air les soûtiennent, les portent, & par leur mouvement qui pousse l'air, comme les rames poussent l'eau, elles leur donnent la facilité d'avancer. On peut dire la même chose des talonnieres, puisqu'elles font le même effet que les aîles.

48 *Elle prend sa pique armée d'un airain étincelant*] J'ai déja remarqué dans l'Iliade que les Anciens se servoient de l'airain plûtôt que du fer pour leurs armes défensives & offensives. Cependant on ne peut pas douter qu'ils n'eussent du fer puisqu'il en est si souvent parlé dans Homere, & que dans ce même Livre nous voïons que Mentes mene à Temese en Italie un vaisseau chargé de fer pour l'échanger contre de l'airain, & qu'ils l'emploïoient à plusieurs ouvrages. Nous lisons dans nos Livres saints que le fer étoit anciennement aussi estimé que l'airain. David dit lui-même qu'il avoit préparé un poids infini de fer & d'airain pour bâtir la Maison du Seigneur: *Æris verò & ferri non est pondus, vincitur enim numerus magnitudine.* Cependant ils emploïoient plus communément l'airain pour toutes les armes. Nous trouvons bien dans l'Ecriture quelques armes de fer. * L'épée dont Aod tua Eglon Roi de Moab étoit de fer. La pique de Goliath ‡ étoit armée d'un fer qui pesoit six cens sicles. La pique de ce Philistin, qui pensa tuer David, avoit aussi un fer du poids de trois cens onces. Il est encore parlé † d'armes de fer & de cuirasses de fer, comme dans Homere on ne laisse pas de trouver une massuë de fer, des javelots de fer, des épées de fer: mais cela est plus rare, & pour l'ordinaire les armes étoient d'airain. Peut-être avoient-ils trouvé le secret de préparer l'airain, & qu'ils n'avoient pas celui de préparer le fer aussi-bien & de lui donner une bonne trempe. Mais il faut plûtôt croire qu'ils préferoient l'airain, parce qu'il est plus brillant, plus éclatant que le fer.

49. *Et aïant pris la figure de Mentes Roi des Taphiens*] La tra-

* *Jug. III. 22.* ‡ *1 Rois XVII. 7.*
† *Job XX. 24. Apocal. IX. 9.*

ve à Ithaque à la porte du Palais d'Ulysse & s'arrête à l'entrée de la cour tenant sa pique à la main, [49] & aïant pris la figure de Mentes Roi des Taphiens, [50] elle trouve là les fiers Poursuivans de Penelope, qui assis sur des peaux de

tradition nous apprend qu'Homere a été si sensible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ses amis, en consacrant leurs noms dans ces Poëmes. J'ai déja remarqué dans sa Vie, que dans son Iliade il a marqué sa reconnoissance à Tychius, & qu'il la marque de même dans son Odyssée à Mentor, à Phemius & à Mentes. Ce Mentes étoit un celebre Negociant de l'Isle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec lui, & lui fit faire tous ses voyages. C'est à ce Mentes que nous devons les deux Poëmes d'Homere, car ce Poëte ne les auroit apparemment jamais faits sans les lumieres qu'il avoit acquises dans ses courses, & sans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere pour lui faire honneur ne se contente pas de donner son nom au Roi de l'Isle de Taphos, une des Isles Echinades, il feint encore que Minerve prend sa figure préferablement à celle de tous les autres Rois voisins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux loüer ? Eustathe ne laisse pas de dire qu'il se peut faire qu'il y eût alors à Taphos un Roi, ami d'Ulysse, qui s'appelloit Mentes. Cela peut être, mais j'aime mieux m'en tenir à la tradition, qui est honorable à l'amitié.

50 *Elle trouve là les fiers Poursuivans de Penelope*] Homere commence bien-tôt à mettre devant les yeux l'indignité de ces Princes qui passoient leur vie dans les jeux & dans la débauche. Rien n'est plus sensé: cependant c'est de ce début que se moque l'Auteur du *Parallele: Ce Poëme est fort comique*, dit-il, *à le regarder par rapport à nos mœurs. Minerve trouve les amans de Penelope qui jouoient aux dez devant sa porte, assis sur des peaux de bœufs qu'ils avoient tuez eux-mêmes.* N'est-ce pas bien entrer dans le sujet du Poëme, & bien penetrer les vûës du Poëte dans les caracteres qu'il a formez?

Eustathe fait remarquer que le Poëte represente ces Princes jouant dans la cour du Palais, parce que la timidité & la poltronnerie les empêchoient de s'en éloigner, ils assiegeoient l'entrée pour voir tout ce qui entroit ou qui en sortoit, de peur qu'on ne prît contre eux quelques mesures.

de bœufs qu'ils avoient tuez eux-mêmes, [51] se divertissoient à jouer. Des herauts & de jeunes hommes étoient autour d'eux & s'empressoient à les servir. Les uns mêloient l'eau & le vin dans les urnes, [52] & les autres lavoient & essuïoient les tables avec des éponges, & les couvroient ensuite de toutes sortes de mets.

Telemaque semblable à un Dieu apperçût le premier la Déesse, car il étoit assis avec ces Princes, le cœur triste [53] & uniquement occupé de

51 *Se divertissoient à jouer*] Je n'ai pû exprimer le jeu auquel ils jouoient, car nous n'avons rien en notre Langue qui y réponde; & nous ne savons, ni ce que c'étoit que le πεττεία des Grecs, ni comment on y jouoit; on dit seulement qu'on y jouoit sur un damier marqué de chaque côté de cinq lignes & chacun des joueurs avoit cinq marques qui étoient comme nos dames, ou comme nos pions des échecs; mais d'autres prétendent que c'étoit un jeu bien plus varié. En effet, Athenée raconte qu'Apion d'Alexandrie disoit qu'il avoit appris d'un homme d'Ithaque, appellé Ctesson, que ce jeu des Poursuivans étoit de cette maniere : Ils étoient cent huit, ils se partageoient en deux bandes, cinquante-quatre de chaque côté; ils plaçoient chacun leur marque ou leur pion dans un damier sur des quartez vis à vis les uns des autres. Entre ces rangées de marques paralleles, il y avoit un espace vuide; au milieu de cet espace on plaçoit la maîtresse marque, & comme nous dirions la Reine, & elle servoit de but à tous les joueurs. Celui qui avec sa dame frappoit & déplaçoit cette dame, mettoit la sienne à sa place, & s'il frappoit encore cette dame sans toucher à aucune des autres, il gagnoit le jeu; & celui qui gagnoit le plus de coups dans les tours dont on étoit convenu, gagnoit la partie, & il tiroit de là un augure que sa maîtresse lui seroit favorable, & qu'elle le prefereroit à ses rivaux. La maîtresse dame avoit tous les noms que les joueurs vouloient lui donner. Les Poursuivans l'appelloient *Penelope*.

On prétend que ce jeu avoit été inventé par Palamede à la Guerre de Troye, pour amuser les Grecs & pour les empêcher de sentir la longueur de ce siege, & Sophocle le disoit en propres termes dans sa Piece intitulée *Palamede*. On avoit donc apporté ce jeu à Ithaque, ou dans les Isles voisines,

de l'idée de son pere, & se le figurant déja de retour qui chassoit ces insolens, qui se faisoit reconnoître pour Roi & pour Maître, & qui se mettoit en possession de tous ses biens. L'esprit rempli de ces pensées, il apperçoit Minerve & s'avance vers elle, [54] car il ne pouvoit souffrir qu'un étranger fût si long-temps à sa porte. S'étant donc approché, il lui presente la main, prend sa pique pour la soulager, & lui parle en ces termes:

„ Etran-

sines, avant le retour des Grecs. Platon en donne l'invention aux Egyptiens. * *Les Egyptiens*, dit-il, *ont inventé l'Arithmetique, la Geometrie & l'Astronomie; ils ont encore inventé πεττείαν & κυβείαν, le jeu des marques & celui des dez.* Mais ce jeu des marques étoit bien different de celui que jouoient les Grecs. Comme les Egyptiens ne souffroient aucun jeu inutile & qui n'eût d'autre but que le plaisir, ils avoient imaginé un jeu que l'on jouoit sur un échiquier, où étoit marqué le cours du Soleil, celui de la Lune & les Eclipses. Mais on ne sait ni la maniere ni les regles de ce jeu.

52 *Et les autres lavoient & essuïoient les tables avec des éponges*] Car ni les Grecs ni les Romains ne connoissoient l'usage des napes.

53 *Et uniquement occupé de l'idée de son pere, & se le figurant déja de retour*] Homere donne ici une grande idée de Telemaque, en le représentant uniquement occupé de ces pensées. Mais ces pensées si sages & qui percent même l'avenir, c'est l'approche de la Déesse qui les inspire. La Sagesse ne nous rend pas seulement attentifs aux devoirs de notre état, & ne regle pas seulement nos sentimens & nos pensées, mais elle eclaire encore souvent l'ame, & lui donne des pressentimens de ce qui doit arriver.

54 *Car il ne pouvoit souffrir qu'un étranger fût si long-temps à sa porte*] On peut remarquer ici la politesse de ces temps heroïques. Telemaque n'envoye personne pour faire entrer cet étranger, il y va lui-même, il le prend par la main droite, ce qui étoit alors & une marque & un gage de fidelité. Il soutient sa pique & lui parle avec toute sorte d'honnêteté.

* *Dans le Phedre tom.* X. 3. *p.* 274.

„ Etranger, ſoyez le bien venu. Vous ſerez
„ reçu ici avec toute ſorte d'amitié & de cour-
„ toiſie & avec tous les honneurs qui vous ſont
„ dûs. [55] Quand vous aurez pris quelque nour-
„ riture, vous nous direz le ſujet qui vous ame-
„ ne, & ce que vous deſirez de moi ". [56] En même temps il marche le premier pour le conduire, & la Déeſſe le ſuit.

Dès qu'ils furent entrez Telemaque alla poſer la pique de Minerve à une grande colomne où il y avoit quantité de piques d'Ulyſſe, & il mena la Déeſſe & la fit aſſeoir [57] ſur un ſiege qu'il couvrit d'un

55 *Quand vous aurez pris quelque nourriture*] C'étoit le diner; les Pourſuivans commençoient dès le matin à ſe divertir & à jouer pendant qu'on préparoit leur repas. Au reſte les Anciens auroient crû commettre une grande impoliteſſe de demander d'abord à un étranger qui arrivoit chez eux, le ſujet qui l'amenoit, il falloit commencer par le regaler. Et on le gardoit quelquefois neuf jours avant que de lui rien demander, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

56 *En même temps il marche le premier pour le conduire*] C'étoit alors un reſpect & un honneur qu'on rendoit à ſes hôtes que de marcher devant eux dans ſa propre Maiſon, & cela ſe pratiquoit avec tout le monde, avec les petits comme avec les grands, par les plus grands Princes mêmes, & c'étoit une marque de politeſſe & d'humilité; cela eſt même fondé en raiſon, car il eſt certain que la liberté eſt plus grande pour celui qui marche le dernier. C'eſt pourquoi on voit dans l'Electre de Sophocle qu'Oreſte, qui vouloit faire entrer Egiſthe dans ſon Palais pour le tuer dans la même chambre où cet aſſaſſin avoit tué Agamemnon, le fait entrer le premier comme un vil eſclave dont il faut s'aſſûrer: *Il faut*, lui dit-il, *que tu marches le premier.* Aujourd'hui c'eſt tout le contraire, la politeſſe veut qu'on ſuive au lieu de préceder. Il n'y a que les Grands qui ſe ſont perſuadez que pour conſerver leur dignité, ils devoient marcher chez eux devant tout le monde. Que diroient les Heros d'Homere, s'ils voyoient ce rafinement de vanité?

57 *Sur un ſiege qu'il couvrit d'un beau tapis de differentes couleurs*] Cet Art de faire des tapis & des voiles de differen-

tes

d'un beau tapis de differentes couleurs [58] & qui avoit un marchepied bien travaillé. [59] Il met près d'elle un autre siege pour lui, les deux sieges un peu éloignez des Poursuivans, afin que son hôte fût moins incommodé du bruit, & que son repas fût plus tranquille que s'il le faisoit manger avec eux, & pour pouvoir aussi lui demander plus librement des nouvelles de son pere. [60] En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent pour donner à laver. Elle met ensuite une table très-propre; [61] la Sommeliere donna le pain & les autres

tes couleurs est fort ancien, puisque nous en voyons déja dès le temps de Moyse; le voile de l'Arche étoit d'une admirable varieté, *pulcra varietate contextum.* Exod XXVI. 31 On faisoit aussi des étoffes de même pour les habits; les habits d'Aaron & de ses fils étoient d'une étoffe de differentes couleurs. Les Princesses & les grandes Dames s'habilloient de ces sortes d'étoffes. C'est pourquoi David dit: *Adstitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate. Et circumamicta varietatibus.*

58 *Et qui avoit un marchepied bien travaillé*] Les sieges que l'on donnoit aux personnes de distinction, étoient toûjours accompagnez d'un marchepied. J'en ai déja parlé sur l'Iliade.

59 *Il met près d'elle un autre siege pour lui*] Il est bon de remarquer jusqu'au bout la politesse de Telemaque. Il donne à Minerve un siege honorable qui a son marchepied, qu'Homere appelle *θρόνον thrône*, & il prend pour lui un siege inferieur, plus commun & sans marchepied, qu'il appelle *κλισμὸν siege.* On ne peut pas douter que ces sieges ne soient differents. Les Poursuivans mêmes observent entre eux la même difference: les uns prennent des sieges communs *κλισμοὺς*, & les autres les sieges de distinction *θρόνους*, selon leur dignité & leur puissance.

60 *En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent*] On ne peut pas douter que dans cette maniere de service Homere ne peigne les mœurs de son temps, & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de simplicité & de magnificence.

61 *La Sommeliere donna le pain & les autres mets qu'elle*

avoit

tres mets qu'elle avoit ſous ſa garde, & le Maître d'Hôtel ſervit de grands baſſins de viandes & mit devant eux des coupes d'or. Un heraut leur verſoit à boire.

Cependant les fiers Pourſuivants entrent dans la ſale & ſe placent ſur differens ſieges. [62] Des herauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, & de jeunes hommes rempliſſent de vin les urnes. On ſe met à table dès qu'on eut ſervi, & quand la bonne chere eut chaſſé la faim & la ſoif, ils ne penſerent qu'à la muſique & à la danſe, qui ſont les agreables accompagnemens des feſtins. [63]
Un

avoit ſous ſa garde, & le Maître d'Hôtel, &c.] Ce paſſage a fourni une grande matiere de critique aux anciens Grammairiens. Ils diſoient que puiſque la Sommeliere fournit le pain & la viande, *εἴδατα*, qu'ils prétendent être des reſtes, des reliefs des jours précedents, il n'eſt pas neceſſaire d'ajouter que le Maître d'Hôtel ſert de grands baſſins de viandes. C'eſt pourquoi ils retranchent ces deux vers *δαιτρὸς*, &c. Mais ce ſonr de vaines ſubtilitez de gens qui abuſent de leur loiſir. Il n'y a rien ici que de très-naturel, & chacun y fait ce qu'il doit faire & ce qui eſt de ſon emploi. La Sommeliere fournit le pain & les viandes *qu'elle avoit ſous ſa garde*. & que l'on ſervoit froides, comme aujourd'hui les pâtez, les jambons, les langues; & le Maître d'Hôtel, *δαιτρὸς*, c'eſt à dire, l'officier qui découpoit les viandes & qui faiſoit les portions, ſervoit ſur table ce que le cuiſinier venoit d'apprêter, les viandes chaudes. Les viandes froides, que la Sommeliere fournit, peuvent fort bien être appellées *παρεόντα*, parce qu'on les ſervoit plus d'une fois, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui, & que la Sommeliere les reprenoit quand on avoit deſſervi; & c'eſt dans ce ſens-là qu'Euſtathe l'a pris, *παρεόντα βρώματα λέγει τὰ ἐν τῷ ταμιείῳ ἀπέθεντα, ἤτοι ἕωλα.* Homere appelle *παρεόντα* les mets que la Sommeliere avoit ſous ſa garde & qu'elle reſervoit dans l'office, c'eſt à dire, des mets des jours précedents, mais qui ne peuvent pourtant pas être appellez proprement des reliefs, parce que les reliefs ſont tout ce qu'on deſſert froid ou chaud. Et à propos de ces reliefs, Euſtathe rapporte une choſe aſſez curieuſe,

Un heraut presenta une lyre au chantre Phemius, qui la prit, [64] quoi qu'avec repugnance, & se mit à chanter & à s'accompagner avec sa lyre devant les Poursuivans. Mais Telemaque ne pensa qu'à entretenir Minerve, & penchant la tête de son côté pour n'être pas entendu des autres, il lui dit: „ Mon cher hôte, [65] me par-„ donnerez-vous si je commence par vous dire „ que voilà la vie que menent ces insolens; ils „ ne pensent qu'à la bonne chere, à la musique „ & à la danse, parce qu'ils ne vivent pas à „ leurs dépens, & qu'ils consument le bien d'un „ Prince dont les os sont peut-être exposez aux „ vents

rieuse, que Demetrius de Phalere ayant donné à Moschion les reliefs de sa table; ce Moschion, qui les vendoit, amassa en deux ans assez d'argent pour acheter trois terres.

62 *Des herauts leur donnent à laver*] Eustathe fait remarquer ici une bienseance d'Homere, une femme donne à laver à Mentes & à Telemaque, mais aux Poursuivans ce sont des herauts qui font cette fonction, il n'auroit pas été honnête qu'une femme eût servi des gens si insolens & si debauchez.

63 *Un heraut presenta une lyre au chantre Phemius*] Dans les anciens temps les Princes entretenoient chez eux des hommes sages, qui étoient Philosophes & Musiciens, & qui travailloient non seulement à entretenir la joie dans leur Maison, mais à y faire fleurir la sagesse. Ils avoient un soin particulier des mœurs. Ulysse en partant pour Troye en avoit laissé un à Penelope Et Homere lui donne le nom de Phemius, pour faire honneur à un de ses amis qui portoit ce nom, & qui avoit été son précepteur.

64 *Quoi qu'avec repugnance*] Homere ajoute cela pour marquer la sagesse de ce Musicien; il ne chantoit qu'à regret devant ces Princes qui étoient incapables de profiter de ses leçons.

65 *Me pardonnerez-vous si je vous dis d'abord que voilà la vie de ces insolens*] Voilà un trait de politesse très-digne d'être remarqué, Telemaque croit que c'est blesser le respect dû à son hôte que de commencer pat blâmer ces Princes, & de se plaindre des desordres qu'ils commettent chez lui.

„ vents & à la pluïe sur quelque rivage, ou bien „ ils sont dans le sein de la vaste Mer agitez „ par les flots & par les tempêtes. Ah! s'ils le „ voyoient un jour de retour dans Ithaque, „ qu'ils aimeroient bien mieux avoir de bonnes „ jambes, [66] que d'être chargez d'or & de riches „ habits comme vous les voyez! Mais il n'en „ faut plus douter, ce cher Prince a peri mal- „ heureusement, [67] il ne nous reste aucune espe- „ rance dont nous puissions nous flatter, quoi- „ qu'il y ait des gens qui veulent nous assûrer „ qu'il reviendra. Jamais nous ne verrons lui- „ re le jour de cet heureux retour. Mais dites- „ moi, je vous prie, qui vous êtes, & d'où „ vous venez, quelle est la ville que vous habi- „ tez, qui sont ceux qui vous ont donné la „ naiſ-

66 *Que d'être chargez d'or & de riches habits comme vous les voyez*] Homere a toûjours soin de faire entendre qu'il n'y avoit que les débauchez, les lâches, en un mot les gens méprisables, qui aimassent la richesse & la magnificence outrée des habits. J'en ai déja fait une remarque dans l'Iliade.

67 *Il ne nous reste aucune esperance dont nous puissions nous flatter*] Il y a dans le Grec, *οὐδέ τις ἡμῖν θαλπωρή*. Et Eustathe nous avertit que d'autres ont lû *οὐδέ τις ἡμῖν ἐλπωρή*. Mais la premiere leçon est à mon avis la seule bonne, *ἐλπωρὴ* veut dire simplement *esperance, attente*; & *θαλπωρὴ* signifie non seulement esperance, mais une esperance, qui par la joie qu'elle inspire, communique au sang & aux esprits une douce chaleur, source de vie, ce qui convient bien ici.

68 *Car pour arriver à une Isle il n'y a d'autre chemin que la Mer*] Comment pourroit-on aller par terre dans une Isle? Il semble donc que Telemaque dise ici une simplicité trop grande. Eustathe l'excuse, en disant que cela sied bien dans la bouche d'un jeune Prince qui n'a encore rien vû, & que la conversation ne demande pas toûjours des choses serieuses & soutenuës.

69 *Parce qu'Ulysse étoit l'ami des hommes*] Le Grec dit encore plus fortement, *il étoit le tuteur des hommes*, *ἐπίστροφος*, c'est-à-dire, qu'il étendoit ses soins sur tous les hommes

Et-

„ naiſſance, ſur quel vaiſſeau vous êtes venu, „ comment vos matelots vous ont amené, & „ quelle ſorte de gens ce ſont; [68] car pour arri- „ ver à une Iſle il n'y a d'autre chemin que la „ Mer: apprenez-moi auſſi, je vous en conju- „ re, ſi c'eſt la premiere fois que vous êtes ve- „ nu à Ithaque, ou ſi quelqu'un de vos ancê- „ tres y eſt venu, qui ait contracté avec nous „ le droit d'hoſpitalité, car notre maiſon a toû- „ jours été ouverte à tous les étrangers, [69] par- „ ce qu'Ulyſſe étoit l'ami des hommes.

La Déeſſe lui répondit: „ Je vous dirai dans „ la pure verité tout ce que vous me deman- „ dez. Je ſuis Mentes, fils du prudent An- „ chialus, [70] & je regne ſur les Taphiens qui „ ne s'appliquent qu'à la marine. [71] Je ſuis ve- „ nu

Et voilà la plus grande louange qu'on puiſſe donner aux Rois. Les enfans des Dieux ne doivent pas ſeulement étendre leurs ſoins ſur leurs ſujets, ſur ceux qui les environnent, mais ſur tous les hommes generalement, ils doivent être les bienfaiteurs de tous les hommes. Mais ce mot ἐπίστροφος, comme Euſtathe l'a remarque, n'a pas ſeulement une ſignification active, il en a encore nne paſſive, c'eſt à dire, qu'il ſignifie *celui qui aime & celui qui eſt aimé*, & la derniere ſignification eſt une ſuite de la premiere, qu'un Prince aime tous les hommes, il ſera infailliblement aimé de tous les hommes.

70 *Et je regne ſur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine*] Taphos eſt une Iſle entre Leucas & Ithaque vis à vis de l'Acarnanie; elle eſt auſſi appellée *Taphiuſa*. Les Taphiens ne s'appliquoient qu'à la marine, & ils ne s'y appliquoienr que pour le commerce; ils n'allerent point à la guerre de Troye avec les autres Grecs des Iſles voiſines. Il en ſera parlé dans le Livre XIV.

71 *Je ſuis venu ainſi ſeul ſur un de mes vaiſſeaux*] Euſtathe nous avertit fort bien que dans le vers Grec ὧδε ne ſignifie pas *ici*, mais *ainſi*, οὕτως, c'eſt à dire, ſans façon, ſans appareil, non pas comme un Prinee, mais comme un negociant, car il ajoute qu'il ne va que pour trafiquer. Ὧδε n'eſt jamais topique dans Homere.

„ nu ainsi seul sur un de mes vaisseaux pour al-
„ ler trafiquer sur mer avec les étrangers, [72] &
„ je vais à Temese chercher de l'airain, & l'é-
„ changer contre du fer que j'y mene. Mon
„ vaisseau est au bout de l'Isle dans le port de
„ Rethre sous la montagne de Née qui est cou-
„ ronnée d'une épaisse forêt. Nous sommes liez
„ par les liens de l'hospitalité de pere en fils, &
„ vous n'avez qu'à le demander au sage & bel-
„ liqueux Laërte. [73] Mais on dit que ce bon
„ vieillard ne revient plus à la ville, & qu'acca-
„ blé de chagrins, il se tient à la campagne a-
„ vec une esclave fort âgée qui lui sert à man-
„ ger après qu'il s'est bien fatigué & bien lassé à
„ se traîner dans un enclos de vigne qu'il a près
„ de sa maison. Je suis venu ici sur ce que j'a-
„ vois ouï dire que votre pere étoit de retour,
„ mais j'apprends avec douleur que les Dieux
„ l'éloignent encore de sa chere Ithaque, car
„ pour mort, assûrément il ne l'est point; le di-
„ vin

72 *Et je vais à Temese chercher de l'airain, & l'échanger contre du fer*] Dans le païs des Brutiens au bas de l'Italie, il y avoit une ville appellée *Temese*; il y en avoit une de même nom dans l'Isle de Cypre. Et l'une & l'autre étoient celebres par l'airain qu'elles produisoient. Strabon & les anciens Geographes prétendent avec raison qu'il est ici question de la premiere, de celle d'Italie, parce que pour aller de Taphos à cette Temese, le chemin est de passer par Ithaque, au lieu que pour aller à celle de Cypre, on ne sauroit passer par Ithaque sans s'écarter. Le savant Bochart a fort bien conjecturé que les Pheniciens avoient donné à ces deux villes le nom de *Temese*, à cause de l'airain que leur terroir produisoit, car *Temes* en leur Langue signifie *fusion*. Et les Pheniciens s'appliquoient beaucoup à la fonte des métaux.

73 *Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville*]. La douleur, que Laërte avoit du malheureux sort de son fils qu'il croyoit perdu, l'avoit jetté dans une si noire mélancolie, qu'il s'étoit retiré à la campagne où il vivoit pau-
vre-

„ vin Ulysse vit, [74] & il est retenu dans quelque „ Isle fort éloignée, par des hommes inhumains „ & sauvages qui ne veulent pas le laisser partir. „ Mais je vous prédis, selon que les Dieux me „ l'inspirent presentement, & cela ne manquera „ pas d'arriver, quoi-que je ne sois point pro- „ phete & que je ne sache pas bien juger du vol „ des oiseaux, Ulysse ne sera pas encore long- „ temps éloigné de sa chere Patrie; quand mê- „ me il seroit chargé de chaînes de fer, il trou- „ vera le moïen de revenir, car il est fecond en „ expedients & en ressources. Mais dites-moi „ aussi à votre tour si vous êtes veritablement „ son fils; vous lui ressemblez parfaitement, „ vous avez sa tête & ses yeux, car nous avons „ été souvent ensemble avant qu'il s'embarquât „ avec l'élite des Heros de la Grece pour aller „ à Troye; nous ne nous sommes pas vûs de- „ puis ce temps-là.

„ Je vous dirai la verité telle que je la sai, „ ré-

vrement avec une seule servante. Ce caractere est très-naturel & très-touchant. Il a pourtant déplu à un Critique moderne, à l'Auteur du *Parallele*. Le Poëte qu'a suivi Terence en a fait plus de cas, car il paroît qu'il a formé sur Laërte le caractere de ce bon Menedeme, qui pour se punir d'être cause de l'absence de son fils, se retire de même, se tourmente, renonce à toutes les douceurs de la vie & s'accable de travail.

74 *Et il est retenu dans quelque Isle fort éloignée, par des hommes inhumains & sauvages*] Voilà un mélange de verité & de fausseté. Il est vrai qu'Ulysse est retenu dans une Isle éloignée, mais il est faux qu'il le soit par des hommes inhumains & sauvages, puisque c'est une Déesse qui le retient, & qui ne le retient que parce qu'elle l'aime. Minerve veut bien ici parler en homme, car telles sont ordinairement les conjectures des hommes. Ils devinent en partie, & se trompent en partie; il est rare qu'ils penetrent toute la verité.

„ répondit le prudent Telemaque, [75] ma mere „ m'assûre que je suis son fils, je n'en sai pas „ davantage; quelqu'un peut-il se vanter de con„ noître par lui-même son pere? Eh! plût aux „ Dieux que je fusse fils de quelque heureux par„ ticulier que la vieillesse eût trouvé vivant pai„ siblement dans son bien au milieu de sa famil„ le! au lieu que j'ai un pere, qui est le plus „ malheureux de tous les mortels.

„ [76] Puisque Penelope vous a mis au monde, „ reprit Minerve, les Dieux ne vous ont pas „ donné une naissance obscure & qui ne doive „ pas être un jour fort celebre. Mais dites-moi, „ je vous prie, quel festin est-ce que je vois? „ quel-

75 *Ma mere m'assûre que je suis son fils*] Voici un passage dont on a fort abusé contre les femmes, comme si Telemaque avoit voulu faire ici une satire contre elles, ce qui est très-faux. Comment a-t-on pû s'imaginer que ce jeune Prince, plein de respect & d'admiration, comme il étoit, pour sa mere, dont il connoissoit la vertu, ait voulu douter & faire douter de sa sagesse & de sa fidelité? Ce n'est nullement le sens de ses paroles. Telemaque vient de promettre de dire la verité telle qu'il la sait; il la dit, & ce qu'il dit est de très-bon sens. Les Jurisconsultes mêmes sont entrez dans cette pensée, qui est celle de la nature. La mere est appellée *certa*, certaine, comme elle l'est en effet, mais on n'a pas la même certitude sur le pere. *Mater certa esse dicitur*, dit Grotius, *quia inveniuntur qui quave partui & educationi adfuerint. At de patre hujus gradus certitudo haberi non potest.* Cela est si vrai & si generalement reconnu, qu'Euripide tire de cette certitude de la mere la raison pourquoi les meres ont naturellement plus d'amour pour leurs enfans que les peres. La mere sait que l'enfant est à elle, & le pere ne sait que croire qu'il est à lui:

Ἡ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν ὄντα, ὁ δ' οἴεται.

Et après lui Menandre a dit, *Personne n'est assûré de connoître son pere, nous le soupçonnons, nous le croyons, & voilà tout.* Mais ce soupçon & cette croyance deviennent des certitudes & des veritez constantes, lorsque les meres menent, comme Penelope, une vie très-sage & très-reglée. Quand cela n'est pas, les doutes ne sont que trop bien fondez.

„ quelle est cette nombreuse assemblée? qu'est-„ ce qui se passe ici? [77] est-ce une fête? est-ce „ une nôce? car ce n'est pas un repas par écot. „ Assurément c'est une débauche : voilà trop „ d'insolence & d'emportement: il n'y a point „ d'homme sage qui en entrant dans cette sale, „ ne fût étonné de voir tant de choses contre „ l'honnêteté & la bienséance.

„ Genereux étranger, répondit Telemaque, „ puisque vous voulez savoir tout ce qui se passe „ ici, je vous dirai qu'il n'y auroit point eû de „ maison plus florissante que la nôtre en riches-„ ses & en vertu, si Ulysse y avoit toûjours été; „ mais les Dieux, pour nous punir, [78] en ont

„ or-

76 *Puisque Penelope vous a mis au monde*] Cette réponse de Minerve est fondée sur ce que la gloire de Penelope étoit déja fort celebre, & que la bonne réputation des peres & des meres est un flambeau qui éclaire les enfans, & qui les rend illustres quand ils marchent à sa lumiere.

77 *Est-ce une fête? est-ce une nôce? car ce n'est pas un repas par écot*] Il n'y a naturellement que trois sortes de réjouïssances, de festins. Le repas par écot, *ἔρανος*, où chacun paye sa part. La nôce, *γάμος*, & la fête, *εἰλαπίνη*, c'est à dire, un grand festin qu'un seul donne à tous les autres. Minerve, par le bruit, par le desordre & par l'insolence qui regnoient dans ce repas, dit que ce n'est pas un écot. Dans un repas par écot on est plus sobre, plus moderé, car chacun y est pour soi. Ce n'est pas une nôce, car il n'y a ni marié ni mariée, ni rien de tout ce que la nôce attiroit. Enfin, dit-elle, ce n'est pas une fête, car le Maître de la Maison bien-loin d'y prendre part, s'en afflige; voilà pourquoi elle ajoute, *assurément c'est une débauche.* Il faut toûjours se souvenir que cette Deesse parle en homme, pour faire parler Telemaque, & pour lui donner les conseils dont il avoit besoin.

78 *En ont ordonné autrement*] Ἑτέρως ἐβόλοντο, comme s'il disoit, *en ont jetté autrement les dez.* Pour faire entendre que les Dieux ont joué la fortune de cette Maison, comme nous dirions, à trois dez, qu'ils l'ont laissé aller au hazard avec la derniere indifference.

» ordonné autrement; ils ont fait disparoître ce » Prince sans que nul homme vivant sache ce » qu'il est devenu. La douleur que nous au- » rions de sa mort, quelque grande qu'elle fût, » seroit moins grande, s'il étoit peri avec tous » ses Compagnons sous les murs de Troye; ou » si après avoir terminé une si cruelle Guerre, » il avoit rendu le dernier soupir entre les bras » de ses amis, car tous les Grecs lui auroient » élevé un magnifique tombeau, dont la gloire » auroit rejailli sur son fils; au lieu que presen- » tement [79] les Harpyes nous l'ont enlevé; il a » disparu avec toute sa gloire, nous n'en savons » aucunes nouvelles, & il ne m'a laissé en par- » tage que les regrets, les larmes & la douleur. » Et en le pleurant, ce n'est pas sa mort seule- » ment

79 *Les Harpyes nous l'ont enlevé*] J'ai déja remarqué dans l'Iliade Livre XVI. page 12. Not. 26. que les Anciens appelloient *Harpyes* certains monstres aîlez, que ce nom a été donné à tout ce qui court ou qui vole avec rapidité, & qu'ainsi les tempêtes & les tourbillons de vents ont été fort bien nommez *Harpyes*. De-là quand quelqu'un venoit à disparoître sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu, on disoit que *les Harpyes l'avoient enlevé.*

80 *Sont venus s'établir ici pour rechercher ma mere en mariage, & ruinent ma maison*] Voilà ce qu'il y a de bien extraordinaire, que des Princes, qui recherchent une Princesse en mariage, s'établissent chez elle, & ruinent sa maison, qu'ils devroient plûtôt enrichir, en faisant tous les jours de nouveaux presens. Mais ce n'est pas là ce qui paroît de plus surprenant; on s'étonne davantage de voir que parce qu'un Prince est absent. les Princes ses sujets & autres aillent s'établir chez la Reine malgré elle, & consument son bien. Ne peut-elle pas les chasser? non, elle ne le peut, & on a tort de s'étonner. Le gouvernement des Etats de la Grece étoit Royal, mais il n'étoit pas despotique. Les Grands du Roïaume, quoi que Sujets, avoient de grands privileges & beaucoup d'autorité. Penelope, qui étoit seule, qui n'avoit qu'un beaupere accablé d'années, qui même s'étoit retiré, & qu'un fils encore fort jeune, ne

„ ment que je pleure, je pleure encore d'autres „ malheurs dont les Dieux m'ont accablé. Car „ tous les plus grands Princes des Isles voisines, de „ Dulichium, de Samos, de Zacynthe, ceux mê- „ mes qui habitent dans Ithaque [80] sont tous ve- „ nus s'établir ici pour rechercher ma mere en „ mariage, & ruinent ma maison. [81] Ma mere „ les amuse, n'osant ni refuser un mariage qu'el- „ le abhorre, ni se resoudre à l'accepter. Ce- „ pendant ils dissipent & perdent tout mon bien, „ & dans peu ils me perdront moi-même.

La Déesse, touchée de compassion, lui dit en soupirant: „ Helas, vous avez bien besoin „ qu'Ulysse après une si longue absence, vien- „ ne bientôt reprimer l'insolence de ces Princes „ & leur faire sentir la force de son bras. [82] Ah! „ vous

ne pouvoit resister à cette foule de Princes très-fiers & très-insolens, qui avoient gagné presque tout le peuple. Et la crainte même qu'ils n'attentassent à la vie de son fils, l'obligeoit à garder avec eux de grandes mesures. D'ailleurs il faut regarder la situation où la Reine & son fils se trouvoient alors comme une minorité, & une minorité très-foible. Quels troubles ne cause pas une minorité de cette nature dans les Etats même dont le gouvernement est le plus despotique & le plus absolu! Il n'y a donc rien contre la vraisemblance dans cette partie de la fable qui fait le sujet du Poëme.

81 *Ma mere les amuse, n'osant ni refuser un mariage qu'elle abhorre, ni, &c.*] Homere releve bien la sagesse de Penelope, en peignant la terrible situation où elle se trouvoit. Elle n'osoit refuser le mariage qu'on lui proposoit, de peur d'y être forcée; & elle ne pouvoit l'accepter, car elle attendoit toûjours son cher Ulysse. Il falloit donc trouver tous les jours de nouveaux menagemens pour differer & pour amuser ces Princes.

82 *Ah, vous verriez un beau changement, si tout d'un coup il venoit à paroître aujourd'hui*] Homere ne perd pas de vûë son sujet, & il continuë de préparer le meurtre des Poursuivans pour le rendre vraisemblable. Voici Minerve elle-même qui dit que si ce Prince paroissoit seul à la porte de son

„ vous verriez un beau changement, si tout
„ à coup il venoit à paroître aujourd'hui à la
„ porte de votre Palais avec son casque, son bou-
„ clier & deux javelots, tel que je le vis dans le
„ Palais de mon pere, [83] lorsqu'il revint d'E-
„ phyre, de la Cour d'Ilus fils de Mermerus,
„ car Ulysse étoit allé sur un de ses vaisseaux
„ [84] demander à ce Prince un poison mortel
„ pour en frotter ses dards dont il faisoit la guer-
„ re aux bêtes. [85] Ilus refusa de lui en donner,
„ par-

son Palais avec ses armes, on verroit les affaires changer de face, & les Poursuivans punis. Qui est-ce donc qui pourra s'étonner qu'Ulysse execute cette grande vengeance, quand il sera aidé de son fils & de deux fidelles serviteurs, & qu'il attaquera ces Princes à table déja noyez de vin?

83 *Lorsqu'il revint d'Ephyre, de la Cour d'Ilus fils de Mermerus*] Les Geographes marquent six differentes villes appellées *Ephyre*. Mais Homere ne peut parler ici que de celle qui étoit de la Thesprotie dans l'Epire. Car c'est la seule Ephyre dont ceux qui en revenoient pour aller à Ithaque, fussent obligez de passer par l'Isle de Taphos, qui n'étoit nullement sur le chemin des autres. Cette Ephyre n'étoit pas moins celebre par ses poisons, que l'Ephyre de la Thessalie. Medée y avoit fait quelque sejour, & avoit sans doute enseigné son Art à ses habitans. Et l'on veut même que leur Roi Ilus fût arriere-petit-fils de cette Princesse & de Jason, car voici sa genealogie:

Jason,
Pheres,
Mermerus,
Ilus.

Mais je doute que l'on pût accorder cette filiation avec la saine Chronologie.

84 *Demander à ce Prince un poison mortel pour en frotter ses dards*] Les Anciens étoient quelquefois si accablez de bêtes qui desoloient leur païs, que pour s'en délivrer ils étoient obligez de leur faire la guerre avec des dards empoisonnez. C'est dans une semblable necessité qu'Ulysse va demander des poisons au Roi d'Ephyre.

85 *Ilus refusa de lui en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux*] Il ne faut pas douter qu'Ulysse ne dît à Ilus l'usage qu'il vouloit faire de ces poisons, & ce qui l'obligeoit à

» parce qu'il avoit la crainte des Dieux. Mais » lorsqu'Ulysse repassa à Taphos, [86] mon pere » qui l'aimoit, qui savoit l'usage qu'il en vou- » loit faire, & qui le connoissoit incapable d'en » abuser, lui en donna. [87] Si donc Ulysse ve- » noit à se mêler tout d'un coup avec ces Pour- » suivans, vous les verriez tous bientôt livrez » à leur mauvaise destinée, [88] & la joie de leurs » nôces convertie en un deuil très-amer. Mais » tout cela est entre les mains des Dieux. Ils

» sa-

à les demander. Mais comme Ilus ne le connoissoit pas sans doute, & qu'il ne savoit pas s'il ne seroit point capable d'en abuser; il les lui refusa parce qu'il avoit la crainte des Dieux, & que l'on se rend criminel quand on fournit aux autres des moyens de faire des crimes.

86 *Mon pere, qui l'aimoit extremement*] Mentes dit que la crainte des Dieux empêcha Ilus de donner des poisons à Ulysse, mais que son pere lui en donna; veut-il donc dire que son pere ne craignoit pas les Dieux? non, sans doute. Il ajoute la raison pourquoi Anchialus lui en donna, c'est qu'il aimoit extremement Ulysse; voulant faire entendre qu'il ne l'aimoit que parce qu'il le connoissoit & qu'il l'estimoit. Les gens de bien n'aiment que les vertueux, & l'on peut tout confier à ceux qui ont la vertu en partage. Voilà quelle est l'idée d'Homere, mais j'ai crû être obligée d'en développer le veritable sens dans ma Traduction. Il ne faut rien laisser d'indéterminé sur une matiere si délicate, de peur que la corruption n'en profite, & qu'elle n'empoisonne ce qu'il y a de plus innocent.

87 *Si donc Ulysse venoit à se mêler tout d'un coup avec ces Poursuivans*] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage, car le mot ὁμιλήσειεν, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, est un terme de guerre, comme notre terme, *se mêler avec les ennemis.* Homere ne sauroit être bien traduit, si l'on ne conserve toute la proprieté des termes dont il se sert, car c'est ce qui conserve & qui fait voir la justesse des idées.

88 *Et la joie de leurs nôces convertie en un deuil très-amer*] Le Grec dit cela tout en un mot πικρόγαμοι, c'est à dire, *des gens qui se marient malheureusement, qui font des nôces qui leur sont funestes, & dont ils ont tout sujet de se repentir.*

„ ſavent ſeuls s'il reviendra vous venger de leurs „ inſolences. Pour vous je vous exhorte de „ penſer aux moyens de les chaſſer de votre Pa„ lais: écoutez-moi donc, & faites attention à „ ce que je vais vous dire. Dès demain appel„ lez tous ces Princes à une Aſſemblée, là vous „ leur parlerez, & prenant les Dieux à témoin, „ vous leur ordonnerez de s'en retourner cha„ cun dans ſa maiſon; [89] & la Reine votre me„ re, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe reti„ re dans le Palais de ſon pere, qui eſt ſi puiſ„ ſant. [90] Là Icarius & Peribée auront ſoin de „ lui faire des nôces magnifiques, & de lui pré„ parer des preſens qui répondent à la tendreſſe „ qu'ils ont pour elle. Après avoir congedié „ l'Aſſemblée, ſi vous voulez ſuivre mes con„ ſeils

89 *Et la Reine votre mere, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*] Il y a dans l'expreſſion d'Homere un deſordre, ou plûtôt une eſpece de ſolecîſme qui vient d'une ellipſe, & qu'il eſt bon de remarquer, parce qu'il renferme une bienſéance digne de la Déeſſe qui parle. Elle commence par l'accuſatif *μητέρα*, *matrem*, & elle emploïe enſuite le verbe *ἴτω*, *eat*, *aille*. On voit bien qu'il n'y a pas là de conſtruction. D'où vient cela? Il vient de ce que Minerve vouloit dire d'abord *votre mere, renvoyez-la*: *μητέρα ἀπόπεμψον*. Mais après avoir dit *μητέρα*, le terme *ἀπόπεμψον* lui a paru trop dur, & laiſſant l'accuſatif ſeul par une ellipſe, il a continué par le nominatif *ἴτω* qui n'a rien que de doux, Telemaque eſt incapable de renvoyer ſa mere, mais ſa mere peut fort bien prendre le parti de ſe retirer.

90 *Là Icarius & Peribée auront ſoin*] Après avoir dit qu'*elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*, il ajoute, *ils auront ſoin*: pourquoi ce pluriel après le mot *pere* qui eſt au ſingulier? c'eſt que le pere comprend auſſi la mere. C'eſt pourquoi j'ai mis dans la Traduction, *Icarius & Peribée auront ſoin &c.* Car on ne peut pas douter qu'il ne parle ici du pere & de la mere de Penelope, puiſqu'il dit *τεύξουσι γάμον*, qu'ils feront la nôce.

91 *Ou ſi la Divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que*

„ feils, vous prendrez un de vos meilleurs vaif-
„ feaux, vous l'équiperez de vingt bons rameurs,
„ & vous irez vous informer de tout ce qui con-
„ cerne votre pere, & voir fi quelqu'un pourra
„ vous dire ce qu'il eft devenu, [91] ou fi la di-
„ vine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus
„ que toute autre Déeffe feme la gloire des hom-
„ mes dans ce vafte Univers, ne pourra point par
„ quelque mot échappé au hazard vous en ap-
„ prendre quelque nouvelle. Allez d'abord à
„ Pylos [92] chez le divin Neftor à qui vous ferez
„ des queftions; [93] de-là vous irez à Sparte chez
„ Menelas, qui eft revenu de Troye après tous
„ les Grecs. Si par hazard vous entendez dire
„ des chofes qui vous donnent quelque efperan-
„ ce que votre pere eft en vie & qu'il revient,
„ vous

que toute autre Déeffe] Ce paffage eft un peu different dans l'original, & il eft neceffaire de l'expliquer, car il ne laiffe pas d'être difficile. Homere dit, *Ou fi vous entendrez quelque parole* (*échapée*) *de la part de Jupiter, & qui fouvent apporte aux hommes le bruit de ce qu'ils cherchent.* Le Poëte appelle ὄσσα, quelque parole échapée par hazard, comme celles que les Latins appelloient *omina.* Il dit que cette parole vient ἐκ Διός, *de Jupiter*, parce que c'eft par un effet de fa Providence que cette parole arrive jufqu'à nous, & il ajoute qu'elle porte aux hommes κλέος, c'eft à dire, le bruit de ce qui doit arriver; car, comme Euftathe l'a remarqué, κλέος dans Homere fignifie φήμη, *le bruit.* En effet, il arrive tous les jours qu'on entend des nouvelles confufes dont on ne connoît ni la fource ni les auteurs, & qui enfin fe trouvent veritables. Voilà le fens de l'original, j'ai tâché de le conferver dans la Traduction, mais en la rendant plus fenfible.

92 *Chez le Divin Neftor*] Homere donne ici à Neftor l'épithete de *Divin*, & ne donne à Menelas que celle de ξανθὸς *blond.* Il honore beaucoup plus la fageffe que la naiffance.

93 *De-là vous irez à Sparte chez Menelas qui eft revenu de Troye après tous les autres*] Menelas étant revenu le dernier pourra lui donner des nouvelles plus fraîches & plus fûres de fon pere que tous les autres.

,, vous attendrez la confirmation de cette bonne
,, nouvelle encore une année entiere, quelque
,, douleur qui vous presse & quelque impatience
,, que vous ayez de revenir. Mais si l'on vous
,, assure qu'il est mort & qu'il ne jouït plus de
,, la lumiere, alors vous reviendrez dans votre
,, Patrie, [94] vous lui éleverez un tombeau, vous
,, lui ferez des funerailles magnifiques & dignes
,, de lui, comme cela est juste, [95] & vous don-
,, nerez à votre mere un mari que vous choisi-
,, rez vous-même. Quand tout cela sera fait,
,, appliquez-vous entierement à chercher les
,, moyens de vous défaire de tous les Poursui-
,, vans ou par la force ou par la ruse ; car à
,, l'âge où vous êtes il n'est plus temps de vous
,, amuser à des badinages d'enfant. [96] N'enten-
,, dez-vous pas quelle gloire s'est acquise le jeu-
,, ne Oreste pour avoir tué ce parricide, ce
,, meurtrier de son illustre pere, le traître Egis-
,, the ? Qu'une noble émulation aiguise donc
,, votre courage ; vous êtes beau & bien fait &
,, vous avez l'air noble. Armez-vous donc de
,, force pour meriter comme lui les éloges de la
,, posterité. Pour moi je m'en retourne à mon
,, vaisseau ; il est temps que j'aille retrouver mes
,, compagnons qui sont sans doute bien fâchez
,, que

94 *Vous lui éleverez un tombeau*] C'est donc un vain tombeau, σῆμα τὸ κενήριον, comme dit Eustathe. C'est à dire, un tombeau vuide qui ne renferme pas le corps.

95 *Et vous donnerez à votre mere un mari que vous choisirez vous-même*] Ce passage me paroît remarquable, qu'une Princesse qui veut se remarier, doive recevoir ce nouveau mari de la main de son fils. Il y a à cela bien de la raison & de la bienséance.

96 *N'entendez-vous pas quelle gloire s'est acquise le jeune Oreste*] La situation de Telemaque n'est nullement semblable à celle d'Oreste. Mais comme Oreste a acquis une gran-

„ que je les fasse si long-temps attendre. Allez „ sans perdre temps travailler à ce que je vous „ ai dit, & que mes conseils ne vous sortent „ pas de la memoire.

„ Mon hôte, lui répond le sage Telemaque, „ vous venez de me parler avec toute l'amitié „ qu'un bon pere peut témoigner à son fils; ja- „ mais je n'oublierai la moindre de vos paroles: „ mais quelque pressé que vous soyïez de partir, je „ vous prie d'attendre que vous ayez pris quel- „ ques rafraîchissemens, & qu'ensuite vous ayez „ le plaisir d'emporter dans votre vaisseau un „ present honorable, le plus beau que je pour- „ rai choisir, & tel qu'on en donne à ses hôtes, „ quand on a pour eux les sentimens que j'ai „ pour vous. Il sera dans votre maison un mo- „ nument éternel de mon amitié & de ma re- „ connoissance.

La Déesse, prenant la parole, lui dit: „ Ne „ me retenez pas, je vous prie, & ne retardez „ pas l'impatience que j'ai de partir; le present „ que votre cœur genereux vous porte à m'of- „ frir, vous me le ferez à mon retour, & je tâ- „ cherai de le reconnoître.

En finissant ces mots, [97] la Déesse le quitte & s'envole comme un oiseau. Dans le moment elle

grande gloire en tuant le meurtrier de son pere. Minerve veut faire entendre à ce jeune Prince qu'il en acquerra une pareille, en tuant les Princes qui persecutent sa mere & qui ruinent sa *Maison*.

97 *La Déesse le quitte & s'envole comme un oiseau & disparoit*] Il y a dans le Grec, ὄρνις δ' ὣς ἀνόπαια διέπτατο, & l'on a expliqué ce mot ἀνόπαια bien differemment. Les uns veulent que ce soit le nom propre de l'oiseau, une espece d'aigle appellée ἀνόπαια, *la Déesse s'envole comme l'oiseau qu'on appelle ἀνόπαια*. Les autres veulent que ἀνόπαια signifie *par le trou de la porte*, les autres *par la cheminée*; & d'au-

elle remplit le cœur de Telemaque de force & de courage, & le porte à se souvenir de son pere beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune Prince remarquant ces effets sensibles, est saisi d'étonnement & d'admiration, & ne doute point que ce ne soit un Dieu qui lui a parlé.

En même temps il rejoint les Princes ; le celebre Musicien chantoit devant eux, & ils l'écoutoient dans un profond silence. [98] Il chantoit le retour des Grecs [99] que la Déesse Minerve leur avoit rendu si funeste. La fille d'Icarius entendit de son appartement ces chants divins & en fut frappée. Aussitôt elle descendit suivie de deux de ses femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la sale où étoient les Princes, [100] elle s'arrêta

d'autres enfin prétendent que *ἀνόπαια* est la même chose que *ἀφανὴς*, *invisible*, & c'est le sens que j'ai suivi, parce qu'il me paroît le plus naturel & le seul veritable. *La Déesse s'envola comme un oiseau & disparut.* Le Poëte compare le vol de Minerve à celui d'un oiseau, qui dans un moment disparoît à notre vûë.

98 *Il chantoit le retour des Grecs*] Et voilà la grande raison du silence des Princes & de l'attention qu'ils donnoient à son chant, ils s'attendoient que ce chantre leur apprendroit peut-être la mort d'Ulysse, car ils regardoient ces chantres comme une espece de prophetes, & ils étoient persuadez qu'ils étoient veritablement inspirez.

99 *Que la Déesse Minerve leur avoit rendu si funeste*] A cause de l'insolence d'Ajax le Locrien, qui avoit profané son Temple par la plus impie de toutes les actions.

100 *Elle s'arrêta sur le seuil de la porte*] Homere ne fait pas faire une seule action à Penelope, ni une seule démarche qui ne soit dans toutes les regles de la sagesse & de la retenuë la plus scrupuleuse. La douleur la fait descendre de son appartement pour ordonner à Phemius de chanter autre chose que le retour des Grecs. Elle n'entre pas dans la sale, elle n'approche point de ces insolens, plus redoutables encore dans la débauche, elle ne se découvre pas le visage, & ses yeux sont baignez de pleurs.

101 *Vous êtes instruit de toutes les actions les plus, &c.*] Homere veut dire que Phemius étoit très-savant dans l'Histoi-

re

ta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile d'un grand éclat, & appuiée sur ses deux femmes ; là les yeux baignez de larmes, elle adressa la parole au Chantre, & lui dit : „ Phemius, vous avez assez d'autres chants propres „ à toucher & à divertir ; [101] vous êtes instruit „ de toutes les actions les plus celebres des „ grands hommes, vous n'ignorez pas même „ celles des Dieux. [102] Et c'est de-là que les „ plus grands Musiciens tirent d'ordinaire les „ sujets de leurs chants merveilleux ; choisissez„ en donc quelqu'un, celui qui vous plaira da„ vantage, & que les Princes continuent leur „ festin, en vous écoutant dans un profond si„ lence ; [103] mais quittez celui que vous avez „ com-

re & qu'il étoit grand Philosophe, car la veritable définition de la Philosophie, c'est qu'*elle est la connoissance des choses Divines & humaines.* Homere est donc le premier Auteur de cette définition. C'est une remarque d'Eustathe qui m'a paru digne d'être rapportée.

102 *Et c'est de-là que les plus grands Musiciens tirent d'ordinaire les sujets de leurs chants*] Cela est vrai, & c'est pourquoi Virgile feint que le Chantre Jopas chante à la table de Didon, non les avantures particulieres de quelques Princes, mais les secrets les plus profonds de l'Astronomie :

* *Hic canit errantem Lunam Solisque labores.*

Au reste, par tout cet endroit il est aisé de voir que les chants de ces Musiciens étoient de grands ouvrages. Les chants que nous appellons aujourd'hui *des Cantates* en approchent beaucoup, & bien-loin de s'étonner qu'on les ait introduits parmi nous dans ce dernier siecle, on doit être surpris qu'on ne l'ait pas plûtôt fait. Car ils sont très-conformes à la Raison, & donnent lieu à une grande varieté de musique ; on pourroit seulement desirer que les sujets y fussent aussi sagement traitez, que la maniere est sagement imaginée.

103 *Mais quittez celui que vous avez commencé, dont le sujet est trop triste, & qui me, &c.*] Penelope n'explique pas ici la veritable raison, elle en a une plus solide & plus pro-

 fon-

* *A la fin du liv. 1. de l'Eneïde.*

„ commencé, dont le sujet est trop triste & qui „ me remplit de douleur. Car je suis dans une „ affliction que je ne puis exprimer. De quel „ mari me vois-je privée ! J'ai toûjours l'idée „ pleine de ce cher mari, [104] dont la gloire est „ répanduë dans tout le païs d'Argos & dans „ toute la Grece.

Le sage Telemaque prenant la parole, répondit: „ [105] Ma mere, pourquoi défendez-vous à Phemius „ de chanter le sujet qu'il a choisi & qui lui plaît da- „ van-

fonde. Elle ne veut pas que Phemius continuë ce chant, de peur qu'enfin il n'apprenne aux Poursuivans des choses qui seroient fort contraires à ses interêts; car, ou il fera entendre qu'Ulysse est mort, & alors ils useront de violence pour l'obliger à se déclarer & à choisir un mari; ou il les menacera qu'il est prêt de revenir; & alors ils prendront des mesures contre sa vie. D'ailleurs, ajoute Eustathe, ce n'est point au Chantre Phemius à chanter le retour d'Ulysse, c'est à Homere. Ainsi c'est fort à propos que Penelope l'empêche de continuer, & Homere sait tirer du sujet les raisons necessaires & plausibles.

104 *Dont la gloire est répanduë dans tout le païs d'Argos & dans toute la Grece*] Mais la gloire d'Ulysse n'avoit pas seulement rempli la Grece, elle étoit parvenuë en bien d'autres climats. Ulysse étoit connu en Italie, en Espagne, en Afrique. D'où vient donc que Penelope lui donne des bornes si étroites ? c'est qu'elle ne savoit pas alors tous ses travaux, & qu'elle croyoit qu'il avoit peri dans quelqu'une des Isles de la Grece, & qu'il n'y avoit que les Grecs qui fussent informez de ses grandes actions & de ses malheurs. Car je ne saurois goûter la raison qu'Eustathe ajoûte, que Penelope ne faisoit cas que de la gloire que l'on acqueroit parmi les Grecs, & qu'elle méprisoit l'estime des Barbares.

105 *Ma mere, pourquoi défendez-vous*] Telemaque ne dit jamais la *Princesse* ni la *Reine* en parlant de Penelope, & en lui parlant, il dit toûjours *ma mere*. Ces termes de *pere* & de *mere* sont si respectables & si saints, qu'on ne doit jamais en substituer d'autres à leur place. Cependant une malheureuse délicatesse a introduit de nos jours une pernicieuse coûtume; on regarde ces mots *mon pere*, *ma mere*, comme des mots ignobles; il n'y a pas jusqu'au petit bour- geois

» vantage ? [106] Ce ne sont pas les Chantres qui » sont cause de nos malheurs, c'est Jupiter seul ; » c'est lui qui envoye [107] aux miserables mortels » les biens ou les maux qu'il lui plaît de leur dé» partir. Il ne faut pas trouver mauvais que celui» ci chante le malheureux sort des Grecs, [108] car le » goût de tous les hommes est d'aimer toûjours » mieux les chansons les plus nouvelles. Ayez » donc la force & le courage d'entendre celle» ci. Ulysse n'est pas le seul qui ait péri à son

» re-

geois qui ne se croye obligé de dire *Monsieur*, *Madame*, en parlant à ceux qui lui ont donné le jour. Qu'arrive-t-il de-là ? Il arrive qu'en perdant ces noms naturels, nous perdons les sentimens qu'ils inspirent, & que les familles ne sont plus des familles, mais des societez d'etrangers. Je n'ai pû laisser passer cette occasion de marquer l'extrême aversion que j'ai pour une vanité si mal entenduë.

106 *Ce ne sont point les Chantres qui sont cause de nos malheurs*] Telemaque croit que c'est par une superstition, assez ordinaire aux femmes, que Penelope ne veut pas que Phemius chante le retour des Grecs, & sur cela il lui dit fort bien que ce ne sont pas les Chantres qui sont cause des malheurs qu'ils chantent, car ces malheurs n'arrivent pas parce qu'ils les chantent, mais ils les chantent parce qu'ils sont arrivez.

107 *Aux miserables mortels*] Le Grec dit, *ἀνδράσιν ἀλφηστῆσιν*, *aux hommes laborieux, industrieux, dont les besoins aiguisent l'industrie.* C'est à dire, aux hommes qui par la misere de leur condition, sont forcez de travailler continuellement à imaginer, à trouver des remedes contre les malheurs qui les accablent, car c'est cette necessité qui est la mere des Arts. De-là le mot ἀλφησταὶ a été pris pour des *gens d'esprit*, comme au commencement du Livre IV. & pour des *gens habiles*, & qui ont acquis de la réputation dans leur art comme dans le Livre XIII. v. 261. Il est formé du verbe ἀλφεῖν, qui signifie *imaginer*, *trouver.*

108 *Car le goût de tous les hommes, c'est d'aimer toûjours mieux les chansons les plus nouvelles*] Ce goût est general. Pindare a dit sur cela dans l'od. 19. des Olympioniques :

. . . . Αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

Louez le vin vieux & les fleurs des chansons nouvelles.

„ retour de Troye; plusieurs autres grands per„ sonnages sont peris comme lui. Retournez „ donc dans votre appartement, [109] & ne pen„ sez qu'à vos occupations ordinaires; reprenez „ vos toiles, vos fuseaux, vos laines; ayez l'œil „ sur vos femmes, & leur ordonnez de presser „ les ouvrages que vous leur avez distribuez. „ Le silence est le partage des femmes, & il „ n'appartient qu'aux hommes de parler dans „ les Assemblées. Ce soin-là me regarde ici.

[110] Penelope étonnée de la sagesse de son fils, dont elle recueilloit avec soin toutes les paroles, remonte dans son appartement avec ses femmes, & continuë de pleurer son cher Ulysse [111] jusqu'à ce que la Déesse Minerve lui eut envoyé un doux sommeil qui suspendit sa douleur.

Dès que la Reine fut sortie, les Poursuivans firent beaucoup de bruit dans cette sale spacieuse, tous également enflammez d'amour, & tous poussez d'un desir égal d'être préferez par Penelope. Telemaque prend la parole, & leur dit; „ Princes, qui poussez l'emportement jusqu'au „ dernier excès, ne pensons presentement qu'à „ faire bonne chere; que le tumulte cesse, & „ qu'on

109 *Et ne pensez qu'à vos occupations ordinaires, reprenez vos toiles, vos fuseaux*] C'est la même chose que ce qu'Hector dit à Andromaque dans le Livre VI. de l'Iliade. Il n'y a qu'un mot de changé, Hector parle de la guerre & Telemaque parle des discours. Ainsi Homere est le premier qui ait enseigné à parodier des vers, comme Eustathe l'a remarqué.

110 *Penelope étonnée de la sagesse de son fils*] Cette Princesse ne doute point que quelque Dieu n'inspire Telemaque, & ne lui mette dans le cœur tout ce qu'il doit faire dans cette occasion. C'est pourquoi elle obéit sans repliquer.

111 *Jusqu'à ce que la Déesse Minerve lui eut envoïé un doux sommeil*] Ce n'est pas l'emploi de Minerve d'envoïer le sommeil,

„ qu'on n'entende plus tous ces cris; il eſt juſte „ d'écouter tranquillement [112] un Chantre comme celui-ci, qui eſt égal aux Dieux par la „ beauté de ſa voix & par les merveilles de ſes „ chants. Demain à la pointe du jour nous nous „ rendrons tous à une Aſſemblée que j'indique „ dès aujourd'hui. J'ai à vous parler pour vous „ déclarer que ſans aucune remiſe, vous n'avez „ qu'à vous retirer. Sortez de mon Palais. Allez ailleurs faire des feſtins, en vous traitant „ tour à tour à vos dépens chacun dans vos „ maiſons. Que ſi vous trouvez qu'il ſoit plus „ à propos & plus utile pour vous de manger „ impunément le bien d'un ſeul homme, continuez, conſumez tout, & moi je m'adreſſerai aux Dieux immortels, & je les prierai que „ ſi jamais Jupiter fait changer la fortune des „ méchans, vous periſſiez tous dans ce Palais „ ſans que votre mort ſoit jamais vengée.

Il parla ainſi, & tous ces Princes ſe mordent les levres & ne peuvent aſſez s'étonner du courage de ce jeune Prince & de la vigueur dont il vient de leur parler. Enfin [113] Antinoüs, fils d'Eupeïthes, rompt le ſilence, & dit: „ Tele- „ ma-

meil, mais Homere veut dire ſeulement que la Sageſſe & la Raiſon firent comprendre à Penelope qu'il falloit ſuſpendre ſes déplaiſirs & ſes larmes, & que ce fut ce qui l'endormit.

112 *Un Chantre comme celui-ci, qui eſt égal aux Dieux*] Car étant inſpiré par les Muſes, il chante comme les Muſes mêmes.

113 *Antinoüs rompt le ſilence, & dit*] Parmi ces Pourſuivans il y en avoit deux qui étoient les premiers Princes d'Ithaque, parens d'Ulyſſe, Antinoüs & Eurymaque. Antinoüs eſt un homme violent & plein de fiel, & Eurymaque un homme plus doux & plus moderé, & qui ſait s'accommoder au temps & aux occaſions. Ce diſcours d'Antinoüs

„ maque, sans doute ce sont les Dieux eux-„ mêmes qui vous enseignent à parler avec tant „ de hauteur & de confiance. Je souhaite de „ tout mon cœur que Jupiter ne vous donne pas „ si-tôt le sceptre de cette Isle qui vous appar-„ tient par votre naissance.

„ Antinoüs, reprit le sage Telemaque, ne „ soyez pas fâché si je vous dis que [114] je rece-„ vrois de bon cœur le sceptre des mains de Ju-„ piter. [115] Mais vous paroît-il que la Roïau-„ té soit un si mauvais present? ce n'est nul-„ lement un malheur de regner, pourvû qu'on „ regne avec justice. [116] Un Roi voit bientôt sa „ mai-

tinoüs est une raillerie fine & une imprécation, car il veut lui dire que n'ayant pas même été bien élevé & bien inst-truit par des hommes, il veut parler comme s'il étoit inspiré par les Dieux. Il souhaite qu'il ne regne jamais, car puisqu'il parle si fierement, n'étant que Prince, que ne feroit-il point s'il étoit Roi, & qu'il fût en possession d'un Etat qui ne lui appartient que par succession, & auquel il ne sauroit prétendre par son merite. Telemaque l'entend fort bien, mais inspiré par Minerve il dissimule & prend cette imprécation pour une priere qu'Antinoüs fait en sa faveur.

114 *Je recevrois de bon cœur le sceptre des mains de Jupiter*] C'est comme s'il lui disoit, je suis persuadé que c'est par amitié pour moi que vous souhaitez que je ne regne point ici, car vous regardez sans doute la Roïauté comme un état plein d'embarras & d'inquietudes qui doivent le faire fuir. Je vous suis bien obligé de ces sentimens, je vous avouë pourtant que je recevrois volontiers le sceptre, si Jupiter me l'accordoit.

115 *Mais vous paroît-il que la Roïauté soit un si mauvais present*] Mais examinons pourquoi vous trouvez la Roïauté un état si dangereux. Ce n'est pas la Roïauté qui est mauvaise, c'est la tyrannie. C'est le mot *βασιλεύς Roi*, qui fonde tout le raisonnement de Telemaque. Et pour le faire entendre, je l'ai étendu dans ma Traduction.

116 *Un Roi voit bientôt sa maison pleine de richesses*] Un Prince comme Telemaque, instruit par Minerve, ne fait pas consister la fin de la Roïauté dans les richesses & dans les honneurs,

„ maison pleine de richesses, & il est comblé „ de toutes sortes d'honneurs. [117] Mais quand „ je ne serai pas Roi d'Ithaque, il y a dans cet„ te Isle plusieurs Princes jeunes & vieux, qui „ meritent de l'être, si le divin Ulysse ne jouït „ plus de la lumiere du jour. [118] Pour moi je „ me contente de regner sur toute ma maison „ & sur tout ce grand nombre d'esclaves que „ mon pere m'a laissez, [119] & qu'il a faits dans „ toutes ses courses.

Eurymaque, fils de Polybe, prenant la parole, dit: [120] „ Telemaque, tout ce que vous „ venez de dire est entre les mains des Dieux „ qui

neurs, mais il veut faire entendre que les richesses & les honneurs sont la récompense de la justice des Rois. Un Roi, c'est à dire, un Roi juste. Les autres ne sont pas des Rois.

117 *Mais quand je ne serai pas Roi d'Ithaque, il y a dans cette Isle plusieurs autres Princes*] Quoi que Telemaque dissimule, il ne laisse pas de piquer Antinoüs à son tour, car il veut lui faire entendre que quand bien il ne regneroit pas, le Roïaume ne regarderoit pas Antinoüs, ni aucun des Poursuivans, parce qu'il y a d'autres Princes plus dignes de cet honneur. Il appelle *βασιλῆες Rois*, les Princes, les Grands qui ne sont pas Rois, mais qui peuvent l'être. Dans l'Ecriture sainte nous voyons que les fils de David sont appellez Rois. Et que David lui-même appelle Roi son fils Absalon, qui venoit de se faire déclarer Roi par une conjuration horrible.

118 *Pour moi je me contente de regner sur toute ma maison*] Telemaque ajoute cela pour endormir les Princes, en leur faisant croire qu'il ne pense à prendre aucunes mesures pour conserver le Roïaume qui lui appartient.

119 *Et qu'il a faits dans toutes ses courses*] Car, comme je l'ai déja dit, le mêtier de Pirate étoit honorable, & les Heros même ne le dédaignoient pas.

120 *Telemaque, tout ce que vous dites là est entre les mains des Dieux qui feront asseoir sur le thrône d'Ithaque celui, &c.*] C'est le discours d'un homme plus doux & plus moderé en apparence qu'Antinoüs, mais qui sous cette moderation apparente, ne laisse pas de cacher beaucoup de venin. Telema-

„ qui feront asseoir sur le thrône d'Ithaque celui
„ des Grecs qu'il leur plaira de choisir ; posse-
„ dez votre bien en toute sûreté, regnez dans
„ votre maison, & que jamais vous ne voyiez
„ arriver ici un homme qui vous dépouille par
„ la force pendant qu'Ithaque sera habitée. Mais
„ permettez-moi de vous demander qui est cet
„ étranger qui vient de partir ? d'où-est-il ? quel-
„ le est sa famille & quel est son païs ? vous ap-
„ porte-t-il quelque bonne nouvelle du retour
„ de votre pere ? [121] ou n'est-il venu que pour
„ retirer le payement de quelque dette qu'il ait
„ ici ? Il est parti bien promptement & n'a pas
„ voulu être connu ; à son air on voit bien que
„ ce n'est pas un homme d'une naissance obs-
„ cure.

„ Fils de Polybe, répond sagement Telema-
„ que,

lemaque vient de dire deux choses : la premiere que quand bien il ne regneroit pas dans Ithaque, il y avoit dans cette Isle plusieurs Princes dignes de cet honneur, pour faire entendre que ce ne seroit pas une necessité qu'on choisît pour Roi un de ces Poursuivans ; & la seconde, que pour lui il se contenteroit de regner sur sa maison. Eurymaque répond à ces deux choses : à la premiere il répond que c'est Jupiter qui donnera le Roïaume à celui qu'il voudra choisir, & que ce n'est pas à Telemaque à en décider ; & à la seconde, il répond par un souhait qui renferme une sorte d'imprécation, ou du moins qui est plus favorable aux Poursuivans qu'à Telemaque, *Regnez dans votre maison*, lui dit il, *& que jamais vous ne voyiez arriver ici un homme qui vous dépouille*. C'est à dire, jouïssez paisiblement de votre bien comme un particulier, & que jamais aucun étranger ne vienne vous dépouiller, & chasser l'usurpateur qui sera assis sur le thrône d'Ithaque, qui vous étoit dû.

121 *Ou n'est-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait ici ?*] Selon la coutume de ces temps-là, où les plus grands Seigneurs alloient eux-mêmes retirer le payement de ce qui leur étoit dû chez les étrangers. C'est ainsi que le jeune Tobie fut envoyé par son pere à Ragès dans la

„ que, [122] je n'espere plus de voir mon pere de retour, c'est pourquoi je n'ajoute plus foi ni aux nouvelles qu'on vient m'en apporter, [123] ni aux prédictions que ma mere me debite, après les avoir recueillies avec soin des Devins qu'elle appelle dans son Palais. „ L'étranger qui excite votre curiosité, c'est un „ hôte de notre maison de pere en fils. Il s'appelle Mentes, fils d'Anchialus, & il regne sur „ les Taphiens, peuple fort appliqué à la marine". Ainsi parla Telemaque, quoiqu'il eût bien reconnu la Déesse sous la figure de Mentes. Les Princes continuerent de se livrer au plaisir de la Danse & de la Musique jusqu'à la nuit: [124] & lorsque l'étoile du soir eut chassé le jour, ils allerent se coucher chacun dans leur maison.

Le

la Medie pour se faire païer de dix talens qu'il avoit prêtez à Gabelus. Tob. IV. 21. 22.

122 *Je n'espere plus de voir mon pere de retour*] Le but de Telemaque est de persuader à ces Princes qu'il a perdu toute esperance de revoir son pere, & par conséquent qu'il ne pense pas à lui succeder. Mais en même temps il ne laisse pas d'entretenir leur inquietude, & de les tenir en respect, en leur faisant entendre qu'il y a des nouvelles & des prédictions mêmes qui promettent son retour.

123 *Ni aux prédictions que ma mere me débite après les avoir recueillies avec soin des Devins*] Qu'Homere peint bien ici le caractere des femmes qui attendent impatiemment le retour de quelqu'un qui leur est cher! Toutes les nouvelles, tous les bruits qu'on fait courir sont recueillis avec soin, les Devins sont consultez, toute l'Astrologie est employée à les servir, & par ce grand secours des prédictions ordinairement flateuses, leur esprit se remplit d'esperance & goûte quelque tranquillité. Tous les temps se ressemblent.

124 *Et lorsque l'etoile du soir*] Le Grec dit, *mais lorsque le noir vesper*, & peut-être que par cette épithete Homere fait voir, qu'il a connu ce que Pythagore a le premier publié que l'étoile du soir, qu'on appelle *Venus* & *Vesper*, est la même que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phosphore*.

Le jeune Telemaque l'esprit agité de differentes pensées, [125] monta dans son appartement, qui étoit au haut d'un pavillon qu'on avoit bâti au bout de la Cour dans un lieu separé & enfermé. La sage [126] Euryclée, fille d'Ops & petite-fille de Peisenor, [127] portoit devant lui deux flambeaux allumez. Le vieillard Laërte l'avoit autrefois achetée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la consideroit comme sa propre femme; [128] mais pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit ce jeune Prince, car de toutes les femmes du Pa-

125 *Monta dans son appartement qui étoit au haut d'un pavillon*] Telemaque ne loge point dans le Palais, dans le corps de logis qu'habitoit la Reine. Il n'auroit pas été honnête qu'un jeune homme eût logé au milieu de tant de femmes. Voilà pourquoi Homere dit qu'il avoit été bâti au bout de la cour dans un lieu separé & enfermé, afin qu'il n'y eût point de communication. Eustathe nous fait remarquer ici *thalamus* pour l'appartement d'un homme, au lieu que ceux qui ont écrit aprés Homere, ont toûjours appellé de ce nom l'appartement des femmes.

126 *Euryclée fille d'Ops & petite fille de Peisenor*] Homere s'arrête à nous expliquer ici la naissance & la fortune de cette Esclave de Laërte, parce qu'elle joüera un rolle considerable dans la reconnoissance d'Ulysse, & que d'ailleurs une femme aussi affectionnée qu'elle étoit à la maison de son Maître, est digne qu'on la distingue.

127 *Portoit devant lui deux flambeaux allumez.*] Le Grec dit, *des torches allumées.* Il est bon de remarquer ici la modestie de ces temps heroïques. Un jeune Prince comme Telemaque allant se coucher, n'est conduit que par une des femmes de sa mere & la plus âgée, qui porte devant lui des torches, c'est à dire, des morceaux de bois dont on se servoit pour éclairer. Elle lui sert de valet de chambre, elle nettoye la robe qu'il vient de quitter, & la met, non sur un beau siege couvert d'étoffe magnifique, ou dans une corbeille, mais à une cheville qui etoit dans le mur près de son lit. La bassesse de notre mot *cheville* m'a empêché de l'employer dans ma Traduction. Il auroit trop déplu aux yeux de notre siecle, à ces yeux *corruptis vanis rerum*, &

Palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, & elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Telemaque s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à Euryclée, qui après l'avoir netoyée & pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle sortit ensuite de sa chambre, [129] tira la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroye qui suspendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. [130] Telemaque passa la nuit à chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conseillé.

& qui ne voyent pas que cette simplicité, mêlée avec la magnificence qui paroît d'ailleurs dans ces Poëmes, n'est pas une simplicité de pauvreté & de bassesse, mais une simplicité de moeurs; & que c'est une preuve qu'Homere a peint veritablement les usages de ces anciens temps.

128 *Mais pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer*] Le Poëte releve ici la sagesse de Laërte, pour instruire toujours son Lecteur, & pour faire honneur à son Heros, car c'est un grand avantage d'être né de gens sages & vertueux.

129 *Tira la porte par son anneau d'argent, & lâchant la courroye*] Voilà comme étoient faites les portes de ces temps-là, il y avoit au milieu un anneau qui servoit à les tirer, & qui s'appelloit κορώνη, κρίκος, ἐπισπαστὴρ & ῥόπτρον. Et il y avoit tout auprès un trou d'où sortoit une courroye qui levoit ou lâchoit une barre ou un levier qui étoit derriere, & qui fermoit quand elle étoit lâchée, & ouvroit quand on la tiroit.

130 *Telemaque passa la nuit à chercher en lui-même les moyens*] Telemaque ne passe pas la nuit à dormir, il l'employe à penser à ses affaires comme un homme sensé.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE II.

ARGUMENT.

TElemaque tient une assemblée dans laquelle il se plaint hautement des Princes qui recherchent sa mere ; & il leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du Palais d'Ulysse. Il conjure ses peuples de l'assister, & de se déclarer contre ces insolens. Ces Princes veulent se justifier, & l'obliger à renvoyer Penelope à son pere Icarius. Telemaque fait voir l'injustice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoye deux aigles. Un Devin explique ce prodige, & un des Princes fait tous ses efforts pour décrediter sa prediction. Telemaque demande un vaisseau pour aller à Sparte & à Pylos chercher des nouvelles de son pere. L'Assemblée rompuë, Telemaque va faire ses prieres à Minerve sur le bord de la mer. Cette Déesse lui apparoit sous la figure de Mentor, & l'assûre de son secours, On prepare un navire ; Euryclée donne les provisions necessaires, & Telemaque s'embarque à l'entrée de la nuit.

L'AURORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulysse se leva & prit un

un habit magnifique, [1] mit sur ses épaules un baudrier d'où pendoit une riche épée, & après avoir couvert ses beaux pieds de riches brodequins, il sortit de sa chambre semblable à un Dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ses herauts d'appeller les Grecs à une Assemblée, les herauts obéïssent, & aussi-tôt les Grecs s'assemblent. Dès qu'ils sont arrivez & qu'ils ont pris leur place, Telemaque se rend au milieu d'eux, [2] tenant au lieu de sceptre une longue pique, [3] & suivi de deux chiens, ses gardes fidelles, Minerve avoit répandu sur toute sa personne une grace toute divine. Les peuples le voyant en-

1 *Mit sur ses épaules un baudrier*] Le Grec dit, *il mit sur ses épaules une épée*, ce qui marque certainement que c'étoit un baudrier & non pas un ceinturon, comme on l'a déja vû dans l'Iliade.

2 *Tenant au lieu de sceptre une longue pique*] Il prend une pique, parce qu'il alloit à une Assemblée où il savoit bien qu'il seroit au milieu de ses ennemis.

3 *Et suivi de deux chiens, ses gardes fidelles*] Dans ces temps heroïques on se servoit beaucoup de chiens. Nous avons vû dans l'Iliade qu'Achille en nourrissoit de fort grands, & qu'il s'en servoit pour la garde de son camp. Mais, dit-on, voilà une belle circonstance à marquer dans une grande Poësie, *Telemaque ne marchoit pas seul, il étoit suivi de deux chiens.* Il seroit bon que ces grands Critiques se souvinssent que la Poësie est comme la Peinture, qui tire de grandes beautez des coutumes les plus simples. Et que non seulement dans la Poësie, mais dans la Prose même, on prend plaisir à voir relever les moindres choses qui marquent les usages des anciens temps. Ce qu'Homere dit ici de Telemaque n'est pas different de ce que la Sainte Ecriture nous dit de Tobie, cent cinquante ans ou environ après Homere, *Profectus est autem Tobias, & canis secutus est eum*, Tob. v. 16. Virgile n'a pas dédaigné la même circonstance, car dans le liv. VIII. en parlant d'Evandre, il dit :

Necnon & gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.

Et c'est ce que les plus grands Peintres ont imité.

entrer sont saisis d'admiration; il se place sur le thrône de son pere, [4] & les vieillards s'éloignent par respect. [5] Le Heros Egyptius parla le premier. Il étoit courbé sous le poids des ans, & une longue expérience l'avoit instruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'étoit embarqué avec Ulysse & l'avoit suivi à Ilion, mais le cruel Cyclope le devora dans le fond de son antre; [6] & ce fut le dernier qu'il devora. Il lui restoit encore trois fils, l'un, appellé Eurynome, étoit un des Poursuivans de Penelope, & les deux autres avoient soin des biens de leur pere. [7] Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux pere de se

4 *Et les vieillards s'éloignent par respect*] Les *vieillards*, c'est-à-dire, les Princes & les Principaux d'Ithaque; c'est un mot de dignité qui ne marque pas toûjours un grand âge. D'ailleurs tous ceux qui étoient à cette Assemblée étoient plus vieux que Telemaque. Ils s'éloignent par respect, autant ses ennemis que les autres; Dieu imprime sur les Princes un caractere de majesté qui se fait toûjours sentir, & qui leur attire les respects qui leur sont dûs.

5 *Le Heros Egyptius parla le premier*] Voilà à Ithaque un Prince appellé *Egyptius*. Cela se pratiquoit souvent, des noms patronymiques ou empruntez des lieux, devenoient des noms propres. Cet Egyptius pouvoit être d'une famille originaire d'Egypte, ou bien il pouvoit avoir eu ce nom pour y avoir trafiqué.

6 *Et ce fut le dernier qu'il devora*] Il y a dans le Grec, *& il en fit son dernier repas*. Les Anciens ont remarqué qu'Homere s'exprime ici d'une maniere amphibologique, & que ces paroles, *en fit son dernier repas*

. . . . *πύματον δ' ὡπλίσσατο δόρπον,*

presentent trois sens. Le premier. *Que cet Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que le Cyclope devora:* Le second, *Que ce fut lui dont il fit le dernier repas de la journée*, c'est-à-dire, le *souper:* Et le troisième, *Que ce fut effectivement le dernier repas de ce monstre, qui après avoir perdu son œil, renonça à la vie & mourut.* Car il y avoit une tradition que le Cyclope n'avoit pû survivre à son infortune. Le dernier sens n'est nullement fondé dans Homere. Le second est froid, car il n'est pas question ici s'il devora Antiphus à dîner ou à souper. Le premier sens me paroît le seul veritable, Antiphus

se souvenir de son aîné, il en conservoit toûjours l'idée & passoit sa vie dans l'amertume & dans l'affliction. Et alors le visage baigné de larmes, il dit: „ Peuples d'Ithaque, écoutez-moi, [8] nous n'a„ vons vû tenir ici d'Assemblée ni de Conseil de„ puis le départ du divin Ulysse. [9] Qui est donc „ celui qui nous a assemblez? quel pressant be„ soin lui a inspiré cette pensée? est-ce quel„ qu'un de nos jeunes gens? est-ce quelqu'un „ de nos vieillards? a-t il reçu de l'Armée „ quelque nouvelle dont il veuille nous faire „ part? ou veut-il nous instruire de quelque cho„ se qui regarde le public. [10] Qui que ce soit, „ c'est

tiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que ce Cyclope devora.

7 *Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux pere*] Homere n'explique pas si ce pere étoit instruit du malheureux sort de son fils. Il y a bien de l'apparence qu'il l'ignoroit; d'où l'auroit-il sû? Son affliction venoit sans doute de l'opinion où il étoit, qu'il avoit peri avec Ulysse.

8 *Nous n'avons vû tenir ici d'Assemblee ni de Conseil depuis le départ du divin Ulysse*] Homere veut peindre par là le grand desordre qui regnoit dans Ithaque. Telemaque n'avoit pas été en âge de tenir des Conseils. Penelope ne le pouvoit, car outre que ce n'étoit pas l'emploi des femmes, elle ne l'auroit pû quand elle l'auroit voulu; Laërte étoit trop vieux, il s'étoit même retiré, & les amis qui restoient à Ulysse n'auroient osé l'entreprendre, de peur de s'attirer les Poursuivans.

9 *Qui est donc celui qui nous a assemblez?*] Egyptius n'ignoroit pas sans doute que c'étoit Telemaque, mais il fait semblant de l'ignorer pour tirer de cette ignorance un prétexte de parler le premier, & pour faire entendre adroitement à ce jeune Prince qu'il a encore des amis, sans s'attirer la haine des Poursuivans, qui pouvoient prendre pour eux ses paroles. Cette adresse produit un très-bon effet, car elle encourage Telemaque & le remplit d'esperance, & elle lui épargne l'embarras où il auroit été s'il lui avoit fallu ouvrir l'Assemblée & parler le premier. Un jeune homme qui n'a point d'experience a besoin d'être aidé.

10 *Qui que ce soit; c'est sans doute un homme de bien*] Il en juge ainsi, parce que dans ce desordre il n'y avoit qu'un hom-

„ c'est sans doute un homme de bien, puisse-t-„ il réüssir dans son entreprise, & que Jupiter le „ favorise dans tous ses desseins!

Il parla ainsi, [11] & le fils d'Ulysse charmé de ce bon augure, ne fut pas long-temps assis, mais plein d'impatience il se leva au milieu de l'Assemblée, [12] & après que le heraut Peisenor plein de prudence & de sagesse, lui eut mis dans les mains son sceptre, il parla ainsi, en adressant la parole à Egyptius :

„ Sage vieillard, celui qui a assemblé le peu-„ ple n'est pas loin, vous le voyez devant vos „ yeux. Et c'est la douleur dont je suis accablé „ qui m'a fait prendre ce parti; je n'ai reçu au-„ cune nouvelle de l'armée dont je puisse vous „ faire

homme de bien qui pût avoir le courage d'assembler un Conseil.

11 *Et le fils d'Ulysse charmé de ce bon augure*] Telemaque comprend fort bien le tour qu'a pris Egyptius, & prenant pour lui toutes ses paroles, il en tire un bon augure, c'est pourquoi Homere dit, χαῖρε δὲ φήμῃ. Φήμη signifie ici *omen*.

12 *Et après que le heraut Peisenor.... lui eût mis dans les mains son sceptre*] Les Rois & les Princes portoient ordinairement leur sceptre quand ils alloient aux Assemblées, aux Conseils, & quand ils ne le portoient pas, ils avoient près d'eux des herauts qui le portoient & qui le leur mettoient entre les mains quand ils vouloient parler, parce qu'alors ils avoient besoin de cette marque de leur dignité. Il en étoit de même des Juges; ils n'avoient pas le sceptre quand ils étoient assis pour écouter les parties, mais quand ils se levoient pour aller aux opinions, ils le prenoient de la main des herauts. comme Homere nous l'a expliqué dans le liv. XVIII. de l'Iliade, Tom. III. p. 128. *Leurs sceptres sont entre les mains des herauts qui les tiennent près d'eux, & quand ils se levent l'un après l'autre pour aller aux opinions, ils prennent chacun de la main d'un heraut ces sceptres, caractere sacré de la Justice.* Il en est ici de même de Telemaque, il ne porte pas son sceptre, mais quand il va parler, il le prend de la main de son heraut.

13 *Un grand malheur, que dis-je? deux malheurs épouvantables*]

„ faire part, & je n'ai rien à vous proposer pour „ le public. C'est une affaire particuliere qui „ me regarde. [13] Un grand malheur, que dis- „ je ? deux malheurs épouvantables sont tombez „ en même temps sur ma maison. L'un, j'ai „ perdu mon pere, la gloire de nos jours, qui „ regnoit sur vous avec tant de bonté & de justi- „ ce, [14] que vous trouviez en lui bien moins un „ Maître qu'un pere plein de douceur ; [15] & „ l'autre, qui met le comble au premier, & qui „ va renverser mes Etats & me ruiner sans res- „ source ; une foule de Princes s'attachent à re- „ chercher ma mere sans son consentement, [16] & „ ce sont les principaux de mon Roïaume. Ils „ refusent tous de se retirer auprès de mon grand- „ pere

bles] C'est le sens de ces paroles, Telemaque commence d'abord par *κακὸν*, *un grand malheur*, & ensuite se reprenant, il dit, *δοιά*, *deux malheurs*. Ce discours est plein de force & d'adresse.

14 *Que vous trouviez en lui bien moins un Maître qu'un pere plein de douceur*] Car les Rois, qui sont seulement maîtres & qui ne sont pas peres, ne sont pas de bons Rois. Herodote semble avoir pris d'ici ce qu'il dit de Cambyse & de Cyrus. *Καμβύσης μὲν δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ. Cambyse étoit un maître, & Cyrus un pere.*

15 *Et l'autre, qui met le comble au premier*] Le Grec dit, *& l'autre qui est beaucoup plus grand.* Et j'ai vû des gens qui étoient choquez de cet endroit, comme s'il y avoit trop de dureté à Telemaque, de dire que les desordres de sa maison étoient un plus grand malheur que la mort de son pere. Mais c'est une délicatesse sans raison. Il est naturel qu'un fils perde son pere, c'est le cours de la nature, & ce malheur, quoi-que grand, est sans comparaison moindre pour un Prince, que de voir des étrangers s'emparer de sa maison, s'attacher à sa mere malgré elle, dissiper son bien, & vouloir le chasser du thrône.

16 *Et ce sont les principaux de mon Roïaume*] C'est-à-dire, de ceux qui devroient être les plus fidelles à Ulysse & à moi. Telemaque parle ainsi pour augmenter l'indignation du peuple, car de cent huit Poursuivans il n'y en avoit que douze d'Ithaque.

„ pere Icarius, [17] qui donneroit une grosse dot à „ sa fille, & l'accorderoit à celui d'entre eux „ qui lui seroit le plus agréable. Mais ils s'o- „ piniâtrent à demeurer chez moi, où ils égor- „ gent tous les jours mes bœufs, mes agneaux „ & mes chevres, font continuellement des fes- „ tins & épuisent mes celliers, [18] & tout mon „ bien se dissipe parce qu'il n'y a point ici d'hom- „ me comme Ulysse qui puisse éloigner ce fleau, „ & que je ne suis pas encore en état de m'y „ opposer, ([19] mais il viendra un jour que je „ leur paroîtrai terrible) [20] je n'ai pas encore „ appris à manier les armes. Certainement je „ me vengerois s'il étoit en mon pouvoir. Tout „ ce

17 *Qui donneroit une grosse dot à sa fille*] Car la premiere dot, qu'il lui avoit donnée en la mariant à Ulysse, devoit demeurer à son fils. Une femme donc en se remariant ne portoit point à son second mari le bien qu'elle avoit porté au premier dont elle avoit des enfans, à moins que ses enfans ne l'eussent maltraitée; cela me paroît remarquable.

18 *Et tout mon bien se dissipe*] Κατάνεται, c'est-à-dire, *se perd*, *se consume*, ἄνεται, ἔλλυται, ἀναλίσκεται.

19 *Mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible*] Il m'a paru qu'on a toûjours mal expliqué ce vers,

. . . . Ἦ καὶ ἔπειτα
Λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα.

Car on l'a expliqué, *& je suis encore foible.* Mais ce n'est point du tout là le sens. C'est une parenthese. Après que Telemaque a dit, *& que je ne suis pas encore en âge de m'y opposer*, il ajoute comme par une espece d'inspiration, *mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible.* Λευγαλέος signifie *foible*, *exposé aux injures*, mais il signifie aussi *terrible*, *pernicieux*, & il est ici dans cette derniere signification; le mot ἔπειτα seul le prouve. Cela donne beaucoup de force au discours de Telemaque, & est très-propre à encourager ses Sujets.

20 *Je n'ai pas encore appris à manier les armes*] Homere dit, *je n'ai pas encore appris la valeur.* Ce Poëte croyoit donc que la valeur s'apprenoit, & que c'est une Science comme toutes les autres vertus. C'est ce que Socrate a démontré. On

„ ce qui se passe ici ne peut être supporté, & ma
„ maison périt avec trop de honte. Concevez-
„ en donc enfin une juste indignation ; [21] res-
„ pectez les peuples voisins ; évitez leurs repro-
„ ches, & sur-tout redoutez la colere des Dieux,
„ de peur qu'irritez de tant d'actions indignes,
„ [22] ils n'en fassent tomber sur vos têtes la pu-
„ nition qu'elles meritent. Je vous en conjure
„ au nom de Jupiter Olympien, [23] & de The-
„ mis, qui préside aux Assemblées, & qui dissi-
„ pe ou fait réüssir tous les conseils & tous les
„ projets des hommes ; mes amis, opposez-vous
„ à ces injustices, & que je n'aye qu'à me livrer
„ tout entier à l'affliction que me cause la perte
„ de

On peut voir le Dialogue de Platon intitulé *Lachès* ou *de la valeur.*

21 *Respectez les peuples voisins ; évitez leurs reproches*] Car les peuples qui abandonnent leurs Princes, sont immanquablement regardez comme infames, par tous ceux qui apprennent leur lâcheté.

22 *Ils n'en fassent tomber sur vos têtes la punition qu'elles meritent*] Car Dieu ne punit pas seulement ceux qui commettent ces actions si indignes, mais encore ceux qui les voyent commettre & qui n'ont pas le courage de s'y opposer.

23 *Et de Themis qui preside aux Assemblées, & qui dissipe ou fait réüssir tous les conseils*] Il y a seulement dans le Grec, *& de Themis qui forme ou dissipe les assemblées des hommes.* Eustathe fait entendre qu'Homere parle ainsi par rapport à une coutume qu'on avoit alors de porter aux Assemblées une statuë de Themis, & de la remporter quand les Assemblées étoient finies. Et de cette maniere c'étoit Themis qui formoit les Assemblées & qui les congedioit. Mais outre que je n'ai vû nulle part aucun vestige de cette coutume, & que je ne croi pas qu'elle ait aucun fondement dans l'Antiquité, je suis persuadée qu'Homere dit ici quelque chose de plus profond & de plus utile. Assûrément il veut faire entendre qu'il n'y a que la Justice qui assûre les déliberations qu'on prend dans les Conseils, elle les fait réüssir quand elles sont justes, & elle les renverse & les dissipe quand elles sont opposées à ses Loix.

„ de mon pere. [24] Que si jamais le divin Ulysse avec un cœur ennemi vous a accablez de maux, vengez-vous en sur moi, je me livre à toute votre haine; excitez encore ces insolens & suivez leur exemple. [25] Il me seroit beaucoup plus avantageux que ce fût vous qui devorassiez mes biens & mes troupeaux & tout ce que j'ai de plus précieux; je pourrois au moins esperer que vous m'en dédommageriez un jour, car je n'aurois qu'à aller par toute la ville representer le tort qu'on m'auroit fait, & redemander mon bien jusqu'à ce qu'on m'eût rendu justice. Au lieu que presentement [26] vous me précipitez dans des maux qui sont sans remede.

Il

24. *Que si jamais le divin Ulysse avec un cœur ennemi vous a accablez de maux, vengez-vous en sur moi*] Les peuples ne peuvent sans injustice & sans impieté conserver du ressentiment, ni se venger des injustices de leur Roi légitime, beaucoup moins encore s'en venger sur son fils innocent; mais il faut qu'un Prince soit bien assuré que ses Sujets n'ont aucun sujet de se plaindre de son pere, pour oser reveiller ainsi leur ressentiment. & se livrer à toute leur haine, surtout dans le desordre qui regnoit à Ithaque. Il y a là beaucoup de grandeur & de confiance; cela confirme bien l'éloge qu'il a donné à Ulysse, qu'il étoit doux à ses peuples comme un pere à ses enfans.

25 *Il me seroit beaucoup plus avantageux que ce fût vous*] Telemaque prévient ici une réponse que ses Sujets pouvoient lui faire, *ce n'est pas nous qui dissipons votre bien.* Et il leur dit qu'il seroit plus avantageux pour lui qu'ils le dissipassent eux-mêmes, que de souffrir, comme ils font, que d'autres le dissipent, & il en donne une fort bonne raison.

26 *Vous me précipitez dans des maux sans remede*] Car comment retirer de tous ces Princes ce qu'ils auront devoré, consumé? il faut donc leur déclarer la Guerre. Mais comment le faire quand on est ruiné? L'Auteur du *Parallele* a si peu compris le sens de ces paroles de Telemaque, qu'il en tire occasion de se moquer d'Homere selon sa bonne coutume.

Il parle ainsi, animé par la colere, & le visage baigné de pleurs, [27] & il jette à terre son sceptre. Le peuple est rempli de compassion. Tous les Princes demeurent dans le silence sans oser répondre : Antinoüs fut le seul qui eut la hardiesse de repartir :

„ [28] Telemaque, qui témoignez dans vos dis-
„ cours tant de hauteur & tant d'audace, que ve-
„ nez-vous de dire pour nous deshonorer? Vous
„ voulez nous exposer à d'éternels reproches.
„ Ce ne sont point les Amans de la Reine vo-
„ tre mere qui sont cause de vos malheurs, [29]
„ c'est la Reine elle-même qui n'a recours qu'à
„ des artifices & à des subtilitez. Il y a déja
„ trois années entieres, & la quatrième va bien-
„ tôt

tume. *Dès le matin*, dit-il, *Telemaque sort après avoir chaussé ses beaux souliers : il assemble son Conseil où il représente que les Amans de sa mere mangent ses bœufs, ses moutons & ses chevres grasses ; qu'il ne se soucieroit pas que d'honnêtes gens, tels que sont ceux de son Conseil, les mangeassent, parce qu'il sait qu'ils les payeroient bien, ce qu'il ne peut pas esperer des Amans de sa mere. Et tout cela il le dit en pleurant.* N'est-ce pas là un judicieux Critique?

27 *Et il jette à terre son sceptre*] Pour mieux marquer son indignation, & comme pour dire qu'il ne se soucioit pas de regner sur des peuples qui trahissoient ses interêts, & qui n'avoient pas pour lui les sentimens qu'ils devoient avoir. Dans le 1. liv. de l'Iliade Achille dans son emportement contre Agamemnon, jette de même son sceptre, & j'en ai expliqué les raisons.

28 *Telemaque, qui témoignez dans vos discours tant de hauteur & tant d'audace*] Eustathe a pris ici le mot ὑψαγόρης pour un homme *qui exagere*. Mais je ne croi pas qu'Homere l'ait employé dans ce sens-là; car il n'est pas même vrai que Telemaque exagere. Il signifie, *qui parle avec hauteur & avec fierté*, & Antinoüs a égard à ce qu'il a dit, *qu'il viendra un jour qu'il leur paroitra terrible*, & cela confirme l'explication que j'ai donnée à ce vers.

29 *C'est la Reine elle-même*] Ce discours d'Antinoüs est le discours d'un insolent, à qui la passion ôte l'usage de la Rai-

„ tôt finir, [30] qu'elle élude toutes les poursuites
„ des Grecs. Elle nous amuse tous de belles
„ esperances; elle promet à chacun de nous en
„ envoyant messages sur messages, & elle pense
„ tout le contraire de ce qu'elle promet. Voici
„ le dernier tour dont elle s'est avisée: Elle s'est
„ mise à travailler dans son appartement [31] à
„ une toile très-fine & d'une immense grandeur,
„ & nous a dit à tous : *Jeunes Princes, qui me*
„ *poursuivez en mariage, puisque le divin Ulysse*
„ *n'est plus, attendez, je vous prie, & permet-*
„ *tez que je ne pense à mes nôces qu'après que*
„ *j'aurai achevé cette toile que j'ai commencée;*
„ *il ne faut pas que tout mon ouvrage soit perdu.*
„ [32] *Je*

Raison. Comment Penelope peut-elle être cause de tous ses desordres? parce qu'elle refuse de se remarier, les Princes sont-ils en droit de vivre à discretion chez elle & de la ruiner?

30 *Qu'elle élude toutes les poursuites des Grecs*] J'ai tâché de rendre toute la force de ce mot ἀτέμβει θυμὸν; ἀτέμβειν signifie proprement *priver*. Au reste ce discours d'Antinoüs ne fait qu'augmenter l'amour & la reconnoissance que Telemaque a pour sa mere. Car quelle sagesse dans cette conduite, & quelle amour Penelope ne marque-t elle pas à son fils & à son mari?

31 *A une toile très-fine & d'une immense grandeur*] La finesse & la grandeur marquent le grand travail, & par consequent la longueur du temps que cet ouvrage demandoit. Au reste j'ai conservé ici le mot de *toile*, parce que notre Langue l'a consacré à cette histoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a même fait un proverbe. Je me contente d'avertir que φᾶρος n'est point une toile, mais un *voile*, une de ces riches étoffes dont les Princesses & les grandes Dames faisoient provision, & qu'elles prodiguoient dans les funerailles des personnes qui leur étoient cheres, c'est pourquoi Andromaque dans la frayeur qu'elle a que le corps de son mari ne soit déchiré sur le rivage & en proye à la corruption, dit: *Helas! à quoi nous servent tant de riches & belles étoffes que nous avons dans le Palais & qui sont l'ouvrage de mes femmes!* A la fin du Livre XXII. Tom. III. p. 265.

32 *Je la prépare pour les funerailles de Laërte*] Quoi-que ce ne

„ [32] *Je la prépare pour les funerailles de Laërte,*
„ *quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort,*
„ [33] *afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne*
„ *me faire des reproches si j'avois laissé sans drap*
„ *mortuaire fait de ma main, un homme si cher*
„ *& qui possedoit tant de biens.* C'est ainsi qu'el-
„ le parla, & nous nous laissâmes amuser par
„ ses paroles. Le jour elle travailloit avec beau-
„ coup d'assiduité, mais la nuit, dès que les
„ torches étoient allumées, elle défaisoit ce
„ qu'elle avoit fait le jour. Cette ruse nous a
„ été cachée trois ans entiers : mais enfin la
„ quatrième année étant venuë & presque finie,
„ [34] une de ses femmes, qui étoit de la confi-
„ den-

ne soit ici qu'un prétexte, & que Penelope ne cherche qu'à amuser ses amans par un ouvrage qu'elle a dessein de ne pas finir, cela n'empêche pas que ce choix ne lui fasse honneur & ne marque sa grande sagesse, d'avoir préferé à tout autre amusement une occupation convenable & pieuse. C'étoit la coutume des Princesses & de toutes les Dames vertueuses & appliquées à leurs devoirs, de faire des étoffes pour l'usage de leur maison, & pour avoir de quoi honorer les funerailles des personnes qui leur étoient cheres.

33 *Afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, si j'avois laissé sans drap mortuaire*] C'étoit sans doute une partie de la pieté des femmes de faire de leurs propres mains des étoffes pour honorer les funerailles de leurs peres, de leurs beauperes, de leurs maris, & celles qui y manquoient étoient exposées aux reproches des autres. La décence & le grand sens des paroles de Penelope n'ont pas empêché l'Auteur du Parallele de s'en moquer. *Penelope*, dit-il, *disoit à ses amans qu'ils attendissent qu'elle eût achevé sa toile, dont elle vouloit faire un drap pour ensevelir son pere, ne voulant pas que ses voisines lui reprochassent qu'un homme aussi riche que son pere n'eût pas un drap pour l'ensevelir.* Quelle misere, quelle pauvreté!

34 *Une de ses femmes, qui étoit de la confidence, nous a avertis*] Homere prépare déja le Lecteur à ce qu'il lui apprendra enfin du mauvais commerce que les Poursuivans avoient avec les femmes de Penelope, & du châtiment qu'Ulysse en fit.

„ dence, nous a avertis de ce complot; nous-„ mêmes nous l'avons ſurpriſe comme elle dé-„ faiſoit cet ouvrage admirable, & nous l'avons „ forcée malgré elle de l'achever. Voici donc „ la réponſe que tous ſes Pourſuivans vous font „ par ma bouche, afin que ni vous ni aucun des „ Grecs n'en prétendiez cauſe d'ignorance : Ren-„ voyez votre mere, [35] & obligez-la à ſe décla-„ rer en faveur de celui que ſon pere choiſira & „ qu'elle trouvera le plus aimable. Que ſi elle „ prétend nous amuſer ici, & nous faire languir „ encore long-temps, juſqu'à ce qu'elle ait mis „ en œuvre toutes les inſtructions que Minerve „ lui a données, en lui enſeignant tant de beaux „ ouvrages, en ornant ſon ame de tant de ſa-„ geſſe & de vertu, & en lui inſpirant des fineſ-„ ſes qui ne ſont jamais venuës dans l'eſprit „ des

35 *Et obligez-la à ſe déclarer en faveur de celui que ſon pere choiſira & qu'elle trouvera le plus aimable*] Homere joint fort bien l'autorité du pere avec le conſentement de la fille. Icarius n'auroit pas marié Penelope ſans ſon conſentement, & Penelope étoit trop ſage pour ſe remarier ſans l'autorité de ſon pere.

36 *Tandis qu'elle perſiſtera dans le deſſein que les Dieux lui ont inſpiré*] Ils reconnoiſſent que ce ſont les Dieux qui ont inſpiré ce deſſein à Penelope, ils ſont donc de leur propre aveu des impies de s'y oppoſer. Tous ces traits meritent d'être remarquez, car ils font beaucoup pour la beauté & la juſteſſe des caracteres.

37 *Il eſt vrai que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achevera de vous ruiner*] Antinoüs veut inſinuër par là à Telemaque que Penelope ne tient pas cette conduite par amour pour Ulyſſe & pour lui, mais par vanité, pour s'acquerir un renom par cette longue reſiſtance, & qu'elle ſacrifie à cette vanité toute la fortune de ſon fils.

38 *Que Penelope n'ait donné la main à celui qui lui ſera le plus agréable*] Voici un de ces paſſages qui ont un ſens prophetique, qui n'eſt pas celui de l'Auteur, & ces paſſages font un veritable plaiſir au Lecteur inſtruit. Il arrivera que les Pourſuivans ne ſortiront veritablement du Palais qu'a-près

„ des femmes les plus celebres, de Tyro, d'Alc-
„ mene & de la belle Mycene, car aucune de
„ ces Princesses n'a eû les ruses de Penelope,
„ elle prend là un parti qui ne vous est pas fort
„ avantageux, car nous consumerons ici tout
„ votre bien, [36] tandis qu'elle persistera dans le
„ dessein que les Dieux lui ont inspiré. [37] Il est
„ vrai que par cette conduite elle acquerra beau-
„ coup de gloire, mais elle achevera de vous
„ ruiner, car pour nous, nous n'irons vaquer à
„ aucune de nos affaires, & nous ne desempare-
„ rons point d'ici, [38] que Penelope n'ait donné
„ la main à celui qui lui sera le plus agreable.

Le sage Telemaque répondit: „ [39] Antinoüs,
„ il n'est pas possible que je fasse sortir par for-
„ ce de mon Palais [40] celle qui m'a donné le
„ jour & qui m'a nourri elle-même. Peut-être
„ que

près que Penelope sera mariée à celui qui lui sera le plus agréable, car leurs cadavres ne seront emportez qu'après que Penelope sera réünie à son cher Ulysse. *Remarquez*, dit Eustathe, *cet augure enveloppé, caché.* *Σημείωσαι δ' ἐν τούτοις φήμην ἐσχηματισμένην*, &c. Et il ajoute, *ἐπαινετέος οὖν καὶ τῶν τοιούτων ὁ ἀστειότατος ποιητής. Ce Poëte très-gracieux merite d'être loué encore par ces endroits.* Il y en a un semblable dans le IX. Liv. de l'Iliade. On peut voir là ma Remarque Tom. II. pag. 123. Not. 129.

39 *Antinoüs, il n'est pas possible*] Eustathe a fort bien senti que cette réponse de Telemaque est serrée, concise & pleine de force.

40 *Celle qui m'a donné le jour, & qui m'a nourri elle-même*] Telemaque témoigne ici sa reconnoissance à sa mere, non seulement de ce qu'elle lui a donné la naissance, mais encore de ce qu'elle l'a nourri, c'est à dire allaité, car les femmes, & sur-tout les Princesses & les Reines, avoient déja commencé à se soulager de ce penible devoir que la Nature semble imposer, & à donner leurs enfans à des nourrices, ce qu'Eustathe appelle fort ingenieusement *une sorte d'exposition.* Nous en voyons des exemples frequents dans l'Ecriture sainte; Ulysse même avoit été allaité par Euryclée. Penelope n'avoit pas imité cette délicatesse, elle avoit nourri son fils.

„ que mon pere vit dans une terre étrangere,
„ peut-être aussi qu'il ne vit plus: [41] suis-je en
„ état de rendre à Icarius toutes ses richesses,
„ comme il faudra le faire necessairement, si je
„ renvoye ma mere sans autre raison que ma vo-
„ lon-

41 *Suis-je en état de rendre à Icarius toutes ses richesses, comme il faudra le faire necessairement si je renvoye ma mere sans autre raison que ma volonté*] C'est à mon avis le veritable sens de ce passage. Il paroît que telle étoit la coutume de ces temps-là. Un fils qui chassoit sa mere de chez lui contre droit & raison, étoit obligé de lui rendre sa dot & tout ce qu'elle avoit apporté à son mari, car il étoit bien juste que cette ingratitude fût punie. Mais si la mere se retiroit d'elle-même pour se remarier, ou autrement, tout le bien qu'elle avoit eû en mariage, demeuroit à son fils qui étoit son heritier legitime. Malgré cet usage, un scrupule très-mal fondé a donné fort mal-à-propos la torture à ces deux vers. Eustathe rapporte qu'il y a eû des Critiques qui se sont imaginé que cette raison de Telemaque, que s'il renvoyoit sa mere, il faudroit rendre à Icarius tous les biens qu'il avoit donnez à sa fille en la mariant, marque un interêt trop sordide, & jette sur ce Prince une note d'avarice qu'il est bon de lui épargner, & pour en venir à bout, ils ont ponctué autrement ce passage:

.... Κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειν,
Ἰκαρίῳ αἴκ' αὐτὸς ἑκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω.

Et par cette ponctuation ils lui ont donné un sens très-different, car ils ont prétendu que ce πόλλ' ἀποτίνειν ne doit pas s'entendre des richesses, mais des peines que la Justice divine impose aux méchans: ils veulent donc qu'on traduise; *Quel malheur pour moi de payer à la Justice Divine tout ce que je lui devrois, si je renvoyois volontairement ma mere à son pere Icarius?* Mais encore une fois ce sens est insoûtenable, & n'est fondé que sur un scrupule très-faux. Quand Telemaque dit que s'il renvoyoit sa mere, il faudroit lui rendre sa dot, il ne parle pas ainsi par avarice, mais il prend les Poursuivans par leur foible pour les refroidir, car ces Princes recherchant Penelope plus pour ses richesses que pour sa beauté, n'auroient plus tant d'empressement s'ils voyoient qu'il la renvoyât, car il ne pourroit la renvoyer qu'à son pere Icarius, & en la renvoyant il seroit obligé de lui rendre tous les biens qu'elle avoit apportez. Ce qui n'étoit nullement l'intention des Poursuivans, ils vouloient
que

„ lonté? mon pere enfin de retour ne manque-
„ roit pas de m'en punir. Et quand je n'aurois
„ rien à craindre de sa part, me mettrois-je à
„ couvert des vengeances des Dieux, [42] après
„ que ma mere chassée de ma maison auroit in-
„ voqué

que Telemaque l'obligeât de se retirer chez son pere, afin que cette Princesse, plûtôt que de se resoudre à retourner chez lui, se déterminât enfin à se donner à l'un d'eux, & ils n'avoient garde de vouloir qu'on rendît à Icarius la dot qu'il avoit donnée, car ils savoient bien qu'il ne la rendroit point à un second mari qu'elle auroit épousé par force & sans son consentement. Il y a dans ce passage plus de finesse que ces Anciens n'ont crû. Je pourrois ajouter d'autres raisons, mais celles-là suffisent.

42 *Après que ma mere chassée de ma maison auroit invoque les redoutables Furies*] Nous avons vû dans le IX. Livre de l'Iliade Tom. II. pag. 109. que Phœnix dit *que son pere fit contre lui les plus noires imprécations & qu'il invoqua les terribles Furies.* Dans le même livre pag. 120. nous avons vû *que la Furie qui erre dans les airs & qui a toujours un cœur implacable & sanguinaire, entendit du fond des Enfers les imprécations qu'Althée avoit faites contre son fils Meleagre.* Et enfin nous avons vû encore dans le XXI. liv. Tom. III. pag. 219. que Pallas après avoir renversé Mars sous une pierre qu'elle lui avoit jetté, lui dit: *Les Furies vengeresses ont donc executé les imprécations que ta mere a proferées contre toi.* Tous ces passages font voir que les Payens ont eû une si grande idée de l'honneur & du respect que les enfans doivent à leurs peres & meres, qu'ils croyoient que les Furies étoient particulierement commises pour punir les enfans qui manquoient à ce respect, & pour accomplir les imprécations que ces peres offensez auroient faites contre eux. Cette idée est grande & bien capable d'imprimer de l'horreur aux enfans. Car qu'y a-t-il de plus terrible que d'être la proye des Furies? C'est dans ce sens qu'Iris dit à Neptune dans le XV. liv. de l'Iliade Tom. II. pag. 358. *Vous n'ignorez pas que les noires Furies suivent toujours les ainez, pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Car les aînez sont respectables aux cadets comme les peres. On peut voir là la Remarque 24. Telemaque veut donc se mettre à couvert d'un pareil malheur.

„ voqué les redoutables Furies ; & pourrois-je „ éviter l'indignation de tous les hommes qui „ s'éleveroient contre moi ? Jamais un ordre „ si injuste & si cruel ne sortira de ma bouche. „ Si vous en êtes fâchez, & que vous soyez si „ rebutez de la conduite de ma mere, [43] sortez „ de mon Palais, allez ailleurs faire des fêtes „ en vous traitant tour à tour à vos dépens cha- „ cun dans vos maisons. Que si vous trouvez „ plus utile & plus expedient pour vous de con- „ sumer impunément le bien d'un seul, ache- „ vez; j'invoquerai les Dieux immortels, & je „ les prierai qu'ils fassent changer la fortune „ des méchans, & que vous perissiez tous dans „ ce Palais, sans que votre mort soit jamais „ vengée.

Ainsi

43 *Sortez de mon Palais, allez ailleurs*] Telemaque repete ici sept vers qu'il a déja dits dans le premier Livre, & il n'y change pas un mot. Homere ne s'amuse pas à changer ce qu'il a bien dit une fois. Il seroit à desirer que son exemple nous donnât le courage de repeter à propos ce qui a deja été bien dit à propos; mais la délicatesse trop superbe de nos oreilles ne s'accommodera jamais de ces redites dont elle est si blessée, & il faut obéïr à ce goût.

44 *Ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Poursuivans & leur prédisent la mort*] Pour s'appercevoir que ces aigles marquent par leurs regards les têtes de chacun de ces Princes, il faut, comme dit fort bien Eustathe, l'œil de la Muse même, mais voilà le merveilleux, & puisque la Muse le voit, il faut l'en croire.

45 *Car après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou*] Eustathe nous avertit qu'il y avoit des gens qui faisant violence à ce texte, lui donnoient cette explication très-incroïable. *Car après avoir ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou des Poursuivans*, comme si ces aigles se fussent rabatus sur ces Princes, & leur eussent déchiré le visage & le cou avec leurs serres. Mais cela est trop éloigné de la vraisemblance, & le premier sens est le seul naturel. Jamblique dit même qu'il a vû de ces oiseaux qui se déchirent eux-mêmes pour prédire des choses qui doivent arriver.

46 A

Ainsi parla Telemaque; en même tems Jupiter fait partir du sommet de la montagne deux aigles qui s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en se tenant toûjours l'un près de l'autre; mais dès qu'ils sont arrivez au-dessus de l'Assemblée où l'on entendoit un bruit confus, alors faisant plusieurs tours & battant des aîles, [44] ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Poursuivans, & leur prédisent la mort. [45] Car après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou, ils prennent leur vol [46] à droite, & traversant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plûtôt apperçû ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur; [47] car ils prévoïoient ce qui devoit s'accomplir. Le

46 *A droite*] C'est à dire, du côté de l'Orient qui étoit le côté heureux.

47 *Car ils prevoïoient ce qui devoit s'accomplir*] Comme on n'est pas aujourd'hui si éclairé sur le vol des oiseaux, & que bien des gens n'entendront pas comment ces deux aigles marquent ce qui doit arriver, je croi qu'il n'est pas inutile d'en donner ici une explication circonstanciée. *Les deux aigles*, sont Ulysse & Telemaque. *Jupiter les fait partir*, car ils sont tous deux inspirez & conduits par ce Dieu. *Ils viennent de la montagne*, car ils viennent tous deux de leur maison de campagne où ils ont tout concerté. *D'abord ils ne font que planer*, car d'abord ils ne font pas grand bruit & paroissent tranquilles. *Ils se trouvent toujours l'un près de l'autre*, car le pere & le fils se soutiennent & courent au même but. *Mais lorsqu'ils sont arrivez au dessus de l'Assemblée*, dès qu'Ulysse & son fils sont arrivez dans la sale où les Poursuivans sont à table, alors ils font un grand bruit, & par les regards ils marquent les têtes des Poursuivans, car ils les tuent les uns après les autres. *Après s'être ensanglanté la tête & le cou*; car ils immolent à leur ressentiment ceux de leurs Sujets qui étoient coupables, & pour des Princes c'est se dechirer & se saigner eux-mêmes que d'immoler leurs Sujets; *Ils traversent la Ville & regagnent leur aire*, car après cette terrible execution, ils vont à la

Le fils de Mastor, le vieillard Halitherse, qui surpassoit en expérience tous ceux de son âge pour discerner les oiseaux & pour expliquer leurs présages, prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence:

„ Peuples d'Ithaque, écoutez ce que j'ai à „ vous annoncer ; Je m'adresse sur-tout aux „ Poursuivans de Penelope, car c'est particu- „ lierement sur leur tête que va tomber ce mal- „ heur. Ulysse ne sera pas encore long-temps „ éloigné de ses amis, il est quelque part près „ d'ici & porte à tous ces Princes une mort „ certaine ; mais ils ne sont pas les seuls, [48] plu- „ sieurs d'entre nous qui habitons la haute vil- „ le d'Ithaque, nous sommes menacez du mê- „ me sort. Avant donc qu'il tombe sur nos „ têtes, [49] prenons ensemble des mesures pour „ l'éviter. Que ces Princes changent de con- „ duite, ils gagneront infiniment à prendre bien- „ tôt

maison de campagne de Laërte, où ils sont chez eux. Voilà l'explication naturelle de ce prodige qui est très-ingenieux. Grotius trouve que cet augure ressemble fort au songe du grand Pannetier, qui songea qu'il portoit sur sa tête trois corbeilles de farine, que dans celle qui étoit au dessus il y avoit toutes sortes de pains & de pâtisseries, & que les oiseaux des Cieux venoient en manger. *Genes. XL. 16. 17.* Comme dans ce songe ces oiseaux présagent la mort du grand Pannetier en allant manger le pain qu'il portoit sur sa tête, de même dans Homere ces aigles présagent la mort des Princes, en marquant leurs têtes par leurs regards. C'est peut-être sur un passage comme celui-ci & autres semblables, qu'on a fondé la science de la divination par le vol des oiseaux.

48 *Plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous sommes menacez du même sort*] Halitherse fait bien qu'il n'a rien fait contre Ulysse, mais pour mieux persuader la verité qu'il annonce, il se met du nombre de ceux qui sont menacez. Cela est plus fort. Si Halitherse craint pour lui, que ne doivent pas faire les autres?

49 *Pre-*

„ tôt ce parti. Car ce n'eſt point au hazard & „ ſans expérience que je leur prédis ces mal- „ heurs, c'eſt avec une certitude entiere fondée „ ſur une ſcience qui ne trompe point. Et je „ vous dis que tout ce que j'avois prédit à Ulyſ- „ ſe [50] lorſque les Grecs monterent à Ilion, & „ qu'il s'embarqua avec eux, eſt arrivé de point „ en point. [51] Je lui avois prédit qu'il ſouffri- „ roit des maux ſans nombre, qu'il perdroit „ tous ſes Compagnons, & que la vingtième „ année il arriveroit dans ſa Patrie inconnu à „ tout le monde. Voici la vingtiéme année, & „ l'évenement va achever de juſtifier ma prédic- „ tion.

Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit en ſe moquant de ſes menaces: „ Vieillard, reti- „ re-toi, va dans ta maiſon faire tes prédic- „ tions à tes enfans, de peur qu'il ne leur arri- „ ve quelque choſe de funeſte. Je ſuis plus ca-

„ pa-

49 *Prenons enſemble des meſures pour l'éviter*] Voici donc un prophete qui eſt perſuadé qu'on peut éviter les maux dont on eſt menacé, & que Dieu a déclarez par des ſignes certains & indubitables, & qu'on n'a qu'à changer de conduite pour changer les decrets du Ciel. Cela s'accorde fort bien avec la ſaine Théologie.

50 *Lorſque les Grecs monterent à Ilion*] Je croi avoir remarqué ailleurs qu'on diſoit *monter* de tous les voyages qu'on faiſoit vers le Levant, parce qu'on regardoit les parties Orientales du Monde comme les plus élevées.

51 *Je lui avois prédit*] Dans ces deux vers & demi Halitherſe remet devant les yeux tout le ſujet de l'Odyſſée. Homere inſinuë par là fort adroitement que ce ſujet n'eſt pas un ſujet feint, mais une hiſtoire très-veritable, puiſque tout ce qui arrive à Ulyſſe avoit été prédit même avant le départ des Grecs. Cela eſt dit ſi naturellement & avec tant de vraiſemblance, qu'il eſt preſque impoſſible de n'y être pas trompé.

„ pable que toi de prophetiser & d'expliquer ce
„ prétendu prodige. [52] On voit tous les jours
„ une infinité d'oiseaux voler sous la voute des
„ Cieux, & ils ne sont pas tous porteurs de pré-
„ sages. Je te dis, moi, qu'Ulysse est mort
„ loin de ses Etats, & plût aux Dieux que tu
„ fusses peri avec lui, tu ne viendrois pas nous
„ débiter ici tes belles propheties, [53] & tu n'ex-
„ citerois pas contre nous Telemaque déja assez
„ irrité, [54] & cela pour quelque present que tu
„ esperes qu'il te fera pour recompenser ton zè-
„ le.

52 *On voit tous les jours une infinité d'oiseaux voler sous la voute des Cieux, & ils ne sont pas tous porteurs de presages*] Eurymaque n'ose pas nier & détruire tous les augures, tous les presages qui se tiroient du vol des oiseaux, car cet Art étoit trop généralement reçu & trop accredité, & il avoit vû même que toute l'Assemblée avoit été frappée du prodige qui venoit d'arriver, *les Grecs n'eurent pas plûtôt apperçu ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur.* Que fait-il donc? il se jette sur le general; il y a une infinité d'oiseaux qui volent sur nos têtes sans rien signifier. Oui: mais est-il bien ordinaire de voir deux aigles, & de leur voir faire tout ce qu'ils font ici? Ce qu'ils font d'extraordinaire n'est-ce pas une marque sûre de leur mission? Il est bon de remarquer qu'Homere est si religieux, qu'il appuie & confirme toûjours la Religion reçuë. Dans le XII. Liv. de l'Iliade Tom. II. p. 239. Hector pour éluder la prédiction que Polydamas tiroit de cet aigle, qui venant à paroître tout à coup, tenant en ses serres un dragon épouventable, jettoit la frayeur dans tous les esprits, lui dit: *Vous nous exhortez d'obéir à des oiseaux, qui d'une aile inconstante & legere fendent les airs, à des oiseaux dont je ne fais nul compte, &c.* Mais la suite justifie Polydamas. Il en est de même ici. Sophocle, qui est le plus grand imitateur d'Homere, se sert de la même adresse pour confirmer les oracles & les augures. Dans l'OEdipe Jocaste, pour consoler ce malheureux Prince, lui dit: *Sachez que les hommes n'ont nullement l'art de prophetiser, & je vais vous en donner des preuves.* Et ces preuves ne font que confirmer la verité des propheties qu'elle veut nier. Quand elle dit ensui-
te

„ le. Mais j'ai une chose à te dire, & qui ne „ manquera pas d'arriver, c'est que si en te servant des vieux tours que ton grand âge t'a appris, tu surprends la jeunesse du Prince pour „ l'irriter contre nous, tu ne feras qu'augmenter ses maux, & tu ne viendras nullement à „ bout de tes pernicieux desseins, nous nous „ vengerons si cruellement de toi, que tu en „ conserveras long-tems une douleur cuisante. „ Le seul conseil que je puis donner à Telemaque, c'est d'obliger la Reine sa mere à se „ reti-

te pour se moquer, *oracles des Dieux qu'êtes vous devenus?* Ils sont devenus veritables. Et quand OEdipe lui-même dit : *Qui voudra desormais se donner la peine d'écouter la voix des oiseaux!* Il le dit quand ce qu'on lui rapporte fait voir que tout ce qui lui avoit été prédit, étoit accompli, & je ne saurois mieux finir cette Remarque que par cette reflexion que je tire de celles de M. Dacier sur cette Piéce. *Tout ce que ces Poetes font dire contre les oracles & les augures, est une leçon excellente qu'ils donnent aux hommes de respecter tout ce qui vient de Dieu, lors même qu'ils ne peuvent le comprendre, & qu'il paroît le plus opposé à ce qu'ils voyent devant leurs yeux. On voit tous les jours que les libertins voulant nier & combattre la Religion, ne font que la prouver & la confirmer.*

53 *Et tu n'exciterois pas contre nous*] Ἀνιέναι, ἀνιέναι est un terme de chasse qui se dit proprement quand on découple les chiens pour les lâcher sur la bête.

54 *Et cela pour quelque présent que tu esperes qu'il te fera pour recompenser ton zèle*] Eurymaque veut décrier la prophetie d'Halitherse, en faisant soupçonner qu'il est gagné par Telemaque, & que c'est un homme qui ne parle que par interêt. Et cela fondé sur ce qu'il y avoit souvent de ces sortes de Prophetes à qui les presens ouvroient la bouche, c'est pourquoi le Roi de Moab offroit tant de presens à Balaam, pour le porter à maudire le Peuple d'Israël. Mais les veritables Prophetes disent aux Princes qui veulent les corrompre & les porter à leur prédire des choses agréables, ce que Daniel dit au Roi Baltazar, *Gardez vos présens & les donnez à d'autres, je vous lirai cette écriture, & vous en donnerai l'explication.* Dan. Chap. V. vers. 17.

„ retirer chez ſon pere ; [55] là ſes parens auront
„ ſoin de lui faire des nôces magnifiques, & de
„ lui préparer des preſens qui répondront à la
„ tendreſſe qu'ils ont pour elle. Car je ne pen-
„ ſe pas que les Grecs renoncent à leur pour-
„ ſuite, [56] quelque difficile qu'elle ſoit ; nous
„ ne craignons ici perſonne, non pas même
„ Telemaque, tout grand harangueur qu'il eſt,
„ & nous nous mettons peu en peine de la pro-
„ phetie que tu viens nous conter, qui ne ſera
„ jamais accomplie, & qui ne fait que te rendre
„ plus odieux. Nous continuerons de conſu-
„ mer les biens d'Ulyſſe, [57] & jamais ce deſor-
„ dre ne ceſſera [58] tandis qu'elle amuſera les
„ Grecs en differant ſon mariage. Tous tant
„ que nous ſommes ici de rivaux, nous atten-
„ drons ſans nous rebuter, & nous diſputerons
„ la Reine [59] à cauſe de ſa vertu, qui nous em-
„ pêche de penſer aux autres partis auxquels
„ nous pourrions prétendre.

„ Le prudent Telemaque prenant la parole, répondit: „ Eurymaque, & vous tous, fiers

„ Pour-

55 *Là ſes parens auront ſoin de lui faire des nôces magnifiques & de lui preparer des preſens*] J'ai expliqué ce paſſage dans le premier Livre. Eurymaque a bien ſenti la fineſſe cachée dans ce que Telemaque vient de leur dire: *Suis-je en état de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes?* C'eſt pourquoi il répond, *Renvoyez votre mere à ſon pere, qui lui fera des preſens, &c.* comme s'il diſoit, ce n'eſt point notre intention que vous rendiez à Icarius tout le bien que ſa fille a apporté à Ulyſſe, gardez-le; celui qu'elle choiſira la prendra avec les preſens que ſon pere lui fera, nous n'en demandons pas davantage.

56 *Quelque difficile qu'elle ſoit*] Il appelle leur pourſuite difficile, parce qu'elle ne finiſſoit point: il y avoit près de quatre ans qu'ils recherchoient cette Princeſſe, & ils n'étoient pas plus avancez que le premier jour.

57 *Et jamais ce deſordre ne ceſſera*] Il y a dans le texte, οὐδέποτ' ἶσα ἔσονται, Euſtathe l'a expliqué, *& jamais leurs biens*

„ Poursuivans de la Reine ma mere, je ne „ vous fais plus la priere que je vous ai faite, „ je ne vous en parle plus, les Dieux & tous „ les Grecs savent ce qui se passe & cela suffit. „ Donnez-moi seulement un vaisseau avec „ vingt rameurs qui me menent de côté & „ d'autre sur la vaste mer. J'ai resolu d'aller à „ Sparte & à Pylos chercher si je ne découvri- „ rai point quelque chose des avantures de mon „ pere, qui est absent depuis tant d'années; si „ je ne pourrai rien apprendre sur son retour; „ si quelque mortel pourra me dire ce qu'il est „ devenu; ou si la fille de Jupiter, la Renom- „ mée, qui plus que toute autre Déesse fait „ voler la gloire des hommes dans tout l'Uni- „ vers, ne m'en donnera point quelque nouvel- „ le. Si je suis assez heureux pour entendre „ dire qu'il est en vie & en état de revenir, j'at- „ tendrai la confirmation de cette bonne nouvel- „ le une année entiere avec toute l'inquietude „ d'une attente toûjours douteuse. Mais si „ j'apprends qu'il ne vit plus, & qu'il ne jouït

„ plus

biens ne seront égaux, pour dire qu'ils diminueront toûjours davantage, car il est bien sûr qu'ils n'augmenteront pas. Mais je trouve cela froid. Eurymaque dit, *& jamais les choses ne seront égales*, pour dire, *jamais l'ordre ne sera rétabli*. Car l'ordre est designé par l'égalité, qui fait que chacun a ce qui lui appartient.

58 *Tandis qu'elle amusera les Grecs en differant son mariage*] L'expression est remarquable, ὄφρα διατρίβησιν Ἀχαιοὺς ὃν γάμον. Διατρίβειν signifie proprement *se divertir*, *jouer*, dit Hesychius. Mais dans Homere il signifie *retarder*, *traîner*, *differer*. Et, ce qu'il y a de singulier, il le met avec l'accusatif de la chose & celui de la personne.

59 *A cause de sa vertu*] Eurymaque veut toûjours effacer de l'esprit de Telemaque le soupçon qu'ils ne poursuivent la Reine que pour ses richesses & pour le dépouiller des biens qu'elle a apportez à son pere. Il tâche de lui persuader que ce n'est que pour sa vertu.

„ plus de la lumiere du Soleil, je reviendrai dans ma
„ chere Patrie, je lui éleverai un superbe tom-
„ beau, je lui ferai des funerailles magnifiques,
„ & j'obligerai ma mere à choisir un mari.

Après qu'il eut parlé de la sorte, il s'assit, [60] & Mentor se leva: c'étoit un des plus fidelles amis d'Ulysse, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le soin de toute sa maison, [61] afin qu'il la conduisît sous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes qui faisoient connoître sa grande sagesse:

„ Ecoutez-moi, Peuples d'Ithaque, [62] qui est
„ le Roi qui desormais voudra être moderé,
„ clement & juste? qui est celui au contraire
„ qui ne sera pas dur, emporté, violent, & qui
„ ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injusti-
„ ces? lorsque nous voyons que parmi tant de
„ peuples qui étoient soumis au divin Ulysse,
„ & qui ont toûjours trouvé en lui un pere
„ plein de douceur, il n'y a pas un seul homme

„ qui

60 *Et Mentor se leva: c'étoit un des plus fidelles amis d'Ulysse*] Ce Mentor est un des amis d'Homere qui l'a placé ici par reconnoissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçû chez ce Mentor, qui eut de lui tous les soins imaginables.

61 *Afin qu'il la conduisît sous les ordres du bon Laërte*] Πείθεσθαί τε γέροντι, *pour obéir au vieillard.* C'est à dire à Laërte. Ulysse en partant pour Troye, laisse la conduite de sa maison à Mentor; toute la maison doit obéir à cet ami fidelle, mais cet ami fidelle est sous les ordres de Laërte. Il y a là une grande bienséance, & Homere ne perd aucune occasion d'enseigner aux enfans l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs peres, & les égards qu'ils sont obligez de conserver toûjours pour eux.

62 *Qui est le Roi qui voudra desormais être moderé, clement & juste?*] Ce discours de Mentor est très-fort & très-digne d'un homme plein d'affection pour son maître. Si les Sujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roi que

pour

„ qui se souvienne de lui & qui n'ait oublié ses „ bienfaits. Je n'en veux point ici aux fiers „ Poursuivans qui commettent dans ce Palais „ toutes sortes de violences par la corruption & „ la dépravation de leur esprit, car c'est au pe- „ ril de leur tête qu'ils dissipent les biens d'U- „ lysse, quoi-qu'ils esperent qu'ils ne le verront „ jamais de retour. Mais je suis veritablement „ indigné contre son peuple, de voir que vous „ vous tenez tous dans un honteux silence, & „ que vous n'avez pas le courage de vous oppo- „ ser, au moins par vos paroles, aux injustices „ de ses ennemis, quoi-que vous soyez en très- „ grand nombre, & qu'ils soient bien moins „ forts que vous.

[63] Leocrite, fils d'Evenor, lui répondit: „ Imprudent, insensé Mentor, que venez-vous „ de dire pour nous exciter à nous opposer à „ tant de desordres? Il n'est pas facile de com- „ battre contre des gens qui sont toûjours à ta- „ ble,

pour un méchant, où est le Prince qui voudra être clement & juste? Les méchans Sujets ne meritent pas de bons Rois. Mais c'est parler en homme, car rien ne peut dispenser les Rois de la justice qu'ils doivent à leurs Peuples, ni les Peuples de l'amour, de la fidelité & du respect qu'ils doivent à leurs Rois.

63 *Leocrite, fils d'Evenor, lui répondit*] Ce Leocrite étoit un des principaux d'Ithaque & un des Poursuivans. Il veut justifier le peuple des reproches que Mentor lui a faits de ce qu'il ne s'opposoit pas aux desordres & aux violences des Poursuivans. Et toute la force de son raisonnement roule sur ce que des gens qui sont toûjours ensemble à table, sont capables de résister à un plus grand nombre qui vient les attaquer, car outre que le vin donne des forces, ils combattent dans un lieu avantageux, & maîtres des avenuës, ils s'en servent comme de défilez. Voilà une méchante raison à mon avis, & c'est le langage d'un poltron, mais son but est d'intimider le peuple encore davantage & de le contenir.

„ ble, quoi-que vous soyez en plus grand „ nombre qu'eux. Si Ulysse lui même surve- „ noit au milieu de ces festins, & qu'il entre- „ prît de chasser de son Palais ces fiers Pour- „ suivans, la Reine sa femme ne se rejouïroit „ pas long tems de ce retour si desiré, elle le „ verroit bientôt perir à ses yeux, parce que, „ quoi-que superieur en nombre, il combattroit „ avec desavantage. Vous avez donc parlé „ contre toute sorte de raison: [64] Mais que „ tout le peuple se retire pour vaquer à ses af- „ faires. Mentor & Halitherse, qui sont les „ plus anciens amis d'Ulysse, prépareront à „ Telemaque tout ce qui est necessaire pour son „ départ. [65] Je pense pourtant que ce voyage „ aboutira à attendre à Ithaque les nouvelles „ dont on est en peine, & qu'on ne partira „ point.

Il parla ainsi, & en même tems il rompit l'Assemblée. Chacun se retire dans sa maison; les Poursuivans reprennent le chemin du Palais d'U-

64 *Mais que tout le peuple se retire pour vaquer à ses affaires*] Homere est fertile en traits qui marquent l'audace & l'insolence de ces Princes, Telemaque a convoqué l'Assemblée, & Leocrite qui n'a ni droit ni autorité la congedie. Quand la violence regne, la justice peut bien quelquefois former des assemblées, mais l'injustice les rompt bientôt.

65 *Je pense pourtant que ce voyage aboutira*] Il parle ainsi, parce qu'il ne doute pas que les Poursuivans ne s'y opposent & par ces paroles il veut même les y exciter.

66 *Desormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence*] Ce discours de Minerve est très-propre à encourager un jeune homme & à le porter à imiter la vertu de son pere, sans se laisser rebuter par les difficultez que peuvent lui opposer ou la fortune ou ses ennemis.

67 *Et comme il étoit homme qui effectuoit toujours*] Voilà une grande louange d'Ulysse, il n'y avoit point d'obstacles qu'il ne surmontât; la terre, la mer, les vents & les tempêtes, les

d'Ulysse, & Telemaque s'en va seul sur le rivage de la mer, & après s'être lavé les mains dans ses ondes, il adresse cette priere à Minerve :

„ Grande Déesse, qui daignâtes hier vous apparoître à moi dans mon Palais, & qui m'ordonnâtes de courir la vaste mer, pour apprendre des nouvelles du retour de mon pere, qui est depuis si long-tems absent, écoutez-moi. Les Grecs, & sur-tout les Poursuivans, s'opposent à l'execution de vos ordres, & retardent mon départ avec une insolence qu'on ne peut plus supporter. Il parla ainsi en priant; aussi-tôt Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, s'approcha de lui, & lui adressant la parole.

„ Telemaque, lui dit-elle, [66] desormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence, au moins si le courage & la sagesse d'Ulysse ont coulé dans vos veines avec son sang; [67] & comme il étoit homme qui effectuoit toûjours, [68] non seulement tout ce qu'il avoit „ en-

les Dieux mêmes s'opposoient à lui & lui faisoient la guerre, & il triomphoit de tout. Telemaque se rebutera-t-il donc pour quelques difficultez que les Princes lui opposent? cela seroit trop honteux, & il marqueroit par-là, ou qu'il n'est pas fils d'Ulysse, ou qu'il a dégeneré de sa vertu.

68 *Non seulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais aussi tout ce qu'il avoit dis une fois*] Cet éloge est grand, il égale presque Ulysse à la Divinité même, & en même tems c'est une grande instruction pour les Princes. Il n'y a point d'obstacles qui doivent les empêcher d'executer tout ce qu'ils ont entrepris de juste & de raisonnable, & même tout ce qu'ils ont dit; car d'avoir entrepris ou dit une chose juste, & de se rebuter ensuite pour des difficultez, cela est indigne d'une ame noble & genereuse. Cela me fait souvenir d'une merveilleuse louange que Callimaque donne au Roi Ptolomée à la fin de son Hymne à Jupiter. *Il accomplit tout ce qu'il a pensé. Il execute le soir toutes les grandes choses qu'il a pen-*

„ entrepris, mais aussi tout ce qu'il avoit dit une „ fois: vous ferez de même; votre voyage ne „ sera pas un vain projet, vous l'executerez. „ Mais si vous n'étiez pas fils d'Ulysse & de Pe- „ nelope, je n'oserois me flatter que vous vinf- „ siez à bout de vos desseins. [69] Il est vrai „ qu'aujourd'hui peu d'enfans ressemblent à „ leurs peres; la plûpart dégenerent de leur „ vertu, & il y en a très-peu qui les surpas- „ sent. Mais, comme je vous l'ai déja dit, „ vous marquez de la valeur & de la prudence, „ & la sagesse d'Ulysse se fait déja remarquer „ en vous; on peut donc esperer que vous ac- „ complirez ce que vous avez resolu. Laissez- „ là les complots & les machinations de ces „ Princes insensez. Ils n'ont ni prudence ni „ justice, & ils ne voyent pas la Mort qui par „ l'ordre de leur noire Destinée est déja près „ d'eux & va les emporter tous dans un même „ jour. Le voyage que vous méditez ne sera „ pas long-tems differé, tel est le secours que „ vous trouverez en moi qui suis l'ancien ami „ de votre pere; je vous équiperai un navire „ & je vous accompagnerai. Retournez donc „ dans votre Palais, vivez avec les Princes à „ votre ordinaire, & préparez cependant les „ provisions dont vous avez besoin. Remplis- „ sez-

pensées le matin, & les moindres il les execute si-tôt qu'il les a pensées. En cela bien different des Princes qui font des années entieres à executer les moindres choses, ou qui ne les executent jamais.

69 *Il est vrai qu'aujourd'hui peu d'enfans ressemblent à leurs peres.*] Elle prévient l'objection qu'on pourroit faire, qu'on peut être fils d'un homme vertueux sans lui ressembler, car il n'est rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui n'heritent point de la vertu de leurs peres, cela ne peut être nié, les exemples en font trop frequens. Mais la Déesse fait voir qu'il n'en sera pas de même de Telemaque qui fait déja

„ fez-en des vaiffeaux bien conditionnez, mettez le vin dans des urnes, & la farine, qui fait la force des hommes, mettez-la dans de bonnes peaux, & moi j'aurai foin de vous choifir parmi vos Sujets [70] des compagnons qui vous fuivront volontairement. Il y a dans le port d'Ithaque affez de vaiffeaux tant vieux que nouvellement conftruits, je choifirai le meilleur, & après l'avoir équipé, nous nous embarquerons enfemble.

La fille de Jupiter parla ainfi. Et Telemaque ne s'arrêta pas plus long-tems après avoir entendu la voix de la Déeffe. Il reprit le chemin de fon Palais, le cœur plein de trifteffe; il trouva dans la cour les fiers Pourfuivans qui dépouilloient des chevres, & qui faifoient rôtir des cochons engraiffez. Antinoüs le voyant arriver, s'avance au devant de lui en riant, le prend par la main, & lui adreffe ces paroles:

„ Telemaque, qui tenez des propos fi hautains & qui faites voir un courage indomptable, [71] ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues; venez plûtôt faire bonne chere avec nous, comme vous avez fait jufqu'ici. [72] Les Grecs auront foin de préparer toutes chofes pour votre dé-

„ part;

déja paroître les grandes qualitez de fon pere, il executera donc comme lui tout ce qu'il a réfolu.

70 *Des compagnons qui vous fuivront volontairement*] Et par conféquent de l'affection defquels il fera affuré. Le mot Grec eft beau, ἐθελοντῆρας. On ne pourroit pas mieux dire aujourd'hui ce que nous appellons des *volontaires*.

71 *Ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues*] Ces infolens fe moquent des difcours de ce Prince & du voyage qu'il médite.

72 *Les Grecs auront foin de vous préparer toutes chofes pour votre départ*] C'eft une ironie, mais les hommes ont beau fe moquer, la Sageffe accomplit tout ce qu'elle a réfolu.

„ part; ils vous donneront un bon vaiſſeau & „ des rameurs choiſis, afin que vous arriviez „ plus promtement à la délicieuſe Pylos, pour „ y apprendre des nouvelles de votre illuſtre „ pere.

Le prudent Telemaque lui répondit: „ Antinoüs, je ne ſaurois me reſoudre à manger [73] „ avec des inſolens comme vous, avec des impies qui ne reconnoiſſent ni les Loix humaines „ ni les Loix Divines, je ne goûterois pas tranquillement le plaiſir des feſtins. Ne vous ſuffit-il „ pas d'avoir juſqu'ici conſumé tout ce que j'avois „ de plus beau & de meilleur, parce que j'étois „ enfant; [74] preſentement que je ſuis devenu „ homme, [75] que l'âge a augmenté mes forces, [76] & que les bonnes inſtructions ont éclairé mon cœur & mon eſprit, je tâcherai de „ hâter votre malheureuſe deſtinée, ſoit que j'ail-

„ le

73 *Avec des inſolens comme vous, avec des impies qui ne reconnoiſſent ni les Loix humaines ni les Loix Divines*] C'eſt la force de ce ſeul mot, *ὑπερφιάλοισι*.

74 *Preſentement que je ſuis devenu homme*] Il y a dans le Grec: *preſentement que je ſuis devenu grand.*

75 *Que l'âge a augmenté mes forces*] Mot à mot: *Et que mon eſprit eſt augmenté au dedans de moi.* Et l'on diſpute beaucoup ſur cette expreſſion; les uns veulent que par l'*eſprit* Homere entende ici le cœur, la faculté iraſcible; & les autres, que ce mot *eſprit* ſoit pour *ame*, & qu'Homere explique ici une grande verité, qu'à meſure que le corps croît, les facultez de l'ame augmentent de même. Ma Traduction renferme tout ce qu'Homere peut avoir dit.

76 *Et que les bonnes inſtructions ont éclairé mon cœur & mon eſprit*] Homere penſoit donc que la nature toute ſeule ne ſuffit pas, & qu'il faut qu'elle ſoit aidée par l'éducation. Dans la phraſe d'Homere il y a une inverſion, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, *καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων πυνθάνομαι*, eſt dit pour *πυνθανόμενος τὸν ἄλλων μῦθον ἀκούω*. Car c'eſt en écoutant les préceptes des autres, & en les interrogeant que l'on s'inſtruit, & que l'on devient capable d'entendre.

„ le à Pylos ou que je demeure ici. Mais je partirai malgré vous, & mon voyage ne sera pas „ de ces vains projets qui ne s'executent point; „ je partirai plûtôt sur un vaisseau de rencontre, „ [77] comme un simple passager, [78] puisque je „ ne puis obtenir ni vaisseau ni rameurs, parce „ que vous jugez plus expedient pour vous de „ me les refuser.

En finissant ces mots, il arrache sa main des mains d'Antinoüs. Les Princes continuent à préparer leur festin, & cependant ils se divertissent à railler & à brocarder Telemaque. Parmi cette troupe insolente, les uns disoient, voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal. [79] Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'aident à se venger? car il a cette vengeance furieusement à cœur. [80] Ou veut-il aller dans le fertile païs d'Ephyre, afin d'en

77 *Comme un simple passager*] Dans Homere ἔμπορος signifie un *passager* qui s'embarque sur le vaisseau d'un autre. Ceux qui sont venus après Homere ont affecté ce terme aux Marchands, à ceux qui trafiquent; & pour dire un passager, ils ont dit ἐπιβάτης.

78 *Puisque je ne puis obtenir*] Le mot ἐπήβολος dont Homere se sert ici est un mot heureux, pour dire ἐπιτυχὴς, *qui obtient*. Les plus anciens & les meilleurs Auteurs s'en sont servis après lui, Sophocle, Platon, Xenophon, Hyperide, Archippe, dont Eustathe rapporte les exemples. Ceux qui sont venus après eux ont negligé ce terme & l'ont laissé perir.

79 *Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes*] Tous ces expediens, que le Poëte imagine, servent à faire voir qu'il ne manquoit pas de dénouemens pour finir sa fable. Mais il refuse les uns, parce qu'ils étoient honteux, & les autres parce qu'ils n'auroient pas eû de fondement dans l'Histoire, & que l'histoire de Pylos & de Sparte les auroit démentis. Il en choisit un qui étoit beaucoup plus difficile & en même tems plus noble, & que l'Histoire ne contrediroit point.

80 *On veut-il aller dans le fertile païs d'Ephyre*] J'ai déja dit dans

d'en rapporter quelques drogues pernicieuſes qu'il mêlera dans notre urne pour nous faire tous perir ? Que ſait-on, diſoient les autres, ſi après être monté ſur la vaſte mer, il ne ſera pas errant & vagabond comme ſon pere, & n'aura pas une fin auſſi malheureuſe que lui ? [81] C'eſt-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine, [82] car nous aurions celle de partager tous ſes biens & pour ſon Palais, nous le laiſſerions à ſa mere, ou à celui qu'elle choiſiroit pour mari.

Ainſi parloient les Pourſuivans, & [83] le jeune Prince deſcend dans les celliers ſpacieux & exhauſſez du Roi ſon pere, où l'on voïoit des monceaux d'or & d'airain, des coffres pleins de riches

dans le 1. Liv. que c'eſt ici l'Ephyre de la Theſprotie qui fait partie de l'Epire, & qui s'étend depuis les monts Ceraunicns juſqu'au golphe d'Ambracie. Il l'appelle *terre graſſe*, *πίειραν ἄρουραν*, parce que le païs eſt fort bon. C'eſt pourquoi Strabon l'appelle *χώραν εὐδαίμονα*, *heureuſe contrée*. Livre 7.

81 *C'eſt-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine*] C'eſt-là l'ironie la plus amere que pouvoient faire ces Princes, comme ſi tous les efforts de Telemaque ne pouvoient enfin aboutir qu'à leur donner la peine de partager entre eux tous ſes biens. Mais dans l'expreſſion Grecque il y a une fineſſe que je n'ai pû conſerver. Les premiers qui ont parlé, ont dit pag. précedente, *voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal*, *φόνον ἡμῖν μερμηρίζει*. Et ceux-ci diſent, *il nous va faire bien de la peine*, *ὀφέλλειεν πόνον ἄμμι*. Ces derniers par ce mot *πόνον* font alluſion au mot *φόνον* des premiers, & pour détourner l'augure ils diſent, tout le mal qu'il va nous faire, c'eſt de nous donner la peine de partager ſon bien, ce qui ſera pour nous une fatigue. Cette remarque n'eſt que pour faire ſentir l'art de la compoſition. Cela peut n'être pas inutile.

82 *Car nous aurions celle de partager entre nous tous ſes biens*] Cette expreſſion, comme dit Euſtathe, marque que les biens d'Ulyſſe étoient encore fort grands, puiſque ç'auroit été un travail, une peine même de les partager. Et Homere inſinuë en même tems que ces Princes étoient convenus que s'ils pouvoient.

riches étoffes, [84] des huiles d'un parfum exquis, & des vaiſſeaux d'un vin vieux digne d'être ſervi à la table des Immortels. Toutes ces richeſſes étoient rangées par ordre autour de la muraille en attendant Ulyſſe, ſi jamais délivré de ſes travaux, il revenoit heureuſement dans ſon Palais. Ces celliers étoient fermez d'une bonne porte avec une double ſerrure, & les clefs en étoient confiées à une ſage Gouvernante qui veilloit nuit & jour ſur ces threſors avec beaucoup de fidelité & de prudence, c'étoit Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peiſenor. Telemaque l'ayant fait appeller, lui parla en ces termes :

„ [85] Ma nourrice, tirez-moi de ce vin vieux „ dans des urnes, [86] & donnez-moi du plus ex- „ cellent

voient être défaits de Télemaque, ils partageroient entre eux tous ſes biens par égales portions, afin que ceux que Penelope n'auroit pas choiſis euſſent quelque ſorte de conſolation.

83 *Le jeune Prince deſcend dans les celliers ſpacieux du Roi ſon pere, où l'on voioit des monceaux d'or & d'airain, &c.*] Homere donne ici un trait de l'economie de ces tems héroïques. Les Princes avoient dans leurs Palais de vaſtes celliers où ils faiſoient de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, & de toutes ſortes de proviſions des choſes neceſſaires à la vie. C'eſt pourquoi nous avons vû ſi ſouvent dans l'Iliade les Princes dire, *mon pere a chez lui des amas d'or, d'airain, de fer, &c.*

84 *Des huiles d'un parfum exquis*] On peut entendre ici, dit Euſtathe, des huiles naturelles tirées des olives, & on peut entendre auſſi des huiles préparées, des eſſences dont les Princes & les Princeſſes ſe parfumoient.

85 *Ma nourrice*] Euryclée n'avoit pas nourri Telemaque, comment l'auroit-elle nourri ? elle avoit nourri Ulyſſe, comme cela paroit par le XIX. Livre, où Ulyſſe même lui dit, *vous m'avez allaité.* Si ce jeune Prince lui donne ce nom, c'eſt que le mot Grec *μαῖα* eſt une appellation honorable dont les jeunes gens ſe ſervoient lorſqu'ils parloient à des femmes âgées qui étoient leurs inferieures, *προσφώνησις πρὸς πρεσβύτιν τιμητικὴ*, dit Heſychius.

86 *Et donnez-moi du plus excellent après celui que vous gardez*

„ cellent après celui que vous gardez pour le „ plus malheureux de tous les Princes, pour le „ divin Ulysse, si jamais échapé à la cruelle „ Parque, il se voit heureusement de retour „ chez lui; bouchez avec soin les urnes; met„ tez dans des peaux bien préparées vingt mesu„ res de fleur de farine; que personne que vous „ ne le sache, & que tout soit prêt cette nuit, „ je viendrai le prendre après que ma mere sera „ montée dans son appartement pour se cou„ cher, car je suis resolu d'aller à Sparte & à „ Pylos tâcher d'apprendre quelques nouvelles „ du retour de mon pere.

Euryclée entendant cette resolution, jette de grands cris, & les yeux baignez de larmes, elle lui dit: „ Mon cher fils, pourquoi ce dessein „ vous est-il entré dans la tête? où voulez-vous „ aller? voulez-vous aller courir toute la vaste „ étenduë de la terre? vous êtes fils unique & „ fils si tendrement aimé. Le divin Ulysse est „ mort loin de sa Patrie, dans quelque païs éloi„ gné. Vous ne serez pas plûtôt parti, que les „ Pour-

dez.] Telemaque témoigne son amour & son respect pour son pere jusques dans les moindres choses. Il ne veut pas qu'on lui donne le plus excellent vin, il veut qu'on le garde pour son pere, quoi-que son retour lui paroisse fort incertain.

87 *Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez à ma mere que l'onzième, ou le douzième jour*] On demandera ici sans doute comment il est possible ou vraisemblable que ce départ soit caché onze ou douze jours à une mere aussi tendre que Penelope. Ce qui ne seroit ni possible ni vraisemblable dans un autre tems, le devient à cause des desordres des Poursuivans. La Reine se tenoit enfermée dans son appartement avec ses femmes & ne paroissoit que rarement, ainsi elle pouvoir très-bien être dix ou douze jours & plus encore, sans être informée du départ de son fils.

88 *Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence*] Car elle pouvoit l'apprendre par quelqu'une de ses

„ Pourſuivans de la Reine votre mere vous dreſ-
„ ſeront mille embûches pour vous faire perir,
„ & ils partageront entre eux tous vos biens.
„ Demeurez donc ici au milieu de vos Sujets;
„ pourquoi iriez-vous vous expoſer aux perils
„ de la mer qui ſont infinis? que l'exemple de
„ votre pere vous inſtruiſe.

Telemaque, touché de ſa tendreſſe, lui répond:
„ Ayez bon courage, ma chere nourrice, ce deſ-
„ ſein ne m'eſt pas venu dans l'eſprit ſans l'inſ-
„ piration de quelque Dieu. [87] Mais jurez-moi
„ que vous ne le découvrirez à ma mere que
„ l'onzième, ou le douzième jour après mon
„ départ, de peur que dans les tranſports de ſa
„ douleur, elle ne meurtriſſe ſon beau viſage.
„ [88] Que ſi avant ce terme elle a d'ailleurs quel-
„ que nouvelle de mon abſence, & qu'elle vous
„ ordonne de lui dire la verité, alors vous ſerez
„ quitte de votre ſerment.

Il parla ainſi, & Euryclée prenant les Dieux à témoin, [89] fit le plus grand de tous les ſermens. Quand elle eut juré, [90] & expliqué ce qu'elle pro-

ſes femmes qui alloient & venoient, & qui avoient commerce avec ces Princes.

89 *Fit le plus grand de tous les ſermens*] Il eſt bon de remarquer la proprieté des termes dont Homere ſe ſert ici, il dit ἀπώμνυ. Les Anciens, qui écrivoient correctement, mettoient cette difference entre ἐπομνύναι & ἀπομνύναι, qu'ἐπομνύναι ſervoit pour l'affirmative, c'étoit *jurer qu'on feroit telle choſe*, & ἀπομνύναι ſervoit pour la négative, c'étoit *jurer qu'on ne feroit pas telle choſe*. Avec le premier on mettoit ordinairement νὴ τὸν, ou ναὶ μὰ τὸν. Et avec le dernier on mettoit μὰ τὸν, ou bien ὀυ μὰ τὸν. Homere dit d'Euryclée ἀπώμνυ, parce qu'elle jure de ne pas découvrir ce ſecret.

90 *Et expliqué ce qu'elle promettoit*] Le Grec dit: *Et qu'elle eut achevé ſon ſerment*, c'eſt à dire, quand elle eut achevé d'expliquer en termes formels & précis ce qu'elle juroit; car c'étoit la coutume, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, l'on faiſoit expliquer nettement les choſes que l'on faiſoit jurer.

promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux, & Telemaque remontant dans son Palais, alla rejoindre les Princes.

La Déesse Minerve, qui ne perdoit pas de vuë ce qu'elle vouloit executer, [91] prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à se rendre sur le rivage à l'entrée de la nuit, [92] & demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, son navire. Il le promet volontiers & avec grand plaisir. Le Soleil cependant se couche, [93] & la nuit répand ses noires ombres sur la terre, Minerve fait lancer à l'eau le navire, [94] l'équipe de tout ce qui est necessaire pour bien voguer, & le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune Prince s'assemblent pressez par la Déesse, qui pour assûrer encore davantage le succès de son entreprise, va au Palais d'Ulysse [95] & verse un doux sommeil sur les paupieres des Poursuivans. Les fumées du vin font

91 *Prend la figure de Telemaque, va par toute la Ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre*] Voilà une idée bien poëtique. Mais sur quoi est-elle fondée? voici son fondement, comme Eustathe l'a fort bien expliqué. On venoit de sortir du Conseil, tous ceux d'Ithaque étoient pleins de ce que Telemaque venoit de dire, ils le trouvoient très-juste & l'image de ce Prince étoit gravée dans leur esprit. Pour rendre cela poëtiquement, Homere dit que c'est Minerve elle-même qui prend la figure de Telemaque & qui parle à chacun. C'est ainsi que la belle Poësie convertit en miracles les choses les plus naturelles & les plus simples.

92 *Et demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, son navire*] Ce Poëte donne des préceptes jusques dans les noms mêmes de ceux qu'il fait agir. Voici un homme d'Ithaque qui est assez fidelle à son Prince pour lui donner un vaisseau, & pour ne pas craindre de s'exposer au ressentiment des Princes. Que fait Homere pour louer cette action indirectement? Il appelle ce Sujet fidelle *Noëmon*, c'est à dire *prudent*, & il ajoute qu'il étoit fils de *Phronius*, c'est à dire fils

font leur effet, ils ne peuvent plus se soutenir, les coupes leur tombent des mains; ils se dispersent dans la ville & vont à pas chancelans chercher à se coucher, n'aïant plus la force de se tenir à table, tant ils sont accablez de sommeil.

Alors Minerve, prenant la figure & la voix de Mentor, appelle Telemaque pour le faire sortir de son Palais. „ Telemaque, lui dit-elle, „ tous vos compagnons sont prêts à faire voile, „ ils n'attendent plus que vos ordres, allons donc „ & ne differons pas davantage notre départ.

En achevant ces mots elle marche la premiere & Telemaque la suit. A leur arrivée ils trouvent sur le rivage leurs compagnons tout prêts, & Telemaque leur adressant la parole, leur dit: „ Allons, mes amis, portons dans le vaisseau „ toutes les provisions necessaires; je les ai fait „ préparer dans le Palais, ma mere n'en sait „ rien, & de toutes les femmes il n'y en a qu'une „ seule

fils du *sensé*. Il n'y a pas de plus grande marque de sens & de prudence que d'être fidelle à son Prince.

93 *Et la nuit répand ses noires ombres sur la terre*] Le vers d'Homere fait entendre qu'il a connu que la nuit n'est que l'ombre de la Terre qui cache le Soleil pendant qu'il passe au dessous.

94 *L'équipe de tout ce qui est necessaire pour bien voguer*] Le Grec dit: *Il y met toutes les armes que les bons vaisseaux portent ordinairement.* Il appelle donc *armes* tout l'équipement d'un navire, le mât, les armes, les voiles, car il n'est point ici question d'instrumens de Guerre. C'est pourquoi il dit plus bas, *que les rameurs prennent les armes*, pour dire qu'ils commencent à appareiller.

95 *Et verse un doux sommeil sur les paupieres des Poursuivans*] Comment peut-on attribuer ceci à Minerve? & comment peut-on dire que la Sagesse même porta ces Princes à boire cette nuit-là plus qu'à l'ordinaire? Homere veut faire entendre sans doute que la Gouvernante, pour favoriser le dessein de son maître, avoit fourni ce soir-là le vin plus abondamment.

„ seule qui soit du secret." En même tems il se met à les conduire lui-même ; ils le suivent. On porte toutes les provisions & on les charge sur le vaisseau, comme le Prince l'avoit ordonné. Tout étant fait, il monte le dernier. Minerve qui le conduit se place sur la pouppe, & Telemaque s'assied près d'elle. [96] On délie les cables, les rameurs se mettent sur leurs bancs. Minerve leur envoye un vent favorable, le Zephyre, qui de ses souffles impetueux fait mugir les flots. Telemaque hâtant ses compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour seconder son empressement, ils dressent le mât, [97] l'assûrent par des cordages [98] & déployent les voiles: le vent soufflant au milieu les enfle, & les flots blanchis d'écume gemissent sous les avirons. Le vaisseau fend rapidement le sein de l'humide plaine. Les rameurs quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes & font des libations aux Immortels, sur-tout à la fille de Jupiter, & voguent ainsi toute la nuit & pendant le lever de l'Aurore.

96 *On délie les cables*] Les cables qui étoient attachez au rivage pour arrêter les vaisseaux.

97 *L'assûrent par des cordages*] Par des cordages qui tiennent à la pouppe & à la prouë.

98 *Et déployent les voiles*] Le Grec ajoute *blanches*. Ce qui fait conjecturer, dit Eustathe, qu'elles étoient de lin, & qu'elles étoient blanches à cause du bon augure.

L'O-

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE III.

ARGUMENT.

TElemaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Nestor qui fait un sacrifice à Neptune sur le rivage de la mer. Nestor le reçoit avec toute sorte de politesse, quoi-qu'il ne le connût pas. Il le fait placer au festin du sacrifice; le mene ensuite dans son Palais, lui raconte tout ce qui étoit arrivé aux Grecs pendant la Guerre & leur départ de Troye. Et aïant appris de lui l'histoire des Poursuivans de Penelope & reconnu Minerve comme elle se retiroit, il fait un sacrifice à cette Déesse, & donne à Telemaque un char pour le mener à Lacedemone, & son fils pour le conduire. Ces deux Princes se mettent en chemin à la pointe du jour & vont coucher à Pheres dans la maison de Diocles; ils en partent le lendemain & arrivent à Lacedemone.

LE Soleil sortoit du sein de l'onde, remontoit au Ciel & commençoit à dorer l'horizon portant la lumiere aux Dieux immortels & aux hommes qui sont répandus sur la surface de

la terre, [1] lorsque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la célèbre Pylos. [2] Les Pyliens offroient ce jour-là des sacrifices sur le rivage de la mer, [3] & immoloient des taureaux noirs à Neptune. [4] Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cens hommes, & chaque banc avoit pour sa part neuf bœufs. [5] Ils avoient déja goûté aux entrailles & brûlé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles, on approche du rivage, & Telemaque descend le premier con-

1 *Lorsque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la célèbre Pylos*] Telemaque part d'Ithaque fort tard & long-tems après le coucher du Soleil, & le lendemain il arrive à *Pylos* après le lever de l'Aurore. Ce trajet fait en moins d'une nuit peut servir à prouver que cette Pylos de Nestor n'étoit ni la Pylos d'Elide sur le fleuve Selleis, car elle est trop voisine d'Ithaque, & il n'auroit pas fallu quatre heures pour y arriver; ni la Pylos de Messene au bas du Peloponnese, car celle-ci est trop éloignée, & il auroit fallu plus de tems. C'est douc celle qui est au milieu des deux autres sur le fleuve Amathus, & qui est eloignée d'Ithaque de huit ou neuf cens stades. A la fin du xv. Livre nous voyons que Telemaque arrive de bonne heure de Pheres au port de Pylos fort long-tems avant le coucher du Soleil, & qu'il arrive le lendemain matin à Ithaque; il est quelques heures de plus à faire ce trajet, parce qu'il a pris le chemin le plus long pour arriver au côté septentrional de l'Isle, & pour éviter par-là les embûches des Poursuivans. Homere est toûjours parfaitement d'accord avec lui-même.

2 *Les Pyliens offroient ce jour-là des sacrifices*] Strabon dans son 6. livre nous apprend que ces sacrifices, dont parle Homere, se faisoient dans un Temple de Neptune *Samien*, qui étoit entre la ville de Lepreum & celle d'Annium ou de Samicum, & pour lequel les Pyliens avoient une veneration singuliere.

3 *Et immoloient des taureaux noirs à Neptune*] Car le taureau étoit la victime consacrée à Neptune, à cause du mugissement des flots qu'on vouloit marquer par-là.

4 *Il y avoit neuf bancs chacun de cinq cens hommes*] Pour marquer que c'étoit un sacrifice solemnel, non seulement de

la



Telemaque *arrive* à Pylos *conduit par* Minerve.

L'Odyssée d'Homere L.IV. III.

w. Jongm del et sculp.

conduit par Minerve, qui lui adresse ces paroles :

„ [6] Telemaque, il n'est plus tems d'être re-
„ tenu par la honte; vous n'avez traversé la mer
„ que pour apprendre des nouvelles de votre
„ pere, & pour tâcher de découvrir quelle ter-
„ re le retient loin de nous, & quel est son sort.
„ Allez donc avec une hardiesse noble & mo-
„ deste aborder Nestor; sachons s'il n'a point
„ quelque nouvelle à vous apprendre, ou quel-
„ que conseil à vous donner; [7] prions-le de
„ vous

la ville de Pylos, mais de toutes les villes de sa dépendance; Homere dit qu'il y avoit neuf bancs, parce que Nestor avoit sous lui neuf villes, qui sont nommees dans le dénombrement des vaisseaux Livre II. de l'Iliade page 89. Il y avoit donc un banc pour chaque ville, & chaque ville avoit envoyé à ce sacrifice cinq cens hommes, comme elle avoit fourni cinq cens hommes à Nestor quand il partit pour Troye, car on prétend qu'il commandoit quatre mille cinq cens hommes. Chaque ville avoit fourni neuf taureaux pour ce sacrifice, comme c'étoit la coutume que chaque ville fournît sa part.

5 *Ils avoient déja goûté aux entrailles & brûlé les cuisses des victimes*] Homere ne s'amuse pas ici à décrire tout le détail du sacrifice, l'occasion ne le souffre pas. Il le fera plus à propos au sacrifice que l'on verra à la fin de ce même Livre. Quand les cuisses étoient consumées par le feu, tous les assistans goûtoient aux entrailles, dont on donnoit à chacun un petit morceau, & c'est par-là qu'on avoit part au sacrifice, & aux graces qui le suivoient. Tout le reste de la victime étoit consumé par l'Assemblée.

6 *Telemaque, il n'est plus tems d'être retenus par la honte*] Minerve voit qu'un jeune homme comme Telemaque, qui n'est jamais sorti de son Isle & qui n'a encore rien vû, sera embarrassé à aborder un homme de l'âge de Nestor & de sa réputation. C'est pourquoi elle l'encourage. Et Minerve est ici la Prudence même de ce jeune Prince & les leçons qu'il se donne à lui-même & qui lui sont suggerées par la sagesse.

7 *Prions-le de vous dire la verite avec sa franchise ordinaire*] En effet nous avons vû dans l'Iliade que Nestor étoit un homme

„ vous dire la verité avec sa franchise ordinaire. „ [8] Il hait naturellement le mensonge & la moindre dissimulation, car c'est un homme plein „ de probité & de sagesse.

Telemaque lui répondit: „ Mentor, [9] comment irai-je aborder le Roi de Pylos? comment le saluërai-je? Vous savez que je n'ai „ aucune experience du monde, & que je n'ai „ point la sagesse necessaire pour parler à un „ homme comme lui; d'ailleurs la bienséance „ ne permet pas qu'un jeune homme fasse des „ questions à un homme de cet âge.

„ Telemaque, repartit Minerve, vous trouve„ rez de vous-même une partie de ce qu'il faudra „ di-

me vrai & qui parloit toûjours avec beaucoup de liberté & de franchise. Homere suit parfaitement dans l'Odyssée les caracteres qu'il a formez dans l'Iliade.

8 *Il hait naturellement le mensonge, car c'est un homme plein de probité & de sagesse*] Plus on est sage, plus on a d'horreur pour le mensonge, c'est-à-dire, pour le mensonge qui nuit avec malice, car il y a une sorte de mensonge qui instruit & qui est utile, comme sont les mensonges d'Homere & ceux des fables; ces mensonges sont des veritez déguisées sous la fiction.

9 *Comment irai-je aborder le Roi de Pylos*] Voici les embarras où Telemaque se trouve, & ces embarras marquent bien que c'est un Prince dont Minerve a pris soin & qui est plein de sagesse. Tout jeune homme prudent & bien élevé est aussi embarassé que lui dans les occasions semblables, & tant pis pour celui qui ne l'est pas.

10 *Car les Dieux, qui ont présidé à votre naissance & à votre éducation*] Le texte dit mot à mot, *car vous n'êtes point né malgré les Dieux & vous n'avez pas été élevé malgré eux.* Sur quoi Eustathe avertit qu'il y avoit des gens qui prétendoient qu'Homere vouloit faire entendre par-là que Telemaque étoit né d'un legitime mariage. Mais je ne croi pas qu'Homere ait pensé à ce rafinement inconnu au Paganisme. J'aime mieux expliquer ce passage tout simplement & tout naturellement; *vous n'êtes point né en dépit des Dieux*, c'est-à dire, *vous êtes beau, bien fait & de bonne mine, vous avez de bonnes inclinations,*

„ dire, & l'autre partie vous sera inspirée par
„ quelque Dieu; [10] car les Dieux, qui ont pré-
„ sidé à votre naissance, & à votre éducation,
„ ne vous abandonneront pas en cette rencontre.

En achevant ces mots elle marche la premiere, & Telemaque la suit. Etant arrivez au lieu de l'Assemblée, ils trouverent Nestor assis avec ses enfans, & autour de lui ses compagnons qui préparoient le festin, [11] & faisoient rôtir les viandes du sacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas plûtôt apperçûs, qu'ils allerent au devant d'eux, les saluerent & les firent asseoir, & Pisistrate, fils aîné de Nestor, fut le premier qui, s'avançant, prit ces deux étrangers par la main, &

tions, en un mot votre naissance est heureuse. On ne peut mieux expliquer Homere que par Homere même. Ce que dit ici Minerve à Telemaque qu'*il n'est pas né malgré les Dieux*, est la même chose que ce que Menelas dit à ce jeune Prince dans le Livre suivant; *On reconnoît toûjours facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance.* Le reste, *& vous n'avez pas été élevé malgré eux*, c'est-à-dire, ils ont présidé à votre education, vous avez été bien élevé, & vous avez profité des bons préceptes qu'on vous a donnez. Car il n'y a de bonne éducation, d'éducation qui réüssisse, que celle à laquelle président les Dieux, & qu'ils daignent benir, ainsi Telemaque tirera des préceptes, qu'il a déja reçus, une partie de ce qu'il doit dire, & ce que ces préceptes ne lui auront pas appris, quelque Dieu favorable le lui inspirera. Car c'est Dieu qui donne les lumieres, & qui suggere des paroles qu'on n'auroit pas trouvées de soi-même.

11 *Et faisoient rôtir les viandes du sacrifice*] Il y a dans le texte κρέα ὤπτων, ἄλλα δ' ἔπειρον. C'est-à-dire que pendant que l'on faisoit rôtir une partie de ces viandes, on remplissoit des broches de l'autre partie. Ces broches étoient des broches à cinq rangs, avec lesquels on faisoit rôtir, ou plûtôt griller les viandes qui restoient du sacrifice. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 1. Livre de l'Iliade.

& les plaça à table [12] ſur des peaux étenduës ſur le ſable du rivage entre ſon pere & ſon frere Thraſymede. [13] D'abord il leur preſenta une portion des entrailles des victimes, & rempliſſant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, & lui dit:

„ Etranger, faites vos prieres au Roi Neptune,
„ [14] car c'eſt à ſon feſtin que vous êtes admis à
„ votre arrivée. Quand vous lui aurez adreſſé
„ vos vœux & fait vos libations ſelon la coutu-
„ me & comme cela ſe doit, vous donnerez la
„ coupe à votre ami, afin qu'il faſſe après vous
„ ſes libations & ſes prieres, [15] car je penſe qu'il
„ eſt du nombre de ceux qui reconnoiſſent des
„ Dieux, & il n'y a point d'homme qui n'ait be-
„ ſoin de leur ſecours. Mais je voi qu'il eſt plus
„ jeune que vous & à peu près de mon âge,
„ c'eſt pourquoi il ne ſera pas offenſé que je
„ vous donne la coupe avant lui.

En

12 *Sur des peaux étenduës ſur le ſable du rivage*] Voilà la ſimplicité de ces tems héroïques. Au lieu de beaux tapis de pourpre il n'y a que des peaux étenduës à terre.

13 *D'abord il leur preſenta une portion des entrailles*] Afin qu'ils euſſent part au ſacrifice. Car ce n'eſt pas encore le feſtin.

14 *Car c'eſt à ſon feſtin que vous êtes admis à votre arrivée*] Piſiſtrate leur dit cela comme une choſe heureuſe pour eux. En effet c'eſt un grand bonheur pour des étrangers d'arriver chez des peuples qui honorent les Dieux & qui leur font des ſacrifices. Par ce diſcours de Piſiſtrate on voit bien que c'eſt un Prince bien élevé.

15 *Car je penſe qu'il eſt du nombre de ceux*] Piſiſtrate fait entendre par-là qu'il y a auſſi des peuples impies qui ne reconnoiſſent point de Dieux, & en même temps il fait voir leur aveuglement & leur injuſtice, en ajoutant qu'il *n'y a point d'homme qui n'ait beſoin de leur ſecours.*

16 *Comblez de gloire Neſtor & les Princes ſes enfans*] Minerve ne demande pour Neſtor & pour ſes fils que la gloire, car voilà ce qui eſt le plus neceſſaire aux Princes; & pour le peu-

En même tems il lui remet la coupe pleine de vin. Minerve voit avec plaisir la prudence & la justice de ce jeune Prince, qui lui avoit presenté à elle la premiere la coupe, & la tenant entre ses mains, elle adresse cette priere au Dieu des flots :

„ Puissant Neptune, qui environnez la Terre, „ ne refusez pas à nos prieres ce que nous vous „ demandons ; [16] comblez de gloire Nestor & „ les Princes ses enfans ; répandez sur tous les „ Pyliens ses Sujets la gracieuse récompense de „ leur pieté & le prix de la magnifique hecatom- „ be qu'ils vous offrent, & accordez-nous, à „ Telemaque & à moi, un prompt retour dans „ notre Patrie, après avoir beni les desseins qui „ nous ont fait traverser la mer.

[17] Elle fit elle-même ces prieres, & elle-même les accomplit. Elle donne ensuite la double coupe à Telemaque qui fit les mêmes vœux.

Après

peuple elle demande une gracieuse récompense sans la déterminer.

17 *Elle fit elle-même ces prieres, & elle-même les accomplit*] Cela est heureusement imaginé pour faire entendre que la sagesse peut seule combler de gloire les Princes & faire le bonheur de leurs Sujets. D'ailleurs Homere dit que Minerve accomplit elle-même les prieres qu'elle faisoit, parce qu'elle ne pouvoit s'attendre que Neptune accomplît ce qu'elle demandoit pour Telemaque, puisque c'étoit Neptune qui persecutoit Ulysse. Mais comment Homere dit-il que Minerve accomplit ces prieres ? cela dépend-il d'elle, & n'est-ce pas à Jupiter seul d'accorder ce qu'elle vient de demander ? Il n'y a que deux mots à dire pour répondre à cette difficulté. Les Anciens ont feint avec raison que Minerve étoit la seule Déesse à qui Jupiter eût donné ce glorieux privilege d'être en tout comme lui & de jouir des mêmes avantages. On peut voir sur cela une remarque de M. Dacier sur la douziéme Ode du 1. liv. d'Horace La sagesse de Dieu n'a-t-elle pas les mêmes droits que Dieu ? & n'est-ce pas toûjours elle qui accomplit ce qu'elle demande ?

Après que les chairs des victimes furent rôties & qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions & on servit. Quand la bonne chere eut chassé la faim, Nestor dit aux Pyliens : „ Presentement „ que nous avons reçû ces étrangers à notre ta- „ ble, il est plus décent de leur demander qui „ ils sont & d'où ils viennent, & leur adressant „ en même temps la parole, Etrangers, leur dit- „ il, qui êtes-vous ? & d'où ces flots vous ont- „ ils apportez sur ce rivage ? Venez-vous pour „ des affaires publiques ou particulieres ? [18] ou „ ne faites-vous qu'écumer les mers comme les „ Pirates qui exposent leur vie pour aller piller „ les autres Nations ?

Le sage Telemaque répondit avec une honnête hardiesse, que Minerve lui avoit inspirée, afin qu'il demandât à ce Prince des nouvelles de son pere, & que cette recherche lui acquît parmi les hommes un grand renom : „ Nestor, „ fils de Nelée, & le plus grand ornement „ des Grecs, lui dit-il, vous demandez qui „ nous sommes ; je vous satisferai ; nous ve- „ nons de l'Isle d'Ithaque, & ce n'est point une „ affaire publique qui nous amene dans vos Etats, „ mais une affaire particuliere. Je viens pour „ tâcher d'apprendre des nouvelles de mon pe- „ re, du divin Ulysse, qui a essuyé tant de tra- „ vaux, qui a rempli l'Univers du bruit de son „ nom,

18 *Ou ne faites vous qu'écumer les mers comme les Pirates qui exposent leur vie*] Si le mêtier de Pirate avoit été honteux, Nestor n'auroit eu garde de faire cette question à des étrangers qu'il ne vouloit ni offenser ni desobliger ; mais non seulement il n'étoit pas honteux, il étoit même honorable ; les Princes Grecs ne trouvoient rien de plus glorieux que de vivre de rapine. On n'a qu'à voir le commencement de l'histoire de Thucydide où ces mœurs sont fort bien marquées.

„ nom, & qui, comme la Renommée nous l'a „ appris, [19] combattant avec vous, a ſaccagé la „ ſuperbe ville de Troye. Le ſort de tous les Prin- „ ces qui ont porté les armes contre les Troyens „ nous eſt connu; nous ſavons comment & en „ quel endroit une mort cruelle les a emportez; „ Ulyſſe eſt le ſeul dont le fils de Saturne nous „ cache la triſte deſtinée, car perſonne ne peut „ nous dire certainement où il eſt mort, s'il a „ ſuccombé ſous l'effort de ſes ennemis dans „ une terre étrangere, ou ſi les flots d'Amphitrite „ l'ont englouti. J'embraſſe donc vos genoux pour „ vous ſupplier de m'apprendre le genre de ſa „ mort, ſi vous l'avez vûë de vos yeux, ou ſi „ vous l'avez appriſe par les relations de quel- „ que voyageur. Car il n'eſt que trop certain „ que ſa naiſſance l'avoit deſtiné à quelque fin „ malheureuſe. Que ni la compaſſion, ni au- „ cun menagement ne vous portent à me flatter. „ Dites-moi ſincerement tout ce que vous en avez „ ou vû ou appris. Si jamais mon pere vous „ a heureuſement ſervi ou de ſon épée ou de ſes „ conſeils devant les murs de Troye, où les „ Grecs ont ſouffert tant de maux, je vous con- „ jure de me faire paroître en cette occaſion „ que vous n'en avez pas perdu la memoire & „ de me dire la verité.

[20] Neſtor lui répondit: „ Etranger, vous me fai- „ tes

19 *Combattant avec vous, a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye*] Il ne dit pas, *qui a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye*, mais il aſſocie Neſtor à cette gloire, en ajoutant, *en combattant avec vous.*

20 *Neſtor lui répondit: Etranger, vous, &c.*] Neſtor lui dit, *mon ami*, mais cela ne feroit pas agréable en notre Langue.

„ tes ressouvenir des maux infinis que nous „ avons soufferts avec tant de constance, [21] soit en „ courant les mers sous la conduite d'Achille „ pour fourager les villes des Troyens, soit en „ combattant devant les murs du superbe Ilion. „ Là ont trouvé leur tombeau nos plus grands „ Capitaines : là gît Ajax, ce grand Guerrier, „ semblable à Mars ; [22] là gît Achille ; là gît „ Patrocle égal aux Dieux par la sagesse de ses „ conseils ; là gît mon cher fils, le brave & sa- „ ge Antiloque, qui étoit aussi leger à la course „ que ferme dans les combats de main. Tous „ les autres maux, que nous avons endurez, „ sont en si grand nombre, qu'il n'y a point de „ mortel qui pût les raconter. [23] Plusieurs an- „ nées suffiroient à peine à faire le détail de „ tout ce que les Grecs ont eû à soutenir dans „ cette fatale Guerre, & avant que d'en entendre „ la

21 *Soit en courant les mers, sous la conduite d'Achille*]. Ce qu'Achille dit dans le IX. Livre de l'Iliade Tom. II. pag. 98. sert de commentaire à ces paroles de Nestor. *J'ai essuyé pour les Grecs*, dit-il, *des fatigues infinies ; j'ai passé les nuits sans dormir & les jours dans le sang & dans le carnage ; j'ai pris douze grandes villes par mer avec mes seuls vaisseaux, & onze par terre autour de Troye.* Homere rappelle dans son Odyssée beaucoup de choses qu'il a déja touchées dans son Iliade, & il en rapporte beaucoup d'autres dont il n'a point parlé dans ce premier Poëme, qui sont les suites de ces avantures qui n'ont pû entrer dans la composition de sa fable, & des épisodes de la guerre de Troye, comme Longin l'a remarqué chap. 7. Par-là ce Poëte n'embellit pas seulement son Poëme, & ne satisfait pas seulement la curiosité du Lecteur, mais il donne encore à son Iliade & à son Odyssée un air de verité qui trompe & qu'on ne sauroit démentir.

22 *Là gît Achille*] Nestor nomme Ajax, Patrocle & son fils même Antiloque avec éloge, *Ajax semblable à Mars, Patrocle égal aux Dieux, &c. le brave & sage Antiloque.* Mais pour *Achille*, il le met sans épithete & ne lui donne pas la moindre louange. Et en verité, comme la colere d'Achil- le

„ la fin, l'impatience vous porteroit à regagner „ votre Patrie. Neuf années entiers se passe- „ rent de notre part à machiner la ruine des „ Troyens par toutes sortes de ruses de Guerre, „ & encore après ces neuf années le fils de Sa- „ turne ne nous en accorda qu'à peine une heu- „ reuse fin. Dans toute l'Armée il n'y avoit pas „ un seul homme qui osât s'égaler à Ulysse en „ prudence, car il les surpassoit tous, & per- „ sonne n'étoit si fecond en ressources & en „ stratagêmes que votre pere; je voi bien que „ vous êtes son fils, vous me jettez dans l'ad- „ miration, je croi l'entendre lui-même, & il „ ne seroit pas possible de trouver un autre jeu- „ ne homme qui parlât si parfaitement comme „ lui. [24] Pendant tout le temps qu'a duré le sie- „ ge, le divin Ulysse & moi n'avons jamais été „ de different avis, [25] soit dans les Assemblées, „ soit

le avoit été la cause de tous les maux dont il parle, & de la mort de tous ces Heros, ce n'étoit pas là le lieu de le louer. Cette conduite d'Homere est très-sage.

23 *Plusieurs années suffiroient à peine à faire le détail*] Surtout si sur chaque action on faisoit un Poëme comme Homere en a fait un sur la colere d'Achille. Cette hyperbole de Nestor est pour faire voir les maux sans nombre que les Grecs ont soufferts dans cette Guerre. Ces hyperboles excessives sont permises & elles sont autorisées mêmes dans nos Livres saints.

24 *Pendant tout le temps qu'a duré le siége, le divin Ulysse & moi n'avons jamais été de different avis*] Il y a ici une politesse qui me paroît remarquable. Nestor vient de dire qu'Ulysse surpassoit tous les Grecs en prudence, & que personne n'étoit si fécond que lui en ressources, il n'est pas possible après cela qu'il s'égale à lui, & la bienséance ne le permet pas. Que fait-il donc? il dit seulement qu'ils n'ont jamais été de different avis, expression équivoque qui laisse douter si Nestor étoit égal à Ulysse en prudence & en sagesse, ou si Ulysse lui étoit superieur.

25 *Soit dans les Assemblées, soit dans les Conseils*] Les Assemblées ἀγορὰ, & les Conseils βουλὰ, sont deux choses fort dif-

„ soit dans les Conseils, mais animez tous deux
„ d'un même esprit, nous avons toûjours dit
„ aux Grecs tout ce qui pouvoit assurer un heu-
„ reux succès à leurs entreprises. Après que
„ nous eumes renversé le superbe Ilion, nous
„ montâmes sur nos vaisseaux, prêts à faire voi-
„ le, mais quelque Dieu ennemi divisa les Grecs:
„ [26] & dès ce moment-là il étoit aisé de voir
„ que Jupiter leur préparoit un retour funeste,
„ [27] parce qu'ils n'avoient pas tous été prudens
„ & justes. Voilà pourquoi aussi la plûpart ont
„ eu un sort si malheureux, car ils avoient at-
„ tiré l'indignation de la fille de Jupiter, de la
„ grande Minerve, qui jetta la dissension entre
„ les

differentes. Les Assemblées étoient generales, tout le peuple s'y trouvoit. Et les Conseils étoient des Assemblées particulieres de gens choisis.

26 *Et dès ce moment il étoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit*] C'est ainsi à mon avis qu'il faut traduire ce passage. *Jupiter ne commença pas dès ce moment à préparer aux Grecs un retour funeste, mais ce fut dès ce moment-là qu'on put s'appercevoir qu'il avoit ce dessein, & qu'il alloit faire tomber sur eux les effets de sa colere.*

27 *Parce qu'ils n'avoient pas été tous prudens & justes*] Il veut parler d'Ajax le Locrien qui avoit violé Cassandre dans le Temple de Pallas sous les yeux mêmes de la Déesse. Ajax étoit le seul coupable, comment donc la plûpart des autres furent-ils enveloppez dans sa punition? ce fut pour ne l'avoir pas empêché, ou pour ne l'avoir pas puni. Au reste il faut bien remarquer ici la retenuë & la pudeur de Nestor, il ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax, parce qu'il parle à un jeune homme, & parce qu'il ne veut pas insulter à un mort.

28 *Ces deux Princes aïant sans necessité & contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une Assemblée à l'entrée de la nuit*] Homere ne veut pas faire entendre que l'entrée de la nuit, est une heure induë pour reünir des Assemblées, car les Histoires sont pleines d'Assemblées & de Conseils tenus la nuit & tenus avec beaucoup de prudence & de sagesse. On a même souvent appellé la nuit εὐφρόνη, comme *propre au conseil.* Mais il veut faire entendre qu'en cette occasion il n'y avoit
rien

„ les deux fils d'Atrée. [28] Ces deux Princes aïant „ sans necessité & contre la bienséance convoqué „ tous les Grecs à une Assemblée à l'entrée de „ la nuit, & les Grecs arriverent tous chargez „ de vin. Là Agamemnon & Menelas com- „ mencerent à leur expliquer le sujet qui les „ avoit assemblez. [29] Menelas étoit d'avis que „ l'on s'embarquât sans attendre davantage, „ mais cet avis ne plut pas à Agamemnon, „ car il vouloit retenir les troupes [30] jus- „ qu'à ce qu'on eût offert des hecatom- „ bes pour desarmer la terrible colere de „ Pallas. Insensé qu'il étoit, il ignoroit qu'il „ ne devoit pas se flatter d'appaiser cette Déés- „ se,

rien de plus imprudent que de convoquer une Assemblée pour la nuit; car que ne devoit-on pas attendre de troupes victorieuses, la nuit, dans la licence & l'emportement de la victoire? ces troupes ne passoient pas les journées bien sobrement.

29 *Menelas étoit d'avis qu'on s'embarquât*] Strabon liv. 10. nous apprend que Sophocle, qui de tous les Poëtes est celui qui a le plus imite Homere, avoit traité cette particularité dans la Tragedie de Polyxene: *Sophocle*, dit-il, *faisant dans sa Polyxene que Menelas veut partir de Troye sans differer, & qu'Agamemnon veut attendre pour appaiser la colere de Minerve par des sacrifices, il introduit Menelas qui dit à Agamemnon*,

Ζὺ δ'αὖθι μίμνων τὰς κατ' Ἰδαίαν χθόνα
Ποίμνας ὀλύμπου συναγάγων θυηπόλει.

Pour vous, demeurez ici, & rassemblant au pied du mont Ida tous les troupeaux du mont Olympe, amusez-vous à sacrifier. Le savant Casaubon auroit pû ajouter cela au catalogue qu'il a fait des pieces de Sophocle dans ses Commentaires sur Athenée.

30 *Jusqu'à ce qu'on eût offert des hecatombes pour desarmer la terrible colere de Pallas*] Mais n'étoit ce pas un prétexte très-juste & très-louable? Non, & Homere ne fait pas difficulté d'appeller Agamemnon *insensé*. Car il devoit savoir que le crime d'Aiax ne pouvoit être expié par des hecatombes. Le seul sacrifice expiatoire c'étoit la punition du criminel. Ce passage est remarquable.

„ se, [31] & que les Dieux immortels justement
„ irritez ne se laissent pas si facilement flechir
„ par des sacrifices. Les deux Atrides en vin-
„ rent à des paroles d'aigreur. Les Grecs se le-
„ vent avec un grand bruit & une confusion
„ épouvantable, car ils étoient tous partagez.
„ Nous passâmes la nuit en cet état tout prêts à
„ nous porter aux plus grandes extremitez les
„ uns contre les autres, [32] car Jupiter avoit
„ donné le signal de notre perte. Dès que le
„ jour eut paru, la moitié des Grecs mettant
„ leurs vaisseaux à la mer, y chargent le butin
„ & y font monter leurs belles captives. L'au-
„ tre moitié demeure avec Agamemnon. Nous,
„ qui étions embarquez, nous faisions route &
„ nos vaisseaux fendoient rapidement les flots
„ que Neptune avoit applânis devant nous. E-
„ tant abordez à Tenedos, nous descendîmes
„ pour

31 *Et que les Dieux immortels justement irritez ne se laissent pas si facilement flechir par des sacrifices*] Cependant Homere nous a dit dans le XI. Livre de l'Iliade que *les Dieux se laissent flechir, & que tous les jours on parvient à les appaiser par des sacrifices.* Στρεπτοὶ δὲ καὶ θεοὶ αὐτοί, &c. Comment dit-il donc ici qu'ils ne se laissent pas facilement flechir? C'est pour nous faire entendre l'aveuglement d'Agamemnon qui croyoit pouvoir expier le crime d'Ajax par des sacrifices. Il y a des crimes que les sacrifices ne peuvent expier. Si Platon avoit bien medité sur cet endroit, il n'auroit pas fait à Homere le reproche dont j'ai assez parlé dans ma Préface de l'Iliade.

32 *Car Jupiter avoit donné le signal de notre perte*] Mot à mot, *Car Jupiter préparoit le punition de notre crime.* Πῆμα est ici ἄτη la *peine*, la *punition.*

33 *S'en retournerent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon pour plaire à ce Prince*] Nestor, par politesse pour Telemaque, ne dit pas que ce fût Ulysse qui voulut retourner à Troye, il le confond seulement avec les autres, & il cache à ce jeune Prince le veritable motif qui l'obligea de retourner sur ses pas. Ce ne fut nullement en vûë de plaire à Agamemnon, ce fut un scrupule de conscience; il crut que com-

» pour faire des sacrifices aux Dieux, afin de » nous les rendre favorables & que notre retour » fût heureux. Mais Jupiter n'avoit pas résolu » de nous en accorder un si prompt. Ce Dieu » irrité jetta entre nous une nouvelle discorde; » nous nous séparâmes encore; les uns repre- » nant le chemin de Troye,[33] s'en retournerent » avec le prudent Ulysse retrouver Agamem- » non pour plaire à ce Prince. Mais moi, je » continuai ma route avec mes vaisseaux,[34] par- » ce que je prévoyois les maux que Dieu nous » préparoit. Le fils de Tydée, le grand Dio- » mede, vint avec nous, & porta ses compa- » gnons à le suivre. Menelas nous joignit le » soir à l'Isle des Lesbos, comme nous délibe- » rions sur le chemin que nous devions prendre. » Car il y avoit deux avis. [35] Les uns vouloient » qu'en côtoyant la petite Isle de Psyria, nous » pris-

comme il avoit enlevé par force la statuë de Minerve, cette action avoit déplu à la Déesse, & qu'il étoit obligé de se joindre à Agamemnon pour l'appaiser.

34 *Parce que je prévoyois les maux que Dieu nous préparoit*] On demande ici comment il le prévoyoit. Jupiter lui envoya-t-il quelque signe? cela n'étoit pas necessaire. Il sa voir qu'on avoit offensé la Déesse & c'en étoit assez pour un homme comme Nestor. Aussi a-t-il déja dit qu'il étoit aisé de voir d'abord que Jupiter leur preparoit de grands maux.

35 *Les uns vouloient qu'en côtoyant la petite Isle de Psyria, nous prissions au-dessus de Chio*] C'est-à-dire, que les uns vouloient qu'en patrant de Lesbos ils gagnassent le dessus de Chio & qu'ils passassent entre l'Isle de Psyria, qui est à quatre vingts stades de Chio, & cette Isle de Chio, en côtoyant Psyria, ainsi ils auroient eû Chio à la gauche & Psyria à la droite. Les autres vouloient qu'ils prissent au dessous de Chio, entre cette Isle & le rivage de l'Asie où est le mont Mimas vis à vis de Chio. Ainsi ils auroient eu Chio à droite. Le dernier chemin étoit le plus droit & le plus court, mais il étoit le plus dangereux & le plus difficile.

„ prissions au-dessus de Chio que nous laisserions „ à gauche; & les autres proposoient de prendre au-dessous entre Chio & le mont Mimas. „ Dans ce doute nous demandâmes à Dieu un „ signe qui nous déterminât, il nous l'accorda, „ & nous obligea de tenir le milieu de la mer & „ de faire route tout droit vers l'Eubée, pour „ nous dérober plûtôt aux malheurs qui nous „ menaçoient. Un petit vent frais commence „ à souffler, nos vaisseaux volent aisément sur „ l'humide plaine, [36] & le lendemain avant le „ jour ils arrivent à Gereste. Nous mettons „ pied à terre, & nous faisons des sacrifices à „ Neptune, pour le remercier du grand trajet „ que nous avions fait. Le quatrième jour après „ notre départ Diomede & ses compagnons arriverent à Argos; [37] & moi je continuai ma „ route vers Pylos; le même vent frais, que „ Dieu nous avoit envoyé, ne cessa point de „ souffler pendant tout mon voyage. Ainsi, mon „ cher fils, j'arrivai heureusement à Pylos sans „ avoir

36 *Et le lendemain avant le jour ils arrivent à Gereste*] C'est ainsi, à ce qu'il me paroît, qu'il faut entendre *ἐννύχιαι*, *sur la fin de la nuit*, *avant le jour*, Didyme l'a expliqué de même, *ἐννύχιαι*, dit-il, *ἑωθιναὶ ὑπὸ νύκτα*. Le mot *ἐννύχιαι* signifie *le matin avant le jour*. La question est de savoir si Homere a voulu dire que les vaisseaux de Nestor arriverent à Gereste le lendemain de leur départ de Troye. Je l'avois crû d'abord, mais après avoir examiné plus attentivement tout le passage, j'ai vû que ce n'étoit que le lendemain du second jour. Le premier jour Nestor ne put arriver qu'à Lesbos, parce qu'il s'étoit arrêté à Tenedos pour y faire des sacrifices, & qu'il y avoit été retenu assez long-temps par la nouvelle contestation qui s'y étoit élevée; Menelas joignit Nestor à Lesbos à l'entrée de la nuit. Apparemment la nuit se passa à déliberer sur la route qu'ils devoient prendre, & le lendemain dès le matin ils partirent & employerent tout ce jour-là & la plus grande partie de la nuit sui-

„ avoir pû apprendre la moindre nouvelle des „ Grecs. Je ne sai pas même encore certaine- „ ment ni ceux qui se sont sauvez, ni ceux qui „ ont peri. Mais pour tout ce que j'ai appris „ dans mon Palais depuis mon retour, je vous „ en ferai part sans vous en rien cacher. On „ m'a dit que les braves Myrmidons sont arri- „ vez heureusement chez eux conduits par le „ celebre fils du vaillant Achille; que le grand „ Philoctete fils de Pœan, est aussi arrivé chez „ lui; qu'Idomenée a ramené à Créte tous „ ceux de ses compagnons que le Dieu „ Mars avoit épargnez à Troye & qu'il n'en „ a pas perdu un seul sur la mer. Pour le „ sort du fils d'Atrée, quelque éloigné que „ vous soyez, il ne se peut qu'il ne soit „ parvenu jusqu'à vous. Vous savez com- „ ment ce Prince est arrivé dans son Palais, „ comment Egisthe l'a traîtreusement assassiné, „ & comment ce malheureux assassin a reçû „ le châtiment que meritoit son crime. [38] Quel „ grand

suivante à faire le trajet de Lesbos à Gereste, qui est un port au bas de l'Eubée, *Negrepont*. Nestor dans la suite trouve que c'est un grand trajet; en effet il est de seize cens stades, c'est tout ce que pouvoient faire ces sortes de vaisseaux en un jour & une nuit. Strabon écrit que Gereste est le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Asie pour aller en Grece. Il y avoit un beau Temple de Neptune qui étoit le plus célebre de tous ceux qui étoient dans cette Isle.

37 *Et moi je continuai ma route*] C'est le sens de ces mots, *αὐτὰρ ἔγωγε Πύλον δ' ἔχον*, car *ἔχειν* signifie *tenir la route.* Puisque Diomede n'étoit arrivé à Argos que le quatrième jour, il falloit plus de temps à Nestor pour arriver à Pylos, qui étoit plus éloignée. Il falloit doubler tout le Peloponese.

38 *Quel grand bien n'est-ce point de laisser en mourant un fils plein de courage*] Telemaque a souvent appellé son pere le *plus*

„ grand bien n'eſt-ce point de laiſſer en mourant „ un fils plein de courage ! Ce fils d'Agamem- „ non s'eſt glorieuſement vengé de ce traître qui „ avoit tué ſon pere. Et vous, mon cher fils, „ imitez cet exemple : vous êtes grand, bien fait „ & de bonne mine ; que le courage réponde „ donc à ce dehors, afin que vous receviez de „ la poſterité le même éloge.

Telemaque répondit : „ Sage Neſtor, l'orne- „ ment & la gloire des Grecs, ce jeune Prince „ a fort bien fait de punir l'aſſaſſin de ſon pere, „ & les Grecs relevent fort juſtement la gloire „ de cette action ; la poſterité ne lui refuſera ja- „ mais les louanges qu'elle merite. Je ne de- „ manderois aux Dieux pour toute grace que de „ pouvoir me venger de même de l'inſolence „ des Pourſuivans de ma mere, qui commettent „ tous les jours dans ma maiſon des excès infi- „ nis & qui me deshonorent, mais les Dieux „ n'ont pas reſolu de nous accorder à mon pere „ & à moi un ſi grand bonheur. C'eſt pourquoi „ il faut que je devore cet affront quelque dur „ qu'il me paroiſſe.

„ Mon cher fils, repartit Neſtor, puiſque „ vous

plus malheureux de tous les hommes. Neſtor dit qu'un homme n'eſt point malheureux quand il laiſſe un fils capable de le venger. Neſtor veut par-là exciter le courage de Telemaque & le porter à venger Ulyſſe de l'inſolence des Pourſuivans.

39 *Ou ſi ce ſont les peuples d'Ithaque, qui pour obéïr à la voix de quelque Dieu*] Neſtor ne peut pas s'imaginer que les Peuples d'Ithaque manquent de fidelité à Ulyſſe, à moins qu'ils n'ayent reçû quelque oracle qui leur ordonne de l'abandonner. Il n'y a que Dieu qui puiſſe délier les Peuples.

40 *Si Minerve vouloit vous proteger comme elle a protegé le célèbre Ulyſſe*] Neſtor vient de dire, *qui ſait ſi Ulyſſe venant un jour ſans être attendu, ne punira pas lui ſeul les Pourſuivans?* Pour fonder cette propoſition, qui paroît étonnante, qu'un hom- me

„ vous me faites ressouvenir de certains bruits „ sourds que j'ai entendus. J'ai ouï dire qu'un „ grand nombre de jeunes Princes amoureux de „ votre mere, se tiennent dans votre Palais mal- „ gré vous & consument votre bien. Apprenez- „ moi donc si vous vous soumettez à eux sans „ vous opposer à leurs violences, [39] ou si ce „ sont les peuples d'Ithaque qui, pour obéïr à „ la voix de quelque Dieu, se déclarent contre „ vous. Qui sait si votre pere, venant un jour „ sans être attendu, ne les punira pas lui seul „ de leurs injustices, ou même si tous les Grecs „ ne s'uniront pas pour vous venger? [40] Si Mi- „ nerve vouloit vous proteger, comme elle a „ protegé le célèbre Ulysse pendant qu'il a com- „ battu sous les murs de Troye où nous avons „ souffert tant de maux, car je n'ai jamais vû „ les Dieux se déclarer si manifestement pour „ personne comme cette Déesse s'est déclarée „ pour votre pere, en l'assistant en toute oc- „ casion ; si elle vouloit donc vous té- „ moigner la même bienveillance & avoir „ de vous le même soin, [41] il n'y au- „ roit assurément bientôt aucun de ces Pour- „ sui-

me seul pût venir à bout de tant de Princes, il fait voir que cela seroit facile, si Minerve vouloit favoriser Telemaque aussi ouvertement qu'elle favorisoit son pere. Avec quelle adresse Homere prépare le denouement de son action pour lui donner de la vraisemblance.

41 *Il n'y auroit assurément bientôt aucun de ces Poursuivans*] Eustathe a fort bien remarqué que le mot τὶς, qui signifie ordinairement *quelqu'un*, signifie aussi quelquefois *chacun*, εἷς ἕκαστος, & qu'il embrasse tous ceux dont on parle. Que c'est ainsi que Sophocle l'a employé dans ce vers où le chœur des Salaminiens dit: ὡς νῦν καιρός τινι ποδοῖν κλεπτὰν ἀρέσθαι. *Il est temps que chacun de nous prenne secretement la fuite.* Il est ici dans le même sens. Car parmi le grand nombre de Poursuivans, ce ne seroit pas une grande avance que quelqu'un d'eux perît.

„ suivans qui fût en état de penser au mariage.

„ Grand Prince, repartit Telemaque, je ne „ pense pas que ce que vous venez de dire s'ac„ complisse jamais; vous dites-là une grande „ chose; la pensée seule me jette dans l'étonne„ ment. Je n'ai garde d'oser me flatter d'un si „ grand bonheur, [42] car mes esperances seroient „ vaines, quand même les Dieux voudroient me „ favoriser.

„ Ah! Telemaque, repartit Minerve, que ve„ nez-vous de dire? quel blasphême venez-vous „ de proferer? Quand Dieu le veut, il peut fa„ cilement sauver un homme & le ramener des „ bouts de la Terre. [43] Pour moi, j'aimerois „ bien mieux, après avoir essuyé pendant long„ temps

42 *Car mes esperances seroient vaines, quand même les Dieux voudroient me favoriser*] Telemaque est si persuadé que son pere a peri, ou que sa Destinée l'a si certainement condamné à perir, qu'il n'est pas au pouvoir des Dieux mêmes de le ramener dans sa Patrie. Et comme ce qu'il dit approche fort du blasphême, Minerve le reprend en faisant voir qu'il est aisé à Dieu de ramener des bouts de la Terre un homme qu'on avoit desesperé de voir.

43 *Pour moi j'aimerois bien mieux*] Le discours de Minerve est fort adroit & très vrai. Pour consoler Telemaque elle lui fait voir qu'il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur des hommes absens de chez eux, par la facilité ou par la difficulté qu'ils ont à retourner dans leur Patrie, que souvent c'est un bonheur d'en être long-temps éloigné, & un malheur d'y arriver trop promptement. Et la preuve qu'elle en donne c'est le sort d'Agamemnon même; il fait un heureux voyage, & à son arrivée il est assassiné dans ses Etats, au lieu qu'Ulysse après avoir trouvé mille obstacles pourra arriver heureusement & vaincre ses ennemis. Ce ne sont donc pas les moyens qui font le bonheur ou le malheur d'un homme, c'est la fin.

44 *Les Dieux n'en sauroient exempter l'homme qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa derniere heure*] Voici un point de la Theologie payenne qu'il est bon d'é-

„ temps des travaux infinis, me voir enfin heu-
„ reusement de retour dans ma Patrie, que d'a-
„ voir le sort d'Agamemnon, qui après un trop
„ heureux voyage, s'est vû assassiner dans son
„ Palais par la trahison de sa femme & d'Egisthe.
„ Il est vrai que pour ce qui est de la mort, ter-
„ me fatal ordonné à tous les hommes, ++ les
„ Dieux ne sauroient en exempter l'homme qui
„ leur seroit le plus cher, quand la Parque cruel-
„ le l'a conduit à sa derniere heure.

Telemaque, reprenant la parole, dit: „ Men-
„ tor, quittons ces discours, quelque affligez que
„ nous soyons, il n'est plus question de retour
„ pour mon pere, les Dieux l'ont abandonné à
„ sa noire Destinée & l'ont livré à la mort. Pre-
„ sentement je veux parler d'autre chose au fils
„ de

d'éclaircir. Les Payens étoient persuadez qu'il étoit ordonné à tous les hommes de mourir, mais en même temps ils croyoient que Dieu pouvoit dispenser de cette Loi generale ceux qu'il lui plaisoit d'en exempter. C'est ainsi que dans le Livre suivant nous verrons Protée annoncer à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Dieux l'envoyeront aux Champs Elysées sans le faire passer par la mort. Aussi Minerve ne dit pas ici que Dieu ne sauroit exempter de la mort l'homme qui lui seroit le plus cher, mais elle dit qu'il ne sauroit l'en exempter quand la Parque l'a conduit à sa derniere heure. Car la Parque n'étant que l'ordre de la Providence, Dieu ne le change point quand il l'a donné une fois, quoi-qu'il le pût, s'il le vouloit, comme Homere l'a reconnu ailleurs *. Cette Theologie s'accorde fort bien en cela avec la nôtre; on voit même qu'elle en est tirée; nous disons de même que tous les hommes sont nez pour mourir, mais nous disons en même temps que comme Dieu est le Maître de la vie & de la mort, il peut retirer de ce monde ceux qu'il lui plaît, sans leur faire goûter la mort. Et nous avons dans l'Ecriture sainte des preuves de cette verité que les Payens avoient sans doute connuës. On peut voir ce qui est remarqué sur la fin du Liv. suivant.

* *Dans le 15. livre de l'Iliade.*

„ de Nelée & prendre la liberté de lui faire une „ question, car je voi qu'en prudence & en justi- „ ce il surpasse tous les autres hommes, [45] aussi „ dit-on qu'il a regné sur trois generations. [46] „ Et veritablement quand je le regarde je croi „ voir une image des Immortels. Dites-moi „ donc, je vous prie, sage Nestor, [47] comment „ a été tué le Roi Agamemnon ? où étoit son „ frere Menelas ? quelle sorte de piege lui a ten- „ du le perfide Egisthe ? car il a tué un homme „ bien plus vaillant que lui. Menelas [48] n'étoit- „ il point à Argos ? étoit-il errant dans quelque „ terre étrangere ? c'est sans doute son absence „ qui a inspiré cette audace à cet assassin.

„ Mon fils, lui répond Nestor, je vous dirai „ la

45 *Aussi dit-on qu'il a regné sur trois generations*] Car le grand âge enseigne la justice & la prudence, par la grande experience qu'il donne. Au reste il faut remarquer ici l'exactitude d'Homere à bien marquer l'âge de Nestor. Dans le premier Livre de l'Iliade il a dit que *ce Prince avoit déja vû passer deux âges d'hommes, & qu'il regnoit sur la troisième generation.* Et ici, il dit qu'*il a regné sur trois generations* Cela prouve la verité de ma remarque sur ce passage de l'Iliade pag. 26. où j'ai fait voir que la derniere année de la Guerre de Troye, Nestor avoit quatre-vingts-cinq ou six ans. Si l'on ajoute à ce nombre les huit ou neuf années qui se sont passées depuis le départ de Troye jusqu'à ce voyage de Telemaque à Pylos, Nestor avoit alors quatre-vingts-quatorze ou quatre-vingts quinze ans, & par consequent il avoit déja vû trois generations, chacune de trente ans , & il y avoit quatre ou cinq ans qu'il regnoit sur la quatrième.

46 *Et veritablement quand je le regarde, je croi voir une image des Immortels*] Le propre des Dieux est l'immortalité, & rien ne ressemble tant à l'immortalité qu'une longue vie, & par conséquent un homme d'un grand âge est la plus ressemblante image de Dieu. Platon avoit sans doute ce passage en vûë, lorsqu'il a écrit dans son 2. Liv. des Loix que nos peres & meres sont les images vivantes de Dieu, & que plus ils sont vieux, plus ils lui ressemblent & plus ils meritent notre culte.

„ la verité toute pure; les choses se sont passées „ comme vous l'avez fort bien conjecturé. Si „ Menelas à son retour de Troye eût trouvé „ dans son Palais Egisthe encore vivant, jamais „ on n'auroit élevé de tombeau à ce traître; son „ cadavre gisant sur la terre loin des murailles, „ auroit servi de pâture aux chiens & aux oi- „ seaux; & pas une des femmes Grecques n'au- „ roit honoré sa mort de ses larmes, [49] car il „ avoit commis le plus horrible de tous les for- „ faits.

„ Il faut que vous sachiez, mon fils, que pen- „ dant que nous étions devant Troye à livrer tous „ les jours de nouveaux combats, ce malheu- „ reux, [50] qui vivoit dans une lâche oisiveté „ dans

47 *Comment a été tué le Roi Agamemnon*] Telemaque ne fait pas cette demande sans raison & par une vaine curiosité, outre qu'il avoit lui-même des embuches à craindre & qu'il vouloit se mettre en état de les éviter, il veut aussi s'instruire pour pouvoir servir son pere si les Dieux lui font la grace de le ramener, & lui aider à éviter les pièges que les Poursuivans pourroient lui dresser.

48 *N'étoit-il point à Argos*] Argos n'est pas ici pour la ville d'Argos, mais pour le païs, pour tout le Peloponnese, comme nous l'avons déja vû dans le Liv. I. Voyez Strabon Livre VIII.

49 *Car il avoit commis le plus horrible de tous les forfaits*] Ce forfait renfermoit tous les plus grands forfaits, l'adultere, le parricide, l'usurpation. Il avoit corrompu la femme de son Roi; il avoit assassiné ce Prince, & s'étoit mis en possession de ses Etats.

50 *Qui vivoit dans une lâche oisiveté*] Qu'Homere peint bien l'infamie de ce traître! Pendant que tous les Princes de la Grece sont occupez à une Guerre très-juste, & livrent tous les jours des combats pour venger l'affront fait à Menelas. & pour punir le corrupteur d'Helene, ce malheureux Egisthe vit seul dans l'oisiveté; & comme l'oisiveté est la mere de tous vices, il s'amuse à corrompre la femme d'Agamemnon.

» dans un coin du Peloponnese, conçut une
» passion criminelle pour la femme d'Agamemnon,
» pour la Reine Clytemnestre qu'il sollicitoit
» tous les jours de répondre à ses desirs. La
» Reine resista long-temps & refusa de consentir
» à une action si infame, [51] car outre que son
» esprit étoit encore sain & entier, [52] elle avoit
» auprès d'elle un Chantre qu'Agamemnon lui
» avoit laissé en partant pour Troye & qu'il a-
» voit

51 *Car outre que son esprit étoit encore sain & entier*] Le Grec dit, *car elle étoit encore d'un bon esprit*. Homere appelle *bon esprit* un esprit sain & entier, & qui a resisté à la corruption. Les passions criminelles ne gagnent sur nous qu'après que notre esprit est gâté & corrompu.

52 *Elle avoit auprès d'elle un Chantre qu'Agamemnon lui avoit laissé*] Ces Chantres étoient des gens considerables, qui par leur Poësie & par leur Musique enseignoient la vertu & reprimoient les passions qui lui sont opposées. C'étoient les Philosophes de ces temps-là. Je ne saurois mieux illustrer ce passage, qu'en rapportant ce que Strabon a écrit dans son 1. liv. pour répondre à Eratosthene, qui avoit eû le mauvais sens d'avancer que les Poëtes ne cherchoient qu'à divertir & nullement à instruire. *Les Anciens*, dit il, *ont pensé tout le contraire. Ils ont dit que l'ancienne Poësie étoit une espece de Philosophie, qui dès notre enfance nous apprend à bien vivre, & qui sous l'apât du plaisir, nous enseigne les bonnes mœurs & nous forme aux passions & aux actions honnêtes; aussi nos Stoïciens assurent que le seul sage est Poëte. C'est pourquoi dans les villes Grecques on commence l'éducation des enfans par la Poësie, non pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse. Et l'on voit même que les simples Musiciens qui enseignent à chanter & à jouer de la flûte & de la lyre, font profession d'enseigner la vertu, car ils se disent précepteurs & reformateurs des mœurs. Et ce ne sont pas les seuls Pythagoriciens qui disent cela de la Musique, Aristoxene le prouve, & Homere lui-même fait voir que les Chantres étoient de bons précepteurs, quand il dit qu'Agamemnon avoit laissé un Chantre auprès de la Reine sa femme pour avoir soin de sa conduite, & qu'Egisthe ne triompha de cette Princesse qu'après avoir éloigné d'elle ce Chantre, dont les instructions la soutenoient, &c.*

53 *Mais quand l'heure marquée par les Destins fut arrivée où ce malheureux devoit triompher de sa chasteté*] Homere ne veut pas

„ voit chargé particulierement du soin de la garder & de veiller à sa conduite. [53] Mais quand „ l'heure marquée par les Destins fut arrivée où „ ce malheureux Egisthe devoit triompher de sa „ chasteté, [54] il commença par éloigner d'auprès d'elle ce Chantre, [55] il le mena dans une Isle „ deserte & l'abandonna en proye aux oiseaux „ des cieux, & retournant à Mycenes, [56] il se „ vit enfin Maître de la Reine, qui le suivit vo- „ lon-

pas dire que cette action infame devoit necessairement arriver par l'ordre du Destin, car Clytemnestre ne seroit plus coupable. Rien n'est plus opposé à la doctrine de ce Poëte : il veut dire seulement, quand l'heure fut arrivée que Clytemnestre, par un choix de sa pure volonté, renonceroit à sa vertu. Cette heure fatale n'emporte point la necessité de pécher, mais elle marque seulement le moment de sa détermination toute libre.

54 *Il commença par éloigner d'auprès d'elle ce Chantre*] Homere fait bien relever l'honneur & la gloire de son Art, & en faire l'éloge d'une maniere bien fine & bien glorieuse. Jamais Egisthe n'auroit triomphé de la vertu de Clytemnestre, si ce Chantre avoit été toûjours auprès d'elle à lui donner ses instructions. Ce Poëte fait bien voir aussi par cet exemple de quel secours est pour la vertu le commerce des sages, puisque pour jetter dans le vice une femme qui a encore de la vertu, il faut commencer à éloigner d'elle ses amis les plus vertueux.

55 *Il le mena dans une Isle deserte, & l'abandonna en proye aux oiseaux*] Il ne dit pas qu'il le tua, mais il le fait entendre, car on n'abandonne pas aux oiseaux un homme vivant. Aussi Athenée, qui n'a fait qu'abreger le passage de Strabon que j'ai rapporté, dit qu'*Egisthe ne put corrompre Clytemnestre qu'après avoir tué dans une Isle deserte le Chantre qu'Agamemnon lui avoit laissé.*

56 *Il se vit enfin Maître de la Reine, qui le suivit volontairement dans son Palais*] Le Grec dit : *Il emmena volontairement dans sa maison la Reine qui le suivit volontairement.* Ce n'est pas sans raison qu'il met deux fois *volontairement*, ἐθέλων ἐθέλουσαν, c'est pour marquer que cette action étoit volontaire dans l'un & dans l'autre, qu'elle venoit de leur propre choix, qu'il dépendoit d'eux de s'empêcher de la commettre, & qu'on n'en pouvoit accuser ni les Dieux ni les Des-

„ lontairement dans son Palais. [57] Alors il offrit „ sur les autels une infinité de victimes, & „ consacra dans les Temples [58] les offrandes „ les plus précieuses, de l'or, de riches étoffes, „ pour remercier les Dieux [59] d'avoir réüssi dans „ une entreprise si difficile, & dont il avoit toû- „ jours desesperé.

„ Cependant Menelas & moi, étroitement „ unis par les nœuds de l'amitié, nous étions „ partis de Troye sur nos vaisseaux. Quand „ nous fûmes abordez à Sunium, sacré promon- „ toire d'Athenes, là Apollon tua tout d'un „ coup

Destins. Et il ajoute cela pour déterminer le sens de ce qu'il a dit trois vers plus haut : *mais quand l'heure marquée par les Destins fut venuë, &c.* comme je l'ai expliqué.

57 *Alors il offrit sur les autels une infinité de victimes, &c. pour remercier les Dieux*] Voici un melange bien surprenant de religion & d'impieté! Egisthe, après avoir commis un si grand crime, a l'insolence d'en remercier les Dieux par des offrandes & par des sacrifices, comme si les Dieux l'avoient aidé à commettre ce crime, que sa propre corruption avoit seule imaginé & accompli.

58 *Les offrandes les plus précieuses*] Il y a dans le Grec, *ἀγάλματα*, qui signifie proprement ce que nous disons des *joyaux*. Les Grecs posterieurs à Homere, dit Eustathe, ont appellé les statuës ἀγάλματα, mais ce Poëte n'a employé ce terme que pour dire des joyaux, des choses précieuses, en un mot tout ce dont on aime à se parer.

59 *D'avoir réüssi dans une entreprise si difficile, & dont il avoit toûjours desesperé*] Je sai bon gré à Homere, après l'horrible chute de Clytemnestre, de lui avoir au moins fait l'honneur de dire qu'elle avoit resisté long-temps, & que ce ne fut qu'après une infinité de grands & de longs combats que sa vertu fut vaincuë. Il n'est pas naturel qu'une femme bien élevée se porte sans peine & sans une longue resistance à de si grands forfaits. Mais il est bon aussi de remarquer que cette Princesse, qui avoit resisté si long-temps, n'eut pas plûtôt été vaincuë, que les autres crimes ne lui couterent plus rien, & qu'elle aida ensuite Egisthe à tuer Agamemnon.

60 *Le Pilote Phrontis fils d'Onetor*] Les seuls noms qu'Homere

„ coup par ses douces fléches[60] le Pilote Phron-
„ tis fils d'Onetor, qui conduisoit la galere ca-
„ pitainesse de Menelas comme il étoit au gou-
„ vernail. C'étoit le plus habile de tous les
„ pilotes, le plus experimenté, & celui qui sa-
„ voit le mieux gouverner un vaisseau pendant
„ les plus affreuses tempêtes. [61] Quelque pressé
„ que fût Menelas de continuer sa route, il fut
„ retenu là pour enterrer son compagnon &
„ pour faire sur son tombeau les sacrifices ordi-
„ naires. Quand il se fut rembarqué [62] & que
„ sa Flotte eut gagné les hauteurs du promontoi-
„ re

mere donne à ses personnages, enseignent souvent des choses utiles & curieuses, comme je l'ai-déja remarqué. Le premier pilote de Menelas s'appelle *Phrontis*, c'est à dire, *prudent*, & il est fils d'*Onetor*, qui signifie *utile, profitable*. C'est pour faire entendre que l'Art des Pilotes demande beaucoup de prudence, & que c'est en cet Art que consiste toute la marine, qui est aux hommes d'une grande utilité. Au reste les Arts méchaniques sont si peu honorez dans notre siecle, que j'ai vû des gens s'étonner de voir qu'Homere nomme ici le pere d'un Pilote, & que dans le v. Livre de l'Iliade il a fait la genealogie d'un Charpentier. *Phereclus*, dit-il, *fils d'un Charpentier très-habile & petit fils d'Harmonus.* Mais dans ces temps-là les Arts étoient honorez, & ceux qui s'y distinguoient étoient mis parmi les personnages les plus considerables, & c'est ainsi que l'Ecriture sainte à traité les celebres Artisans. Dans le III. Liv. des Rois VII. 14. elle marque qu'Hiram, celebre Fondeur, étoit fils d'une femme veuve de la Tribu de Nephtali, & que son pere étoit de Tyr. *Misit quoque Rex Salomon, & tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ, de Tribu Nephtali, patre Tyrio & artificem ærarium & plenum sapientia & intelligentia & doctrina ad faciendum omne opus ex ære.* Je prends plaisir à rappeller ces conformitez d'idées & de style, parce que rien ne fait tant d'honneur à Homere.

61 *Quelque pressé que fût Menelas de continuer sa route, il fut retenu là pour enterrer son compagnon*] Car il n'y avoit rien qui pût dispenser de rendre ce dernier devoir. Le negliger étoit un très-grand crime.

62 *Et que sa Flotte eut gagné les hauteurs du promontoire de Ma-*

„ re de Malée, alors Jupiter, dont les yeux dé-
„ couvrent toute l'étenduë de la Terre, mit de
„ grands obstacles à son retour. Il déchaîna
„ contre lui les vents les plus orageux, excita les
„ flots les plus terribles, les amoncela & les éle-
„ va comme les plus hautes montagnes, & sé-
„ parant ses vaisseaux, il poussa les uns à l'Isle
„ de Crete [63] du côté qu'habitent les Cydoniens
„ sur les rives du Jardan. [64] Là vis à vis de Gor-
„ tyne s'avance dans la mer toûjours couverte
„ d'un brouillard épais [65] un rocher appellé *Lis-*
„ *sé*, c'est le promontoire Occidental de l'Isle
„ du côté de Pheste. Le vent de midi pousse
„ les flots contre ce rocher, qui les arrêtant &
„ brisant leur impetuosité, couvre le port & as-
„ sure la plage. Ce fut contre ce rocher que
„ donnerent ses vaisseaux, qui furent brisez, les
„ hom-

Malée] Malée est un promontoire de Laconie au bas du Peloponnese à la pointe Orientale au dessus de l'Isle de Cythere. La mer est là fort dangereuse, ce qui donna lieu au proverbe, *doubler le cap de Malée*, pour dire, courir un très-grand danger.

63 *Du côté qu'habitent les Cydoniens*] C'est vers le côté Occidental de l'Isle.

64 *Là vis à vis de Gortyne*] C'est un des plus difficiles endroits d'Homere. Je croi l'avoir rendu sensible.

65 *Un rocher appellé* Lissé, *c'est le promontoire Occidental de l'Isle du côté de Pheste*] Eustathe écrit que ce rocher s'appelloit *Blissé* & *Blissen* selon Cratès. Et je ne sai si sur cela il ne faudroit point corriger le texte de Strabon Liv. x. pag. 330. Καὶ Ὀλύσσην δὲ τᾶς Φαιστίας. *Est & Olyssa Phastia.* Strabon n'avoit-il point écrit, *καὶ ὁ* Βλύσσην τᾶς Φαιστίας, *& le promontoire Blyssen de la ville de Pheste.*

66 *Les porterent à l'embouchure du fleuve Egyptus*] Du temps d'Homere le fleuve d'Egypte n'avoit pas encore le nom de *Nil*, & n'étoit connu que sous le nom d'*Egyptus*. Et c'est ce qui donna ensuite le nom d'Egypte à toute l'Isle, qu'on a regardée avec raison comme le don du Nil, car c'est ce fleuve qui fait sa fertilité. Ce nom de *Nil* qui n'a pas été connu d'Homere, l'a été d'Hesiode, & c'est un argument qu'on

„ hommes ne se sauverent qu'avec beaucoup de „ peine. Il y avoit encore quatre navires avec „ celui que montoit Menelas, ils avoient été sé- „ parez des autres; les vents & les flots après les „ avoir fort maltraitez, [66] les porterent à l'em- „ bouchure du fleuve Egyptus. [67] Ce Prince „ amassa quantité d'or & d'argent en parcou- „ rant ce fleuve, & en visitant sur ses vaisseaux „ les Nations qui habitent les contrées les plus „ éloignées.

„ [68] Pendant ce temps-là Egisthe executa ses „ pernicieux desseins, & assassina Agamemnon; „ le peuple se soumit à ce meurtrier, & le tyran „ regna sept années entieres à Mycene; mais la „ huitième année [69] le divin Oreste revint d'A- „ thenes pour le punir; il tua le meurtrier de „ son pere, le traître Egisthe, [70] & après l'a- „ voir

qu'on peut ajouter à ceux qu'on a d'ailleurs, pour prouver qu'Hesiode vivoit après Homere.

67 *Ce Prince amassa quantité d'or & d'argent, en parcourant ce fleuve*] Homere n'explique pas comment Menelas amassa toutes ces richesses, mais il y a de l'apparence que c'est en piratant.

68 *Pendant ce temps-là Egisthe executa ses pernicieux desseins*] Agamemnon fut assassiné la premiere nuit de son arrivée.

69 *Le divin Oreste revint d'Athenes pour le punir*] Dans le vers d'Homere, *ἂψ ἀπ' Ἀθηνάων, revint d'Athenes.* Il y a des Critiques qui ont lû, *ἂψ ἀπὸ Φωκήων, revint de la Phocide.* Parce que ce fut dans la Phocide qu'Oreste fut élevé. Mais on sauve la premiere leçon, en disant qu'avant que de revenir à Mycenes il passa par Athenes, comme Sophocle dit qu'il passa à Delphes. Ou même qu'il avoit fait quelque sejour à Athenes pour s'instruire & se former.

70 *Et après l'avoir tué, il donna aux peuples le festin des funerailles de son abominable mere & de son lâche assassin*] Comme Egisthe & Clytemnestre, après avoir assassiné Agamemnon, avoient fait une grande fête qu'ils renouvelloient tous les ans, pour celebrer la memoire de ce meurtre, Oreste fait de même le festin des funerailles de ces assassins.

„ voir tué, il donna aux peuples d'Argos le „ festin des funerailles [71] de son abominable me- „ re & de ce lâche assassin. Et [72] ce jour-là „ même le vaillant Menelas arriva à Lacedemo- „ ne avec des richesses infinies, car il en ame- „ noit autant qu'il en avoit pû charger sur ses „ vaisseaux. Vous donc, mon fils, ne vous te- „ nez pas long-temps éloigné de vos Etats en „ abandonnant ainsi tous vos biens à ces fiers „ Poursuivans, de peur qu'ils n'achevent de „ vous ruiner en partageant entre eux votre „ Roïaume, & que vous n'ayez fait un voyage „ inutile & ruineux. Mais avant que de vous „ en retourner, je vous conseille & je vous ex- „ horte d'aller voir Menelas. Il n'y a pas long- „ temps qu'il est de retour de ces regions éloi- „ gnées [73] dont tout homme, qui y auroit été „ poussé par les tempêtes au travers de cette mer „ im-

71 *De son abominable mere*] Il faut bien remarquer la sagesse de Nestor, il n'a pas dit un mot de la part qu'eut Clytemnestre à cet assassinat, & il ne le fait connoitre qu'en parlant des funerailles de cette malheureuse Princesse.

72 *Ce jour-là même le vaillant Menelas arriva à Lacedemone*] Menelas fut donc errant près de huit ans après son départ de Troye. Quelle esperance cela ne doit-il point donner à Telemaque qu'Ulysse de même pourra être bientôt de retour?

73 *Dont tout homme, qui y auroit été poussé par les tempêtes au travers de cette mer immense, n'oseroit jamais esperer de revenir*] Pourquoi cela, puisqu'Homere lui-même assûre qu'en cinq jours on peut aller de Crete en Egypte? mais Nestor parle peut-être ainsi au jeune Telemaque pour l'étonner, & pour le détourner de prendre la resolution d'aller à Crete, en lui faisant craindre d'être poussé par les tempêtes dans ces regions éloignées, d'où il est difficile de revenir.

74 *Et d'où les oiseaux mêmes ne reviendroient qu'à peine en un an*] Cette hyperbole est bien forte, mais elle est très-propre au dessein de Nestor, & il faut se souvenir qu'il parle à

„ immense, n'oseroit jamais esperer de revenir, „ [74] & d'où les oiseaux mêmes ne reviendroient „ qu'à peine en un an, tant ce trajet est long & „ penible. Allez donc, partez avec votre vais„ seau & vos compagnons. Que si vous aimez „ mieux aller par terre, je vous offre un char & „ des chevaux, & mes enfans auront l'honneur „ de vous conduire eux-mêmes à Lacedemone „ dans le Palais de Menelas. Vous prierez ce „ Prince de vous dire sans déguisement ce qu'il „ sait de votre pere, il vous dira la verité, car „ étant sage & prudent il abhorre le mensonge.

Ainsi parla Nestor. Cependant le Soleil se coucha dans l'Ocean, & les tenebres se répandirent sur la terre. Minerve prenant la parole, dit à ce Prince : „ Nestor, vous venez de parler avec beaucoup de raison & de sagesse; „ [75] presentement donc que l'on offre en sacri„ fice

à un jeune homme qui n'a encore rien vû. On peut voir sur cela Eustathe.

75 *Presentement donc que l'on offre en sacrifice les langues des victimes*] Il y a dans le texte, *τάμνετε μὲν γλώσσας. Coupez les Langues.* Mais ce mot *coupez*, dans la Langue des Ioniens signifie *sacrifiez*. *Τάμνετε ἀντὶ τοῦ θύετε Ἰώνων δὲ ἡ λέξις.* Au reste voici une coutume bien remarquable, qui se pratiquoit en Ionie & dans l'Attique. Les festins des sacrifices finissoient par le sacrifice des langues que l'on faisoit brûler sur l'autel à l'honneur de Mercure, & sur les langues on faisoit des libations. La raison de cela étoit, à mon avis, que comme ces peuples craignoient que le vin & la joie ne les eussent portez pendant le festin à dire des choses qui ne convenoient pas à la sainteté de la ceremonie pour laquelle ils étoient assemblez, par ce sacrifice des langues, qu'ils faisoient brûler sur l'autel, ils vouloient marquer qu'ils purifioient par le feu tout ce qui avoit été dit pendant le repas, & qu'ils en demandoient pardon à Mercure, comme au Dieu qui présidoit au discours, afin qu'ils n'emportassent chez eux aucune souillure qui les empêchât de participer aux benedictions que le sacrifice devoit leur procurer.

„ fice les langues des victimes, & que l'on
„ mêle le vin dans les urnes, afin qu'après avoir
„ fait nos libations à Neptune & aux autres
„ Dieux immortels, nous pensions à aller pren-
„ dre quelque repos, car il en est temps. Dé-
„ ja le Soleil a fait place à la nuit [76] & il ne con-
„ vient pas d'être si long-temps à table aux sa-
„ crifices des Dieux; il est heure de se retirer.

La fille de Jupiter aiant ainsi parlé, on obéït à sa voix. [77] Les herauts donnent à laver, & de jeunes hommes remplissent les urnes & presentent du vin dans les coupes à toute l'Assemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde se leve [78] & fait ses libations sur les langues.

Quand les libations furent faites & le repas fini, Minerve & Telemaque voulurent s'en retourner dans leur vaisseau, mais Nestor, les retenant, leur dit avec quelque chagrin: „ Que
„ Ju-

76 *Et il ne convient pas d'être si long-temps à table aux sacrifices des Dieux*] Cette remontrance est digne de Minerve. Il y avoit des fêtes où l'on passoit les nuits entieres, & ces fêtes étoient ordinairement pleines de licence & de débauche, & c'est ce que la Déesse condamne ici; elle ne veut pas que l'on pousse bien avant dans la nuit les festins des sacrifices, de peur qu'il ne s'y passe des choses contraires à la religion & à la pureté.

77 *Les herauts donnent à laver*] On s'étoit lavé en se mettant à table. Pourquoi donc se laver encore en en sortant? C'étoit pour se nettoyer de toutes les ordures que l'on avoit pû contracter pendant le repas, & pour se mettre en état d'offrir ce sacrifice des langues.

78 *Et fait ses libations sur les langues*] C'est ainsi qu'il faut traduire, *ἐπέλειβον*, car *ἐπιλείβειν* est *σπένδειν ἐπὶ γλώσσαις*, *libare super linguas*, verser le vin sur les langues qui brûlent sur l'autel.

79 *Ni robes*] Pour bien recevoir ses hôtes il falloit avoir non seulement tout ce qui étoit necessaire pour les bien coucher, mais encore des robes, des habits pour changer. C'é-
toit

„ Jupiter & tous les autres Dieux ne permettent „ pas que vous vous en retourniez ſur votre „ vaiſſeau, & que vous refuſiez ma maiſon „ comme la maiſon d'un homme neceſſiteux, „ qui n'auroit chez lui ni lits, [79] ni robes „ pour donner aux étrangers. J'ai chez moi aſ- „ ſez de lits, de couvertures & de robes, & il „ ne ſera jamais dit que le fils d'Ulyſſe s'en ail- „ le coucher ſur ſon bord pendant que je vivrai „ & que j'aurai chez moi des enfans en état de „ recevoir les hôtes qui me feront l'honneur de „ venir dans mon Palais.

„ Vous avez raiſon, ſage Neſtor, répondit „ Minerve, il eſt juſte que Telemaque vous „ obéïſſe, cela ſera plus honnête, il vous ſui- „ vra donc & profitera de la grace que vous lui „ faites. Pour moi je m'en retourne dans le „ vaiſſeau pour raſſurer nos compagnons, & pour „ leur donner les ordres, car dans toute la trou-

„ pe

toit une neceſſité que l'hoſpitalité ſi pratiquée dans ces temps-là avoit amenée. Euſtathe rapporte que Tellias d'Agrigente ouvroit ſa maiſon à tous les étrangers, & qu'un jour cinq cens cavaliers étant arrivez chez lui, il leur donna à chacun un manteau & une tunique. L'Auteur du *Parallele* a ſi peu compris le fondement de ces paroles de Neſtor, qu'il s'en moque avec cette fineſſe de critique, qui étoit ſon grand talent. *Telemaque étant chez Neſtor*, dit-il, *vouloit s'en aller & rentrer dans ſes vaiſſeaux, mais Neſtor le retint en lui diſant qu'il ſembleroit qu'il n'eût pas chez lui des matelats & des couvertures pour le coucher. Telemaque alla donc coucher dans une galerie bien réſonnante. Et le Roi Neſtor alla coucher au haut de ſa maiſon dans un lieu que ſa femme lui avoit préparé.* Ce grand Critique n'entre pas mieux dans les ſentimens que dans les expreſſions du Poëte. Il s'eſt bien applaudi d'avoir trouvé cette *galerie bien réſonnante*, qui lui a paru très-ridicule. En quoi il fait paroître qu'il ne ſe connoiſſoit pas mieux en bâtimens qu'en Poëſie. Car cette épithete *réſonnante* ne ſignifie que *fort exhauſſée*, & par conſequent *ſuperbe*, *magnifique*.

„ pe il n'y a d'homme âgé que moi ſeul : tous „ les autres ſont de jeunes gens de même âge „ que Telemaque, qui ont ſuivi ce Prince par „ l'attachement qu'ils ont pour lui. Je paſſerai „ la nuit dans le vaiſſeau, & demain dès la poin- „ te du jour [80] j'irai chez les magnanimes Cau- „ cons [81] où il m'eſt dû depuis long-temps une „ aſſez groſſe ſomme, & puiſque Telemaque a „ été reçu chez vous, vous lui donnerez un „ char avec vos meilleurs chevaux, [82] & un des „ Princes vos fils pour le conduire.

En achevant ces mots la fille de Jupiter diſparut ſous la forme d'une chouete. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent ſaiſis d'étonnement, & Neſtor rempli d'admiration, prit la main de Telemaque, & lui dit : „ Je ne doute pas, „ mon fils, [83] que vous ne ſoyez un jour un grand „ perſonnage, puiſque ſi jeune vous avez déja „ des Dieux pour conducteurs, & quels Dieux ! „ celui que nous venons de voir, c'eſt Miner- „ ve elle-même, la fille du grand Jupiter, la „ Déeſ-

80 *J'irai chez les magnanimes Caucons*] Les Caucons étoient des peuples voiſins de Pylos & ſujets de Neſtor, ils habitoient dans la Triphylie près de Lepreum. On peut voir Strabon livre VIII.

81 *Où il m'eſt dû depuis long-temps une aſſez groſſe ſomme*] Tobie conduit par un Ange va à Rages ville des Medes pour ſe faire payer d'une dette que Gabel devoit à ſon pere; il s'arrête chez Raguel, & l'Ange va à Rages retirer ce payement. *Tob. IX.* Ce que Minerve dit comme homme, lui convient auſſi comme Déeſſe. Mentor pouvoit avoir une dette chez les Cauçons, & Minerve y en avoit une certainement; ces peuples lui devoient des ſacrifices.

82 *Et un des Princes vos fils pour le conduire*] Minerve ne vouloit pas aller à Lacedemone. Les Anciens en ont cherché la raiſon; & ils diſent que Menelas célebroit alors les nôces de ſon fils & de ſa fille, ceremonie à laquelle Minerve ne ſe trouvoit pas volontiers.

„ Déesse qui préside aux Assemblées. Elle prend „ de vous le même soin qu'elle a pris du divin „ Ulysse votre pere, qu'elle a toûjours honoré „ entre tous les Grecs. Grande Déesse, soyez- „ nous favorable, accordez-nous une gloire „ immortelle, à moi, à ma femme & à mes „ enfans; dès demain j'immolerai sur votre au- „ tel une genisse d'un an qui n'a jamais porté le „ joug, & dont je ferai dorer les cornes pour „ la rendre plus agréable à vos yeux.

Ainsi pria Nestor, & la Déesse écouta favorablement sa priere. Ensuite ce venerable vieillard, marchant le premier, conduisit dans son Palais ses fils, ses gendres & son hôte, & quand ils y furent placez par ordre sur leurs sieges, Nestor fit remplir les urnes d'un excellent vin d'onze ans, [84] que celle qui avoit soin de sa dépense venoit de percer; il presenta les coupes aux Princes, [85] & commença à faire les libations en adressant ses prieres à la Déesse Minerve. Après les libations ils allerent tous se coucher dans leurs appartemens. Nestor fit coucher Telemaque dans

83 *Que vous ne soyez un jour un grand personnage, puisque si jeune vous avez déja des Dieux pour conducteurs*] C'est un beau sentiment. On doit attendre de grandes choses de ceux qui ont eû de bonne heure un Dieu pour conducteur.

84 *Que celle, qui avoit soin de sa dépense, venoit de percer*] Le Grec dit : *Que celle qui avoit soin de sa dépense venoit d'ouvrir, en ôtant le couvercle dont il étoit bouché.* Ils ne tenoient pas leur vin comme nous dans des tonneaux, mais dans de grandes cruches bien bouchées, & qu'on ouvroit en ôtant le couvercle, qu'il appelle *κρήδεμνον*, par une métaphore empruntée de la coeffure des femmes, & que nous avons aussi, car nous disons des bouteilles *coëffées.*

85 *Et commença à faire les libations*] Il est bon de remarquer ici la pieté de Nestor, il vient d'un sacrifice, il a fait des libations après le festin, & il n'est pas plûtôt de retour dans son Palais, qu'il fait encore des libations avant que de se coucher.

dans un beau lit sous un portique superbe, & voulut que le vaillant Pisistrate, [86] le seul de ses enfans qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur. Pour lui, il alla se coucher dans l'appartement le plus reculé de son magnifique Palais, [87] où la Reine sa femme lui avoit préparé sa couche.

Le lendemain dès que l'aurore eut doré l'horizon, Nestor se leva, sortit de son appartement [88] & alla s'asseoir sur des pierres blanches, [89] polies & plus luisantes que l'essence. Elles étoient aux portes de son Palais. Le Roi Nelée, égal aux Dieux par sa sagesse, avoit accoutumé de s'y asseoir, mais la Parque l'ayant précipité dans le tombeau, son fils Nestor, le plus fort rempart des Grecs, [90] s'y assit après lui, tenant en sa main

86 *Le seul de ses enfans, qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui*] Homere explique ici la raison pourquoi Nestor choisit Pisistrate pour le faire coucher par honneur auprès de Telemaque, c'est qu'il étoit le seul qui n'étoit point marié. Il ne vouloit pas séparer les autres de leurs femmes. C'est par la même raison qu'il l'envoye acompagner Telemaque à Sparte. Voilà un scrupule bien remarquable pour un siecle comme celui-là.

87 *Où la Reine sa femme lui avoit préparé sa couche*] Car ce soin regardoit les femmes. C'est pourquoi dans le premier Livre de l'Iliade Agamemnon dit de Chryseïs *qu'elle aura soin de son lit*. Car il la traite comme sa femme. On peut voir là les Remarques. Au reste la femme de Nestor est appellée ici *δέσποινα*, *maitresse*, & cela merite d'être remarqué.

88 *Et alla s'asseoir sur des pierres blanches*] Telle étoit la simplicité de ces temps heroïques. A la porte de leurs maisons ils avoient des bancs de pierre blanche où le pere de famille alloit s'asseoir tous les matins, & assembloit autour de lui ses enfans. Et là les Princes rendoient la Justice.

89 *Polies & plus luisantes que l'essence*] Polies ou par l'art ou par l'usage, car les pierres qui ont long-temps servi de siege sont lisses & polies. Il ajoute, *& plus luisantes que l'essence*. Ou, comme il y a dans le Grec, *luisantes d'essence*, *ἀποστίλβοντες ἀλείφατος*. Eustathe dit qu'il faut sousentendre

δι-

main son sceptre. Tous ses fils se rendirent près de lui, Echephron, Stratius, Persée, Aretus & Thrasymede semblable à un Dieu. Le Heros Pisistrate vint le dernier avec Telemaque, qu'ils placerent près de Nestor. Quand ils furent tous autour de lui, ce venerable vieillard leur dit : „ Mes chers enfans, executez promptement ce „ que je desire & que je vais vous ordonner, „ afin que je puisse me rendre favorable „ la Déesse Minerve qui n'a pas dédaigné de „ se manifester à moi & qui a assisté au sacri- „ fice que j'ai fait à Neptune. [91] Que l'un de „ vous aille donc à ma maison de campagne „ pour faire venir une genisse, qu'un pasteur au- „ ra soin de conduire ; [92] qu'un autre aille au „ vaisseau de Telemaque pour avertir tous ses „ com-

Kμας, comme ; comme de l'essence. Il pourroit être aussi que ces pierres étoient sacrées, parce que les Princes s'y asseyoient quand ils rendoient la Justice, & que pour témoigner le respect qu'on avoit pour elles, on les frotoit d'huile, comme par une espece de religion ; mais j'aimerois mieux croire que cette expression, *luisantes comme de l'essence*, est une figure pour marquer l'éclat de ces bancs, qui sans doute étoient de marbre. L'Auteur du *Parallele* ne manque pas de profiter de l'expression de ce passage qu'il a entenduë à son ordinaire, pour s'en moquer. *Le lendemain*, dit-il, *Nestor étant sorti de son lit, alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres bien polies & luisantes comme de l'onguent.*

90 *S'y assit après lui, tenant dans sa main son sceptre*] C'est pour faire entendre que Nestor assis sur ce siege rendoit la Justice à ses peuples.

91 *Que l'un de vous aille donc*] Nestor ne fait pas faire tout ceci par ses serviteurs, mais par ses enfans, non seulement parce que tout ce qui regardoit les sacrifices étoit honorable, mais encore parce que dans ces temps heroïques les plus grands Princes faisoient eux-mêmes, ce qu'une délicatesse peut être trop grande a fait faire ensuite par des valets. J'ai assez parlé de cette coutume dans ma Preface sur l'Iliade.

92 *Qu'un autre aille au vaisseau de Telemaque avertir tous ses compagnons*] Nestor est si pieux, qu'il veut que les compagnons de Telemaque assistent au sacrifice.

„ compagnons ; il n'en laiſſera que deux qui au-
„ ront ſoin du vaiſſeau. Vous, continua-t-il,
„ en s'adreſſant à un autre, allez ordonner au
„ Doreur Laërce de venir promptement pour do-
„ rer les cornes de la geniſſe, & vous, dit-il aux
„ autres, demeurez ici avec moi, & donnez or-
„ dre aux femmes de ma maiſon de préparer le
„ feſtin, & d'avoir ſoin d'apporter les ſieges,
„ [93] l'eau & le bois pour le ſacrifice.

Il parla ainſi, & les Princes obéïrent. [94] La geniſſe vint de la maiſon de campagne ; les compagnons de Telemaque vinrent du vaiſſeau ; [95] le Doreur vint auſſi en même temps, portant lui-même les inſtrumens de ſon Art, l'enclume, le marteau & les tenailles dont il ſe ſervoit à travailler l'or. La Déeſſe Minerve vint auſſi pour aſſiſter au ſacrifice. Neſtor fournit l'or au Doreur, qui le réduiſant en feuilles, en revêtit les cornes de la geniſſe, afin que la Déeſſe prît plaiſir à voir la victime ſi richement ornée. Stratius

93 *L'eau & le bois pour le ſacrifice*] Le bois pour brûler les parties de la victime qui devoient être conſumées ſur l'autel, & pour rôtir les autres, & l'eau pour laver les mains.

94 *La geniſſe vint de la maiſon de campagne*] J'ai employé toûjours le même terme, *vint*, *vinrent*, comme Homere, ἦλθε, ἦλθον. Cette répetition a de la grace, & c'eſt un vice de chercher l'art quand le naturel ſuffit.

95 *Le Doreur vint auſſi en même temps, portant lui-même les inſtrumens de ſon Art, l'enclume, le marteau, les tenailles*] Le Critique moderne, dont je parle ſi ſouvent, s'étoit ſervi de cet endroit, pour prouver qu'Homere étoit très-ignorant dans les Arts ; voici un Doreur qui vient avec ſon enclume & ſon marteau. *A-t-on beſoin*, dit-il, *d'enclume & de marteau pour dorer* ? Voilà une Critique qui fait voir que l'ignorance n'étoit pas du côté d'Homere. Ce Doreur étoit batteur d'or, & il préparoit lui-même l'or dont il doroit, on lui fourniſſoit l'or & il le battoit lui-même pour le réduire en feuilles, c'eſt pourquoi il avoit beſoin de ſon enclume &

tius & le divin Echephron la presenterent en la tenant par les cornes; Aretus vint du Palais [96] portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre, une corbeille où étoit l'orge sacré necessaire pour l'oblation; le vaillant Thrasymede se tint près de la victime la hache à la main tout prêt à la frapper, & son frere Persée tenoit le vaisseau pour recevoir le sang. Aussi-tôt Nestor lave ses mains, tire du poil du front de la victime, répand sur la tête l'orge sacré, & accompagne cette action de prieres qu'il adresse à Minerve. Ces prieres ne furent pas plûtôt achevées & la victime consacrée par l'orge, que Thrasymede levant sa hache, frappe la genisse, lui coupe les nerfs du cou & l'abbat à ses pieds. Les filles de Nestor, ses belles-filles & la Reine son épouse, la venerable Eurydice, l'aînée des filles de Clymenus, la voyant tomber, [97] font des prieres accompagnées de grands cris. Aussi-tôt les Princes la relevent, &

& de son marteau, & pour ce travail on n'avoit besoin que d'une petite enclume portative. M. Despreaux a fort bien justifié Homere dans ses Reflexions sur Longin, & fait voir l'ignorance de ce Critique, qui ne savoit pas que les feuilles d'or, dont on se sert pour doter, ne sont que de l'or extremement battu.

96 *Portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre une corbeille où étoit l'orge*] Je n'ai osé toucher au texte, cependant il me semble qu'il a besoin d'être corrigé, car il n'est pas possible qu'un homme porte d'une main un bassin avec une aiguiere, & de l'autre une corbeille. Assurément le bassin & l'aiguiere demandent les deux mains. Je croi donc qu'au lieu d'*ἑτέρῃ*, *de l'autre*, il faut lire *ἕτερος*, *un autre*, & qu'il faut traduire, *Aretus vint du Palais portant un bassin magnifique avec une aiguiere, & un autre portoit une corbeille où étoit l'orge sacré, &c.* d'autant plus même qu'il n'y a pas de terme qui réponde à *ἑτέρῃ*.

97 *Font des prieres accompagnées de grands cris*] J'ai voulu conserver toute la force du mot ὀλόλυξαν, qui signifie, *prierent*

& pendant qu'ils la tiennent, Pisistrate tire son poignard & l'égorge. Le sang sort à gros bouillons, & elle demeure sans force & sans vie. En même temps [98] ils la dépouillent & la mettent en pieces. Ils séparent les cuisses entieres selon la coutume, les enveloppent d'une double graisse, & mettent par dessus des morceaux de toutes les autres parties, [99] Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel & fait des aspersions de vin. Près de lui de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuisses de la victime furent toutes consumées par le feu, & qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les autres pieces par morceaux & on les fit rôtir. [100] Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaste met Telemaque au bain, & après qu'il fut baigné & parfumé d'essences, elle lui donne une belle tunique & un manteau magnifique, & ce Prince sortit de

rent avec de grands cris. Ὀλολύζειν, ὀλόλυγμος & ὀλολυγὴ se disent proprement des prieres des femmes, parce qu'elles prient ordinairement avec de grands cris. Ὀλολυγὴ, dit Hesychius, *φωνὴ γυναικῶν ἣν ποιοῦνται ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐχόμεναι.* Ololuzein *&* ololuga *se disent des cris que les femmes font aux sacrifices en priant.* Mais il y a plus encore. Le Scholiaste d'Eschyle nous apprend que ce mot ne s'employoit proprement que pour les prieres que l'on faisoit à Minerve, *καὶ γὰρ μόνῃ τῇ Ἀθηνᾷ δαίμονι οὔσῃ πολεμικῇ ὀλολύζουσι, τοῖς δ' ἄλλοις θεοῖς παιωνίζουσι.* Ce qu'il confirme par ce vers du VI. Livre de l'Iliade vers. 301. où les Dames Troyennes *levent les mains vers la Déesse Minerve, priant avec de grands cris :*

Αἱ δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέσχον.

Et par cet autre passage de l'Odyssée Liv. XXII. v. 411.

Ἐν θυμῷ, γρηῦ, χαῖρε, καὶ ἴσχεο, μηδ' ὀλόλυζε.

98 *Ils la dépouillent & la mettent en pieces*] On ne donne d'ordinaire au mot *διέχευαν* que la derniere signification, qui est celle de partager & de mettre en pieces. Hesychius & Eustathe ne marquent que celle-là ; mais l'autre y est aussi renfermée, car on ne mettoit en pieces la victime qu'après l'a-

de la chambre du bain ſemblable aux Immortels. Neſtor, s'avançant, le fit aſſeoir près de lui.

Quand les viandes furent rôties, on ſe mit à table, [101] & de jeunes hommes bien faits préſentoient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Neſtor, adreſſant la parole à ſes enfans, leur dit : „ Allez, mes enfans, allez promptement „ atteler un char pour Telemaque; choiſiſſez „ les meilleurs chevaux, afin qu'ils le menent „ plus vîte.

Il dit, & ces Princes obéïſſent. Ils eurent attelé le char dans un inſtant. La femme, qui avoit ſoin de la dépenſe, y met les proviſions les plus exquiſes qu'elle choiſit comme pour des Rois. Telemaque monte le premier, & Piſiſtrate, le fils de Neſtor, ſe place près de lui, & prenant les rênes, il pouſſe ſes genereux courſiers, qui plus legers que les vents, s'éloignent des portes de

l'avoir dépouillée. Au reſte tout ce qui regarde ce ſacrifice a été expliqué dans mes Remarques ſur le 1. Liv. de l'Iliade, il n'eſt pas neceſſaire de le repeter ici.

99 *Neſtor lui-même les fait brûler ſur le bois de l'autel & fait les aſperſions de vin*] Neſtor fait ici la fonction de Sacrificateur, parce que les Rois avoient l'intendance de la Religion, & que le Sacerdoce étoit joint à la Roïauté.

100 *Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte, met Telemaque au bain*] Rien ne nous paroît aujourd'hui plus oppoſé à la pudeur & à la bienſéance que d'avoir pouſſé les devoirs de l'hoſpitalité juſqu'à commettre des femmes, & ſur tout de jeunes & belles Princeſſes pour mettre des hommes au bain & pour les parfumer d'eſſence. Mais telles étoient les coutumes de ces temps-là, & tout s'y paſſoit avec ſageſſe. Cependant avec toute cette ſageſſe cette coutume ne pourroit ſubſiſter aujourd'hui, cela eſt entierement incompatible avec la pudeur que la Religion enſeigne & qu'elle exige, & elle a été abolie avec raiſon.

101 *Et de jeunes hommes bien faits preſentoient le vin*] C'étoient des herauts.

de Pylos, volent dans la plaine, & marchant ainsi tout le jour sans s'arrêter. Dès que le Soleil fut couché, & que les chemins commencerent à être obscurcis par les tenebres, ces Princes [102] arriverent à Pheres dans le Palais de Dioclès, fils d'Orsiloque qui devoit sa naissance au Fleuve Alphée; ils y passerent la nuit, & Dioclès leur presenta les rafraîchissemens qu'on donne à ses hôtes. Le lendemain dès que l'Aurore annonce le jour, ils remontent sur leur char, sortent de la cour au travers de grands portiques & poussent leurs chevaux, [103] qui dans un moment eurent traversé la plaine grasse & fertile. Ils continuent leur chemin avec une extrême diligence, & ils arrivent dans le Palais de Menelas, lorsque la nuit commençoit à répandre ses sombres voiles sur la surface de la terre.

102 *Arriverent à Pheres*] Qui est à moitié chemin de Pylos à Lacedemone au dessus du lac de la Messenie sur les bords du fleuve Pamise.

103 *Qui dans un moment eurent traversé la plaine grasse & fertile*] Ils traversent la plaine de la Messenie, qui est un pais gras & fertile, τὴν Μεσσηνιακὴν καλλίκαρπον, dit Strabon, qui rappelle ces deux vers d'Euripide:

Καταῤῥυτόν τε μυρίοισιν ἄρμασι,
Καὶ βουσὶ, καὶ ποιμέσιν εὐβοτωτάτην.

Terre grasse arrosée de fleuves & pleine de bons pâturages suffisants pour nourrir plusieurs milliers de chevaux & de bœufs & de grands troupeaux de moutons.

L'O-

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IV.

ARGUMENT.

TElemaque est reçu à Lacedemone dans le Palais de Menelas avec Pisistrate. Il raconte à ce Prince tous les desordres que les amans de sa mere commettent dans Ithaque. Menelas lui apprend ensuite tout ce qu'il sait du retour des Grecs, & lui fait part de l'oracle de Protée, qui lui avoit appris la mort d'Agamemnon & l'arrivée d'Ulysse auprès de la Nymphe Calypso. Les Poursuivans tiennent un conseil pour déliberer des moyens de se défaire de Telemaque. Minerve console Penelope affligée du départ de son fils, & lui apparoit en songe sous la figure d'Iphtime sæur de cette Princesse.

TELEMAQUE & le fils du sage Nestor [1] arrivent à Lacedemone, qui est environnée de

1 *Arrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes*] C'est le sens du mot κοίλην, *basse*, parce qu'elle est dans un fond, & toute ceinte de montagnes. Strabon appelle toute la Laconie, κοίλην καὶ ὄρεσι περίδρομον τραχεῖαν τε, δυσείσβολόν τε πολεμίοις : *basse, environnée de montagnes, rude & de difficile accès aux ennemis.* Liv. 8.

2 *Ville d'une vaste étenduë*] C'est ainsi que j'ai expliqué le mot κητώεσσαν, *grande*, car la baleine étant le plus grand des poissons, on a tiré de son nom une épithete pour marquer quelque grandeur que ce soit. Et cela est plus vraisemblable que de dire que Lacedemone ait été appellée κητώεσσα, parce que la mer jette des baleines sur les rivages. D'autres, au lieu de κητώεσσαν, ont écrit καιετάεσσαν, *pleines de fondrieres*, à cause des frequens tremblemens de terre qui avoient fait des ouvertures, des crevasses. Mais à la bonne heure qu'Homere eût dit cela du païs, il n'est nullement naturel qu'il l'ait dit de la ville. On peut voir sur cela Strabon, Liv. 8.

3 *Ils entrent dans le Palais de Menelas*] Aristote dans le 26. chap. de sa Poëtique nous apprend un reproche que quelques anciens Critiques faisoient à Homere sur ce passage. Ils l'accusoient d'avoir péché contre la bienséance, sur ce que Telemaque arrivant à Lacedemone, va plûtôt loger chez Menelas que chez son grand-pere Icarius. Aristote y répond par une tradition des Cephaleniens, qui disoient que le pere de Penelope s'appelloit *Icadius*, & non pas *Icarius*. M. Dacier y a mieux répondu & plus conformément à l'histoire, en faisant voir que le Pere de Penelope étoit Icarius, mais qu'il ne demeuroit pas à Lacedemone, & qu'il s'étoit établi dans l'Acarnanie. On peut voir ses Remarques pag. 461.

4 *Et trouvent ce Prince qui célebroit avec sa Cour & ses amis*] Ce commencement du IV. Liv. a donné lieu à de grandes critiques. Athenée pretend qu'Aristarque a rapporté ces cinq vers de la fin du XVIII. Livre de l'Iliade, qu'Homere avoit employez dans la description du bouclier. *Aristarque*, dit-il, *n'ayant pas compris que les festins des nôces, dont Homere parle, étoient finis quand Telemaque arriva; que la fête étoit passée; que les mariées étoient déja dans la maison de leurs maris, & que Menelas & Helene étoient retirez dans leur particulier, & ne voulant pas que cette fête fût si maigrement décrite, a rapporté ici ces cinq vers depuis le 15. jusqu'au* 20. qui sont, à son avis, entie-

Tom. Pr. pag. 142



Telemaque *est reçu à* Lacedemone *dans le Palais de* Me: nelas *avec* Pisistrate.

L'Odyssée d'Homere. LIV. IV

C. Forst inv. *W. Jongm. sculp.*

de montagnes, [2] ville d'une vaste étenduë, [3] ils entrent dans le Palais de Menelas, [4] & trouvent ce

tierement déplacez & étrangers en cet endroit; il en donne plusieurs raisons. La premiere, que cette musique & ces danses étoient contraires aux mœurs severes des Lacedemoniens qui n'admettoient point à leurs festins de pareils accompagnemens; la seconde, que le Poëte ne nomme point le Chantre, & ne dit pas un mot des pieces qu'on y chantoit. La troisième, qu'on ne peut pas dire des danseurs μολπῆς ἐξάρχοντες, *qu'ils entonnent les airs*, parce que ce ne sont pas les danseurs, mais les Musiciens qui entonnent. Et la derniere enfin, qu'il n'est pas vraisemblable que Telemaque & le fils de Nestor eussent été assez impolis pour n'avoir pas été touchez d'abord de la musique, & pour s'amuser à admirer plûtôt les beautez du Palais de Menelas. Voilà le fondement de la critique d'Athenée qui me paroît injuste. Je répondrai à toutes ces raisons dans les Remarques suivantes. Ici je justifierai Aristarque en peu de mots. Peut-on s'imaginer qu'un Critique si habile, qui a revû Homere avec tant de soin, n'ait pas entendu le texte, & qu'il se soit trompé assez grossiérement, pour avoir pris une fête absolument finie pour une fête qui dure encore?

Ce n'est pas Aristarque qui s'est trompé, c'est Athenée lui-même. Il a crû que ces deux mots πέμπε, ἤγετο, &c. étoient des *preterits*, au lieu qu'ils sont des *imparfaits*. Car Homere ne dit pas que Menelas, *avoit déja* [illegible]*oyé sa fille*, qu'*il l'avoit fait partir*, mais qu'*il l'envoyoit*, ce qui se dit d'une chose qui va se faire. En un mot, Aristarque n'a jamais été accusé d'avoir ajouté des vers à Homere, on lui a plûtôt reproché d'en avoir retranché. Il avoit fait son édition sur celle d'Alexandre, sur celle de Zenodote & sur les meilleures copies qu'il avoit pû ramasser, & on ne peut douter qu'il n'eût trouvé le commencement de ce IV. Livre tel que nous l'avons ici. Si on fait que la fête est finie quand Telemaque arrive chez Menelas, Minerve n'aura pas raison de ne vouloir pas l'accompagner, car qu'est-ce qui l'en empêchoit, & il s'ensuivra encore d'autres incongruitez que je releverai dans la suite. Si cette critique d'Athenée est mal fondée; que ne doit-on pas penser de l'audace du Grammairien Diodore, qui ne trouvant pas vraisemblable qu'Homere eût décrit si séchement les nôces du fils & de la fille de Menelas mariez dans le même jour, supprime les douze vers qui en parlent, & fait suivre le quinzième vers après le second, au lieu d'admirer la sagesse du Poëte, qui trouvant une

ce Prince qui celebroit avec sa Cour & ses amis le festin des nôces de son fils & de celles de sa fille, qu'il marioit le même jour. [5] Car il envoyoit sa fille Hermione au fils d'Achille; il la lui avoit promise dès le temps qu'ils étoient encore devant Troye, & les Dieux accomplissoient alors ce mariage, qui avoit été arrêté. Il se préparoit donc à envoyer cette belle Princesse à Neptoleme, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars & de chevaux. Et pour son fils unique, [6] le vaillant Megapenthes, qu'il avoit

une occasion si naturelle de décrire des nôces, ne se laisse pas aller à la tentation, mais se contente de douze vers & va où son sujet l'appelle.

5 *Car il envoyoit sa fille Hermione*] Πέμπε, *il envoyoit*, & non pas, *il avoit envoyé*, cela alloit s'executer d'abord après les nôces. Au reste voici une Princesse mariée à un Prince absent & les nôces faites dans la maison de son pere, soit que le Prince eût envoyé quelqu'un pour tenir sa place & être son procureur, soit que Menelas eût nommé quelqu'un de sa Cour pour le representer & pour lui mener ensuite la Princesse. Quand Abraham envoya son serviteur en Mesopotamie pour chercher une femme à son fils Isaac, que ce serviteur fut arrivé chez Batuël neveu d'Abraham, qu'il eut fait sa demande, & qu'il eut obtenu Rebecca, il fit ses présens à la fille, à sa mere & à ses freres, on celebra le festin de la nôce & il partit le lendemain, malgré les instances du pere & de la mere, qui vouloient retenir leur fille encore dix jours pour mieux celebrer la fête. Ce sont les mêmes mœurs.

6 *Le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eu d'une esclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione*] Homere ne donne qu'une fille à Helene, afin de conserver sa beauté avec quelque vraisemblance, car il auroit été ridicule qu'une Princesse, qui auroit eû plusieurs enfans, eût causé tant de maux & eût été le sujet d'une si grosse Guerre, il ne lui donne pas aussi des enfans de Paris, car cela auroit été trop honteux.

7 *Le Palais retentissoit de cris de joie mêlez avec le son des instrumens de musique, avec les voix & le bruit des danses*] Tous ces divertissemens, dit-on, ne conviennent point aux mœurs des Lacedemoniens. Je réponds premierement qu'il faut distin-

avoit eû d'une esclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione, qui avoit toute la beauté de Venus, il le marioit à une Princesse de Sparte même, à la fille d'Alector. Menelas étoit à table avec ses amis & ses voisins; [7] le Palais retentissoit de cris de joye mêlez avec le son des instrumens, avec les voix & avec le bruit des danses. [8] Un Chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre, & au milieu d'un grand cercle [9] deux sauteurs très-dispos entonnant des airs, font des sauts mer-

distinguer les mœurs des Lacedemoniens du tems de Menelas d'avec les mœurs des Lacedemoniens du tems de Lycurgue, plus de trois cens ans après Menelas. En second lieu, je dis que cette musique & ces danses étant en usage chez les Peuples de Crete, dont la discipline étoit très-simple & très-austere, Menelas pouvoit fort bien avoir porté à Sparte un usage qui s'accordoit parfaitement avec la severité des mœurs. Et enfin il me paroît que quand même cette musique & ces danses n'auroient pas été en usage alors, Menelas auroit pû relâcher un peu de la severité des mœurs dans une aussi grande occasion que celle du mariage de son fils & de celui de sa fille, qu'il marioit dans le même jour. Ces divertissemens sont-ils plus opposez à la severité des mœurs de Sparte, que la magnificence du Palais que nous allons voir, l'étoit à sa simplicité?

8 *Un Chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre*] Homere ne nomme point ce Chantre, & ne marque point les pieces qu'il chantoit, donc il faut retrancher ces cinq vers. Qui a jamais raisonné de cette maniere? Ce Poëte ne s'amuse point à décrire toutes ces circonstances, son sujet l'appelle ailleurs. Et en cela au lieu de retrancher ces vers, il faut admirer sa sagesse.

9 *Deux sauteurs très-dispos entonnant des airs*] Ce n'est point, dit-on, aux sauteurs à entonner les airs, c'est au Chantre. Et ἐξάρχειν ne peut se dire des sauteurs, c'est le terme propre de la musique. Ainsi Homere devoit écrire ἐξάρχοντος. Le savant Casaubon a fort bien répondu à cette critique, quoi qu'il soit d'ailleurs du sentiment d'Athenée, dont je suis fort surprise. Il fait fort bien voir qu'ἐξάρχειν se dit generalement de tous ceux qui donnent l'exemple aux autres, & il en rapporte des autoritez.

merveilleux qui attirent l'admiration de l'Assemblée.

Telemaque & le fils de Nestor montez sur leurs chars, entrent dans la cour du Palais. Eteonée, un des principaux Officiers de Menelas, va annoncer leur arrivée au Prince, & s'approchant, il lui dit, „ Divin Menelas, deux „ étrangers viennent d'entrer dans la cour, on les „ prendroit aisément tous deux pour les fils du „ grand Jupiter; [10] ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les prierons d'aller „ chercher ailleurs des hôtes qui soient en état de „ les recevoir.

[11] Menelas offensé de ce discours, lui répondit : „ Fils de Boëthoüs, jusques ici vous ne „ m'aviez pas parû dépourvû de sens, mais au„ jourd'hui je vous trouve très-insensé de me „ venir

Mais je dis plus encore : quand on accorderoit que ce mot seroit affecté à la musique, cela n'empêcheroit pas qu'Homere n'eût fort bien parlé en l'appliquant aux danseurs. Ces danseurs n'entonnoient pas ces airs pour les chanter, mais seulement pour marquer ceux qu'ils vouloient que le Chantre chantât afin de les danser. Cela se pratique de même encore tous les jours.

10 *Ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les prierons d'aller chercher ailleurs*] Ce passage seul suffiroit pour refuter toutes les critiques que j'ai rapportées, & pour prouver que Menelas faisoit actuellement les nôces de ses deux enfans. Car c'est ce qui donne lieu à cet Officier de lui aller demander si l'on recevroit ces étrangers, parce qu'il croyoit qu'ils arrivoient à contre-tems, & que ces nôces étoient une excuse valable pour se dispenser de les recevoir. Dans un autre tems jamais cet Officier n'auroit mis cela en question, & n'auroit fait une demande si injurieuse à son maître.

11 *Menelas offensé de ce discours*] Car ce Prince étoit persuadé que rien ne devoit dispenser d'exercer l'hospitalité. Comment des nôces l'auroient-elles fait ? le deuil même ne le pouvoit faire. Un mari qui enterroit sa femme, recevoit ce jour-là même un étranger qui arrivoit chez lui. C'est

„ venir faire une telle demande. [12] En verité, „ j'ai eu grand besoin moi-même de trouver de „ l'hospitalité dans tous les païs que j'ai traversez pour revenir dans mes Etats; veuille le „ grand Jupiter que je ne sois plus réduit à l'éprouver & que mes peines soient finies. Allez donc „ promptement recevoir ces étrangers & les amenez à ma table.

Il dit, & Eteonée part sans répliquer, & il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils détellent les chevaux, qui étoient tout couverts de sueur, les font entrer dans de superbes écuries, & leur prodiguent le froment mêlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remise dont l'éclat éblouït les yeux. Et ensuite [13] ils conduisent les deux Princes dans les appartemens. [14] Te-

C'est ce que nous voyons dans l'Alceste d'Euripide. Hercule arrive chez lui le jour que le corps de sa femme est exposé devant sa porte, & il est reçu, c'est pourquoi il lui dit: *Admete, vous ne m'avez pas dit que ce fût le corps de votre femme, vous m'avez reçu dans votre Palais comme si vous aviez fait les funerailles d'un étranger. Je me suis couronné chez vous, j'ai fait des libations dans votre maison qui étoit, &c.* Admete lui répond: *Ce n'est point par mépris pour vous que je vous ai celé la mort de ma femme, mais je n'ai pas voulu ajouter à mon affliction ce surcroît de douleur de vous voir aller loger chez quelqu'autre.*

12 *En verité j'ai eu grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans tous les païs*] Homere enseigne ici que les hommes, qui ont éprouvé des traverses, & qui ont souvent eû besoin d'être secourus, sont ordinairement plus humains que ceux qui n'ont jamais connu que la prosperité, comme un Medecin est meilleur medecin quand il a éprouvé lui-même les maladies qu'il traite.

13 *Ils conduisent les deux Princes dans les appartemens*] Il faut bien remarquer qu'on leur fait traverser les appartemens pour les conduire à la chambre des bains, avant que de les mener dans la sale du festin où étoient le Roi & les deux nôces. Ainsi c'est une injustice de leur reprocher qu'ils admi-

[14] Telemaque & Pisistrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse; l'or y éclatoit par tout, & le rendoit aussi resplendissant que le Soleil. Quand ils furent rassasiez de voir & d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains, d'une extrême propreté. Les plus belles esclaves du Palais les baignerent, les parfumerent d'essences, leur donnerent les plus beaux habits & les menerent à la sale du festin où elles les placerent auprès du Roi [15] sur de beaux sieges à marchepied. Une autre esclave porta en même temps dans un bassin d'argent une aiguiere d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux Princes, [16] & dressa devant eux une belle table, que la Maîtresse de l'office couvrit de mets pour regaler ces hôtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avoit de plus exquis. Et le Maître d'Hôtel leur servit des bassins de toutes

mirent la richesse des appartemens au lieu d'être charmez de la musique & des danses. Comment en seroient-ils charmez, ils n'en aprochent pas?

14 *Telemaque & Pisistrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse*] Il y a non seulement du goût, mais de la politesse à admirer les beautez d'une maison où l'on entre. Et quelqu'un dit fort bien dans Athenée, *Celui qui entre pour la premiere fois dans une maison pour y manger, ne doit pas se presenter d'abord pour se mettre à table, mais donner auparavant quelque chose à la curiosité, & admirer & louer ce qu'il y a dans la maison de beau & qui merite des louanges.* Et il cite cet endroit d'Homere, qu'il accompagne d'un passage des Guêpes d'Aristophane, où un fils voulant porter son pere à renoncer à l'envie qu'il avoit de voir des procès & de juger; & à embrasser une vie plus douce, lui enseigne à aimer la table & la bonne compagnie, & enfin il lui donne ces belles leçons, *Après cela louez la richesse & la somptuosité du buffet, paroissez attentif à considerer les peintures des plat-fonds, & admirez la beauté de la musique.*

15 *Sur de beaux sieges à marche-pied*] J'ai remarqué ailleurs que c'étoient les sieges que l'on donnoit aux personnes les plus

tes sortes de viandes, & mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Menelas leur tendant les mains, leur parla en ces termes : „ Soyez les bien-venus, „ mes hôtes ; mangez & recevez agréablement „ ce que nous vous offrons. [17] Après votre re- „ pas nous vous demanderons qui vous êtes. „ Sans doute vous n'êtes pas d'une naissance obs- „ cure, vous êtes assurément fils de Rois, à „ qui Jupiter a confié le sceptre ; des hommes „ du commun n'ont point des enfans faits com- „ me vous.

[18] En achevant ces mots, il leur servit lui-même le dos d'un bœuf rôti ; [19] qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable. Ils choisirent dans cette diversité de mets ce qui leur plut davantage, & sur la fin du repas Telemaque s'approchant de l'oreille du fils de Nestor,

plus considerables. Car en ces tems-là, comme aujourd'hui, il y avoit differens sieges, selon la dignité des personnes à qui on les presentoit.

16 *Et dressa devant eux une belle table*] C'est la même chose que pour le festin qui est dans le premier Livre. Et par ces passages il paroît que pour les derniers venus on servoit une table particuliere, pour ne pas incommoder ceux qui étoient déja placez.

17 *Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes*] Il y auroit eû de l'impolitesse à faire cette demande auparavant.

18 *En achevant ces mots il leur servit lui-même le dos entier d'un bœuf rôti*] On peut voir ce qui a été remarqué sur le VII. Liv. de l'Iliade Tom. II. p. 22. Not. 41.

19 *Qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable*] Aux personnes de distinction on servoit la portion la plus honorable, & c'étoit le double des autres portions, afin qu'ils pussent en faire part à ceux qu'ils vouloient favoriser. Et de-là étoit venuë la coutume des Lacedemoniens de servir toûjours une double portion à leurs Princes.

Neftor, [20] lui dit tout bas, pour n'être point entendu de ceux qui étoient à table, „ Mon cher „ Pififtrate, [21] prenez-vous garde à l'éclat & à „ la magnificence de ce vafte Palais? l'or, l'ai- „ rain,

20 *Lui dit tout bas pour n'être point entendu de ceux qui étoient à table*] Telemaque parle bas à Pififtrate ou par refpect pour le Roi, ou pour ne pas paroitre flateur, ou enfin pour ne pas témoigner trop de fimplicité en paroiffant fi furpris.

21 *Prenez-vous garde à l'éclat & à la magnificence de ce Palais? l'or, l'airain, l'argent, &c.*] S'il faut retrancher les vers où Homere vient de parler de la nôce, parce que la mufique & les danfes à table ne conviennent pas à la feverité des mœurs des Lacedemoniens, il faut donc retrancher auffi tout ce que le Poëte dit de la magnificence du Palais de Menelas, qui eft encore bien plus oppofée à la fimplicité de ce peuple. Mais j'ai affez découvert le peu de fondement de cette critique, en faifant voir que Lacedemone du tems de Menelas étoit bien differente de Lacedemone du tems de Lycurgue. Plutarque nous fait même entendre que le luxe & la magnificence avoient regné anciennement à Lacedemone, puifque Lycurgue travailla fi fagement à les déraciner. Menelas avoit pû ajouter beaucoup au luxe qui regnoit avant lui, il avoit vû le luxe des Afiatiques, & il avoit rapporté des richeffes immenfes, dont il avoit déja pû employer une grande partie à l'embelliffement de fon Palais.

22 *Les metaux les plus rares*] J'ai mis cela au lieu d'*electre*, que nous ne connoiffons point, & qu'on pretend être un métal mêlé d'or, d'argent & de cuivre.

23 *Tel doit être fans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre*] C'eft ainfi qu'Ariftarque nous a donné ce vers dans fon edition,

Ζηνός που τοιάδε γ' Ὀλυμπίου ἔνδοθεν αὐλή.

Mais Athenée a mieux aimé fuivre la correction d'un certain Seleucus, qui corrigeoit·

Ζηνός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται.

Et les raifons qu'il en donne font, la premiere, que ces étrangers admirent deux chofes, la magnificence & la maifon, qu'ils appellent *δώματα ἠχήεντα*, *une maifon réfonnante*, c'eft à dire, *haute*, *fpacieufe*, *élevée*, & la magnificence des meubles qui font dans la maifon, *car*, dit-il, *l'or*, *l'argent*, *l'ivoire*, *n'étoient point fur les murailles*, *mais fur les meubles*. Puis donc que ce vers ne doit être entendu que des meubles, la leçon de Seleucus eft meilleure que celle d'Ariftarque.

„ rain, l'argent, [22] les metaux les plus rares &
„ l'yvoire y brillent de toutes parts, [23] tel doit être
„ sans doute le Palais du Dieu qui lance le tonner-
„ re. [24] Quelles richesses infinies! Je ne sors point
„ d'admiration. Me-

que. La seconde raison est qu'il paroît un solecisme dans celle d'Aristarque, car après avoir dit τοιήδε αὐλή, il ne peut pas ajouter ὅσσα τάδ' ἄσπετα πολλά. Il auroit dû continuer ὅσση ἥδ' ἐστι, & non pas ὅσσα τάδ' ἐστι. Et la troisiéme, que le mot αὐλὴ ne se dit point du Palais, mais de la cour qui est devant le Palais. Toutes ces raisons sont également frivoles & indignes d'un bon Critique. La premiere est puerile, car outre qu'en conservant la leçon d'Aristarque, on peut lui donner le même sens qu'à celle de Seleucus, comme Casaubon l'a remarqué, il est tres-vraisemblable que ces richesses, l'or, l'argent, l'airain n'étoient pas seulement employées dans les meubles, mais qu'elles embellissoient les murailles, les lambris, les portes du Palais. Est-ce une chose inconnuë dans l'Antiquité que des platfonds, des lambris, des murs ornez d'or & d'ivoire? Horace n'a-t-il pas dit:

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo Lacunar.

La seconde raison ne l'est pas moins, & Casaubon l'a fort bien vû. Car en mettant un point après αὐλή, comme Aristarque a fait, le reste suit fort bien, ὅσσα τάδ' ἐστι. Cela embrasse tout ce qu'il vient de dire. Enfin la troisiéme est encore plus frivole que les autres, car comme le même Casaubon l'a montré, quoi que le mot αὐλὴ signifie proprement la cour, il se met aussi très-souvent pour le Palais, c'est ainsi qu'Eschyle, le plus ancien des Poëtes tragiques Grecs, & grand imitateur d'Homere a dit dans son Promethée, ὅσοι τὴν Διὸς αὐλὴν εἰσοιχνοῦσιν, *tous ceux qui frequentent le Palais de Jupiter.* La leçon d'Aristarque est donc la meilleure. Et rien ne releve davantage le jugement d'un bon Critique, que les raisons que les mauvais Critiques lui opposent pour le refuter.

24 *Quelles richesses infinies! je ne sors point d'admiration*] Plutarque dans son Traité de *l'avarice* ou *convoitise d'avoir*, fait ici à Telemaque un procès qui me paroît assez injuste. Il dit que la plûpart des hommes sont comme Telemaque, qui faute d'experience, ou plûtôt par ignorance & par grossiereté, ayant vû la maison de Nestor où il y avoit des lits, des tables, des habits, des tapis, des couvertures, & d'excellent vin, ne jugea pas bienheureux le maître de cette mai-

Menelas l'entendit, & lui dit : „ Mes enfans, [25]
„ il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égaler
„ à Jupiter ; le Palais qu'il habite & tout ce qu'il
„ possede, sont immortels comme lui, certaine-
„ ment il y a des hommes qui sont au dessus de
„ moi pour les richesses & pour la magnificen-
„ ce, il y en a aussi qui sont au dessous. Dans
„ les

maison, qui avoit une si bonne provision des choses necessaires & utiles. Mais ayant vû chez Menelas une infinité de richesses, l'ivoire, l'or, l'argent, il en fut tout ravi, & s'écria dans son ravissement, *tel doit être sans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quelles richesses infinies! je ne sors point d'admiration* Mais Socrate ou Diogene auroient dit au contraire : *Quelles pauvretez, quel ramas de choses malheureuses, folles & vaines! je ne puis m'empêcher d'en rire en les voyant.* J'en appelle ici à tout ce qu'il y a de gens sensez & qui connoissent les hommes ; Homere auroit-il suivi la Raison & la Nature s'il avoit fait un Socrate ou un Diogene d'un Prince de vingt ans? Il en fait un homme poli qui a du goût, qui est frappé des belles choses & qui admire ce qui merite d'être admiré. Ce Prince fera assez voir bientôt la difference qu'il met entre les choses utiles & necessaires, & les inutiles ou les superfluës, quand il refusera les presens de Menelas.

25 *Il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égaler à Jupiter*] Telemaque vient de dire, *tel doit être sans doute le Palais de Jupiter.* Menelas, qui l'a entendu, corrige cette sorte de blasphême.

26 *J'ai été porté à Cypre, en Phenicie, en Egypte*] *Remarquez*, dit Eusthathe, *quel fonds d'histoires fournit à Homere ce voyage de Telemaque à Sparte. Il y exposera non seulement beaucoup de curiositez étrangeres, mais encore beaucoup de particularitez des Grecs & des Troyens. C'est donc avec beaucoup de raison & d'art que ce Poëte a feint ce voyage pour l'ornement de son Poëme, car par son moyen la Muse d'Homere a jetté une admirable varieté dans sa Poësie, & en a fait comme un tapis merveilleux, digne d'être consacré à Minerve.* J'ai trouvé cette Remarque si jolie, si pleine d'esprit & de goût, que j'ai voulu la conserver & en orner les miennes.

27 *J'ai été chez les Ethiopiens*] Ce passage a fort exercé les anciens Critiques & Geographes. Le Grammairien Aristonicus, contemporain de Strabon, dans un Traité qu'il avoit fait *des erreurs d'Ulysse*, avoit sur-tout examiné ces trois points,

„ les grands travaux que j'ai essuyez & dans les „ longues courses que j'ai faites, j'ai amassé „ beaucoup de bien que j'ai chargé sur mes vaisseaux, & je ne suis revenu chez moi que la huitième année après mon départ de Troye. [26] J'ai „ été porté à Cypre, en Phenicie, en Egypte; [27] j'ai „ été chez les Ethiopiens, [28] les Sidoniens, [29] les „ Erem-

points, qui sont les Ethiopiens, qui sont ces Sidoniens, & enfin qui sont les Erembes dont Homere parle, & il avoit rapporté sur cela les sentimens des Anciens. Par exemple, il établissoit que l'Ethiopie où il est dit que Menelas alla, est l'Ethiopie Meridionale, & que Menelas fit le tour par la mer Atlantique, & que c'est par cette raison qu'il fut si long-tems. Strabon, qui a fait sur cela une longue Dissertation, refute cette chimere, & il prouve que Menelas étant allé jusqu'à Thebes, il lui fut aisé de penetrer dans l'Ethiopie, qui s'étendoit jusqu'à Syene voisine de Thebes, & que pour ce voyage il fut aidé des Egyptiens & du Roi même chez qui il avoit été reçu.

28 *Les Sidoniens*] C'est sans nul fondement qu'on a imaginé ici des Sidoniens dans l'Ocean, d'où les Sidoniens de Phenicie étoient descendus; il ne faut pas chercher ici d'autres Sidoniens que les Peuples de Sidon. Mais, dit-on, si c'est ici la Sidon de Phenicie, comment Homere en parle-t-il, après avoir parlé de la Phenicie même? La réponse n'est pas bien difficile. Car outre que c'est une figure familiere à Homere, il a voulu faire entendre que Menelas ne se contenta pas de parcourir les côtes de la Phenicie, mais qu'il fit quelque séjour à Sidon qui en est la capitale, où il fut fort bien traité par le Roi, qui lui fit même des presens, comme il le dira dans le xv. Livre.

29 *Les Erembes*] Ce sont les Arabes Troglodytes, sur les bords de la mer rouge, voisins de l'Egypte. On avoit même corrigé le vers d'Homere, & au lieu de καὶ Ἐρεμβὺς, on avoit lû Ἄραβάς τε; mais il n'est nullement necessaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui est fort ancienne & la seule veritable. Strabon l'a fort bien vû, mais il n'a pas sû la veritable origine du nom que Bochart a très-bien expliqué dans son Livre admirable de la Geographie sacrée. Car il a fait voir que l'Arabie a été ainsi nommée du mot Hebreu *arab*, *noir*, qu'au lieu d'*arab* on a dit *ereb*, & que du mot *ereb*, en ajoutant une *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes sont les mêmes que les Arabes qui

„ Erembes; [30] j'ai parcouru la Libye, où les „ agneaux ont des cornes en naiſſant, [31] & où „ les brebis ont des petits trois fois l'année. Les „ Maîtres & les Bergers ne manquent jamais de „ fromage ni de viande, & ils ont du lait en „ abondance dans toutes les ſaiſons.

„ Pendant que les vents me font errer dans „ toutes ces regions éloignées, & que, mettant „ à profit ces courſes involontaires, j'amaſſe de „ grands biens, [32] un traître aſſaſſine mon frere „ dans ſon Palais, d'une maniere inouïe, par la „ trahiſon de ſon abominable femme, [33] de for- „ te

qui ſont baſanez. Au reſte quand Menelas dit qu'il avoit été chez les Ethiopiens & chez les Arabes, ce n'eſt pas pour dire qu'il avoit tiré de là de grandes richeſſes, car avant la Guerre de Troye, ces Peuples étoient très-pauvres, c'eſt ſeulement pour ſe vanter qu'il avoit été fort loin.

30 *J'ai parcouru la Libye où les agneaux ont des cornes en naiſſant*] Herodote écrit que dans la Scythie les bœufs n'ont point de cornes, à cauſe de l'extrême rigueur du froid. Par la raiſon des contraires, en Libye les agneaux peuvent avoir des cornes en naiſſant, à cauſe de la chaleur exceſſive. Ariſtote dit plus encore, car il dit que dans la Libye les bêtes à corne naiſſent d'abord avec des cornes, *εὐθὺς γίνονται κέρατα ἔχοντα.*

31 *Et où les brebis ont des petits trois fois l'année*] On a voulu expliquer ce vers *& où les brebis ont trois petits d'une portée.* Mais le ſens que j'ai ſuivi eſt le plus naturel, & le ſeul vrai. Il veut dire que les brebis n'ont pas ſeulement des agneaux au printems, comme dans les autres païs, mais qu'elles en ont en trois ſaiſons, qu'elles ont tous les ans trois portées.

32 *Un traître aſſaſſine mon frere dans ſon Palais d'une maniere inouïe par la trahiſon de ſon abominable femme*] Le malheureux ſort d'Agamemnon eſt expliqué en quatre endroits de l'Odyſſée. Neſtor en parle dans le Livre précedent; Menelas en parle ici en peu de mots; Protée l'explique plus au long à la fin de ce même Livre; & enfin dans le XI. Liv. Agamemnon lui-même en inſtruit plus particulierement Ulyſſe dans les Enfers. Tout cela eſt menagé avec beaucoup d'art & d'intelligence. Menelas n'en dit qu'un mot à cauſe de ſa douleur.

„ te que je ne possede ces grandes richesses qu'a-
„ vec douleur. Mais vous devez avoir appris
„ toutes ces choses de vos peres, si vous les avez
„ encore, car tout le monde sait que j'ai soute-
„ nu des travaux infinis, [34] & que j'ai ruiné une
„ ville très-riche & très-florissante. Mais plût
„ aux Dieux que je n'eusse que la troisième par-
„ tie des biens dont je jouïs, & moins encore,
„ & que ceux qui ont peri sous les murs d'Ilion
„ loin d'Argos fussent encore en vie; [35] leur
„ mort est un grand sujet de douleur pour moi.
„ Tantôt enfermé dans mon Palais [36] je trouve
„ une

33 *Desorte que je ne possede ces grandes richesses qu'avec douleur*] Homere combat ici visiblement la fausse opinion de ceux qui appellent heureux les riches. Voici un grand Prince, qui comblé de biens, avoüe que toutes ces richesses ne le rendent pas heureux, & comme dit le texte, *qu'il ne les possede pas avec joye*. Menandre a fort bien dit après Homere, *Je possede de grands biens, & tout le monde m'apelle riche, mais personne ne m'appelle heureux.*] Tant il est vrai que le Peuple même malgré la prévention où il est pour les richesses, est pourtant forcé de convenir qu'elles ne sont pas suffisantes pour rendre heureux.

34 *Et que j'ai ruiné une ville très-riche & très-florissante*] Je ne sai pas pourquoi on a voulu trouver ici de l'ambiguité, comme si l'on pouvoit entendre ceci de la ville même de Menelas, cela me paroît ridicule. Il parle manifestement de la ville de Troye, dont la prise avoit retenti dans tout l'Univers.

35 *Leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. Tantôt enfermé dans mon Palais, &c.*] Que cet endroit me paroît beau, & qu'Homere sait bien caractériser un bon Prince, qui n'aime pas seulement ses Sujets, mais qui aime tous les hommes! Voici Menelas qui dix ans après la fin d'une Guerre, & d'une Guerre très-juste, pleure encore la mort, non seulement de ses Officiers, mais encore de tous les autres braves Capitaines qui ont été tuez pour sa querelle. Où sont les Princes qui se souviennent si long tems de ceux qui se sont sacrifiez pour eux? La France en a vû qui ont payé aux petits-fils les services & le sang de leurs grands-peres.

36 *Je trouve une satisfaction infinie à les regretter & à les pleurer*] Car il y a une sorte de plaisir dans les larmes; ceux qui pleurent une personne chere le sentent bien.

„ une ſatisfaction infinie à les regretter & à les „ pleurer, & tantôt je cherche à me conſoler, „ car on ſe laſſe bientôt de ſoupirs & de larmes. „ De tous ces grands hommes il n'y en a point „ dont la perte ne me ſoit ſenſible, mais il y en a un „ ſur tout dont les malheurs me touchent plus „ que ceux des autres: quand je viens à me ſou„ venir de lui, il m'empêche de goûter les dou„ ceurs du ſommeil & me rend la table odieuſe, „ [37] car jamais homme n'a ſouffert tant de peines „ ni ſoutenu tant de travaux que le divin Ulyſſe; „ comme ſes maux ſont infinis, l'affliction que „ ſa perte me cauſe ſera infinie & ne paſſera ja„ mais. Nous n'avons de lui aucune nouvelle, „ & nous ne ſavons s'il eſt en vie ou s'il eſt „ mort; il ne faut pas douter que le vieux Laër„ te, la ſage Penelope & Telemaque ſon fils, „ qu'il laiſſa encore enfant, ne paſſent leur vie „ à le pleurer.

Ces paroles reveillerent tous les déplaiſirs de Telemaque, & le plongerent dans une vive douleur;

37 *Car jamais homme n'a ſouffert tant de peines ni ſoutenu tant de travaux*] Qui pourroit exprimer la douleur & le plaiſir que Telemaque ſent en entendant ces paroles de Menelas? Avec quel art & quel naturel cette reconnoiſſance de Telemaque eſt amenée! Virgile en a bien connu la beauté.

38 *Pendant qu'il déliberoit, Helene ſort de ſon appartement*] Il auroit manqué quelque choſe à ce tableau, ſi Helene ne fût venuë en augmenter & en achever la beauté. Quelle admirable varieté Homere ſait jetter dans ſa Poëſie! Mais il ſe preſente ici une difficulté. Si Menelas célèbre le feſtin des nôces de ſon fils & de ſa fille, pourquoi Hélene n'eſt-elle pas à table? & d'où vient-elle? Helene avoit pû ſe retirer ſur la fin, avant l'arrivée des étrangers; peut-être même qu'elle avoit une table dans ſon apartement où elle étoit avec les femmes. Comme nous voïons dans l'Ecriture ſainte que pendant qu'Aſſuerus fait un feſtin aux hommes dans

leur; le nom de son pere fit couler de ses yeux un torrent de larmes, & pour les cacher il mit avec ses deux mains son manteau de pourpre devant son visage. Menelas s'en apperçut, & il fut quelques momens à déliberer en lui-même s'il attendroit que ce jeune Prince commençât à parler de son pere, ou s'il tâcheroit d'éclaircir les soupçons qu'il avoit que c'étoit le fils d'Ulysse.

[38] Pendant qu'il déliberoit, Helene sort de son magnifique appartement, d'où s'exhaloient des parfums exquis; elle étoit semblable à la belle Diane dont les flèches sont si brillantes. Cette Princesse arrive dans la sale & en même temps [39] Adreste lui donne un beau siege bien travaillé, Alcippe le couvre d'un tapis de laine très-fine rehaussé d'or, & Phylo, la troisième de ses femmes, lui apporte une corbeille d'argent que cette Princesse avoit reçuë d'Alcandre [40] femme de Polybe, qui habitoit à Thebes d'Egypte, une des plus riches villes de l'Univers.

dans son apartement, la Reine Vasti en fait un aux femmes dans le sien. Peut-être enfin qu'Helene avoit fini sa fête avant que Menelas eût fini la sienne.

39 *Adreste lui donne un beau siege*] Helene a ici trois femmes qui sont differentes de celles qui l'avoient servie à Troye, & qui sont nommées dans l'Iliade. Celles-ci pouvoient être mortes. Mais Eustathe nous avertit que les Anciens ont fort sagement remarqué ce changement. Il n'étoit pas prudent à Menelas, disent-ils, de laisser auprès de cette Princesse, des femmes qui avoient eû part à son infidelité & qui en avoient été les confidentes. Il avoit fait maison neuve, & avec raison, on la feroit à moins.

40 *Femme de Polybe*] Il faut remarquer un nom Grec *Polybe* à un Roi de Thebes d'Egypte, & un nom Grec pareillement à la Reine sa femme, *Alcandre*.

vers. [41] Polybe avoit fait present à Menelas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trepieds & de dix talens d'or; & sa femme de son côté avoit donné à Helene une quenouille d'or & cette belle corbeille d'argent dont le bord étoit d'un or très-fin & admirablement bien travaillé. Phylo met près de la Princesse sa corbeille qui étoit remplie de pelottons d'une laine filée de la derniere finesse; la quenouille coëffée d'une laine de pourpre violette étoit couchée sur la corbeille. Helene se place sur le siege qu'Adreste lui avoit presenté & qui avoit un beau marchepied, & adressant la parole à son mari : „ Divin Menelas, lui dit-elle, sa-
„ vons-nous qui sont ces étrangers qui nous ont
„ fait l'honneur de venir dans notre Palais? Me
„ trompai-je, ou si j'ai découvert la verité? je
„ ne puis vous cacher ma conjecture, je n'ai
„ jamais vû ni parmi les hommes ni parmi les
„ femmes personne ressembler si parfaitement à
„ un autre, j'en suis dans l'étonnement & dans
„ l'admiration, que ce jeune étranger ressemble
„ au fils du magnanime Ulysse, c'est lui-même;
„ ce grand homme le laissa encore enfant quand
„ vous partîtes avec tous les Grecs, & que vous
„ allâtes faire une cruelle Guerre aux Troyens,
„ [42] pour moi malheureuse qui ne meritois que
„ vos mépris.

„ J'avois la même pensée, répondit Menelas,
„ je n'ai jamais vû de ressemblance si parfaite;
„ voi-

41 *Polybe avoit fait present à Menelas*] Homere a soin de marquer d'où venoient ces grandes richesses de Menelas. Elles venoient des grands presens que lui avoient fait les Princes chez qui il avoit passé. Il y en avoit sans doute aussi qui venoient de la piraterie. Mais Homere n'en dit rien.

„ voilà le port & la taille d'Ulysse, voilà ses „ yeux, sa belle tête. D'ailleurs quand je suis „ venu par hazard à parler de tous les travaux „ qu'Ulysse a essuyez pour moi, ce jeune Prin- „ ce n'a pû retenir ses larmes, & il a voulu les „ cacher en mettant son manteau devant ses „ yeux.

Alors Pisistrate, prenant la parole, „ Grand „ Atride, lui dit-il, Prince si digne de comman- „ der à tant de peuples, vous voyez assûrément „ devant vos yeux, le fils d'Ulysse; mais com- „ me il est très-modeste, le respect l'empêche la „ premiere fois qu'il a l'honneur de vous voir, „ d'entamer de longs discours devant vous que „ nous écoutons avec le même plaisir que si „ nous entendions la voix d'un Dieu. Nestor, „ qui est mon pere, m'a envoyé avec lui pour „ le conduire chez vous, car il souhaitoit pas- „ sionnément de vous voir pour vous deman- „ der vos conseils ou votre secours, car tous les „ malheurs qui peuvent arriver à un jeune hom- „ me dont le pere est absent, & qui n'a person- „ ne qui le défende, sont arrivez à Telemaque; „ son pere n'est plus, & parmi ses Sujets il n'en „ trouve pas un qui lui aide à repousser les maux „ dont il se voit accablé.

„ O Dieux, s'écria alors le Roi Menelas, j'ai „ donc le plaisir de voir dans mon Palais le fils „ d'un homme qui a donné tant de combats „ pour l'amour de moi. Certainement je me „ pré-

42 *Pour moi malheureuse, qui ne meritois que vos mépris*] Le caractere d'Helene est le même dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Par-tout elle parle d'elle-même avec le dernier mépris, & elle se souvient toûjours si fort de sa faute, que par ce souvenir elle meriteroit que les autres l'oubliassent, si c'étoit une faute qu'on pût oublier.

„ préparois à le préferer à tous les autres Grecs ; „ & à lui donner la premiere place dans mon affection, si Jupiter, dont les regards découvrent tout ce qui se passe dans ce vaste Univers, „ eût voulu nous accorder un heureux retour „ dans notre Patrie ; je voulois lui donner une „ ville dans le païs d'Argos & lui bâtir un magnifique Palais, [43] afin que quittant le sejour „ d'Ithaque, il vînt avec toutes ses richesses, son „ fils & ses peuples se transporter dans mes Etats, „ & habiter une ville que j'aurois évacuée de ses „ habitans ; nous aurions vêcu toûjours ensemble, & il n'y auroit eû que la mort qui „ eût pû séparer deux amis qui se seroient aimez si tendrement & dont l'union auroit été „ si délicieuse. Mais un si grand bonheur a „ peut-être attiré l'envie de ce Dieu, qui n'a refusé qu'à Ulysse seul cet heureux retour.

Ces paroles les firent tous fondre en larmes ; la fille du grand Jupiter, la belle Helene, se mit à pleurer ; Telemaque & le grand Atride pleurerent, & le fils du sage Nestor ne demeura pas seul insensible ; son frere Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, lui revint dans l'esprit, & à ce souvenir, le visage baigné de pleurs, il dit à Menelas : „ Fils d'Atrée, toutes les fois que mon pere „ & moi nous entretenant dans son Palais, „ nous sommes venus à parler de vous, je lui

„ ai

43 *Afin que quittant le sejour d'Ithaque, il vînt avec toutes ses richesses, son fils & ses peuples*] Y a-t il de l'apparence qu'Ulysse eût voulu quitter ses Etats, & aller se transplanter à Argos dans la ville que Menelas lui auroit donnée ? Cela n'est point hors de la vraisemblance. Une ville en toute souveraineté dans Argos valoit mieux qu'Ithaque, & Ulysse n'auroit pas laissé de conserver ses Etats, qu'il auroit fait regir par les Principaux de l'Isle. Cela n'est pas sans exemple.

„ ai toûjours oüi dire que vous étiez le plus „ ſage & le plus prudent de tous les hommes, „ c'eſt pourquoi j'eſpere que vous voudrez bien „ ſuivre le conſeil que j'oſe vous donner; [44] je „ vous avoue que je n'aime point les larmes „ qu'on verſe à la fin du feſtin. Demain la „ brillante Aurore ramenera le jour. Je n'ai „ garde de trouver mauvais qu'on pleure ceux „ qui ſont morts & qui ont accompli leur deſti- „ née, je ſai que le ſeul honneur qu'on puiſſe „ faire aux miſerables mortels après leur trepas, „ c'eſt de ſe couper les cheveux ſur leur tombeau „ & de l'arroſer de ſes larmes. J'ai auſſi perdu „ ſous les murs de Troye un frere qui n'étoit „ pas le moins brave des Grecs, vous le ſavez „ mieux que moi, car je n'ai jamais eû le plai- „ ſir de le voir, mais tout le monde rend ce „ temoignage à Antiloque, qu'il étoit au deſ- „ ſus des plus vaillans, ſoit qu'il fallût pour- „ ſuivre l'ennemi, ou combattre de pied fer- „ me.

Le Roi Menelas, prenant la parole, lui répondit: „ Prince, vous venez de dire ce que „ l'homme le plus prudent & qui ſeroit dans un „ âge bien plus avancé que le vôtre, pour- „ roit dire & faire de plus ſenſé. A vos diſ- „ cours pleins de ſageſſe on voit bien de quel „ pere vous êtes ſorti, car on reconnoît „ toûjours facilement les enfans de ceux „ [45] à qui

44 *Je vous avouë que je n'aime point les larmes à la fin d'un feſtin*] Ce que dit ici Piſiſtrate eſt très-ſage. Car outre que les larmes, que l'on verſe à la fin d'un feſtin, ne ſont pas honorables à ceux qu'on pleure, parce qu'on peut les prendre pour le ſeul effet du vin, c'eſt en quelque façon offenſer les Dieux & bleſſer la Religion, que de pleurer à table où Dieu doit être beni.

„ [45] à qui Jupiter a départi ses plus précieuses
„ faveurs dans le moment de leur naissance, &
„ dans celui de leur mariage, comme il a fait
„ à Nestor, qu'il a toûjours honoré d'une pro-
„ tection singuliere, & à qui il a accordé la
„ grace de passer tranquillement & à son aise sa
„ vieillesse dans ses Etats, & d'avoir des fils
„ distinguez par leur sagesse & par leur courage.
„ Cessons donc nos regrets & nos larmes, &
„ remettons-nous à table; [46] que l'on apporte
„ de l'eau pour laver les mains. Demain dès
„ que le jour aura paru, nous pourrons Tele-
„ ma-

45 *A qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance & dans celui de leur mariage*] Ce passage est parfaitement beau & renferme deux veritez fort instructives. Mais on l'avoit fort défiguré, en prenant le mot *γεινομένῳ* pour *γεννῶντι, τεκνοποιοῦντι, quand il a des enfans.* Ce n'est point-là du tout le sens d'Homere, qui rassemble ici les deux tems de la vie où l'homme a le plus besoin de la protection & du secours de Dieu. Le premier tems est celui de la naissance, *γεινομένῳ* c'est alors que Dieu déploye sur nous ses premieres faveurs. Et le second tems, c'est celui du mariage, qui est une sorte de seconde vie. La naissance a beau avoir été heureuse, si le mariage ne l'est aussi, & si Dieu n'y répand sa benediction, cette heureuse naissance sera gâtée & corrompuë; tout ce premier bonheur sera perdu. Sans aller plus loin, Agamemnon & Menelas en sont une belle preuve. Il n'y avoit pas de plus heureuse naissance que la leur. Dieu ne leur continua pas ses faveurs à leur mariage; l'un épousa Clytemnestre, & l'autre Helene, & ils se rendirent très-malheureux. Voilà pourquoi cela est très bien dans la bouche de Menelas, qu'un homme ne peut être heureux si Dieu ne benit & sa naissance & son mariage, ce qu'il confirme par l'exemple de Nestor, Dieu l'aïant béni en ces deux points cardinaux de la vie, son bonheur l'accompagna jusqu'au tombeau. Ces deux vers sont bien dignes de l'attention des hommes.

46 *Qu'on apporte de l'eau pour laver les mains*] Menelas donne si bien dans le sens de Pisistrate, qu'il est persuadé que les larmes, qu'ils ont versées, les ont souillez, & qu'il ordonne

„ maque & moi avoir ensemble une conversa-
„ tion aussi longue qu'il le voudra.

Il parla ainsi, & Asphalion un des plus fidelles serviteurs de Menelas donna à laver. On se remet à table, & on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter, la belle Helene, s'avisa d'une chose qui fut d'un grand secours. 47 Elle mêla dans le vin, qu'on servoit à table, une poudre qui assoupissoit le deuil, calmoit la colere, & faisoit oublier tous les maux. Celui qui en avoit pris dans sa boisson n'auroit pas

donne qu'on apporte de l'eau pour laver les mains, afin de purger cette souillure avant que de se remettre à manger.

47 *Elle mêla dans le vin, qu'on servoit, une poudre*] Cette drogue, ou cette poudre qu'Helene versa dans le vin pour tarir les larmes & bannir le deuil des convives, n'est autre chose que les contes agreables qu'elle leur fit, car il n'y a rien de plus capable de faire oublier aux plus affligez le sujet de leurs larmes qu'un conte fait à propos, bien inventé & accommodé au tems, au lieu & aux personnes. Cette fiction de la drogue apellée *nepenthes* avec laquelle Helene charmoit le vin, est très-ingenieuse, & elle ne laisse pas d'avoir une verité pour fondement. Car Diodore écrit qu'en Egypte, & sur-tout à Heliopolis, qui est la même que Thebes, il y avoit des femmes qui se vantoient de composer des boissons, qui non seulement faisoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportemens de colere. Et il ajoute qu'elles s'en servoient encore de son tems. Et après lui Eusebe dans le x. Liv. de sa Préparation Evangelique, dit formellement: *Encore de notre tems les femmes de Diospolis savent calmer la tristesse & la colere par des potions qu'elles preparent.* Que cela soit vrai ou faux, Homere profite admirablement de la reputation de ces femmes d'Egypte, & par la maniere dont il fait ce conte, il fait assez connoître que ce secret d'Helene n'est autre que celui que j'ai dit, comme on va le voir dans la Remarque suivante. Ceux qui croyent que c'étoit veritablement quelque simple comme la *buglose*, qui produisoit un effet si surprenant, me paroissent bien éloignez de trouver le secret d'Helene.

pas versé une seule larme dans toute la journée quand même son pere & sa mere seroient morts, qu'on auroit tué en sa presence son frere ou son fils unique, & qu'il l'auroit vû de ses propres yeux: telle étoit la vertu de cette drogue [48] que lui avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roi d'Egypte, [49] dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes & mauvaises, [50] & où tous les hommes sont excellents Medecins, & c'est de-là qu'est venuë la race de Peon.

Après qu'Helene eût mêlé cette merveilleuse drogue dans le vin, elle prit la parole, & dit: „ Roi Menelas, & vous jeunes Princes, le „ Dieu suprême, le grand Jupiter, mêle la vie „ des hommes de biens & de maux comme il „ lui

48 *Que lui avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roi d'Egypte*] Strabon rapporte qu'on disoit que non loin de Canope il y avoit une ville appellée Thonis où regnoit ce Roi, mari de Polydamna. Mais Herodote raconte que les Prêtres d'Egypte l'avoient assuré que ce Thonis étoit le Gouverneur de Canope. Pour moi encore une fois je suis persuadée que c'est ici un conte qu'Homere a bâti sur cette réputation des femmes de Diospolis, dont il avoit été instruit sur les lieux, & que quand ce Poëte a feint que cette prétenduë drogue avoit été donnée à Helene par Polydamna femme du Roi Thonis, il a voulu faire entendre que ce secret d'amuser les hommes & de leur faire oublier leurs maux, est l'effet de l'éloquence, de la science de bien conter, qu'il appelle *Polydamna*, c'est à dire, *qui dompte toutes choses*. Et que cette science est la femme du Roi *Thonis*, nom formé de l'Egyptien *Thoust* ou *Thoth*, qui signifie *Mercure*, le Dieu de l'eloquence.

49 *Dont le fertile terroir produit*] Tout ceci, qui est vrai à la lettre, a persuadé à beaucoup de gens que le reste devoit être vrai aussi, mais ne sait-on pas que c'est là le grand secret d'Homere de mêler des veritez avec ses fictions pour mieux déguiser ses mensonges.

50 *Et où tous les hommes sont excellens Medecins*] Les Egyptiens ont toûjours passé pour les plus sages des hommes, &

„ lui plaît, car sa puissance est sans bornes, c'est „ pourquoi jouïssez presentement du plaisir de la „ table, & divertissez-vous à faire des histoires „ qui puissent vous amuser, je vous donnerai „ l'exemple, & je vous raconterai une histoire „ qui ne vous déplaira pas. Il me seroit im- „ possible de vous faire ici le détail de tous les „ travaux du patient Ulysse, je vous raconterai „ seulement une entreprise qu'il osa tenter au „ milieu des Troyens, & dont je suis mieux „ instruite que personne. [51] Un jour, après s'ê- „ tre déchiré le corps à coups de verges & s'être „ couvert de vieux haillons comme un vil escla- „ ve, il entra dans la ville ennemie ainsi dé- „ guisé & dans un état bien different de „ celui où il étoit dans l'armée des Grecs, „ [52] car

& pour les plus excellens esprits. Ils ont inventé une infinité de choses qui leur font honneur. On n'a qu'à lire Herodote. Quoi-qu'ils habitassent le païs du monde le plus sain, ils ne laisserent pas d'inventer la Medecine qui ne consistoit d'abord qu'en vomitifs, en lavemens & en regime. Chacun étoit son Medecin. Ensuite les maladies s'étant augmentées, il y eut une infinité de Medecins de profession, mais ils n'étoient chacun que pour une maladie particuliere, & même pour une seule partie du corps humain. L'art de la Medecine s'enrichit ensuite de leurs observations & de leurs experiences, c'est pourquoi Homere ajoute que de-là est venuë la race de Peon.

51 *Un jour après s'être déchiré le corps à coups de verges, & s'être couverti de vieux haillons*] C'est donc Ulysse qui est le premier auteur de ce stratageme que plusieurs grands hommes ont ensuite imité pour servir leur Patrie, comme un Zopyre, un Megabise. Et d'autres pour l'assujettir, comme Pisistrate qui se blessa lui-même, & se mit tout le corps en sang pour émouvoir le Peuple, & pour le porter à lui donner des gardes contre la violence de ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, mais Solon, qui connut ce stratagême, lui dit : *Fils d'Hippocrate, tu representes mal l'Ulysse d'Homere, car tu t'es déchiré le corps pour tromper tes Citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Plutarque dans la Vie de Solon.

» [52] car il paroissoit un veritable mendiant. Il
» entra donc ainsi dans la ville des Troyens ;
» personne ne le reconnut ; [53] je fus la seule qui
» ne fus point trompée par ce déguisement ; je
» lui fis plusieurs questions pour tirer la verité
» de sa bouche, mais lui avec sa finesse & sa
» souplesse ordinaire, il évita toûjours de me
» répondre & de m'éclaircir. [54] Mais après que je
» l'eus baigné & parfumé d'essences, que je lui
» eus donné des habits & que je l'eus rassuré par
» un serment inviolable que je ne le décelerois
» aux Troyens [55] qu'après qu'il seroit retourné
» dans son camp, alors il s'ouvrit à moi & me
» découvrit de point en point tous les desseins
» des Grecs. Après cette confidence il tua de
» sa

52 *Car il paroissoit un veritable mendiant*] C'est ce que signifie proprement *δέκτης*, un *mendiant*, un *gueux* qui demande, *πτωχὸς, ἐπαίτης*. Quelques-uns en ont fait un nom propre, comme s'il y avoit eû un gueux appellé *Dectes*, ce qui ne me paroît pas si naturel.

53 *Je fus la seule qui ne fus point trompée*] Elle reconnut Ulysse qu'elle avoit vû plusieurs fois.

54 *Mais après que je l'eus baigné & parfumé d'essences*] Car ce transfuge fut d'abord mené dans le Palais de Priam, & on laissa à Helene le soin de le bien traiter, dans l'esperance qu'il s'ouvriroit plûtôt à elle qu'à personne & qu'elle tireroit de lui tous les secrets des Grecs.

55 *Qu'après qu'il seroit retourné dans son camp*] C'est-à-dire que quand même elle le découvriroit, ce ne seroit qu'après qu'il seroit en sûreté, elle veut l'assurer qu'elle ne le découvriroit point. Il y a beaucoup d'expressions semblables dans les Livres saints, qu'il faut prendre dans le même sens.

56 *Auxquels ils porta toutes les instructions qui leur étoient necessaires*] Il est ridicule d'expliquer ici le mot *φρόνιν*, *butin*, comme Hesychius l'a fort bien marqué, Ulysse n'étoit point entré à Troye en l'état qu'il faut pour en remporter quelque butin, mais pour observer l'état de la ville & pour tâcher d'y découvrir les desseins des ennemis. Ainsi *φρόνιν* signifie ici toutes les instructions necessaires, tout ce que les Grecs vouloient savoir pour faire réussir le stratagême qu'ils meditoient.

„ fa main un grand nombre de Troyens & repassa dans l'Armée des Grecs, [56] auxquels il „ porta toutes les instructions qui leur étoient „ necessaires pour l'execution de leur grand dessein. En même temps toute la ville retentit „ des cris & des hurlemens des Troyennes, & „ moi je sentis dans mon cœur une secrete joie, „ car entierement changée, je ne desirois rien „ tant que de retourner à Lacedemone, [57] & je „ pleurois amerement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée, [58] en me menant „ dans cette terre étrangere, & en me faisant „ abandonner mon Palais, ma fille [59] & mon „ mari, qui en esprit, en beauté & en bonne „ mine ne cedoit à aucun homme du monde.

„ Tout

57 *Et je pleurois amerement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée*] Homere a parlé plus d'une fois dans l'Iliade des larmes qu'Helene avoit versées après son repentir. En voici la confirmation. Si elle avoit perseveré dans sa faute, Homere n'auroit eû garde de la mettre dans son Poëme, qui n'est fait que pour l'instruction, ou s'il l'y avoit mise, il lui auroit donné une fin malheureuse pour faire détester le crime qu'elle avoit commis.

58 *En me menant dans une terre étrangere*] Il y a ici une bienséance dont je suis charmée, & qui n'a pas échappé au bon Archevêque de Thessalonique. Helene ne nomme ni Pâris ni Troye. Au lieu de dire que c'est Pâris qui l'a emmenée, elle dit que c'est Venus, & au lieu de dire qu'elle l'a menée à Troye, elle l'a menée dans une terre étrangere. Elle ne peut se resoudre à proferer des noms qui lui sont devenus si odieux.

59 *Et mon mari, qui en esprit, en beauté & en bonne mine*] Ceci est encore fort adroit, Helene savoit bien que dans l'infidelité des femmes, ce qui pique le plus les hommes, c'est la preference qu'elles donnent à d'autres sur eux, car c'est une marque qu'elles les trouvent mieux faits & plus agreables. Voilà pourquoi elle lui fait ici une belle réparation, en avoüant que celui, qu'elle avoit suivi, n'avoit aucun avantage sur lui, ni du côté de l'esprit, ni du côté de la beauté & de la bonne mine.

„ Tout ce que vous venez de dire d'Ulysse, „ reprit Menelas, est vrai dans toutes ses circons- „ tances. J'ai connu à fond plusieurs grands „ personnages, [60] j'ai penetré leur cœur & leur „ esprit, sources de leurs actions, & j'ai voyagé „ dans plusieurs contrées, mais jamais je n'ai vû „ un homme tel qu'Ulysse, pour le coura- „ ge, la patience, la prudence, & la for- „ ce. Quel grand service ne rendit-il pas aux „ Grecs dans le cheval de bois où les principaux „ de l'Armée s'étoient enfermez avec moi, por- „ tant aux Troyens la ruine & la mort? Vous „ for-

60 *J'ai pénetré leur cœur & leur esprit*] Voilà ce que c'est que connoître à fond, c'est penetrer le cœur & l'esprit de ceux que l'on frequente, sans cela il est inutile de converser avec les hommes.

61 *Et il faut bien croire que c'étoit quelque Dieu qui se déclarant*] Ni les anciens Critiques, ni Eustathe même n'ont compris l'adresse & la finesse de cette réponse de Menelas. Les premiers l'ont condamnée sans raison, & le dernier ne l'a pas bien justifiée. Helene vient de dire que dans le tems qu'Ulysse entra dans Troye, ainsi deguisé, elle étoit déja changee, & que touchée de repentir, elle ne desiroit rien avec tant de passion que de retourner à Lacedemone. Que répond à cela Menelas? Il n'est pas trop persuadé de la sincerité de cette conversion, mais il ne veut pas convaincre sa femme de mensonge, cela seroit trop grossier, sur tout après l'avoir reprise; il se contente donc de lui dire simplement que quelque Dieu, ami des Troyens, l'avoit apparemment forcée de faire malgré elle ce qu'elle fit bien-tôt après lorsque le cheval de bois fut construit, car elle fit bien des choses contraires à ces sentimens. Elle sortit de la ville avec Deïphobus; elle fit trois fois le tour de ce cheval; elle sonda ses embûches cachées; elle fit tout ce qu'elle pût pour surprendre les Capitaines qu'elle y soupçonnoit enfermez; elle les appella par leur nom, en contrefaisant la voix de leurs femmes, comme si elle avoit été là seule avec elles. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit sauver les Troyens & perdre les Grecs. Voilà une grande violence que lui faisoit ce Dieu de la forcer d'agir ainsi contre ses desirs. Il

„ sorties de la ville pour voir cette machine „ énorme, [61] & il faut bien croire que c'étoit „ quelque Dieu qui se déclarant contre les Grecs „ & voulant donner aux Troyens une gloire „ immortelle, vous força à venir; Deïphobus „ semblable à un Dieu vous accompagnoit; vous „ fites trois fois le tour de ce cheval; vous portâ- „ tes trois fois les mains sur ces embûches ca- „ chées, comme pour les sonder; vous appel- „ lâtes les plus braves Capitaines Grecs en les „ nommant chacun par leur nom [62] & en con- „ trefaisant la voix de leurs femmes, mais le fils „ de

y a là une ironie fine, mais très-amere. Au reste Virgile a suivi une autre ronte dans ce recit qu'il a fait au II. Liv. de l'Eneïde, des circonstances de la fable du cheval de bois. La simplicité de l'Odyssée ne convenoit pas à la majesté de l'Eneïde, qui est sur un ton plns fort & plus soutenu que celui de l'Odyssée, & sur le même ton que l'Iliade. Il n'est pas necessaire d'avertir que cette fable du cheval de bois est fondée sur ce qu'il y avoit une machine de guerre dont on se servoit pour abattre les murailles des villes, & qu'on appelloit un *cheval*, comme les Romains en avoient qu'ils appelloient des *beliers*.

62 *Et en contrefaisant la voix de leurs femmes*] Voici une autorité bien ancienne pour les personnes qui sont habiles dans le dangereux art de contrefaire les autres; elles ont à leur tête la belle Helene qui contrefaisoit si admirablement & si parfaitement la voix de toutes les femmes pour peu qu'elle les eût entenduës, qu'elle fut appellée l'*Echo*. On dit que ce fut un present que Venus lui fit quand elle épousa Menelas, afin que si ce Prince venoit à être amoureux, elle pût le convaincre & le prendre sur le fait, en imitant la voix de la personne aimée. Mais revenons au passage d'Homere où l'on ne laisse pas de trouver quelque difficulté. Comment Helene prétendoit-elle tromper ces Officiers en contrefaisant la voix de leurs femmes? Quelle apparence y avoit-il que ces Officiers pussent croire que leurs femmes fussent arrivées depuis le peu de tems qu'ils étoient enfermez dans cette machine? Ce n'est pas connoître la nature que de faire ces objections. La voix

„ de Tydée, le divin Ulysse & moi, qui étions „ assis au milieu, nous reconnûmes votre voix, „ & d'abord Diomede & moi nous voulûmes „ prendre le parti de sortir l'épée à la main plûtôt que d'attendre que nous fussions découverts; Ulysse nous retint & refrena cette impatience trop imprudente. Tous les autres Capitaines, qui étoient avec nous, demeurerent „ dans un profond silence; le seul Anticlus alloit vous répondre, mais dans le moment [63] „ Ulysse lui portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs, car il la lui serra „ si fort, qu'il l'empêcha de respirer, jusqu'à ce „ que la favorable Minerve vous eût emmenée „ d'un autre côté.

[64] Le sage Telemaque répondit à Menelas: „ Fils d'Atrée, tout ce que vous venez de dire „ ne fait qu'augmenter mon affliction; tant de „ grandes qualitez n'ont pas mis mon pere à „ couvert d'une fin malheureuse, & c'est en vain „ que son courage invincible a resisté à tant de „ perils. Mais permettez que nous allions nous „ coucher & que le doux sommeil vienne suspen- „ dre

d'une personne aimée, ou même simplement connuë, peut arracher sur le moment & par surprise un mot involontaire avant que la reflexion soit venuë, & il y a une infinité d'exemples qui confirment cette verité.

63 *Ulysse lui portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs, car il la lui serra si fort, &c.*] Politien, & après lui quelqu'autre encore, ont crû qu'Homere disoit ici qu'Ulysse serra si fort la bouche à Anticlus, qu'il l'étouffa; ils ont fondé ce sentiment sur le témoignage de l'Egyptien Tryphiodore qui vivoit sous l'Empereur Anastase, car dans un ouvrage qu'il a fait sur la prise de Troye, il dit formellement que cet Anticlus fut étouffé & que ses compagnons fort affligez l'enterrerent dans une des cuisses du cheval. N'est-ce pas là un témoignage bien respectable, & peut-on rien ima-

„ dre pendant quelques momens nos chagrins &
„ nos inquietudes.

En même temps la divine Helene ordonne à ses femmes de leur dresser des lits sous un portique, [65] d'étendre à terre les plus belles peaux, de mettre sur ces peaux les plus belles étoffes de pourpre, de couvrir ces étoffes de beaux tapis, & d'étendre sur ces tapis des plus belles couvertures; ces femmes obéissent, elles sortent aussi-tôt de l'appartement avec des flambeaux & vont dresser les lits, & un Heraut conduit les deux Princes.

Le fils d'Ulysse & le fils de Nestor coucherent ainsi dans le portique au bout de la cour, & le grand Menelas alla coucher dans son appartement au fond de son Palais, & Helene pleine de majesté & de grace se coucha près de lui.

L'Aurore n'eut pas plûtôt annoncé le jour, que Menelas se leva, prit ses habits & son épée, couvrit ses beaux pieds de brodequins magnifiques, & s'étant rendu dans l'appartement de Telemaque, il s'assit près de ce Prince, & lui parla ainsi: „ Genereux Telemaque, quelle pressante
„ af-

imaginer de plus ridicule? Il ne faut que le vers suivant pour détruire cette vaine imagination, puisqu'Homere ajoute qu'Ulysse ne tint les mains sur la bouche d'Anticlus que jusqu'à ce qu'Helene fût passée.

64 *Le sage Telemaque répondit*] Telemaque a senti l'ironie cachée dans la réponse de Menelas, c'est pourquoi pour empêcher les suites de cette conversation, qui auroit pû devenir trop aigre, il prend la parole & va à son fait.

65 *D'étendre à terre les plus belles peaux*] Dans le dernier Livre de l'Iliade Tom. III. pag. 360. Not. 43. j'ai expliqué la façon de ces lits, & l'usage de ces peaux, de ces étoffes, de ces tapis & de ces couvertures.

„ affaire vous a amené à Lacedemone & vous a „ fait expofer aux perils de la mer? eft-ce une „ affaire publique, ou une affaire particuliere? „ Expliquez-moi le fujet de votre voyage.

„ Grand Roi, que Jupiter honore d'une pro- „ tection particuliere, lui répond le fage Tele- „ maque; je fuis venu dans votre Palais pour „ voir [66] fi vous ne pourriez point me dire quel- „ que mot qui me donne quelque lumiere fur „ la deftinée de mon pere. [67] Ma maifon pe- „ rit; tout mon bien fe confume; mon Palais „ eft plein d'ennemis; les fiers Pourfuivans de „ ma mere égorgent continuellement mes trou- „ peaux & ils me traitent avec la derniere in- „ folence; c'eft pourquoi je viens embraffer vos „ genoux & vous prier de m'apprendre le mal- „ heureux fort de mon pere, fi vous en avez été „ témoin, ou fi vous l'avez appris de quelques „ voyageurs, car il eft bien fûr que fa mere „ en le mettant au monde l'a livré à un cruel „ deftin. Qu'aucun égard pour moi, ni aucune „ compaffion ne vous portent à me menager, „ dites-moi fans nul déguifement tout ce que „ vous avez vû ou fû, je vous en conjure; fi „ jamais mon pere vous a rendu quelque fervi-

„ ce,

66 *Si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumiere fur la deftinée de mon pere*] Il faut bien conferver ici l'idée du mot du texte κληηδόνα, que j'ai déja expliqué, & qui fignifie un mot dit par hazard, & que l'on regardoit comme une forte d'oracle. Cela eft neceffaire pour bien entendre la réponfe de Menelas.

67 *Ma maifon perit; tout mon bien fe confume; mon Palais eft plein d'ennemis*] Ces membres de periode coupez, *incifa*, font convenables à la colere & à la douleur, qui ne permettent pas de faire des periodes arrondies.

68 *O Dieux, fe peut-il que des hommes fi lâches*] Il avoit apris à fes dépens que cela fe pouvoit, & c'eft ce qui augmente fon indignation.

„ ce, ſoit en vous donnant ſes conſeils, ſoit en „ s'expoſant pour vous aux plus perilleuſes avan„ tures ſous les remparts de Troye où vous avez „ tant ſouffert avec tous les Grecs, temoignez„ moi aujourd'hui que vous n'avez pas oublié „ ſes ſervices, & dites-moi la verité.

Menelas penetré d'indignation de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria, „ [68] O Dieux, ſe peut„ il que des hommes ſi lâches prétendent s'em„ parer de la couche d'un ſi grand homme! [69] „ Comme lorſqu'une biche timide prend ſes „ jeunes faons, encore ſans force & à qui elle „ donne encore à tetter, & après les avoir por„ tez dans le repaire d'un fort lion au milieu „ d'une forêt, elle ſort pour aller paître ſur les „ colines & dans des vallons; pendant ce tems„ là le lion revient dans ſon antre, & trouvant „ ces nouveaux hôtes, il les met en pieces; il „ en ſera de même de ces Pourſuivans, U„ lyſſe revenu, contre leurs eſperances, les met„ tra tous à mort. Grand Jupiter, & vous Mi„ nerve & Apollon, faites qu'Ulyſſe tombe tout „ à coup ſur ces inſolens, tel qu'il étoit lorſ„ qu'au milieu de la belle ville de Lesbos, „ [70] deffié à la lutte par le vaillant Roi Philo„ me-

69 *Comme lorſqu'une biche timide prend ſes jeunes faons encore ſans force*] Telemaque avoit demandé à Menelas quelque mot ſur la deſtinée de ſon pere κληηδόνα, un mot qui ſoit pour lui comme un oracle. Et Menelas, échauffé par l'indignation que lui donne l'inſolence des Pourſuivans, prophetiſe & rend une eſpece d'oracle. *Comme lors qu'une biche timide*, dit-il, *prend ſes jeunes faons*, *&c.* L'indignation tient ſouvent lieu de fureur divine, & fait prononcer des choſes qui ne paroiſſent d'abord que des ſouhaits, & que l'évenement juſtifie enfin comme de veritables oracles. Voilà quelle eſt la beauté cachée dans cette réponſe de Menelas.

70 *Deffié à la lutte par le vaillant Roi Philomelides*] C'étoit un

„ melides, il le terrassa, & réjouït par sa victoi-
„ re tous les Grecs spectateurs de son combat.
„ Ah ! ces lâches periroient bientôt & feroient
„ des nôces bien funestes. Mais, Prince, sur ce
„ que vous souhaitez de moi, [71] je ne biaiserai
„ point & je ne vous tromperai point. Je vous
„ dirai sincerement ce que j'ai appris d'un Dieu
„ marin qui ne dit jamais que la verité; je ne
„ vous celerai rien de tout ce que j'ai entendu
„ de sa bouche.

„ A

un Roi de Lesbos qui deffioit à la lutte tous les étrangers qui arrivoient dans son Isle. Eustathe refute ici avec beaucoup de raison la ridicule tradition, qui disoit que ce Roi Philomelides étoit Patrocle même; parce qu'il étoit fils de Philomela. Outre que l'analogie ne le souffre point, car de Philomela on ne fera jamais *Philomelides*, & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ses *patronymiques* du nom des meres, la Raison y répugne encore davantage, car comment les Grecs se feroient-ils réjouïs de la défaite de Patrocle, qui étoit si honnête homme & l'intime ami d'Achille ?

71 *Je ne biaiserai point*] C'est proprement ce que signifient ces mots, *οὐκ ἔγωγ' ἄλλα παρὲξ εἴποιμι παρακλιδὸν*, c'est pour éviter de dire ce qu'on sait, prendre des détours, & dire des choses fardées au lieu de dire la verité.

72 *Car les Dieux veulent que nous nous souvenions toûjours de leurs commandements*] Voilà un beau précepte, il semble qu'Homere avoit lû cet ordre de Dieu, *custodite mandata mea*, qui est si souvent repeté dans l'Ecriture. Or le premier commandement de la Loi naturelle c'est d'honorer Dieu & de lui offrir des sacrifices.

73 *Il y a une certaine Isle, qu'on appelle le* Phare, *elle est éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'on peut faire en un jour un vaisseau*] Homere étoit trop savant en Geographie pour ne pas savoir que de son tems l'Isle du Phare n'étoit éloignée de l'embouchure de Canope que de six vingts stades, mais comme il avoit ouï dire que le Nil, à force de traîner du sable & du limon, avoit par succession de tems beaucoup augmenté le Continent par ses alluvions, il a voulu faire croire qu'anciennement & du tems de Menelas cette Isle étoit plus éloignée de la terre & plus avant dans la mer; il a même tellement exageré cette distance qu'il a dit qu'elle étoit tout ce que pouvoir faire

de

„ A mon retour de Troye les Dieux bien loin „ de favoriser l'impatience que j'avois d'arriver „ dans mes Etats, me retinrent en Egypte, par- „ ce que je ne leur avois pas offert les hecatom- „ bes que je leur devois, [72] car les Dieux veu- „ lent que nous nous souvenions toûjours de „ leurs commandemens & que nous leur ren- „ dions nos hommages. Dans la mer d'Egypte, „ vis-à-vis du Nil, [73] il y a une certaine Isle „ qu'on appelle le *Phare*, elle est éloignée d'u-

„ ne

de chemin en un jour un vaisseau & par un bon vent, c'est à dire, qu'il la fait dix ou douze fois plus grande qu'elle n'est, car un vaisseau peut faire en un jour & une nuit quatorze ou quinze cens stades quand il a le vent bon. Homere, pour rendre sa narration plus merveilleuse, a donc déguisé la verité, en s'accommodant à ce qu'il avoit ouï dire des embouchures du Nil & de ses alluvions. Jamais cette Isle n'a été plus éloignée du Continent qu'elle l'est aujourd'hui, & en voici une preuve bien certaine, c'est que si elle eût été éloignée du Continent de quatorze cens stades du tems de Menelas, & qu'en deux cens cinquante ou soixante ans qu'il y a du tems de Menelas au tems d'Homere, elle s'en fût rapprochée jusqu'à six-vingts, les alluvions auroient augmenté le Continent de douze cens quatre vingts stades dans cet espace de tems; & par cette raison, depuis Homere jusqu'à nous, le Continent auroit été si fort poussé, que cette Isle du Phare se trouveroit aujourd'hui bien éloignée de la mer. Il n'est pas même possible, comme l'a fort bien remarqué Bochart, que le Nil ait jamais augmenté le Continent par ses alluvions, car l'agitation de la mer auroit toûjours dissipé plus de sable & plus de limon que le fleuve n'auroit pû en apporter. Et le même Bochart le prouve par un fait qui est sans replique. C'est que cette Isle du Phare n'est éloignée que de sept stades, ou huit cens soixante & quinze pas d'Alexandrie, qui est vis-à-vis sur le rivage de la mer à une embouchure du Nil, & cette distance est aujourd'hui la même qu'elle étoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le Continent d'un pouce. Ce n'est donc point par ignorance qu'Homere a péché, mais il s'est accommodé à un bruit commun, & il a beaucoup augmenté cette distance, τῦ μυθωδοῦς χάριν, *pour la fable*, comme dit Strabon dans son 1. Liv.

„ ne des embouchures de ce fleuve d'autant de
„ chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau
„ qui a le vent en pouppe; cette Isle a un bon
„ Port, d'où les vaisseaux se mettent commodé-
„ ment en Mer [74] après y avoir fait de l'eau.
„ Les Dieux me retinrent là vingt jours entiers,
„ [75] sans m'envoyer aucun des vents qui sont
„ necessaires pour sortir du port, & qui accom-
„ pagnent heureusement les vaisseaux qui font
„ voile. Mes provisions étoient déja presque
„ toutes consumées, le courage de mes compa-
„ gnons abbattu, & j'étois perdu sans ressource,
„ si une Déesse n'eût eu compassion de moi. Ei-
„ dothée, fille de Protée Dieu marin, touchée
„ de l'état malheureux où elle me voyoit, vint
„ à ma rencontre comme j'étois separé de mes
„ compagnons, qui dispersez dans l'Isle, pê-
„ choient à la ligne, [76] car la faim les portoit à
„ se servir de tous les alimens que la fortune
„ leur presentoit. Cette Déesse s'approchant de
„ moi, m'adresse la parole, & me dit, Etran-
„ ger, [77] est-ce folie, negligence ou dessein for-
„ mé

74 *Après y avoir fait de l'eau*] Ce n'étoit pas de l'eau qu'on prenoit dans l'Isle, mais de l'eau qu'on alloit chercher dans le Continent voisin, de l'eau du Nil, & que l'on chargeoit facilement sur les vaisseaux à cause de la commodité du Port.

75 *Sans m'envoyer aucun des vents qui sont necessaires pour sortir du Port*] Il dit *aucun des vents*, parce que comme le Port a deux entrées, & par conséquent deux issuës, on en pouvoit sortir & par le vent du levant & par celui du couchant.

76 *Car la faim les portoit à se servir de tous les alimens*] Menelas excuse ses compagnons de ce qu'ils pêchoient à la ligne, parce que du tems de la Guerre de Troye les Gens de guerre ne mangeoient point de poisson. Il n'y avoit que la faim qui pût les réduire à cette nourriture.

77 *Est-ce folie, negligence, ou dessein formé*? Voilà les trois four-

„ mé qui vous retiennent dans la triste situation „ où vous êtes, & prenez-vous plaisir à être „ malheureux ? Pourquoi demeurez-vous si long- „ temps dans cette Isle sans trouver aucune fin „ à vos travaux ? Cependant vos compagnons „ perdent tout courage.

„ Elle parla ainsi, & frappé d'admiration, je lui répondis: „ Grande Déesse, car il est aisé „ de voir que je parle à une Divinité, [78] je ne „ m'arrête point ici volontairement, il faut sans „ doute que j'aye offensé les Immortels qui ha- „ bitent les Cieux; mais, puisque vous êtes si „ bonne & si genereuse, dites-moi, je vous prie, „ quel Dieu me retient dans cette Isle deserte & „ me fermé tous les chemins de la vaste Mer; „ & enseignez-moi les moyens de retourner dans „ ma Patrie. J'espere qu'appaisé par mes sacri- „ fices, il voudra bien me laisser partir.

„ Etranger, me repartit la Déesse, je ne vous „ déguiserai rien, & je vous dirai tout ce que je „ sai: Un vieillard marin de la race des Im- „ mortels, & toûjours vrai dans ses réponses, „ vient

sources de l'oubli de nos devoirs. *Folie, sottise*, nous n'avons pas l'Esprit d'en connoître la necessité & l'importance ; *negligence*, nous en connoissons la necessité, mais elle ne fait pas assez d'impression sur notre esprit vain & leger, nous negligeons de les remplir, & nous remettons de jour à autre. Enfin *dessein formé*, nous connoissons la necessité de ces devoirs, nous savons qu'il seroit mieux de les suivre & de nous tirer de cet état, mais malgré tout cela, trompez par nos passions, nous voulons y demeurer. C'est volontairement & de propos déliberé que nous y demeurons, & nous y prenons plaisir. Cela me paroît bien approfondi & digne d'un grand Philosophe.

78 *Je ne m'arrête point ici volontairement*] Menelas ne répond qu'à la derniere question, & par cette seule réponse il répond aussi aux deux autres, car dès qu'il est retenu là malgré lui, on ne peut plus l'accuser de folie ni de negligence, comme Eustathe l'a fort bien remarqué.

» vient tous les jours ſur ce rivage; c'eſt Protée
» l'Egyptien, qui connoît les profondeurs de
» toutes les Mers, & qui eſt comme le principal
» Miniſtre de Neptune; c'eſt de lui que j'ai re-
» çû le jour; ſi vous mettant en embuſcade,
» vous pouvez le ſurprendre, il vous dira la
» route que vous devez tenir, & vous enſeignera
» les moyens de retourner dans votre Patrie; il
» vous apprendra même, ſi vous voulez, tout
» le bien & tout le mal qui eſt arrivé chez vous
» pendant votre abſence depuis que vous êtes
» parti pour ce voyage ſi long & ſi perilleux.

» Mais, divine Nymphe, je ne puis rien ſans
» votre ſecours, lui répondis-je, enſeignez-moi,
» je vous prie, quelles ſortes d'embuches il faut
» dreſſer à ce Dieu marin, afin qu'il ne puiſſe
» les prévoir pour les éviter. Car il eſt bien dif-
» ficile à un mortel de ſurprendre un Dieu.

» La Déeſſe exauça ma priere, & me dit, Je
» vais vous enſeigner la maniere dont vous de-
» vez vous conduire, prenez bien garde de ne
» pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que
» le Soleil parvenu au plus haut des Cieux en-
» flamme l'air de ſes rayons, ce Dieu, qui eſt
» toû-

79 *Sort des antres profonds de la Mer aux ſouffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume*] Homere repréſente ici Protée ſortant des antres de la Mer agitée par le Zephyre, & tout couvert de l'écume que l'agitation cauſe ſur la ſurface des flots, & c'eſt ce qu'il peint fort bien par ces mots, *μελαίνῃ φρικὶ καλυφθεὶς*, car *φρὶξ* eſt proprement l'écume que le vent excite ſur la ſurface des ondes quand il commence à ſouffler. *Φρὶξ ὁ ἐπιπολάζων τῷ κύματι ἀφρὸς ὅταν ἄρχηται ἄνεμος πνεῖν*, Heſych. Pour le faire mieux entendre j'ai mis *tout couvert d'algue & d'écume*, car ce mouvement que fait l'écume, aſſemble auſſi beaucoup d'algue qu'il pouſſe vers le bord.

80 *Car pour vous échaper il ſe metamorphoſera en mille manieres, il prendra la forme de tous les animaux les plus feroces*] Il s'agit

„ toûjours vrai dans ses réponses, [79] sort des „ antres profonds de la Mer aux souffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume, il „ va se coucher dans des grottes fraîches & charmantes. Quantité de monstres marins, Peuples de la Déesse Amphitrite, sortent aussi des „ abîmes de la Mer, vont se reposer tout autour de lui, & remplissent ces grottes d'une „ odeur de marine que l'on ne peut supporter. „ Demain dès que l'Aurore commencera à paroître, je vous cacherai dans ces grottes; cependant ayez soin de choisir trois des plus braves & des plus determinez de vos compagnons qui sont sur vos vaisseaux. Je vais vous „ découvrir toutes les ruses & tous les stratagêmes dont ce Dieu se servira contre vous. A „ son arrivée il commencera par compter & faire passer en revûë devant lui tous ses monstres; quand il les aura tous vûs & bien „ comptez, il se couchera au milieu de son „ troupeau. Lorsque vous le verrez assoupi, „ rappellez toutes vos forces & tout votre courage, & vous jettant tous sur lui, serrez-le „ très-étroitement malgré ses efforts, [80] car pour

„ vous

s'agit ici de trouver les raisons de cette fiction, & sur quoi Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens, car il ne faut pas penser que ce soit une fable toute pure, & que ce Poëte n'ait voulu que désigner par-là la matiere premiere qui subit toutes sortes de changemens, ou que donner un emblême de l'amitié qui ne doit paroître sûre qu'après qu'on l'a éprouvée sous toutes les formes. Ce sont-là de vaines subtilitez & des songes creux; *car*, comme Strabon nous en a avertis plus d'une fois, *ce n'est pas la coutume d'Homere de n'attacher à aucune verité ces fables prodigieuses.* Il a ajouté, *la fable à des faits certains pour rendre par-là sa narration plus agreable, comme un orfévre ajoute l'or à un ouvrage d'argent.* Pour bien démêler le mystere merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vrai qui en est

„ vous échaper il se metamorphosera en mille
„ manieres; il prendra la figure de tous les ani-
„ maux les plus feroces. Il se changera aussi en
„ eau; il deviendra feu; que toutes ces formes
„ affreuses ne vous épouvantent point & ne vous
„ obligent point à lâcher prise, au contraire liez-
„ le & le retenez plus fortement. [81] Mais dès
„ que revenu à la premiere forme, où il étoit
„ quand il s'est endormi, il commencera à vous
„ interroger, alors n'usez plus de violence.
„ Vous

le fondement, & ensuite nous verrons facilement le mensonge dont il l'a enveloppé selon sa coutume. Diodore écrit que les Grecs avoient imaginé toutes ces differentes metamorphoses de Protée, sur ce que les Rois d'Egypte portoient d'ordinaire sur la tête des muffles de lion, de taureau ou de dragon pour marques de la Roïauté, quelquefois même des arbres, d'autres fois du feu, &c. tant pour s'orner que pour imprimer la terreur & une crainte religieuse dans l'esprit de ceux qui les voyoient. Mais rien n'est plus mal imaginé ni plus frivole. Aujourd'hui nous pouvons mieux connoître que Diodore le fondement de cette fable par le secours de nos Livres saints. Démêlons donc la verité & le mensonge. Le vrai est qu'il y avoit à Memphis un Roi appellé Protée qui avoit succedé à Pheron, voilà la premiere verité; la seconde, qui n'est pas moins constante, c'est que l'Egypte étoit le païs des plus habiles Enchanteurs qui operoient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture sainte que les Enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moïse, que par leurs enchantemens ils changerent une verge en serpent comme avoit fait ce grand serviteur de Dieu, qu'ils convertirent comme lui l'eau en sang; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la Terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla consulter un de ces Enchanteurs qui se mêloient de prédire l'avenir. Et voilà le fondement qu'Homere a trouvé & sur lequel il a bâti sa fable, qu'il a attachée ensuite à un nom connu, à Protée, dont il fait un Dieu de la Mer, & à qui il donne des monstres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai & la fable qui lui sert d'enveloppe, sensiblement démélez, & voilà la se-
para-

„ Vous n'aurez qu'à le délier & à lui demander
„ qui est le Dieu qui vous poursuit si cruelle-
„ ment.

„ En achevant ces mots, elle se plongea dans
„ la Mer; les flots firent un grand bruit & se
„ blanchirent d'écume. Sur l'heure même je re-
„ pris le chemin de mes vaisseaux, qui étoient
„ retirez sur le sable, & en marchant mon cœur
„ étoit agité de differens pensers. Quand je fus
„ arrivé à ma Flotte, nous préparâmes le souper,
„ &

paration des deux métaux, de l'or & de l'argent qu'Homere employe. Eustathe rapporte qu'il y a eû des Anciens qui ont été dans ce sentiment, que Protée étoit un faiseur de prodiges. *Quelques-uns*, dit-il, *ont pris ce Protée pour un de ces faiseurs de prodiges*, τῶν θαυματοποιῶν. Et je m'étonne que cette vûë ne l'ait pas conduit à la source de la verité. On dira peut-être que les Enchanteurs, dont il est parlé dans l'Ecriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit sur lui-même, mais outre que la fable ne rend pas toûjours les veritez telles qu'elle les a prises, peut-on douter que ces Magiciens, qui faisoient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mêmes qui n'étoient pas moins prodigieuses, & qu'ils ne se fissent voir sous differentes formes très-capables d'effraïer, puisque, parmi les Grecs, qui certainement dans cet Art magique, n'auroient été tout au plus que les apprentifs des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont operé sur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes qui étonnoient les spectateurs. Il en nomme encore d'autres qui s'étoient rendu celebres, comme un certain Xenophon, un Scymnus de Tarente, un Philippide de Syracuse, un Heraclite de Mitylene, &c. Je ne croi pas qu'il puisse rester le moindre doute sur cette fable, d'autant plus même que les anciens Scholiastes ont écrit que ces φῶκαι, ces monstres marins de Protée étoient des animaux dont on se servoit pour les enchantemens & pour les operations de la magie.

81 *Mais dès que revenu à la premiere forme où il étoit*] Cela est fondé sur ce que les Enchanteurs ne rendoient leurs réponses qu'après avoir étonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultoient.

H 7

„ & la nuit venuë nous nous couchâmes sur le „ rivage. Le lendemain à la pointe du jour, „ après avoir fait mes prieres aux Dieux, je me „ mis en chemin pour me rendre au même lieu „ où la Déesse m'avoit parlé, & je menai avec „ moi trois de mes compagnons les plus hardis „ pour tout entreprendre & dont j'étois le plus „ assuré.

„ Cependant la Nymphe, qui s'étoit plongée „ dans la Mer, en sortit portant avec elle quatre „ peaux de veaux marins qui ne venoient que „ d'être dépouillez, c'étoit la ruse qu'elle avoit „ imaginée pour tromper son pere. En même „ temps elle creusa dans le sable une espece de „ caverne où elle se tint, en nous attendant; „ nous arrivons auprès d'elle; elle nous place & „ nous met sur chacun une de ces peaux qu'elle „ avoit apportées. Voilà donc notre embusca- „ de dressée, mais une embuscade insupportable „ & où nous ne pouvions durer, car l'odeur „ empoisonnée de ces veaux marins nous suffo- „ quoit. Eh, qui est-ce qui pourroit se tenir „ long-temps dans une peau de monstre marin? „ Mais la Déesse nous sauva, en s'avisant d'un „ remede qui nous fut d'un très-grand secours. „ [82] Elle nous mit à chacun dans les narines une „ goutte d'ambrosie, qui répandant une odeur „ celeste, surmonta bien-tôt celle des veaux „ marins. Nous demeurâmes en cet état toute „ la matinée avec tout le courage imaginable. „ Cependant les monstres marins sortent de la „ Mer en foule & se couchent le long du rivage. „ Sur

82 *Elle nous mit à chacun dans les narines une goutte d'ambrosie*] Eustathe dit fort bien que cette ambrosie fut l'esperance qu'elle leur donna, que par ce moyen ils viendroient à bout de leurs

„ Sur le midi le Dieu marin sortit de la Mer, „ & trouva son troupeau en bon état, car il vi- „ sita tous ses monstres les uns après les autres „ & les compta. Il nous passa en revüë avec „ eux, sans entrer dans le moindre soupçon que „ ce fût une embuche. Il se couche au milieu; „ nous ne le vîmes pas plûtôt assoupi, que nous „ nous jettâmes tous sur lui avec des cris épou- „ ventables & nous le serrâmes très-étroitement „ entre nos bras; le vieillard n'oublia pas en cette „ occasion son art ordinaire; il se changea d'a- „ bord en un énorme Lion; il prit ensuite la fi- „ gure d'un Dragon horrible; il devint Leopard, „ Sanglier, il se changea en eau; enfin il nous „ parut comme un grand arbre.

„ A tous ces changemens nous le serrions en- „ core davantage sans nous épouvanter, jusqu'à „ ce qu'enfin las de ses ruses, il nous questionna „ le premier; Fils d'Atrée, me dit-il, quel Dieu „ vous a suggeré ce conseil & vous a donné le „ moyen de me prendre dans vos pieges? Que „ desirez-vous de moi?

„ Alors, le lâchant & n'usant plus de violen- „ ce, je lui répondis avec respect: Divinité de „ la Mer, pourquoi me faites-vous ces questions „ pour éviter de me répondre; vous n'ignorez „ pas les maux qui me pressent; vous savez que „ je suis retenu dans cette Isle, & que je ne puis „ trouver le moyen d'en sortir; mon cœur se „ consume de douleur & d'impatience. Dites- „ moi donc, je vous prie, car rien n'est caché „ aux Dieux, dites-moi qui est le Dieu qui me „ re-

leurs desseins & retourneroient dans leur Patrie. Qu'est-ce que l'esperance ne fait pas supporter; & y a-t-il une plus douce ambrosie?

„ retient ici malgré moi, & qui me ferme les „ chemins de la vaste Mer, & enseignez-moi le „ moyen de m'en retourner dans ma Patrie.

„ [83] Vous deviez avant toutes choses, me ré„pondit le Dieu marin, offrir vos sacrifices à „ Jupiter & à tous les autres Dieux, & ne vous „ embarquer qu'après vous être acquité digne„ment de ce devoir. C'étoit le seul moyen de „ retourner heureusement dans vos Etats ; le „ Destin inflexible ne vous permet de revoir vos „ amis, votre Palais & votre chere Patrie, [84] „ que vous ne soyez retourné encore dans le „ fleuve Egyptus qui descend de Jupiter, & que

„ vous

83 *Vous deviez avant toutes choses, me répondit le Dieu marin, offrir vos sacrifices à Jupiter, &c.*] Voilà comme Homere recommande toûjours la pieté, en faisant entendre qu'aucune action ne peut être heureuse si avant que de la commencer on n'a fait ses prieres & ses sacrifices. C'est ce que Pythagore a enseigné après Homere, *ne commence jamais*, dit-il, *à mettre la main à l'œuvre qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.* Sur quoi on peut voir l'admirable Commentaire d'Hieroclès, Tom. II. pag. 174.

84 *Que vous ne soyez retourné encore dans le fleuve Egyptus qui descend de Jupiter.*] Homere appelle non-seulement les torrens, mais généralement tous les fleuves, *διϊπετέας*, *descendus de Jupiter*, parce que les pluyes les grossissent. Mais, comme le remarque Strabon, ce qui est une épithete commune par quelque sorte de convenance, peut être une epithete particuliere affectée singulierement à un seul à qui elle convient preferablement à cause de son excellence. C'est ainsi qu'Homere appelle le Nil *descendu de Jupiter* d'une maniere qui lui est absolument propre, car l'accroissement du Nil, qui fait la fertilité de l'Egypte, que pour cette raison on a fort bien appellée le *don du Nil*, vient des pluyes qui tombent en Ethiopie depuis le solstice d'Eté jusqu'à l'équinoxe d'Automne; le Nil croît pendant tout ce tems-là, & décroît ensuite. Homere est donc le premier qui a connu la veritable raison de cette inondation du Nil. Cependant je voi que le savant Casaubon en a douté : *Je ne sai pas*, dit-

il,

„ vous n'ayez offert des hecatombes parfaites „ aux Dieux immortels qui habitent l'Olympe; „ alors seulement les Dieux vous accorderont „ cet heureux retour que vous desirez avec tant „ d'ardeur & d'impatience.

„ Il dit, & mon cœur fut saisi de douleur & „ de tristesse, parce que ce Dieu m'ordonnoit „ [85] de rentrer dans le fleuve Egyptus dont le „ chemin est difficile & dangereux, mais faisant „ effort sur moi-même & surmontant mon cha- „ grin, je lui répondis, Sage vieillard, j'execu- „ terai vos ordres. Mais avant que je me se- „ pare de vous, dites-moi, je vous prie, sans

„ me

il *, *si nous devons accorder que les pluyes soient la veritable cause de la cruë du Nil. Pourquoi le Nil seroit-il le seul à qui cela arriveroit? Voilà pourquoi les plus savans hommes de notre siecle croyent que cette cruë vient de quelque cause souterraine, & ils donnent cette raison, qu'à Delos il y a une fontaine appellée* Inope, *qui croît comme le Nil, c'est pourquoi elle est même appellé un écoulement du Nil. Dira-t-on que cette cruë de l'Inope vient aussi des pluyes, qui sont alors ou nulles ou très-peu considerables?* Ce doute poussé si loin fait certainement honneur à ce mot d'Horace,

..... Fontium qui celat origines
Nilus.

Le Nil qui cache ses sources. Mais je croi que ce doute ne subsiste plus, & que l'opinion d'Homere, confirmée par le rapport des voyageurs de ces derniers tems, a été enfin généralement suivie.

85 *De rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin est difficile & dangereux*] Homere a si parfaitement connu les lieux dont il parle, que les Geographes, qui sont venus long tems après lui, & qui les ont soigneusement observez pour les décrire, ne les ont pas marquez plus exactement. Strabon nous depeint la Mer qui est entre le Phare & Alexandrie comme une Mer très-difficile, car outre que l'issuë du port est fort étroite, elle est pleine de roches, les unes cachées sous les eaux & les autres élevées sur la surface qui irritent les flots qui viennent de la haute Mer. D'ailleurs le Port étoit gar-

dé

* *Dans ses Remarques sur le 17. Liv. de Strabon.*

„ me rien déguiser, si tous les Grecs que nous „ quittâmes Nestor & moi à notre départ de „ Troye, sont arrivez heureusement dans leur „ Patrie, ou s'il y en a quelqu'un qui soit mort „ sur ses vaisseaux ou entre les mains de ses amis, „ après avoir terminé une si cruelle Guerre.

„ Fils d'Atrée, me répond le Dieu, pourquoi „ me faites-vous toutes ces questions? il n'est pas „ necessaire que vous sachiez tout ce qui s'est „ passé; votre curiosité vous coûteroit cher, & „ vous ne pourriez le savoir sans verser bien „ des larmes. [86] Plusieurs sont morts, plusieurs „ autres sont échappez. Vous avez perdu deux „ Generaux dans le voyage, car je ne vous parle „ point des pertes que vous avez faites dans les „ combats, vous y étiez present; un autre de „ vos Generaux, encore plein de vie, est retenu „ dans la vaste Mer. Ajax fils d'Oïlée a peri „ malheureusement avec sa Flotte, car son vais- „ seau ayant été brisé par la tempête, comme „ il

dé par des bouviers accoutumez au brigandage, qui détroussoient les passans. Voilà pourquoi Menelas avoit raison de trouver ce chemin difficile & dangereux.

86 *Plusieurs sont morts, plusieurs autres sont échapez. Vous avez perdu deux Généraux*] En quel état se trouve Telemaque qui entend tout ceci! & avec quel art Homere par ce recit remplit son cœur tantôt de crainte tantôt d'esperance, & le tient ainsi en suspens sans l'éclaircir du sort de son pere!

87 *Neptune le poussa sur les roches Gyrénes*] Les roches appellées *Gyræ* & *Chœrades* étoient près du promontoire de l'Eubée, lieu très-dangereux; & c'est ce qui avoit fait donner à ce promontoire le nom de *Capharée* du Phenicien *Capharus*, qui signifie un *écueil le briseur*, *scopulus contritor*, selon la remarque de Bochart.

88 *Neptune, qui entendit cette impieté*] Il y a dans le texte, *Neptune l'entendit proferer ces grandes choses.* Les Anciens appelloient *grand* tout ce qui est fier, superbe & hautain. Ils avoient

» il luttoit contre les flots,[87] Neptune le pouſ-
» ſa ſur les roches Gyréenes & le tira de ce
» grand peril; il auroit évité la mort malgré la
» haine de Minerve, s'il n'eût prononcé une
» parole trop ſuperbe qui le fit perir; il dit que
» par ſes ſeules forces il s'étoit tiré de ces gouf-
» fres malgré les Dieux. [88] Neptune, qui en-
» tendit cette impieté, prit ſon redoutable tri-
» dent, & en frappa la roche ſur laquelle ce
» Prince étoit aſſis. La moitié de la roche de-
» meura ferme ſur ſes racines, & l'autre moitié
» ſe détachant comme une montagne, tomba
» dans la Mer, & le précipita avec elle dans ſes
» abîmes. [89] Voilà la mort malheureuſe dont
» il perit, enſeveli dans les ondes. Le Roi vo-
» tre frere échappa de cette tempête avec ſes
» vaiſſeaux, car Junon lui prêta ſon ſecours;
» mais comme il étoit prêt d'aborder au pro-
» montoire de Malée, un tourbillon de vent
» emporta ſes navires & les pouſſa à l'extremité
» du

avoient raiſon, car tout ce qui eſt hautain & ſuperbe eſt trop grand pour les hommes qui ſont ſi petits.

89 *Voilà la mort malheureuſe dont il perit*] Il y a dans le Grec, *ainſi perit-il après avoir bû l'eau ſalée*,

Ὣς ὁ μὲν ἔνθ᾽ ἀπόλωλεν ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ.

Et Euſtathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que ce vers ne ſe trouvoit dans aucune édition, parce qu'il eſt trop ſimple, & qu'ils s'étonnoient comment Ariſtarque avoit oublié de marquer qu'il devoit être rejetté. *En effet*, ajoute-t-il, *ce vers eſt d'une trop grande ſimplicité, non par les termes, mais par le ſens, & il ne convient point à un Dieu comme Protée de traiter une avanture ſi funeſte avec cette ſorte de plaiſanterie, car c'eſt un trait qui n'a rien de ſerieux & qui n'eſt que plaiſant, de dire* après qu'il eût bû l'eau ſalée. *Ce qui eſt ici hors de propos.* Je ne ſai ſi ces Critiques ont tout-à-fait raiſon, & ſi Ariſtarque ne peut pas être très-bien juſtifié d'avoir conſervé ce vers, il ſavoit que πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ, *boire l'eau ſalée*, eſt une phraſe poëtique pour dire *être noyé*, *être enſeveli dans les ondes*.

„ du golphe [90] dans ce coin de terre qu'habitoit „ autrefois Thyeſte, & où Egiſthe regnoit alors. „ Quoi qu'il fût encore éloigné de Lacedemo- „ ne, il ne laiſſa pas de ſe regarder comme heu- „ reuſement arrivé dans ſa Patrie. Les Dieux „ calmerent les vents, il deſcendit de ſon vaiſ- „ ſeau, & embraſſant la Terre de cette chere Pa- „ trie qu'il revoyoit avec tant de plaiſir, il verſa „ des larmes de joie. Il fut d'abord apperçu „ par une ſentinelle que le traître Egiſthe avoit „ placée ſur le ſommet du promontoire pour ob- „ ſerver ſon arrivée, & il lui avoit promis pour „ recompenſe deux talens d'or. Il y avoit un an „ entier que cette ſentinelle étoit aux aguets „ pour empêcher qu'il ne lui échapât & qu'il „ n'eût le temps de ſe mettre ſur ſes gardes. Le „ voyant donc arrivé, il va en diligence annon- „ cer cette nouvelle au Roi, qui en même tems „ ſe met à dreſſer ſes embûches. Il choiſit dans „ le peuple vingt garnemens des plus détermi- „ nez, les met en embuſcade, fait préparer un „ magnifique feſtin, & ſortant avec un nom- „ breux cortege de chars & de chevaux, il va au „ de-

90 *Dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeſte*] On prétend que c'étoit au bas du golphe de la Laconie vis-à-vis de l'Iſle de Cythere. Les Poëtes tragiques n'ont pas ſuivi la même Tradition qu'Homere, qui fait entendre qu'Agamemnon fut aſſaſſiné dans le Palais d'Egiſthe; ces Poëtes font paſſer cette ſanglante cataſtrophe dans Mycenes, dans le Palais même d'Agamemnon.

91 *Il le tuë comme on tuë un taureau à ſa crêche*] Euſtathe dit fort bien qu'Homere ne pouvoit ſe ſervir d'une comparaiſon plus noble pour un Roi plein de valeur qui eſt tué à un repas, puiſque même dans l'Iliade, qui eſt ſur un ton plus fort, ce Poëte compare ce même Roi au milieu des combattans à un taureau: *Tel qu'un fier taureau qui regne ſur les*

„ devant d'Agamemnon pour le recevoir & le „ mener dans son Palais où il devoit executer „ son infame entreprise. Il mene en pompe ce „ Prince, qui ne se doutoit point de sa trahison, „ le fait mettre à table, & là [91] il le tuë comme „ on tuë un taureau à sa crêche. Tous les com„ pagnons de ce Prince ont le même sort, [92] „ mais quoi que surpris, ils ne laisserent pas de „ vendre cherement leur vie, car ils tuerent „ tous les assassins dont Egisthe s'étoit servi pour „ ce crime abominable, il n'en échappa pas un „ seul.

„ Il parla ainsi, & moi penetré de douleur je „ me jette sur le sable que je baigne de mes lar„ mes, & m'abandonnant au desespoir, je ne „ veux plus vivre ni jouïr de la lumiere du So„ leil. Mais après que j'eus bien répandu des „ pleurs, le Dieu marin me dit, Fils d'Atrée, le „ temps est précieux, ne le perdez pas, cessez „ de pleurer inutilement; avec toutes vos larmes „ [93] nous ne trouverons point la fin de vos mal„ heurs; cherchez plûtôt les moyens les plus „ prompts de retourner dans vos Etats; vous „ trou-

les troupeaux d'une prairie, *tel parut Agamemnon.* On peut voir là ma Remarque, Tom. I. pag. 89.

92 *Mais quoique surpris, ils ne laisserent pas de vendre cherement leur vie*] Qu'auroient-ils donc fait si Egisthe leur avoit donné le tems de se précautionner & de se mettre sur leurs gardes? Homere releve bien le veritable courage, au-dessus du courage des traîtres. Cela me fait souvenir d'un beau mot d'un Seigneur Espagnol qui étant attaqué une nuit par plusieurs assassins, leur cria sans s'étonner, *vous êtes bien peu pour des traîtres?*

93 *Nous ne trouverons point la fin de vos malheurs*] Il dit *nous* au pluriel, pour faire connoître combien il compatit à ses malheurs.

„ trouverez encore ce traître plein de vie, à moins „ qu'Oreste ne vous ait prévenu, qu'il n'ait déja „ vengé son pere, & fait tomber ce meurtrier „ sous ses coups. Mais en ce cas-là vous pour- „ riez toûjours assister au repas de ses funerail- „ les.

„ Ces paroles ranimerent mon courage, je „ sentis mon cœur reprendre sa vigueur, & j'eus „ quelques mouvemens de joye. Etant donc re- „ venu à moi, je lui dis: Vous m'avez fort bien „ instruit du sort des deux Generaux qui ont peri „ à leur retour de Troye, [94] mais je vous prie „ de me nommer le troisième qui est retenu „ mort

94 *Mais je vous prie de me nommer le troisième qui est retenu mort ou vif dans la vaste Mer*] Protée lui a dit, *un autre de vos Généraux, encore plein de vie, est retenu dans la vaste Mer.* Pourquoi donc Menelas dit-il ici, *nommez-moi celui qui est retenu mort ou vif.* Eustathe répond que Menelas profere ces paroles troublé par sa douleur. Ou peut-être que c'est l'expression même de Protée qui lui est suspecte & qui le tient dans le doute, car Protée dit, *est retenu dans la vaste Mer.* Ces derniers mots le frappent & le font douter des premiers.

95 *Les Immortels vous envoyeront dans les Champs Elysiens à l'extremité de la terre*] Nous avons vû dans le III. Liv. que Minerve dit à Telemaque, *Qu'il est ordonné à tous les hommes de mourir, que les Dieux ne sauroient exempter de cette Loi generale l'homme même qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa derniere heure*, Et voici Protée qui dit à Menelas qu'*il ne mourra point, & que les Immortels l'envoyeront dans les Champs Elysiens :* Et la raison qu'il donne de ce grand privilege que les Dieux lui accorderont, c'est qu'il est gendre de Jupiter. Les Payens ont donc connu que Dieu pouvoit retirer de ce monde ceux qu'il vouloit, sans les faire passer par la mort, ce qui justifie l'explication que j'ai donnée aux paroles de Minerve dans le III. Liv. pag. 118. Not. 44. Je ne doute pas qu'ils n'eussent puisé ce sentiment dans la Tradition qui s'étoit répanduë de la plûpart des faits miraculeux qui sont racontez dans le vieux Testament. Ils avoient apparemment entendu parler d'Henoc qui fut enlevé du monde afin qu'il ne mourût pas,

„ mort ou vif dans une Isle de la vaste Mer;
„ quelque triste que soit cette nouvelle, je desire
„ l'apprendre. En même temps sans balancer,
„ il me répondit, C'est le fils de Laërte Roi
„ d'Ithaque, je l'ai vû moi-même fondre en lar-
„ mes dans le Palais de Calypso qui le retient
„ malgré lui, & qui le prive de tous les moyens
„ de retourner dans sa Patrie, car il n'a ni vais-
„ seaux ni rameurs qui puissent le conduire sur
„ les flots de la vaste Mer. Pour vous, Roi
„ Menelas, continua-t-il, ce n'est pas l'ordre
„ du Destin que vous mouriez à Argos, [95] les
„ Immortels vous envoyeront dans les Champs
„ Ely-

pas, * *Et non apparuit, quia tulit eum Deus.* † *Henoc placuit Deo, & translatus est in Paradisum.* Et du Prophete Elie ‡ *qui fut enlevé au Ciel dans un tourbillon. Et ascendit Elias per turbinem in cœlum.* Voici donc un de ces oracles flateurs que l'on rendoit aux Princes. Protée ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour consoler Menelas de la mort de son frere, qu'en lui prédisant que pour lui il ne mourroit point. Voyons sur quoi cette fable est fondée, & ensuite nous examinerons le sens que le Poëte a donné à ce prétendu privilege dont Protée flate Menelas.

Strabon a fort bien remarqué qu'Homere sachant que beaucoup de ces heros, qui revenoient de la Guerre de Troye, avoient été jusqu'en Espagne, & aïant appris d'ailleurs par les Pheniciens la bonté, l'heureuse temperature & les richesses de ce climat, avoit placé là les Champs Elysées, dont il fait cette description si admirable & qui s'accorde si parfaitement avec le rapport des Historiens. On peut voir ce qu'il en dit dans son premier & dans son III. Livre. Une marque sûre que c'est des Pheniciens qu'Homere avoit apris ce qu'il dit de ces Champs heureux, c'est le nom même qu'il leur donne, car selon la savante remarque de Bochart *Elysius* vient de l'Hebreu *Alizuth*, qui signifie *joye, exultation.* Du mot *Alizuth* les Grecs en changeant l'*a* en *e* ont fait *Elyzius, terre de joie & de volupté.* Comme Virgile les appelle,

* *Genes. V.* 24. † *Ecclef. XLIV.* 16.
S. Paul aux Hebr. XI. 5. ‡ 2. *Rois II.* 11.

„ Elysiens à l'extremité de la Terre, où le sage „ Rhadamanthe donne des loix, où les hommes „ passent une vie douce & tranquille, où l'on „ ne sent ni les neiges ni les frimats de l'hyver, „ ni les pluyes, mais où l'air est toûjours rafraî-„ chi par les douces haleines des Zephyres que „ l'Ocean y envoye continuellement ; & ces „ Dieux puissans vous accorderont ce grand pri-„ vilege, [96] parce que vous avez épousé Helene, „ & que vous êtes gendre du grand Jupiter.

„ En finissant ces mots, il se plonge dans la „ Mer, & moi je pris le chemin de mes vaisseaux „ avec mes fidelles compagnons, l'esprit agité de „ differentes pensées.

„ Quand nous fûmes arrivez à notre Flotte, „ on prépara le souper, & la nuit vint couvrir „ la Terre de ses ombres. Nous couchâmes sur „ le rivage, & le lendemain dès que la brillante „ Aurore eut ramené le jour, nous tirâmes les „ vaisseaux en Mer, nous dressâmes les mâts, „ nous déployâmes les voiles, & mes compa-„ gnons

pelle, *læta arva.* Voilà pourquoi la Fable a feint que les Champs Elysées étoient dans les Enfers le lieu destiné à recevoir les gens de bien après cette vie. Voyons presentement la raison que Protée donne de ce beau privilege accordé à Menelas d'aller habiter cette heureuse Terre sans passer par la mort.

96 *Parce que vous avez épousé Helene, & que vous êtes gendre de Jupiter*] Nous avons vû dans le XVI. Liv. de l'Iliade que Jupiter n'a pas arraché à la mort Sarpedon le plus cher de ses enfans qui est tué par Patrocle. Pourquoi accorde-t-il donc à Menelas, qui n'est que son gendre, un privilege qu'il a refusé à un fils si cher? Ce privilege est-il une consolation & un dédommagement des chagrins & de l'affront qu'Helene lui avoit fait? Si cela est, on trouveroit bien des Princes qui se consoleroient à ce prix-là des mêmes affronts, & l'on pourroit peut-être appliquer en cette occasion ce qu'Ovide dit dans une autre,

Atque aliquis de Diis non tristibus optet
Sic fieri turpis.

Au

„ gnons se plaçant sur les bancs, firent blanchir la mer sous l'effort de leurs rames. J'arrivai bien-tôt à l'embouchure du fleuve Egyptus qui tire ses sources de Jupiter. J'arrêtai là mes vaisseaux, j'offris des hecatombes parfaites, & quand j'eus appaisé la colere des Dieux immortels, [97] j'élevai un tombeau à Agamemnon, afin que sa gloire passât d'âge en âge. Après m'être acquitté de ces devoirs, je remis à la voile. Les Dieux m'envoyerent un vent très-favorable, & en peu de temps ils me ramenerent dans mes Etats. Voilà tout ce que je puis vous apprendre. Mais Telemaque, demeurez chez moi encore quelque tems. Dans dix ou douze jours je vous renvoyerai avec des presens, [98] je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux & un beau char. J'ajouterai à cela une belle coupe d'or, qui vous servira à faire vos libations, & qui vous fera souvenir de moi.

Le sage Telemaque répondit : „ Fils d'Atrée, „ ne

Au reste il faut bien remarquer ici la sagesse d'Homere; quoiqu'il soit bien favorable à Helene, il ne dit pas pourtant qu'elle aura part à ce privilege & qu'elle sera aussi envoyée aux Champs Elysées ; il ne le dit que de Menelas, & il n'a garde d'associer à un si grand bonheur celle qui avoit fait une si grande faute.

97 *J'élevai un tombeau à Agamemnon*] Voici encore un vain tombeau. Menelas ne se contente pas d'offrir les sacrifices, que Protée lui avoit ordonnez ; pour une plus grande marque encore de sa pieté, il éleve un tombeau à son frere.

98 *Je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux*] C'étoit une attelage complet & le plus ordinaire. Deux chevaux pour le timon & un pour la volée. Ce qu'Eustathe remarque ici, que Menelas n'offre trois chevaux à Telemaque, que parce que les attelages de quatre chevaux n'étoient pas encore en usage, n'est pas vrai. Nous avons vû des chars à quatre chevaux dans l'Iliade.

„ ne me retenez pas ici plus long-temps. Si je „ ne consultois que mon inclination, je resterois „ de tout mon cœur avec vous une année entiere, & j'oublierois ma maison & mes parens, tant j'ai de plaisir à vous entendre. „ Mais les compagnons que j'ai laissez à Pylos „ s'affligent de mon absence, & vous voulez „ encore me retenir. Pour ce qui est des presens que vous voulez me faire, je vous prie „ de les garder, [99] ou souffrez que je ne reçoive qu'un simple bijou. [100] Je n'emmenerai „ point vos chevaux à Ithaque, mais je vous les „ laisserai ici, car ils sont necessaires à vos plaisirs. Vous regnez dans un grand païs, qui „ consiste en des campagnes spacieuses où tout „ ce qui est necessaire pour la nourriture des „ chevaux, croît abondamment, au lieu que „ dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse „ faire des courses, ni pâturages pour des haras; „ [101] elle

99 *Ou souffrez que je ne reçoive qu'un simple bijou*] C'est le sens de ce vers, δῶρον δ' ὅ, ττι κέ μοι δοίης, κειμήλιον ἔστω: *Que le present que vous voulez me faire soit un simple bijou que je puisse garder.* On appelloit κειμήλια les choses que les Princes gardoient dans leurs cabinets.

100 *Je n'emmenerai point vos chevaux à Ithaque*] Cette réponse de Telemaque fait voir beaucoup de sagesse : à quoi bon se charger des choses inutiles & dont on ne peut se servir? Il n'y a que les choses d'usage qui nous soient propres, & les choses d'usage par rapport à notre âge, à notre Etat, à notre condition & aux lieux que nous habitons. Un million de choses sont pour nous ce que des chevaux étoient pour Telemaque. Horace a bien senti la beauté de la morale que cet endroit presente, & il l'a mise dans un grand jour dans son Epît. V. du Liv. I. où l'on peut voir les Remarques de M. Dacier, qui a eû grande raison de s'étonner que celui qui a traduit Homere il y a trente ans, ait eû le mauvais sens de passer tout cet endroit sous silence & de n'en pas conserver un seul mot.

101 *Elle n'est propre qu'à nourrir des chevres*] Car en effet Itha-

„ [101] elle n'eſt propre qu'à nourrir des chevres, „ [102] & avec tout cela elle m'eſt plus agreable „ que les païs où l'on nourrit des chevaux. D'or„ dinaire les Iſles, ſur-tout celles qui ſont dans „ nos mers, n'abondent pas en pâturages & n'ont „ pas de grandes plaines, & Ithaque encore moins „ que les autres.

Menelas l'entendant parler ainſi ſe mit à ſoûrire, & en l'embraſſant, il lui dit: „ Mon cher „ fils, par tous vos diſcours vous faites bien „ connoître la nobleſſe du ſang dont vous ſor„ tez. Je changerai donc mes preſens, car cela „ m'eſt facile, [103] & parmi les choſes rares, que „ je garde dans mon Palais, je choiſirai la plus „ belle & la plus précieuſe. Je vous donnerai „ une urne admirablement bien travaillée; elle „ eſt toute d'argent & ſes bords ſont d'un or „ très-fin; c'eſt un ouvrage de Vulcain même. „ [104] Un grand Heros, le Roi des Sidoniens, „ m'en

Ithaque étoit un païs fort rude & tout rempli de rochers, & c'eſt cela même qui lui avoit donné ce nom. Car Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, eſt formé de l'Hebreu *athac, dur, intraitable, qui ne peut être cultivé.* Il faut bien s'empêcher de joindre αἰγίβοτος avec λειμων comme a fait ce ſavant homme; ce ſont deux mots très-ſeparez & très-contraires. *Elle n'a point de prairies, elle eſt ſeulement propre à nourrir des chevres.* C'eſt à dire, elle eſt montagneuſe, car les chevres paiſſent ſur les montagnes & ſur les Rochers.

102 *Et avec tout cela elle m'eſt plus agreable que les païs*] Telemaque met ſon Ithaque au deſſous de toutes les Iſles, & cependant il déclare qu'elle lui plaît davantage que les païs les plus gras. On ne peut pas mieux relever l'amour de la Patrie.

103 *Et parmi les choſes rares que je garde dans mon Palais*] Telemaque lui a dit: *Si vous voulez me faire un preſent, que ce ſoit un ſimple bijou*, κειμήλιον ἔςω. Et c'eſt pour condeſcendre à ce deſir que Menelas parmi ſes curioſitez les plus rares, κειμήλια, choiſit une urne.

104 *Un grand Heros, le Roi des Sidoniens*] Le mot φαίδιμος que

„ m'en fit present, lorsqu'à mon retour il me „ reçut dans son Palais. Je veux que vous la „ receviez de ma main.

C'est ainsi que s'entretenoient ces deux Princes. [105] Les Officiers du Roi arrivent pour préparer le dîner; ils amenent des moutons & apportent d'excellent vin, & leurs femmes les suivent avec des corbeilles pleines des dons de Cerès.

Cependant les desordres continuent dans Ithaque, les fiers Poursuivans se divertissent devant le Palais d'Ulysse à jouer au disque & à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec soin, & qui étoient le theatre ordinaire de leurs insolences. Antinoüs & Eurymaque, qui en étoient les plus considerables & comme les chefs, car ils surpassoient tous les autres en courage, étoient assis à les regarder. Noëmon, fils de Phronius, s'approchant du premier, lui dit: „ Antinoüs, sait-on quand Telemaque doit être „ de retour de Pylos, car il a emmené mon „ vaisseau, & j'en ai grand besoin pour passer en „ Elide où j'ai douze belles cavales & plusieurs „ mulets, qui ne sont pas encore domptez, & „ je voudrois en dresser quelqu'un & l'accoûtu- „ mer au joug.

Il

que j'ai pris pour une épithete, d'autres l'ont pris pour le nom propre du Roi, comme s'il se fût appellé *Phedime*. D'autres l'ont appellé *Sobatus*. Selon d'autres il s'appelloit *Sethlon*. Menelas nous a déja dit qu'il avoit été chez les Sidoniens. Et dans mes Remarques sur l'Iliade j'ai assez parlé de la magnificence qui regnoit dans les villes de Tyr & de Sidon. Homere n'a pas connu Tyr, elle n'étoit pas encore bâtie, mais pour Sidon c'étoit le thrône du luxe, soit en maisons, soit en meubles, soit en habits. Et cette ville étoit pleine d'excellens ouvriers dans toutes sortes d'Arts, qui contribuënt à la magnificence & qui la nourrissent par leur industrie, toûjours fatale aux Etats. *Voyez l'Iliade*

Il parla ainsi, & les Poursuivans sont fort étonnez de cette nouvelle, car ils ne pensoient pas que Telemaque fût allé à Pylos, mais ils croyoient qu'il étoit aux champs pour voir ses troupeaux, & pour s'entretenir avec celui qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupeithes, Antinoüs, prenant la parole, & l'interrogeant à son tour : „ Noëmon, „ dites-moi la verité, quel jour est parti Telemaque? qui sont les jeunes gens qui l'ont suivi? les a-t-il choisis dans Ithaque, ou n'a t-il pris „ que de ses domestiques & de ses esclaves? car il „ pourroit bien ne s'être fait accompagner que par „ ces sortes de gens. Dites-moi aussi sans déguisement s'il a pris votre vaisseau malgré vous, „ ou si vous le lui avez donné de votre bon gré „ sur ce qu'il vous l'a demandé lui-même?

„ C'est moi-même qui le lui ai volontairement prêté, répondit le sage Noëmon; quelqu'autre en ma place auroit-il pû faire autrement, [106] quand un Prince comme celui-là, „ accablé de chagrins, & qui roule de grands „ desseins dans sa tête l'auroit demandé? il étoit „ difficile & dangereux même de le refuser. Les „ jeunes gens qui l'ont suivi sont la fleur de notre jeunesse, & je remarquai Mentor à leur „ tête,

l'Iliade Livre VI. Tom. I. pag. 283. *& Liv. XXIII. Tom. III. pag.* 311.

105 *Les Officiers du Roi arrivent*] Eustathe a rapporté ceci à Ithaque. Et je croi qu'il n'a pas raison. Homere parle encore ici de ce qui se passoit dans le Palais de Menelas.

106 *Quand un Prince comme celui-là*] Quand un jeune Prince, fils de notre Roi, & accablé de chagrins, & qui a de grands desseins dans la tête, &c. demande un vaisseau à un de ses Sujets, peut-il le refuser? Cette justification de Noëmon est pleine de sagesse & de force, & très-capable d'allarmer les Poursuivans.

„ tête, à moins que ce ne fût quelque Dieu; je „ puis pourtant assûrer qu'il ressembloit parfaitement à Mentor. Mais ce qui m'étonne, & „ que je ne comprends point, c'est qu'hier encore avant le point du jour je vis Mentor de „ mes yeux, & je l'avois vû embarquer de mes „ yeux avec Telemaque pour Pylos.

Après avoir ainsi parlé, il retourna dans la maison de son pere, & ces deux Princes demeurerent fort étonnez. Les autres Poursuivans de Penelope quittant leurs jeux, vinrent s'asseoir en foule, & Antinoüs l'esprit agité de noires pensées & les yeux étincelants de fureur, éclata en ces termes: „ O Dieux, [107] quelle audacieuse entreprise pour Telemaque que ce voyage! [108] „ Nous pensions que ses menaces seroient sans „ effet. Ce jeune homme est pourtant parti à „ notre insû, & a mené avec lui notre plus brave „ jeunesse; ce mal pourroit aller plus loin, mais „ il retombera sur sa tête avant qu'il puisse executer contre nous ses pernicieux desseins. Donnez-moi donc promptement le vaisseau le plus „ leger & vingt bons rameurs, j'irai l'attendre à „ son retour, [109] & je lui dresserai une embuscade

107 *Quelle audacieuse entreprise pour Telemaque*] Ce qui fait l'étonnement d'Antinoüs, c'est qu'un Prince aussi jeune que Telemaque, sans experience, ait osé former le dessein de ce voyage, & qu'il l'ait executé avec tant de secret & de conduite, qu'il les ait tous trompez. De quoi cela ne menace-t-il point ces Princes?

108 *Nous pensions que ses menaces seroient sans effet*] Ils s'en moquoient même, comme nous l'avons vû dans le II. Liv. & c'est à quoi Antinoüs fait ici allusion.

109 *Et je lui dresserai une embuscade entre Ithaque & Samos*] Dans l'Isle d'Asteris, qui est justement entre Samos ou l'Isle de Cephalenie & Ithaque. Eustathe a fort bien remarqué que c'est très-à-propos qu'Homere fait dresser cette embuscade par les Poursuivans, pour rendre sa Poësie plus vive & plus agissante.

„ cade entre Ithaque & Samos, afin que le „ voyage qu'il a entrepris pour apprendre des „ nouvelles de son pere, lui soit funeste.

Il dit, & tous les Princes louerent son dessein & l'exhorterent à l'executer. En même tems ils rentrerent dans le Palais d'Ulysse. Penelope fut bien-tôt informée des discours que ces Princes avoient tenus & du complot qu'ils avoient formé. Le heraut Medon, qui avoit tout entendu hors de la cour, lui en alla faire un rapport fidelle. Car pendant que ces Princes tenoient leur conseil secret dans le Palais, ce heraut alla à l'appartement de Penelope pour l'instruire de ce qui s'étoit passé. Dès que Penelope l'apperçut à la porte de sa chambre : „ Heraut, lui dit-elle, pourquoi les fiers Poursuivans vous envoyent-ils ici ? [110] est-ce pour ordonner à mes femmes de quitter leur travail „ & d'aller leur préparer un festin ? [111] Ah, „ pourquoi ont-ils jamais pensé à moi ! pourquoi „ le Ciel a-t-il permis qu'ils ayent jamais mis le „ pied dans ce Palais ! au moins si ce repas étoit „ leur dernier repas, & la fin de leur amour & „ de leur insolence ! [112] Lâches qui vous êtes „ as-

110 *Est-ce pour ordonner à mes femmes*] Car ces Princes avoient séduit presque toutes les femmes de la maison d'Ulysse & en disposoient à leur gré. Ils vivoient avec elles dans une licence affreuse.

111 *Ah! pourquoi ont-ils jamais pensé à moi*] J'ai tâché d'exprimer tout le sens & toute la force de ces deux vers, *μὴ μνηστεύσαντες*, qui sont assez difficiles. L'expression de Penelope se sent du trouble où elle est.

112 *Lâches qui vous êtes assemblez ici*] Penelope a l'imagination si remplie de ces insolens, qu'elle leur adresse tout d'un coup la parole. Ces sortes de transitions imprévûës où l'on quitte tout d'un coup le discours pour apostropher les absens, font fort bien dans la passion & sont un des grands secrets de l'Eloquence. Longin en a fait un chapitre, où parmi

„ assemblez ici pour consumer le bien du sage „ Telemaque! N'avez-vous jamais ouï dire à „ vos peres dans votre enfance quel homme c'étoit qu'Ulysse, [113] & comment il vivoit avec „ eux, sans jamais faire la moindre injustice à „ personne, sans dire la moindre parole desobligeante, [114] & ce qui n'est pas défendu aux „ Rois même les plus justes, sans marquer aucune préference en aimant l'un & haïssant l'autre, en un mot, sans donner jamais aucun sujet de plainte au moindre de ses Sujets? Ah! „ votre mauvais cœur ne se montre que trop „ par toutes ces actions indignes! l'ingratitude est „ le prix dont on paye aujourd'hui les bienfaits.

„ Grande Reine, repartit le prudent Medon, „ plût aux Dieux que ce fût là le plus grand „ mal, mais ces Princes en machinent un bien „ plus grand & plus terrible encore, veuille le „ fils de Saturne confondre leurs projets! Ils se „ préparent à tuer Telemaque, & ils vont lui „ dres-

parmi les exemples qu'il rapporte, il n'a pas oublié celui-ci. *Il en est de même*, dit-il, *de cet empertement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle le heraut qu'elle croit envoyé par ses amans.* Et il fait voir ensuite que Demosthene a imité ces apostrophes imprévûës plus heureusement & plus fortement que les autres.

113 *Et comment il vivoit avec eux*] Le beau portrait que Penelope fait ici d'Ulysse!

114 *Et ce qui n'est pas défendu aux Rois même les plus justes, sans marquer aucune preference*] Voici un passage qui me paroît bien remarquable. Il n'est pas défendu aux Rois les plus justes d'avoir leurs favoris & de choisir des hommes pour les honorer de leur affection préferablement à d'autres, cela est donc permis; cependant Homere loüe ici Ulysse de ne s'être pas servi de ce droit. Et en effet c'est un grand sujet d'eloge. Il a déja dit qu'Ulysse étoit doux à ses Sujets comme un pere à ses enfans. Un pere peut avoir plus d'inclination pour un de ses enfans que pour un autre, mais il ne la marque point, & il les traite tous également. Un Roi

„ dreſſer des embûches à ſon retour de Pylos & „ de Lacedemone où il eſt allé pour apprendre „ le ſort du Roi ſon pere.

A ces mots Penelope tombe en foibleſſe. Tout d'un coup le cœur & les genoux lui manquent, elle eſt long-tems ſans pouvoir proferer une ſeule parole, & ſes yeux ſont noyez de pleurs. Enfin revenuë de ſa défaillance, elle dit à mots entrecoupez : „ Heraut, pourquoi mon fils eſt-il „ parti? [115] quelle neceſſité de monter ſur des „ vaiſſeaux & d'aller courir les mers avec tant de „ peril? eſt-ce pour ne laiſſer pas même la me„ moire de ſon nom parmi les hommes?

„ Je ne ſai, répondit Medon, ſi quelque Dieu „ lui a inſpiré ce deſſein, ou ſi de lui-même il „ a entrepris ce voyage pour aller apprendre des „ nouvelles ou du retour du Roi ou de ſa triſte „ deſtinée.

En achevant ces mots, il ſe retire. Penelope demeure en proye à ſa douleur, elle n'a plus la force

Roi eſt très-louable de faire de même & de ſuivre moins ſon inclination, que la juſtice dans les diſtinctions qu'il fait.

115 *Quelle neceſſité de monter ſur des vaiſſeaux & d'aller courir les mers*] Il y a mot à mot dans le Grec: *Il n'étoit pas neceſſaire qu'il montât ſur des vaiſſeaux qui ſont les chevaux dont les hommes ſe ſervent ſur la mer.* La metaphore, comme Euſtathe l'a remarqué, eſt très-bonne & très juſte, car les vaiſſeaux ſont ſur la mer ce que les chevaux ſont ſur la terre. Mais la queſtion eſt de ſavoir ſi Penelope dans la douleur où elle eſt, a dû s'en ſervir. Il eſt certain que les figures ſi recherchées ne conviennent point dans l'affliction. Mais on peut dire que Penelope ajoute cela par une eſpece d'indignation. La douleur où elle eſt que les hommes aïent trouvé le moyen de voyager ſur la mer comme ils font ſur la terre, lui a fourni cette figure qui ſe preſente fort naturellement, & les figures conviennent à la paſſion.

force de se tenir sur son siege, elle se jette sur le plancher de sa chambre & remplit l'air de ses cris. Toutes ses femmes l'environnent & accompagnent ses cris de leurs gemissemens & de leurs plaintes. Enfin elle rompt le silence, & leur dit : „ Mes amies, les Dieux m'ont choisie préferablement à toutes les femmes de mon siecle „ pour m'accabler de douleurs. Premierement „ j'ai perdu un mari d'une valeur heroïque, orné de toutes les vertus, & dont la gloire est „ répanduë dans toute la Grece. Et mon fils „ unique vient de m'être enlevé par les tempêtes; il est peri malheureusement. Je n'ai point „ été avertie de son départ. Malheureuses que „ vous êtes, n'étoit-il pas de votre devoir de „ m'éveiller, puisque vous étiez parfaitement „ instruites du temps où il s'embarquoit? Si vous „ m'aviez découvert son dessein, ou je l'aurois „ retenu près de moi, quelque envie qu'il eût „ eû de partir, ou bien il m'auroit vû mourir à „ ses yeux avant son départ. Mais qu'on aille „ appeller le vieillard Dolius, ce serviteur fidelle que mon pere me donna quand je vins à „ Ithaque, & qui a soin de mes jardins. Il ira „ en diligence annoncer à Laërte tout ce qui se „ passe, afin que si sa prudence lui suggere quel- „ que

116 *Vous vous purifierez.*] Le Grec dit, *ὑδρηναμένη, après vous être lavée.* C'est à dire, après vous être purifiée par le bain, ou plûtôt en lavant simplement les mains.

117 *Et là vous adresserez vos prieres à la Déesse Minerve*] Ce conseil d'Euryclée est plein de sagesse. Penelope avoit ordonné qu'on allât chercher Laërte, & Euryclée conseille à sa maîtresse d'avoir plûtôt recours à la Déesse Minerve, que de fatiguer ce vieillard. Il vaut mieux recourir à Dieu qu'aux hommes.

118 *Je ne saurois croire que la race d'Arcesius*] Arcesius étoit

„ que bon conseil, il vienne nous en faire part, „ & porter ses plaintes au peuple qui va laisser „ perir son petit-fils, le fils du divin Ulysse.

Alors la nourrice Euryclée prenant la parole, dit: „ Ma Princesse, vous pouvez me faire mou- „ rir ou me retenir dans une étroite prison, je „ ne vous cacherai point ce que j'ai fait. J'ai sû „ le dessein de ce cher Prince, je lui ai même „ donné tout ce qu'il a voulu, c'est moi qui lui „ ai fourni toutes les provisions pour son voya- „ ge, mais il a exigé de moi un grand serment, „ que je ne vous apprendrois son départ que le „ douzième jour, à moins qu'en étant informée „ d'ailleurs vous ne m'en demandassiez des nou- „ velles, car il craignoit que votre douleur ne „ vous portât à de trop grands excès contre „ vous-même. Mais si vous voulez bien suivre „ mon conseil, [116] vous vous purifierez, vous „ prendrez vos habits les plus magnifiques, vous „ monterez au haut de votre appartement suivie „ de vos femmes, [117] & là vous adresserez vos „ prieres à la Déesse Minerve, qui est assez „ puissante pour tirer le Prince votre fils des bras „ mêmes de la Mort. Ne fatiguez pas inutile- „ lement Laërte, qui est dans une si grande „ vieillesse & si abattu. [118] Je ne saurois croire „ que

toit fils de Jupiter & pere de Laërte, Euryclée a donc raison de conclure que cette famille n'est pas l'objet de la haine des Dieux. Les Dieux ne haïssent pas leurs enfans. Arcesius étoit fils de Jupiter, Laërte & Ulysse étoient de bons Rois & répondoient par leur sagesse & par leur vertu à cette haute naissance; leur race ne sera donc pas éteinte, il en restera quelque rejetton. Voilà la seule esperance qui puisse consoler & soutenir les Peuples dans une situation semblable, & c'est celle qui soutient aujourd'hui les François.

„ que la race d'Arcesius soit l'objet de la haine „ des Dieux immortels; assurément il en restera „ quelque rejetton [119] qui regnera dans ce Pa„ lais, & qui jouïra de ces campagnes fertiles, „ qui dépendent d'Ithaque.

Ces paroles calmerent la douleur de Penelope & firent cesser ses larmes. Elle se purifie, prend ses habits les plus magnifiques, & suivie de ses femmes elle monte au plus haut de son Palais, & presentant à Minerve dans une corbeille l'orge sacré, elle lui adresse cette priere: „ Invinci„ ble fille du Dieu qui est armé de sa redouta„ ble égide, écoutez mes vœux. Si jamais le „ sage Ulysse a fait brûler sur vos autels dans „ son Palais la graisse de l'élite de ses troupeaux, „ souvenez-vous aujourd'hui de ses sacrifices, „ sauvez mon fils & délivrez-moi de ces fiers „ Poursuivans qui commettent chez moi tant „ d'insolences ". Elle accompagna cette priere de cris & de larmes, & la Déesse l'exauça.

Cependant les Poursuivans, qui avoient entendu le bruit que la Reine & ses femmes avoient fait, alloient & venoient dans le Palais, & il y en eût quelqu'un des plus imprudens qui dit tout

119 *Qui regnera dans ce Palais & qui jouïra de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque*] Ce passage etoit plus difficile qu'on n'avoit cru. Comment a-t-on pû s'imaginer que ces campagnes fertiles fussent les campagnes d'Ithaque qu'Homere nous dépeint toûjours comme un païs sauvage & dur, & dont Plutarque nous a fait cette description : *La terre d'Ithaque montueuse & âpre, qui n'est bonne qu'à nourrir des chevres, & qui après plusieurs façons & plusieurs travaux, ne rend à ceux qui la cultivent que très-peu de fruits & encore très maigres, & qui ne valent pas la peine que l'on a prise pour les faire venir.* Les Interprêtes n'ont pas pris garde à un mot qu'Homere a ajouté ἀπόπροθι, qui signifie *au loin, dans les païs qui sont vis à vis.* De sorte que par ce seul mot Homere fait entendre qu'il parle des païs voisins d'Ithaque & qui

tout haut, „ [120] Assurément la Reine prépare „ aujourd'hui le festin de ses nôces, & elle ne „ sait pas qu'une mort prochaine menace son „ fils". Insensez qu'ils étoient! les Dieux préparoient à leurs complots detestables un succès bien different de celui qu'ils attendoient.

Antinoüs entendant ce discours imprudent, prit la parole, & dit, „ Malheureux Princes, „ [121] cessez ces propos temeraires, de peur que „ quelqu'un n'aille les rapporter dans ce Pa- „ lais; gardons le silence, & executons notre „ projet.

En même temps il choisit vingt bons rameurs. Ils vont tous sur le rivage, tirent un vaisseau en mer, dressent le mât, disposent les rames & déployent les voiles. Leurs esclaves, pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut prêt ils montent tous dans le vaisseau, préparent leur souper, & attendent que l'étoile du soir vienne leur donner le signal du départ.

Cependant la sage Penelope s'étoit couchée sans prendre aucune nourriture, toûjours occupée de son cher fils & pleine d'inquietude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tom-

qui étoient sous la domination d'Ulysse, comme Cephalenie d'un côté, & de l'autre côté dans le Continent l'Acarnanie.

120 *Assurément la Reine prépare aujourd'hui le festin de ses nôces*] Ils en jugent ainsi par le bruit qu'ils avoient entendu, & parce qu'ils avoient sans doute appris qu'elle s'étoit purifiée & parée plus magnifiquement qu'à l'ordinaire.

121 *Cessez ces propos temeraires, de peur que quelqu'un n'aille les rapporter dans ce Palais*] Antinoüs parle ainsi sur ce que cet imprudent avoit dit : *Elle ne sait pas qu'une mort prochaine menace son fils*. Il a peur que Penelope, venant à apprendre leur dessein, ne prenne des mesures avec les Sujets qui lui étoient demeuré fidelles, pour le faire échoüer.

tomberoit dans les pieges que lui dreſſoient ces inſolens. [122] Une Lionne, qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs qui l'ont ſurpriſe après lui avoir ôté ſes lionceaux, n'eſt pas plus émuë ni plus agitée; elle ne pouvoit trouver aucun repos. Enfin le ſommeil vint calmer ſon agitation & fermer ſes paupieres. Minerve pour la conſoler [123] forma un Phantôme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé ſœur de Penelope & fille du magnanime Icarius, qu'Eumelus Roi de Pheres avoit épouſée. Cette Déeſſe l'envoya au Palais d'Ulyſſe pour tâcher d'appaiſer l'affliction de cette Princeſſe, & de faire ceſſer ſes plaintes & ſes déplaiſirs. Cette Image entre donc dans la chambre où elle étoit couchée, [124] quoi-que les portes fuſſent fermées; [125] elle ſe place ſur ſa tête, & lui dit, „ Penelope, vous dormez accablée de deuil & de „ triſteſſe. Mais non, les Dieux immortels ne „ veu-

122 *Une Lionne qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs*] Euſtathe fait fort bien remarquer ici la ſageſſe d'Homere, qui voulant comparer Penelope à une Lionne, ne la compare pas à une Lionne qui agit & qui tente des efforts dignes de ſon courage, car cela ne conviendtoit point à Penelope, mais il la compare à une Lionne qui eſt émuë & agitée, car cette Princeſſe peut être agitée des mêmes paſſions que la Lionne.

123 *Forma un Phantôme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé*] Le Grec dit *idole*. On prétend que tous les paſſages où Homere parle des idoles, ont donné lieu à Democrite de former ſon opinion, que non ſeulement les ſonges, mais tout ce qui frappe les yeux & l'eſprit, ſont des images, qui ſe forment des corps, & que nous ne voyons que par εἰδώλων ἐμπτώσεις. Si cela eſt, on peut dire que d'une idée très-ſage Democrite en a tiré une opinion très-inſenſée. Homere feint que l'imagination de ceux qui ſongent forme elle-même ces images qu'elle croit voir.

124 *Quoi-que les portes fuſſent fermées*] Le texte dit qu'*elle entra*,

„ veulent point que vous pleuriez & que vous „ vous livriez en proie à la douleur. Votre fils „ va revenir, [126] il n'a pas encore offensé les „ Dieux pour attirer leur vengeance.

La chaste Penelope, [127] profondément endormie dans le Palais des songes, lui répondit : „ Ma sœur, pourquoi venez-vous ici, vous n'y „ êtes jamais venuë, car vous habitez un païs „ fort éloigné. Vous me commandez de la part „ des Dieux d'essuyer mes pleurs & de calmer „ les douleurs qui me devorent. Mais le puis- „ je? après avoir perdu un mari d'une valeur „ sans égale, orné de toutes les vertus & l'ad- „ miration de toute la Grece, pour comble de „ malheurs j'apprends que mon fils unique vient „ de s'embarquer. C'est un enfant qui n'est point „ fait aux travaux & qui n'a nulle experience „ pour parler dans les Assemblées; [128] je suis „ encore plus affligée pour ce cher fils, que je „ ne

entra, παρὰ κληῖδος ἱμάντα, *par le trou par où passoit la courroye de la clef.* Un corps formé d'air peut fort bien passer par le trou de la serrure.

125 *Elle se place sur sa tête*] Comme le songe d'Agamemnon dans le II. Liv. de l'Iliade. La tête étant le siege de l'ame & par consequent de la faculté imaginative, le songe ne peut se placer que là, puisque c'est-là qu'il se forme.

126 *Il n'a pas encore offensé les Dieux pour attirer leur vengeance*] Homere connoissoit donc que l'innocence est toûjours sûre de la protection des Dieux, & que leurs vengeances ne tombent que sur ceux qui les ont offensez par leurs crimes.

127 *Profondément endormie dans le Palais des songes*] Le veritable Palais des songes c'est le sommeil.

128 *Je suis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le suis pour mon mari*] Il ne faut pas faire à Penelope des reproches de ce sentiment, car il est très-naturel & très-juste. Cette Princesse avoit tout sujet de croire qu'Ulysse étoit mort, ainsi toutes ses esperances, toute son amour, étoient réü-

„ ne le ſuis pour mon mari, & je tremble qu'il „ ne lui arrive quelque choſe de funeſte, ſoit „ dans les païs où il va s'engager, ſoit ſur la „ mer, car il a bien des ennemis qui lui dreſſent „ des embûches, & qui épient ſon retour pour „ executer leur pernicieux deſſein.

L'Image d'Iphthimé lui répond : „ Prenez courage, ma ſœur, & diſſipez toutes vos allarmes, „ votre fils a avec lui un guide que les autres „ hommes voudroient bien avoir, car ſa puiſſance eſt infinie, c'eſt Minerve elle-même. „ Cette Déeſſe, touchée de votre affliction, m'a „ envoyée vous déclarer ce que vous venez d'entendre.

„ Ah! je voi bien que vous n'êtes pas Iphthimé, repartit la ſage Penelope; ſi vous êtes „ donc quelque Déeſſe & que vous ayez entendu la voix de Minerve, apprenez-moi, je vous „ en conjure, le ſort de mon mari; joüit-il „ encore de la lumiere du Soleil? ou la Mort „ l'a-t-elle précipité dans le ſejour des ombres?

„ Je

réünies dans ce cher fils, dont par conſéquent la perte lui devoit être plus ſenſible. Il ne lui reſtoit rien après lui, & les dernieres reſſources ſont toûjours les plus cheres.

129 *C'eſt une très-mauvaiſe choſe de parler en vain*] Si cette ombre avoit expliqué à Penelope la deſtinée d'Ulyſſe, il n'y avoit plus de Poëme; Penelope ne doit pas être informée de ſon ſort, il faut qu'Ulyſſe arrive inconnu; mais cette ombre ne le ſavoit pas elle-même, c'eſt pourquoi elle dit que c'eſt une choſe mauvaiſe *de parler en vain*, ἀνεμώλια βάζειν. Ce que l'Ecriture appelle *in ventum loqui*, comme Grotius l'a remarqué.

130 *Mais elle a de bons Ports ouverts des deux côtez*] C'eſt le ſens de ce paſſage. Cette Iſle d'Aſteris a deux Ports, l'un du côté d'Ithaque & l'autre du côté de Samos ou Cephalenie, & ces deux Ports elle les fait, comme dit Virgile en par-

„ Je ne vous apprendrai point le fort de votre „ mari, lui répondit Iphthimé, & je ne vous di- „ rai point s'il eft vivant ou s'il a fini fa defti- „ née, [129] c'eft une très-mauvaife chofe de par- „ ler en vain.

En achevant ces paroles le Phantôme paffa au travers de la porte fermée & difparut. Penelope fe reveilla en même temps, & elle fentit quelque forte de joie de ce qu'un fonge fi clair lui étoit apparu.

Cependant les fiers Pourfuivans, qui s'étoient embarquez, voguoient fur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à executer le complot qu'ils avoient formé contre la vie de Telemaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque & Samos, une petite Ifle qu'on nomme *Afteris*; elle eft toute remplie de rochers, [130] mais elle a de bons Ports ouverts des deux côtez. Ce fut là que les Princes Grecs fe placerent pour dreffer des embûches à Telemaque.

parlant du Phare d'Alexandrie, *objectu laterum.* C'eft pourquoi ils font *ἀμφίδυμοι*, *ouverts des deux côtez*, car on y entre & on en fort du côté du Peloponnefe, & du côté oppofé qui eft celui de Corcyre.

L'O-

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

ARGUMENT.

Jupiter, après avoir tenu un second Conseil avec tous les Dieux, envoye Mercure à la Nymphe Calypso, pour lui ordonner de renvoyer Ulysse. La Nymphe obeït, & Ulysse s'embarque, mais le dix-huitième jour Neptune brise son vaisseau. Ino, pour sauver ce Prince d'un si grand danger, lui donne son voile, & lui recommande de le jetter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulysse après avoir beaucoup souffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'Isle des Pheaciens.

L'AU-

L'Aurore quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour, [1] déja les Dieux étoient assemblez pour le Conseil, & Jupiter qui ébranle la Terre par ses tonnerres & dont la force est infinie, étoit à leur tête plein de majesté & de gloire. La Déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le Palais de Calypso.
„ Grand Jupiter, & vous Dieux immortels, leur
„ dit-elle, qui est le Roi portant sceptre qui vou-
„ dra être doux & clement, & ne marcher que
„ dans les voyes de la Justice? ou plûtôt qui est
„ celui qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes
„ d'injustices & de violences, en prenant sa vo-
„ lonté seule pour la regle de toutes ses actions,
„ quand on voit que parmi les Sujets du divin
„ Ulysse, il n'y en a pas un qui se souvienne de
„ lui, quoi-qu'il ait toûjours eû pour eux les
„ bontez d'un pere? Il est resté dans une Isle ac-
„ cablé d'ennuis & de peines, retenu malgré lui
„ dans le Palais de Calypso sans aucun moyen
„ de retourner dans sa Patrie, car il n'a ni vais-
„ seau ni rameurs qui puissent le conduire sur la
„ vaste mer. Et son fils unique, qui est allé à
„ Pylos & à Lacedemone pour apprendre de
„ ses nouvelles, va tomber dans les pieges des
„ Poursuivans, qui l'attendent pour lui ôter la
„ vie.

„ Ma fille, lui répond le Maître du tonner-
„ re, quels discours venez-vous de nous tenir?
„ [2] N'a-

1 *Déja les Dieux étoient assemblez pour le Conseil*] Le premier Livre a commencé par un Conseil des Dieux qui se determinent enfin à sauver Ulysse & à le tirer de l'Isle d'Ogygie où il étoit retenu. Et voici dans ce Livre un second Conseil des Dieux où ils déliberent sur les moyens.

„ [2] N'avez-vous pas pris les mesures necessaires „ pour faire qu'Ulysse de retour dans ses Etats, „ puisse se venger de ses ennemis? & pour Telemaque, conduisez-le vous-même comme „ vous l'entendez. N'êtes-vous pas toute-puissante? faites qu'il arrive sans nul accident dans „ sa Patrie, & que les Poursuivans soient obligez „ de s'en retourner sans avoir executé leur pernicieux complot.

Ce Dieu parla ainsi, & appellant son fils Mercure, il lui dit: „ Mercure, [3] car c'est vous, „ qui outre vos autres fonctions, êtes toûjours „ chargé de mes ordres, allez donner à Calypso „ un bon conseil; persuadez-lui de laisser partir „ Ulysse, afin qu'il retourne dans ses Etats, [4] „ & que sans être conduit ni par les Dieux ni „ par aucun homme, mais abandonné seul [5] sur „ un radeau, après des peines infinies [6] il arrive „ en-

2 *N'avez-vous pas pris les mesures necessaires*] Car dans le premier Conseil il avoit été arrêté que l'on envoyeroit Mercure à Calypso.

3 *Car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toûjours chargé de mes ordres*] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui lui sont particulierement assignées, & qu'il execute sans être envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les ames dans les Enfers. Au reste il est aisé de voir pourquoi c'est Mercure qui est envoyé à Calypso. C'est la Raison qui est au dedans de nous qui nous inspire tout le bien que nous devons faire, & cette Raison est une émanation de la Raison souveraine. Cela a déja été expliqué.

4 *Et que sans être conduit ni par les Dieux, ni par aucun homme*] C'est à dire, sans être conduit visiblement par aucun Dieu, car quoi-qu'Ulysse parût abandonné des Dieux, il étoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit ici en sept ou huit vers, est le sommaire des huit Livres suivans, dans lesquels s'execute tout ce qui est dit ici.

5 *Sur un radeau*] C'est ainsi que j'explique, *ἐπὶ σχεδίης*, *schedia*, est un petit bâteau fait à la hâte, bâtiment composé de plusieurs planches & de soliveaux assemblez & liez en-

„ enfin le vingtième jour [7] dans la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels mêmes. Ces peuples fortunez l'honoreront comme un Dieu, le remeneront dans ses Etats, & lui donneront de l'airain, de l'or, des étoffes magnifiques, en un mot, ils lui feront tant de presens, [8] qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident il avoit apporté chez lui tout le butin qu'il avoit eu pour sa part à Troye & qu'il avoit embarqué sur ses vaisseaux. [9] C'est ainsi que le Destin veut qu'il retourne dans sa chere Patrie, & qu'il revoye ses amis & son Palais.

Il dit, & Mercure obéït à cet ordre: il ajuste d'abord sur ses pieds ses talonnieres immortelles & toutes d'or, avec lesquelles plus vîte que les vents il traverse les mers & toute l'étenduë de

ensemble. *Σχεδία μικρὰ ναῦς ἢ ξύλα ἃ συνδέουσι καὶ οὕτω πλέουσι.* Schedia *petite barque, ou plusieurs bois liez ensemble & sur lesquels on navige.* Hesychius.

6 *Il arrive enfin le vingtième jour*] Homere fonde toûjours ce qu'il a déja dit de l'éloignement de l'Isle de Calypso, qu'il place contre la verité dans la mer Atlantique pour rendre son recit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la suite.

7 *Dans la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels*] C'est l'Isle de Corcyre, aujourd'hui *Corfou.* Je découvrirai dans la suite les fondemens sur lesquels Homere a bâti tout ce qu'il dit de cette Isle anciennement si heureuse.

8 *Qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident*] Avec quel art Homere mêle des instructions morales dans ses simples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout son bien, qu'il avoit chargé sur ses vaisseaux, ne laisse pas d'arriver chez lui plus riche qu'il n'étoit. Il y a un Dieu puissant qui peut reparer ses pertes, & lui donner plus de richesses qu'il n'en avoit auparavant.

9 *C'est ainsi que le Destin veut*] Le Destin n'est donc autre chose que la volonté de Jupiter & ce qu'il a une fois prononcé.

de la terre, [10] il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil, & les en retire quand il lui plaît, & la tenant à la main il prend son vol, traverse la Pierie, & fondant du haut des airs, il vole sur les flots semblable à un oiseau marin qui chassant aux poissons, vole legerement sur la surface des ondes qu'il bat de ses aîles; [11] tel Mercure vole sur la cime des flots. [12] Quand il fut parvenu à cette Isle, qui est fort éloignée, il quitte la mer, & prenant la terre il marche sur le rivage jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle Nymphe habitoit. Il la trouve dans cette grotte; [13] à l'entrée il y avoit

10 *Il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil*] De très-savans hommes ont fort bien vû que Mercure avec sa verge d'or a été forgé par les Anciens Mythologistes sur Moïse. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent suffisamment. On peut voir les Remarques sur la dixième Ode du I. Livre d'Horace. Mais independamment de cette découverte, qui me paroît sûre, je croi que ce qu'Homere dit ici de Mercure qui plonge les hommes dans le sommeil & les en retire quand il lui plaît, peut n'avoir été imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportez, & qui excite les plus lâches & les plus tranquilles, & qui, comme par une espece d'Enchantement, nous fait recevoir des fables comme des veritez. La force de cette parole paroît bien dans ces vers, il semble qu'Homere nous ait touchez avec cette verge de Mercure, tant nous sentons de plaisir à lire cette belle Poësie où tout est si animé. Les Poëtes posterieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée, mais Homere n'a jamais connu ce mot.

11 *Tel Mercure vole sur la cime des flots*] Eustathe nous avertit que ce vers

Τῷ ἴκελος πολέεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ἑρμῆς.

avoit été marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit être rejetté & qu'on avoit fourré là mal à propos. Le fondement de cette critique étoit que le mot *ὀχήσατο étoit porté*, ne répondoit pas à la vîtesse du vol de Mercure; mais cette censure est très-mal fondée, & Eustathe

avoit de grands brasiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriferants qui parfumoient toute l'Isle. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or, & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuse. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers & de cyprès, où mille oiseaux de mer avoient leur retraite, & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre differens côtez, & formoient quatre grands canaux [14] autour de prairies émaillées de

the s'en est moqué avec raison. *Etre porté*, se peut dire du vol comme d'une simple marche.

12 *Quand il fut parvenu à cette Isle, qui est fort éloignée*] J'ai déja dit dans le premier Livre que c'est l'Isle appellée *Gaulus*, qui est très-voisine de Melite, ou Malte, & qui est comme elle entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*, Homere en fait l'Isle Atlantique pour rendre sa narration plus merveilleuse. Il ne faut pas confondre cette Isle de *Gaulus* avec l'Isle de *Caude* ou *Gaude*, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, celle-ci est près de Crete.

13 *A l'entrée il y avoit de grands brasiers magnifiques*] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par-tout les mœurs anciennes & même celles de son tems. C'étoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartemens de grands brasiers de quelque riche métail où l'on faisoit brûler incessamment le bois le plus precieux. Chez les Grands le feu étoit en usage dans toutes les saisons, car on le croyoit bon pour la santé.

14 *Autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs*] J'ai mis les fleurs au lieu des *herbes*, qui sont dans l'original. Le Roi Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au lieu du mot ἴυ qui signifie une *violette*, il falloit remettre le mot σίυ, qui est une sorte d'herbe semblable à l'ache ou au persil. Le *Sion* vient ici fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*. Il est glorieux à Homere d'avoir un si grand Roi pour restaurateur de son texte, mais il ne l'est pas moins à ce Roi d'avoir si heureusement corrigé le texte d'un si grand Poëte.

de toutes sortes de fleurs, [15] les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer & sans sentir dans leur cœur une secrette joie. Aussi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dès que la Déesse Calypso l'eut apperçu, elle le reconnut, car un Dieu n'est jamais inconnu à un autre Dieu, quoi qu'ils habitent des regions très-éloignées. [16] Ulysse n'étoit pas avec la Déesse, il étoit assis sur le rivage de la mer où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs le visage baigné de larmes, devorant son cœur, accablé de tristesse, & la vûë toûjours attachée sur la vaste mer qui s'opposoit à son retour.

Calypso se leve, va au devant de Mercure, le fait asseoir sur un siege admirable qui brilloit comme le Soleil, & lui adresse ces paroles: „ Divin interprête des Dieux, Mercure, qui „ m'êtes si cher & si respectable, pourquoi ve„ nez-vous dans cette Isle? elle n'avoit jamais „ été

15 *Les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer*] C'est à mon avis le veritable sens de ce passage. Homere parle en général. Au reste l'admiration que les Dieux mêmes auroient pour ce beau lieu, nous ne saurions nous empêcher de l'avoir pour la belle description qu'Homere en a faite. Que n'ai-je pû en conserver les graces & les beautez dans ma Traduction!

16 *Ulysse n'étoit pas avec la Déesse*] Eustathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette absence d'Ulysse, afin qu'il ne sût pas qu'elle avoit ordre de le laisser partir, & qu'il lui en eût toute l'obligation comme d'une grace qu'elle lui faisoit de son pur mouvement sans y être forcée. Mais cette raison me paroit froide. Il y en a une plus forte qui est une raison de sagesse. La bienséance vouloit qu'Ulysse ne fût pas auprès de Calypso quand Mercure arriva. S'il avoit été auprès d'elle, cela auroit pû donner des soupçons desagréables, & Ulysse auroit fait le personnage d'un homme amoureux, qui n'auroit pû quitter un seul moment sa maîtresse,



Mercure envoyé par Jupiter à la Nymphe Calypso.

L'Odyssée d'Homere LIV. V

W. Jongm del. et sculps.

„ été honorée de votre presence; dites tout ce „ que vous desirez, je suis prête à vous obéïr, „ si ce que vous demandez est possible & qu'il „ dépende de moi. Mais avant que de me dire „ le sujet de votre voyage, venez que je vous „ presente les rafraîchissemens qu'exige l'hospi- „ talité.

En même temps elle met devant lui une table, elle la couvre d'ambrosie & remplit les coupes de Nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le repas fini il dit à Calypso: „ Déesse, vous me demandez ce que je viens „ vous annoncer; je vous le déclarerai donc sans „ aucun déguisement, puisque vous me l'ordon- „ nez vous-même. Jupiter m'a commandé de „ venir ici, quelque répugnance que j'y eusse, „ [17] car qui est-ce qui viendroit de son bon gré „ traverser une si grande étenduë de mers, où „ l'on ne trouve pas sur sa route une seule ville „ qui fasse des sacrifices aux Dieux & qui leur „ offre des hecatombes? [18] Mais il n'est pas per- „ mis

tresse, au lieu qu'Homere lui fait jouer le rolle d'un homme sage qui est uniquement occupé de ses malheurs, & qui bien-loin de s'oublier dans les délices, passe ses jours à aller entretenir ses tristes pensées sur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de sagesse & de décence.

17 *Car qui est-ce qui viendroit de son bon gré traverser une si grande étenduë de mers, où l'on ne trouve pas sur sa route*] C'est pour mieux fonder l'éloignement de cette Isle, & pour faire entendre qu'elle est au milieu de l'Ocean. Tout ce qu'Homere dit de cette Isle, fait comprendre que la tradition de l'Isle Atlantique, telle que Platon l'avoit reçuë, est fort ancienne, puisqu'elle étoit avant lui.

18 *Mais il n'est permis à aucun Dieu*] Cela est fort adroit, en parlant pour lui il parle aussi pour Calypso, car il lui donne par là un conseil plein de sagesse, qui est d'obéïr aux ordres de Jupiter. C'est une insinuation délicate, plus efficace qu'un conseil direct. Calypso le sent fort bien, car elle va bien tôt repeter les mêmes termes.

„ mis à aucun Dieu d'enfraindre ou de negliger „ les ordres de Jupiter. Il dit que vous avez au- „ près de vous le plus malheureux de tous ceux „ qui ont combattu neuf années entieres sous les „ remparts de la ville de Priam, & qui après l'a- „ voir saccagée la dixième année, se sont em- „ barquez pour retourner chez eux. Mais à leur „ départ ils ont offensé Minerve ; cette Déesse „ dans sa fureur a excité contre eux une violen- „ te tempête & a soûlevé les flots. Ses vaisseaux „ ont été brisez, tous ses Compagnons englou- „ tis dans les ondes, & lui, après avoir lutté „ long-temps contre la mort, a été poussé par les „ vents sur ce rivage. C'est lui que Jupiter vous „ ordonne de renvoyer sans aucun delai, car le „ Destin ne veut pas qu'il meure loin de ses E- „ tats, la Parque file son retour & veut qu'il re- „ voye ses amis, son Palais & sa chere Patrie.

Ces

19 *La belle Aurore n'eut pas plûtôt regardé favorablement le jeune Orion*] Avec quelle adresse Homere fonde la vraisemblance de sa fable de l'amour de Calypso pour Ulysse, en rapportant des fables semblables divulguées & reçuës avant lui ! Qui est-ce qui refusera de croire la passion de Calypso pour Ulysse, après celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerès pour Jasion ? Voilà comme Homere sait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

20 *Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toûjours heureux*] C'est une ironie amere, c'est comme si elle disoit : Dans ces Dieux qui se vantent d'être toûjours heureux, & qui cependant sont rongez d'envie.

21 *Et elle ne cessa qu'après que la chaste Diane avec ses fleches mortelles*] Nous avons vû dans l'Iliade que les morts subites des hommes étoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane, cependant voici Diane qui tuë un homme avec ses fleches. Cela a rendu ce vers suspect à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raison de ce changement. La mort d'Orion est justement attribuée à Diane, parce qu'étant une Déesse chaste, c'est à elle plûtôt qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chasteté.

Ces paroles remplirent de douleur & de dépit
l'ame de la Déésse; elle en fremit, & éclata en
ces termes: „ Que vous êtes injustes vous autres
„ Dieux qui habitez l'Olympe! l'Envie la plus
„ maligne a placé son thrône dans votre cœur.
„ Vous ne pouvez souffrir que les Déesses choi-
„ sissent des mortels pour maris. [19] La belle Au-
„ rore n'eut pas plûtôt regardé favorablement le
„ jeune Orion, [20] que l'envie s'alluma dans ces
„ Dieux toûjours heureux, [21] & elle ne cessa
„ qu'après que la chaste Diane avec ses fleches
„ mortelles eut privé cette Déesse de son cher
„ amant dans l'Isle d'Ortygie. [22] Dès que la
„ blonde Cerès eut accordé ses bonnes graces au
„ sage Jasion, voilà d'abord l'œil envieux de Ju-
„ piter ouvert sur ce mystere, & ce malheureux
„ Prince en butte à ses traits. Moi de même [23] je
„ ne puis, sans exciter votre envie, m'attacher
„ un

teté. Au reste, le sens caché sous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion est sensible. Orion étoit un chasseur, l'Aurore est favorable aux chasseurs & Diane leur est contraire, parce que comme ils couchent souvent à la belle étoile, la plûpart perissent par des maladies que leur causent l'humidité & la fraîcheur des nuits.

22 *Dès que la blonde Cerès eut accordé ses bonnes graces au sage Jasion*] Voici le sens caché sous cette fable: Cerès est la même qne la Terre, Jasion étoit un laboureur. Comme le laboureur jette son grain dans le sein de la Terre, on a feint que la Terre éroit amoureuse de lui. Er comme les excessives chaleurs sont contraires aux semences, on a feint sur cela que Jupiter avec ses foudres avoit puni ces amours & ruiné ce commerce. Et une marque sûre que c'est là le mystere caché sous cette enveloppe, c'est ce qu'Homere ajoute, *νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, dans un gueret labouré qui a eu trois façons.*

23 *Je ne puis, sans exciter votre envie, m'attacher un homme que je sauvai du naufrage*] Cela est plaisant, Calypso regarde Ulysse comme un bien qui lui appartient par droit d'application.

„ un homme que je sauvai du naufrage comme „ il flottoit sur une planche du débris de son vaisseau, après que d'un coup de foudre Jupiter „ l'eut brisé au milieu de la vaste mer, & que „ tous ses Compagnons étant peris, les vents & „ les flots l'eurent poussé sur cette côte. Je le „ tirai de ce danger, je le recueillis; je l'ai tenu „ depuis ce temps-là chez moi, & je lui ai fait „ tous les bons traitemens dont j'ai pû m'aviser, je voulois même le rendre immortel & „ lui communiquer une vie exempte de vieillesse. [24] Mais il n'est permis à aucun autre Dieu „ d'enfraindre ou de negliger les loix suprêmes „ de ce fils de Saturne. [25] Que ce cher Prince „ perisse donc, puisque ce Dieu le veut si fort, „ & qu'il ordonne qu'on l'expose encore aux „ mêmes perils dont je l'ai tiré. Pour moi je ne le „ renvoyerai point, car je n'ai ni vaisseau ni rameurs à lui donner pour le conduire. Tout ce

„ que

24 *Mais il n'est permis à aucun autre Dieu d'enfraindre ou de negliger les loix suprêmes*] Calypso repete les mêmes termes dont Mercure s'est servi en parlant de lui-même.

25 *Que ce cher Prince perisse donc, puisque ce Dieu le veut*] Homere fait voir ici fort adroitement combien la passion aveugle ceux qu'elle possede. Calypso croit avoir raison contre Jupiter, & elle donne de si belles couleurs à sa cause, qu'on croiroit presque que la justice est de son côté. C'est elle qui a sauvé Ulysse, qui l'a recueilli, qui lui a fait toutes sortes de bons traitemens, qui lui a offert l'immortalité même, n'est-il pas juste qu'elle le garde? & c'est Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à son bonheur, & qui veut l'exposer encore aux mêmes perils pour le perdre. N'est-ce pas là une grande cruauté? Mais elle ne dit pas qu'Ulysse se trouve très-malheureux auprès d'elle, qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des Peuples auxquels il se doit, qu'en un mot elle le retient avec une extrême injustice, & que c'est Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

„ que je puis faire, c'est, s'il veut me quitter, de „ lui donner les avis & les conseils dont il a besoin „ pour arriver heureusement dans sa Patrie.

Le Messager des Dieux l'entendant parler le la sorte, lui dit, „ Déesse, renvoyez ce Prince, „ & prevenez la colere de Jupiter, de peur qu'el- „ le ne vous soit funeste.

En achevant ces mots, il quitte & prend son vol vers l'Olympe. En même temps la belle Nymphe, pour executer les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer & va chercher Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage où il passoit les jours à pleurer & à se consumer, les regards toûjours attachez sur la mer, & soupirant toûjours après son congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déesse, & la nuit il alloit coucher dans la grotte, 26 mais toûjours malgré lui. La Déesse s'approchant, lui adressa ces paroles:

„ Mal-

26 *Mais toûjours malgré lui*] Homere remet toûjours devant les yeux la sagesse d'Ulysse, & la violence qu'il se faisoit. Les bienseances sont bien observées. Mais dans le même tems qu'il marque la répugnance d'Ulysse, il peint par son expression l'empressement & l'amour de Calypso, *παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ*, *nolens juxta volentem. Il se coucha malgré lui auprès de celle qui ne desiroit que lui.* Il ne faudroit que ce seul endroit pour faire juger de la bonne foi & de la rare prudence de l'Auteur du *Parallele*, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par son Abbé cette reflexion si judicieuse: *Ulysse va tous les jours soupirer pour sa chere Penelope en se tournant vers le Royaume d'Ithaque où elle étoit, & ensuite il alloit coucher avec la Nymphe Calypso.* A quoi le Chevalier répond très-sagement, *voilà un bel exemple de l'amour conjugal, car on dit qu'il fit cette vie-là pendant sept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, *mais toûjours malgré lui*, qui marquent & la sagesse d'Ulysse & l'amour qu'il conservoit pour Penelope, & les bienseances que ce Poëte observoit, sans jamais les perdre de vûë.

„ Malheureux Prince, ne vous affligez plus ſur „ ce rivage & ne vous conſumez plus en regrets, „ je ſuis prête à vous renvoyer aujourd'hui mê- „ me ; coupez tout à l'heure des arbres de cette „ forêt, aſſemblez un radeau & couvrez-le de „ planches, afin qu'il vous porte ſur les flots, „ je vous donnerai les proviſions qui vous ſont „ neceſſaires, & de bons habits pour vous garen- „ tir des injures de l'air, & je vous envoyerai un „ vent favorable qui vous conduira heureuſe- „ ment dans votre Patrie, ſi les Dieux qui habi- „ tent l'Olympe, [27] & qui ſont plus puiſſans „ que moi, ſoit pour bien penſer, ſoit pour „ executer leurs penſées, veulent vous accorder „ un heureux retour.

Elle dit, & Ulyſſe fremiſſant à cette propo- ſition, lui répondit, tout conſterné : „ Déeſſe, „ apparemment vous avez d'autres vûës que cel- „ les de me renvoyer, puiſque vous m'ordonnez „ de traverſer ſur un radeau une mer ſi difficile, „ ſi dangereuſe, & que les meilleurs & les plus „ forts

27 *Et qui ſont plus puiſſans que moi, ſoit pour bien penſer, ſoit pour executer leurs penſées*] Homere marque par tout la difference & la ſubordination qu'il reconnoît entre les Dieux. Il en marque un ſeul tout-puiſſant dont tous les autres ſont les creatures ; & ces derniers, il reconnoît qu'ils n'ont pas été tous également partagez, & que les uns ont reçu plus de lumiere & de puiſſance que les autres.

28 *Accompagnez du vent le plus favorable*] Le Grec dit *réjouis*, comme donnant du ſentiment à ces vaiſſeaux.

29 *Que vous ne formez aucun mauvais deſſein contre ma vie*] Ulyſſe croyoit que Calypſo pleine de reſſentiment lui conſeilloit de partir ſur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il perît malheureuſement.

30 *Il faut avouer que vous êtes un homme bien fin*] 'Αλιτρὸς ſignifie un *ſcelerat*, & comme les ſcelerats ſont ordinairement plus ruſez que les gens de bien, qui ſont preſque tous

„ forts navires [28] accompagnez du vent le plus „ favorable, ne passent qu'avec beaucoup de „ danger. Je vous déclare donc que je ne partirai point malgré vous, & à moins que vous „ ne me fassiez le plus grand des sermens [29] que „ vous ne formez aucun mauvais dessein contre „ ma vie.

Il parla ainsi, & la Déesse se mit à rire, & le prenant par la main, elle lui dit: [30] „ Il faut „ avouer que vous êtes un homme bien fin & „ d'un esprit très-profond & plein de solidité & „ de prudence. Le discours que vous venez de „ me tenir en est une grande preuve. Je vous „ jure donc, [31] & je prends à temoin la Terre, „ le Ciel & les Eaux du Styx, & c'est le plus „ grand & le plus terrible serment que les Dieux „ puissent faire. Je vous jure que je ne forme „ aucun dessein contre votre vie, & que je vous „ donne les mêmes conseils & les mêmes avis „ que je prendrois moi-même si j'étois dans le „ même état où vous vous trouvez. Car mon „ esprit

tous simples, ce mot a été pris pour un *rusé*, un homme *deffiant*, *οὐκ ἀποφώλια εἰδώς*, *non vana sciens.*

31 *Et je prends à temoin la Terre, le Ciel*] C'étoit-là le formulaire des anciens sermens, on interessoit toute la nature. afin que si on venoit à les violer, toute la nature conspirât pour punir le parjure. C'est ainsi que dans le XII. Liv. de l'Eneïde Enée jure,

Esto nunc sol testis, & hac mihi terra precanti.

Et le Roi Latinus répond,

Hac eadem, Ænea, terram, mare, sidera juro.

Et pour remonter plus haut & à des temoignages plus respectables, Moïse dans son Cantique dit, comme le savant Grotius l'a remarqué, *Audite Cæli, quæ loquor, audiat Terra verba oris mei.* „ Cieux, écoutez ce que je déclare, & que „ la Terre entende les paroles qui sortent de ma bouche. " *Deuteron. XXXII.* 1. Dans tous ces passages on regarde les Cieux & la Terre comme des êtres animez.

„ esprit suit les regles de la Justice, [32] & mon „ cœur n'est point un cœur de fer, mais un cœur „ sensible & plein de compassion.

En finissant ces mots, elle se mit à marcher & Ulysse la suivit. Ils arriverent ensemble dans la grotte. [33] Ulysse se plaça sur le siege que Mercure venoit de quitter. [34] La Déesse servit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent se nourrir, & s'étant assise vis à vis de lui, ses Nymphes mirent devant elle une autre table & lui servirent l'ambrosie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypso prenant la parole, dit à ce Prince : „ Fils de Laërte, vous „ voilà donc prêt à partir pour retourner dans „ votre chere Patrie ; vous voulez me quitter ; „ mal-

32 *Et mon cœur n'est point un cœur de fer, mais un cœur sensible*] Ulysse auroit eu tort s'il avoit exigé d'elle qu'elle en eût juré.

33 *Ulysse se plaça sur le siege que Mercure venoit de quitter*] L'homme sage est seul digne de remplir un siege où Mercure a été assis.

34 *La Déesse servit devant lui une table*] La Déesse se fait servir par ses Nymphes, mais elle ne souffre pas qu'elles servent Ulysse, elle veut avoir le plaisir de le servir ellemême. Sa passion se marque par tout.

35 *Vous choisiriez assurément de demeurer ici avec moi, & vous prefereriez, &c.*] Qu'Homere peint bien dans cette image la force ou plûtôt la tyrannie de l'amour. Calypso vient de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer Ulysse ; Mercure lui a déclaré que si elle n'obéït, la colere de ce Dieu lui sera funeste. Malgré tout cela elle fait tous ses efforts pour le retenir. Les preceptes directs pourroient-ils être aussi instructifs que cette image?

36 *Je sai parfaitement combien la sage Penelope vous est inferieure*] Je suis charmée de l'adresse & de la finesse de cette réponse, & je ne saurois la mieux faire sentir qu'en rapportant la remarque d'Eustathe, qui en a parfaitement connu la beauté. *Remarquez*, dit-il, *la force de cette réponse* *il*

„ malgré votre dureté je vous souhaite toute sorte de bonheurs; mais si vous saviez tous les maux que vous avez à souffrir dans ce retour, [35] vous choisiriez assûrément de demeurer ici avec moi, & vous prefereriez l'immortalité à tant de travaux & de peines, quelque impatience que vous ayez de revoir votre femme, dont l'image vous occupe nuit & jour. J'ose me flatter que je ne lui suis inferieure ni en beauté ni en bonne mine, ni en esprit; les mortelles pourroient-elles disputer quelque avantage aux Déesses?

Le sage Ulysse lui répond: „ Venerable Déesse, que ce que je vais prendre la liberté de vous dire, n'allume point contre moi votre couroux. [36] Je sai parfaitement combien la sage Penelope vous est inferieure en beauté & en majesté, car elle n'est qu'une simple mor- „ tel-

il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire. Il amadouë la Déesse par une épithete de respect, en l'appellant venerable, πότνια θεά, & enfin il ravale extremement Penelope, en la mettant infiniment au dessous d'elle; mais autant qu'il la rabaisse d'un côté, autant la relève-t-il de l'autre par cette seule épithete qu'il glisse finement, la sage Penelope. *Faisant entendre que cette sagesse étoit ce qui excitoit le plus en lui ce desir & cette impatience de la revoir, & comme lui disant, elle vous est inferieure en beauté, en majesté, en adresse, mais elle est bien au dessus de vous par sa sagesse & par sa chasteté.* Que servent aux femmes la beauté, la majesté, l'adresse, les agrémens de l'esprit sans la sagesse? L'immortalité même seroit pour elles en cet état un present funeste. Homere fait donc entendre ici que par la sagesse seule une femme s'éleve au dessus d'une Déesse même, qui manque de cette qualité quoi qu'elle ait toutes les autres. En effet quelle comparaison de Calypso à Penelope! Celle-ci est environnée d'une foule d'amans, tous Princes, tous ses égaux, & elle resiste constamment à toutes leurs Poursuites. Et Calypso n'a pas plûtôt reçu chez elle un étranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foiblesses.

„ telle, au lieu que ni la mort ni la vieilleſſe „ n'ont point d'empire ſur vous. [37] Cependant „ je ne demande qu'à me revoir dans ma Patrie; „ jour & nuit je ne ſoupire qu'après cet heureux „ retour. Que ſi quelque Dieu veut me perſe- „ cuter au milieu des flots, je prendrai le parti „ de ſouffrir & d'armer mon cœur de patience. „ J'ai ſoutenu tant de travaux & eſſuyé tant de „ peines & à la Guerre & ſur la Mer, que j'y ſuis „ accoutumé ; ces derniers maux ne feront „ qu'augmenter le nombre de ceux que j'ai déja „ ſoufferts.

Il parla ainſi. Le Soleil ſe coucha dans l'onde & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquietudes entre les bras du Sommeil.

Le lendemain dès que l'Aurore eut doré l'horizon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau, & la Déeſſe mit une robe d'une blancheur qui éblouïſſoit les yeux & d'une fineſſe &

37 *Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma Patrie*] Il y a ici une politeſſe qu'il eſt bon de remarquer. Il ſemble que la ſuite du diſcours d'Ulyſſe demandoit qu'il dit, *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer près de vous*, mais comme ces termes ſont trop durs pour être dits en face, il change ſon expreſſion, & dit qu'il *ne demande qu'à ſe revoir dans ſa Patrie.* Ce qui eſt beaucoup plus doux.

38 *Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler*] On demande eſt il vraiſemblable qu'un homme ſeul faſſe tout ce que fait ici Ulyſſe? Oui, très-vraiſemblable, & l'hiſtoire fournit des exemples de choſes encore plus difficiles que la neceſſite a fait executer à des hommes ſeuls & dénuez de tout ſeccurs.

39 *Il a' batit vingt arbres en tout*] Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir être ici du ſentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a crû qu'Ulyſſe avoit employé vingt jours à faire ſon navi-

& d'une beauté que rien n'égaloit, c'étoit l'ouvrage des Graces; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit sa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée elle ne pensa plus qu'à fournir à Ulysse ce qui étoit necessaire pour son départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchants, dont le manche étoit de bois d'olivier, & une scie toute neuve, & se mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extremité de l'Isle où les arbres étoient les plus grands; il y avoit des aulnes, des peupliers & des sapins, qui sont le bois le plus sec & par consequent le plus leger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans sa grotte. [38] Ulysse se met à couper ces arbres & à les tailler, & il avançoit considerablement son ouvrage, parce qu'il étoit soutenu dans son travail par l'esperance d'un prompt départ qui le combloit de joye. [39] Il abbatit vingt arbres en tout, les tailla, les polit & les dref-

navire. Il s'est trompé manifestement à ce passage. Il y a dans le Grec, *εἴκοσι δ' ἔκβαλε πάντα*, il l'a expliqué, *il les abbatit en vingt jours*, & c'est ce qu'Homere n'a nullement dit, il est même sans exemple qu'on ait jamais dit en Grec *εἴκοσι en vingt*, pour *εἴκοσι ἡμέραις*, *en vingt jours*. Le mot *εἴκοσι* ne marque pas ici le nombre des jours, mais le nombre des arbres; c'est un accusatif qui se joint avec *πάντα δένδρεα*, *il abbatit vingt arbres.* Et c'est ce qu'Eustathe avoit bien senti, car il a écrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau étoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'assembler. D'ailleurs Homere a fait entendre assez clairement sa pensée en disant que l'ouvrage fut fait très-promptement. Or il auroit été fait fort lentement si Ulysse avoit employé vingt jours à abbatre vingt arbres. Il ne fut à les abbatre, à les assembler & à faire son navire que quatre jours, comme Homere le dit dans la suite pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de

dressa. Cependant la Déesse lui apporta des terieres dont il se servit pour les percer & les assembler. [40] Il les arrêta avec des clous & des liens, & fit un radeau aussi long & aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les regles de son art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des solivaux qu'il mit debout d'espace en espace, & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints; il y dressa un mât traversé d'une antenne; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtez de bons cables de saule, afin qu'il resistât à l'impetuosité des flots. Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une espece de lest. [41] Calypso lui apporta des toiles pour faire des voiles qu'il tailla parfaitement; il les attacha aux vergues, [42] & mit

la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce savant homme, qui a fait un Ouvrage admirable, que les gens sensez loueront toûjours, a été trompé par les Traductions Latines.

40 *Il les arrêta avec des clous & des liens*] Je voudrois que Platon eût fait attention aux passages, où Homere fait une imitation des Arts les plus méchaniques, je suis persuadée qu'il auroit rendu plus de justice à son imitation, & qu'il auroit été forcé d'avouer qu'un charpentier n'auroit pas mieux bâti ce radeau qu'Homere l'a décrit.

41 *Calypso lui apporta des toiles*] Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit & demêlé la finesse de Calypso; elle auroit pû lui donner tout à la fois tout ce qui lui étoit necessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes après les autres, afin de se menager des prétextes de le revoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la resolution qu'il avoit prise.

42 *Et mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre*] C'est ce que signifie proprement *πόδες*. Les cordages des voiles. Les Latins les nomment de même *pedes*. C'est-à-dire

mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre, après quoi il tira son petit bâtiment sur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. [43] Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain, qui étoit le cinquième, la Déesse le renvoya de son Isle après l'avoir baigné & lui avoir donné des habits magnifiques & très-parfumez. Elle mit sur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui étoit beaucoup plus grand, elle y mit aussi dans des peaux le pain & toutes les autres provisions dont il avoit besoin & lui envoya un vent favorable. [44] Ulysse plein de joie déploye ses voiles, & prenant le gouvernail, se met à conduire sa nacelle [45] sans jamais laisser fermer ses paupieres au sommeil, regardant toûjours attentivement les Pleïades [46] & le Bouvier qui se couche si tard, & la grande Our-

dire des cordages attachez aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent: ce que Virgile appelle *facere pedem.*

Unà omnes fecere pedem, pariterque sinistros
Nunc dextros solvere sinus.

43 *Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour*] C'est-à-dire, il fut fait à la fin du quatrième jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatrième étoit le cinquième depuis l'arrivée de Mercure. Ulysse ne fut donc que quatre jours à faire son navire, c'est pourquoi Homere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

44 *Ulysse plein de joye déploye ses voiles*] Le Poëte ne s'amuse point à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulysse, car outre qu'il va toûjours à son but, *semper ad eventum festinat*, que faire dire à deux personnages dont l'un part avec tant de joye & l'autre le voit partir avec tant de douleur?

45 *Sans jamais laisser fermer ses paupieres au sommeil*] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point.* ἄυπνον τέχνην.

46 *Et le Bouvier qui se couche si tard*] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne se couche qu'après tous les autres Astres qui se sont levez avec lui.

Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toûjours sur son pole, observant sans cesse l'Orion, [47] & qui est la seule Constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Ocean. [48] La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette Constellation.

[49] Il vogua ainsi dix-sept jours entiers. [50] Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes

47 *Et qui est la seule Constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Ocean*] On peut voir ce qui a été remarqué sur le XVIII. Livre de l'Iliade.

48 *La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette Constellation*] Il falloit effectivement qu'Ulysse eût toûjours le pole à sa gauche, soit que l'on considere la veritable situation de l'Isle de *Gaule* d'où il partoit, soit que l'on considere la situation fabuleuse qu'Homere lui donne dans l'Ocean. Car pour aller à Ithaque de l'Ocean, il faut toûjours avoir le pole à sa gauche, puisqu'on va du Couchant au Levant.

49 *Il vogua ainsi dix-sept jours*] Voilà un grand trajet fait par un homme seul, cela est-il vraisemblable, & Homere ne passe-t-il point ici les bornes des mensonges qu'il lui est permis de forger ? Homere ne blesse point ici la vraisemblance, & l'Histoire nous a conservé des faits aussi prodigieux. Eustathe nous en rapporte un entierement semblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant été fait prisonnier & emmené esclave à Taniathis d'Egypte, qui est la même que Damiette, il fut là plusieurs années ; qu'enfin l'amour de la Patrie se reveilla dans son cœur & lui inspira un violent desir d'y retourner ; pour y parvenir il fit semblant d'être homme de mer. Son maître lui confia une barque pour la pêche ; il servit si bien qu'on lui laissa une entiere liberté de s'adonner à cette profession. Il profita de cette confiance, & après avoir fait secretement provision d'une voile & de tout ce qui étoit necessaire pour un long voyage, un beau jour il prit l'occasion d'un vent favorable, & se hazarda à voguer seul. Mettant donc à la voile, & gouvernant lui-même son bateau, il traversa cette vaste étenduë de mers & arriva heureusement chez lui. Spectacle nouveau & qu'on n'auroit jamais esperé. Cet évenement parut si prodigieux, qu'il fit changer son nom,

on,

tagnes de la terre des Pheaciens par où son chemin étoit le plus court. [51] Cette Isle lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obscurcie par les brouillards & les nuages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens, l'apperçut de loin [52] de dessus les montagnes des Solymes comme il voguoit heureusement. En même temps il est enflammé de colere, & branlant

on l'appella *Mononautes, celui qui vogue seul.* Et pour ne pas laisser perdre la memoire d'un si grand bonheur, sa famille conserva toûjours depuis le même nom, & s'appella la famille de *celui qui vogue seul.* Eustathe témoigne qu'elle subsistoit encore de son tems.

50 *Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens*] Si l'on prend la peine de compter les lieuës qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable, on imaginera à peu près la position qu'Homere donne à l'Isle de Calypso dans l'Ocean. Ulysse arrive le dix-huitième jour à la vûë de Corfou.

51 *Cette Isle lui parut comme un bouclier*] Par sa petitesse & par sa figure qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot ῥινὸν, car ils disent que les Illyriens appellent ἀχλὺν, ῥινόν. Je ne saurois être du sentiment de ceux qui, au lieu de ῥινὸν, ont lû ἐρινὸν, *un figuier sauvage.* Cette idée est fausse.

52 *De dessus les montagnes des Solymes*] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est à dire, de la plage meridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulysse de dessus les montagnes des Solymes, qui sont si éloignées de son chemin? Strabon, pour répondre à cette difficulté suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie meridionale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur situation quelque rapport & quelque ressemblance avec les montagnes de la Pisidie. Que sait-on même si de son tems ce nom de *Solymes* ne s'étendoit point à toutes les montagnes les plus élevées? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui signifie *ombre, tenebres.* De-là les païs montagneux & couverts de bois, ont été appellez *Solymi*, *noirs, tenebreux.*

lant la tête, il dit en ſon cœur, „ Qu'eſt-ce que
„ je vois ! [53] les Dieux ont donc changé de réſo-
„ lution en faveur d'Ulyſſe pendant que j'ai été
„ chez les Ethiopiens ! le voilà déja près de l'Iſle
„ des Pheaciens où le Deſtin veut qu'il trouve la
„ fin de tous les maux qui le menacent. Mais
„ je trouverai bien le moyen de l'en éloigner
„ & de l'expoſer à des miſeres encore plus gran-
„ des.

[54] En finiſſant ces mots, il aſſemble les nuages, bouleverſe la mer avec ſon trident, excite toutes les tempêtes, couvre la terre & la mer d'épaiſſes tenebres ; une nuit obſcure tombe du Ciel & cache le jour. Le vent de Midi, le vent d'Orient, le violent Zephyre, & le Borée, ce tyran des mers, ſe déchaînent & élevent des montagnes de flots. Alors Ulyſſe ſent ſes forces & ſon courage l'abandonner, & dans ſon deſeſpoir il s'écrie : „ Ah ! malheureux que je ſuis,
„ quels malheurs m'attendent encore ! que je
„ crains que la Déeſſe Calypſo ne m'ait dit la
„ verité, quand elle m'a averti que j'avois enco-
„ re bien des maux à eſſuyer avant que de pou-
„ voir arriver dans ma chere Patrie ; voilà ſa pré-
„ diction qui s'accomplit. De quels nuages noirs
„ Jupiter a couvert le Ciel ! quel mugiſſement af-
„ freux.

53 *Les Dieux ont donc changé de reſolution en faveur d'Ulyſſe*] Neptune animé contre Ulyſſe ſe flattoit que les Dieux vouloient abſolument le faire perir, mais il ſe trompoit & il étoit mal inſtruit de l'ordre des Deſtinées.

54 *En finiſſant ces mots il aſſemble les nuages*] Cette deſcription d'une affreuſe tempête ne porte aucune marque de la vieilleſſe d'Homere ; il y a au contraire une force de Poëſie dont rien ne peut approcher. Si Homere étoit vieux quand il compoſa ce Livre, il faut dire que ſa vieilleſſe eſt plus jeune que la jeuneſſe des autres Poëtes.

55 *Le jour que les Troyens dans une ſortie firent pleuvoir ſur moi*

[illegible]

„ freux des flots ! tous les vents ont rompu leurs
„ barrieres, on ne voit qu'orages affreux de tous
„ côtez, je ne dois plus attendre que la mort.
„ Heureux & mille fois heureux les Grecs qui,
„ pour la querelle des Atrides, sont morts sous
„ les murs de la superbe ville de Priam ! Eh
„ pourquoi les Dieux ne me laisserent-ils pas pe-
„ rir aussi le jour que les Troyens dans une
„ sortie firent pleuvoir sur moi une si furieuse
„ grêle de traits autour du corps d'Achille ? on
„ m'auroit fait des funerailles honorables, & ma
„ gloire auroit été celebrée par tous les Grecs, au
„ lieu que presentement je péris d'une mort triste
„ & malheureuse.

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot épouvantable venant fondre sur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité ; ce mouvement impetueux jette Ulysse bien loin, en lui faisant abandonner le gouvernail ; un furieux coup de vent brise le mât par le milieu, la voile & l'antenne sont emportées, & ce Prince est long-tems enseveli dans les ondes sans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit, car il étoit apesanti par les habits que lui avoit donnez la Déesse. Enfin après beaucoup de peines il surmonte le flot & reparoît ; en même tems il rend par

une si furieuse grêle de traits autour du corps d'Achille] Quand Achille eut été tué en trahison par Pâris, les Troyens firent une sortie pour enlever son corps. Il se fit là un grand combat. Ulysse pour dégager le corps de ce Heros le chargea sur ses épaules, & Ajax le couvrit de son bouclier. Comme la Guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort, mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyssée beaucoup de particularitez, qui sont les suites de ce qui s'est passé dans l'Iliade.

par la bouche une grande quantité d'eau ; il en coule des ruisseaux de sa tête & de ses cheveux. Dans cet état, quoi-qu'abbatu & sans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas son radeau, mais faisant effort & s'élevant au dessus des vagues, il l'approche, s'en saisit, s'assied au milieu & évite ainsi la mort qui l'environne; la nacelle est le jouet des flots qui la poussent çà & là. [56] Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes quoi-qu'elles soient fort épaisses & entrelacées; de même les vents balotoient la nacelle de tous côtez. Tantôt le vent de Midi la laisse emporter à l'Aquilon, & tantôt le vent d'Orient la cede au Zephyre.

[57] La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'étoit autrefois qu'une mortelle, & qui alors étoit déja adorée comme Déesse de la mer sous le nom de Leucothée, voyant Ulysse accablé de maux, & porté de tous côtez par la tempête, fut

56 *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*] Homere compare fort bien le radeau d'Ulysse à des épines, parce que les épines étant épaisses & entrelassées, elles ressemblent parfaitement à ce radeau composé de differentes pièces engagées les unes dans les autres.

57 *La fille de Cadmus, la belle Ino*] Il n'étoit ni possible ni vraisemblable qu'Ulysse échapât d'un si grand danger par ses seules forces. C'est pourquoi le Poëte fait venir à son secours la Déesse Ino ou Leucothée. Et cet épisode est fort bien choisi. Ino a été une mortelle, elle s'interesse pour les mortels ; elle a été maltraitée par son mari Athamas, & elle s'interesse pour Ulysse qui est si bon mari.

58 *Prenez seulement ce voile immortel que je vous donne, étendez-le devant vous & ne craignez rien*] On conjecture par cet endroit que du tems d'Homere & plus avant encore,

fut touchée de compassion, & sortant tout d'un coup du sein de l'onde avec la rapidité d'un plongeon, elle vole sur la nacelle, & s'arrêtant vis à vis d'Ulysse, elle lui dit : „ Malheureux „ Prince, pourquoi le redoutable Neptune est-„ il entré dans une si funeste colere contre vous? „ il vous poursuit avec tant d'animosité & il „ vous expose à tant de miseres! mais quelqu'en-„ vie qu'il ait de vous faire perir, il n'en vien-„ dra pourtant pas à bout. Faites donc ce que „ je vais vous dire ; vous me paroissez homme „ prudent & avisé : quittez vos habits, aban-„ donnez votre nacelle aux vents, & vous jet-„ tant à la mer, gagnez à la nage l'Isle des „ Pheaciens, où le Destin veut que vous trou-„ viez votre salut. [58] Prenez seulement ce voi-„ le immortel que je vous donne, étendez-le „ devant vous & ne craignez rien, non seule-„ ment vous ne perirez point, mais il ne vous „ arrivera pas le moindre mal. Et dès que „ vous aurez gagné le rivage, [59] ôtez ce voile, „ jet-

core, on connoissoit ces préservatifs, τὰ περίαπτα, que l'on portoit sur soi, & auxquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre lesquels on les avoit pris, souvent même on leur donnoit le nom des Dieux auxquels ils étoient comme dédiez, & qui les rendoient si salutaires. On peut donc croire qu'Ulysse, homme pieux, avoit sur lui une écharpe, une ceinture de Leucothée, que l'on croyoit bonne contre les perils de la mer. Et c'est ce qui a fourni l'idée de cet épisode, dont la fable n'est que l'enveloppe de la verité. Cela me paroît fort naturel & fort vraisemblable, car les hommes ont toûjours été ce qu'ils sont.

59 *Otez ce voile, jettez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez.*] Comme Ino le lui avoit ordonné, c'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la Divinité à laquelle il devoit son salut.

„ jettez-le dans la mer le plus loin que vous „ pourrez, & en le jettant souvenez-vous de dé- „ tourner la tête.

En finissant ces mots, elle lui presente ce voile, & se replonge dans la mer. Ulysse repasse dans son esprit ce qu'il vient d'entendre, & penetré de douleur, il dit en lui-même: „ Ah! „ malheureux! que je crains que ce Dieu, quel „ qu'il soit, ne machine encore ma perte, puis- „ qu'il me presse d'abandonner mon radeau. [60] „ Mais je n'ai garde de lui obéir, car la terre, „ où il dit que je dois me sauver, je la vois „ encore fort éloignée. Voici ce que je m'en „ vais faire, & c'est assûrément le meilleur par- „ ti: pendant que mon radeau sera entier, & que „ les liens maintiendront l'assemblage des plan- „ ches & des solives qui le composent, je ne „ l'abandonnerai point, & j'y attendrai tout ce „ qui pourra m'arriver. Mais sitôt que la vio- „ lence des flots l'aura desuni & mis en pieces, „ je me jetterai à la nage; je ne saurois rien „ imaginer de meilleur.

Pendant que le divin Ulysse s'entretenoit de ces pensées, Neptune excita une vague épouven-

60 *Mais je n'ai garde de lui obéir*] Homere fait bien éclater ici le caractere de sagesse qu'il a donné à Ulysse, en lui faisant imaginer un parti plus sage & plus prudent que celui que la Déesse lui avoit conseille de prendre. Et toute cette belle Poësie n'est que pour dire qu'une seconde reflexion est souvent meilleure que la premiere.

61 *Et arriva à Aigues*] Ville sur la côte Orientale de l'Eubée, où Neptune avoit un magnifique Temple. On peut voir ce qui a été remarqué sur le XIII. Livre de l'Iliade Tom. II. pag. 258. Not. 9.

62 *Elle ferma les chemins des airs à tous les vents, & leur commanda de s'appaiser*] Homere reconnoît ici que Minerve commande aux vents, c'est-à-dire, qu'il donne à cette Déesse le même pouvoir & la même autorité qu'à Jupiter même.

Et

ventable auſſi haute qu'une montagne & la pouſſa contre lui. Comme un tourbillon diſſipe un monceau de pailles ſéches & les diſperſe çà & là, cette vague diſſipe de même toutes les pieces du radeau. Ulyſſe ſe ſaiſit d'une ſolive, monte deſſus & la mene comme un cheval de ſelle. Alors il dépouille les habits que Calypſo lui avoit donnez, attache devant lui le voile de Leucothée, ſe jette à la mer & ſe met à nager. Neptune le vit; & branlant la tête, il dit en ſon cœur: „ Après avoir tant ſouffert va encore, erre en cet état ſur les ondes, juſqu'à ce que tu abordes chez ces heureux mortels que Jupiter traite comme ſes enfans. Quand tu y ſeras arrivé, je ne croi pas que tu ayes ſujet de rire des maux que tu auras ſoufferts.

En même temps il pouſſe ſes fougueux courſiers [61] & arrive à Aigues où il avoit un magnifique Palais.

Cependant la fille de Jupiter, la puiſſante Minerve, penſa bien differemment: [62] elle ferma les chemins des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiſer, [63] elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots, juſ-

Et c'eſt ſur cela que Callimaque a fort bien dit dans ſon hymne ſur les bains de Pallas, *Que Minerve eſt la ſeule fille de Jupiter à qui ce Dieu ait donné ce grand privilege d'avoir le même pouvoir que lui.*

. . . . . Ἐπεὶ μόνα Ζεὺς τόγε θυγατέρων
Δῶκεν Ἀθηναίᾳ πατρώϊα πάντα φέρεσθαι.

Comme je l'ai déja remarqué ailleurs.

63 *Elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots*] Car c'eſt le vent le plus propre pour ramener le calme & pour applanir la mer irritée. C'eſt pourquoi il l'a appellé plus haut *αἰθρηγενέτης, qui ramene la ſerenité*, quoiqu'il parle d'une violente tempête. Mais il ne produit ce bon effet que quand il regne ſeul, car avec les autres il eſt furieux & augmente l'orage.

jusqu'à ce qu'Ulysse fût arrivé chez les Pheaciens, & qu'il se fût dérobé aux attentats de la Parque. [64] Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté sur les flots, toujours entre les bras de la Mort, [65] mais quand la belle Aurore eut amené le troisieme jour, le vent s'appaisa, la tempête fit place au calme, & Ulysse élevé sur la cime d'une vague, vit de ses yeux la terre assez près de lui. [66] Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui consumé par une longue maladie, [67] dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, étoit prêt à rendre le dernier soupir; telle fut la joie d'Ulysse quand il découvrit la terre & les forêts; il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient se briser contre des rochers dont le rivage étoit bordé, mugissoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaisseaux, ni abri commode, le riva-

64 *Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté*] Le dixhuit & le dix-neuf.

65 *Mais quand la belle Aurore eût amené le troisième jour*] Qui étoit le vingt. La Déesse Calypso lui avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtième jour.

66 *Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie*] Homere ne compare pas Ulysse à ces enfans, la comparaison ne seroit pas juste, car Ulysse souffre, & les enfans ne souffrent point, mais il compare la joie d'Ulysse de se voir échapé de tant de dangers à celle de ces enfans, qui voyent revenir leur pere à la vie, après qu'il a été si long-tems entre les bras de la mort. Et cette comparaison fait honneur & à Homere & à ces tems heroïques. Rien n'égaloit la joie que les enfans avoient de voir leur pere se tirer d'un si grand danger. Car alors les peres étoient regardez comme un précieux tresor dans la

rivage étoit avancé & tout herissé de rochers & semé d'écueils. A cette vûë Ulysse sent son courage & ses forces l'abandonner, & dans cette extremité il dit en son cœur : „ Helas! après „ que Jupiter a permis que je visse la terre que „ je n'esperois plus de voir, après que j'ai passé „ avec tant de travaux & de peines ce long tra-„ jet de mer, je ne trouve aucune issuë pour „ sortir de ces abîmes ; je ne vois de tous cô-„ tez que des pointes d'écueils que les flots heur-„ tent impetueusement avec des meuglemens „ épouventables. Plus près du rivage je ne dé-„ couvre qu'une chaîne de rochers escarpez, & „ une mer profonde où l'on ne trouve point de „ fond pour se tenir sur ses pieds & reprendre „ haleine. Si j'avance, je crains que le flot m'en-„ veloppant ne me jette contre une de ces ro-„ ches pointuës & que mes efforts ne me soient „ funestes. Si je suis assez heureux pour me ti-„ rer de ces écueils & pour approcher du rivage, „ j'ai à craindre qu'un coup de vent ne m'enle-„ ve & ne me rejette au milieu des flots, ou mê-

„ me

la maison, & comme l'image même de la Divinité. Presentement pour rendre la joie d'Ulysse plus sensible, il faudroit peut-être changer la comparaison & dire, *telle qu'est la joie d'un pere qui voit revenir de la mort son fils unique. &c.* Car aujourd'hui l'amour des enfans pour les peres est bien refroidie, au lieu que celle des peres pour les enfans se maintient toûjours. Je connois pourtant encore des enfans capables de sentir la force & la beauté de la comparaison d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

67 *Dont un Dieu ennemi l'avoit affligé*] Car ils étoient persuadez que c'étoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies. Et Hippocrate lui-même a reconnu qu'il se trouve des maladies où il y a quelque chose de divin, θεῖόν τι. La saine Theologie n'est pas contraire à ce sentiment.

„ me que le puiſſant Dieu, qui me perſecute, „ n'envoye contre moi quelqu'un des monſtres „ marins qui ſont en ſi grand nombre dans le „ ſein d'Amphitrite, car je connois toute la co- „ lere dont Neptune eſt animé contre moi.

Dans le moment que toutes ces penſées lui paſſent dans l'eſprit, le flot le pouſſe avec impetuoſité contre le rivage bordé de rochers. Il ſe ſeroit briſé infailliblement ſi Minerve ne l'eût ſecouru, en lui inſpirant d'avancer les deux mains, de ſe prendre au rocher & de s'y tenir ferme juſqu'à ce que le flot fût paſſé; par ce moyen il ſe déroba à ſa fureur, mais le même flot repouſſé par le rivage, le heurta à ſon retour & l'emporta bien loin dans la mer. [68] Comme lorſqu'un Polype s'eſt colé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même, ainſi Ulyſſe embraſſe ſi fortement le rocher qu'il a ſaiſi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher ſans qu'il y laiſſe une partie de la chair de ſes mains; cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit perir, contre l'ordre même des Deſtinées, ſi Minerve ne lui eût donné en cette terrible occaſion une preſence d'eſ-

68 *Comme lorſqu'un Polype s'eſt colé à une roche*] Voici encore une comparaiſon qui n'eſt juſte que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulyſſe à un Polype, la comparaiſon ſeroit vicieuſe & contraire, puiſque c'eſt le Polype qui arrache des parties du rocher, & que c'eſt le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulyſſe. Mais la comparaiſon n'eſt faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulyſſe empoigne ce rocher. Comme le Polype s'attache ſi fortement à une roche, qu'il ne peut en être arraché ſans emporter avec lui des parties de cette roche, ainſi Ulyſſe empoigne ſi fortement ſon rocher, qu'il ne peut en être arraché

d'esprit admirable; dès qu'il fut revenu au-dessus de l'eau au milieu des vagues qui le poussoient contre le rivage, il se mit à nager sans approcher trop de la terre & sans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toûjours & cherchant quelque roche avancée qui pût lui servir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode, car il n'y avoit point d'écueils & il étoit à couvert des vents; il reconnut le courant, & dans son cœur adressant la parole au Dieu de ce fleuve, il dit: „ Grand Dieu, qui „ que vous soyez, vous voyez un étranger qui „ a grand besoin de votre secours & qui fuit la „ colere de Neptune. Tous les hommes, qui „ dans le pitoyable état où je me trouve s'adres- „ sent aux Dieux immortels, [69] sont pour eux, „ si je l'ose dire, un objet respectable & digne „ de compassion. C'est pourquoi après avoir „ souffert des peines infinies, je viens avec con- „ fiance dans votre courant embrasser vos ge- „ noux, ayez pitié de ma misere, je me rends „ votre suppliant.

Il dit, & le Dieu aussi-tôt arrête son cours; retient ses ondes, [70] fait devant ce Prince une sorte

raché qu'il n'y laisse une partie de ses mains. La cause de l'un & de l'autre c'est la force avec laquelle ils se tiennent tous deux à leur rocher. Ainsi la comparaison est très-juste & très-sensible.

69 *Sont pour eux, si je l'ose dire, un objet respectable*] L'expression est hardie, mais pourtant vraye. Dieu respecte en quelque façon la misere & l'affliction des gens de bien, car il ne les perd pas de vûë, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res est sacra miser.* „ Un malhéu- „ reux est une chose sacrée.

70 *Fait devant ce Prince une sorte de serenité & de calme*] Homere parle ainsi avec des termes mesurez, *il fit la sere-*

 nité

sorte de serenité & de calme, & le sauve en le recevant au milieu de son embouchure dans un lieu qui étoit à sec. [71] Ulysse n'y est pas plûtôt que les genoux & les bras lui manquent, car son cœur étoit presque suffoqué par l'eau de la Mer, il avoit tout le corps enflé, l'eau lui sortoit par la bouche & par les narines, & il demeura sans voix, sans respiration & sans poulx, tous les membres étant également accablez de fatigue & de lassitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée lui avoit donné & le jette dans l'embouchure du fleuve, les flots l'emporterent bien loin derriere lui, & Ino le retira promptement.

Ulysse sort ensuite du fleuve, & se couchant sur du jonc qui le bordoit, il baise la Terre, & plein d'inquietude, il dit en lui-même: „ Que „ vais-je devenir, & que doit-il encore m'arri- „ ver? Si je couche ici près du fleuve, le froid „ de la nuit & la rosée du matin acheveront de „ m'ôter la vie dans la foiblesse où je suis, car „ il se leve le matin des rivieres un vent très- „ froid. Que si je gagne la coline, & qu'entrant „ dans le fort du bois je me jette sur des brof-

„ fail-

nité devant lui, *πρόσθε δέ οἱ ποίησε γαλήνην*, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonace entiere, il n'avoit ce pouvoir que dans son courant, qui étoit son district.

71 *Ulysse n'y est pas plûtôt, que les genoux & les bras lui manquent*] Je ne saurois être ici du sentiment d'Eustathe, qui donne au texte une explication, qui me paroît trop forcée. Il veut que dans ce vers, *ὁ δ' ἄρ ἄμφω γούνατ', ἔκαμψε χεῖράς τε στιβαράς. Ille autem ambo genua flexit, & manus robustas*, Homere ait dit qu'Ulysse après les violens efforts qu'il avoit faits en nageant si long-tems, se voyant à terre, se mit à remuer les jambes & les mains par une raison physique, de peur que s'il les laissoit en repos, la longue tension où ils avoient été ne leur fît perdre leur souplesse ordinaire & ne

les

„ failles, quand même je pourrois dissiper le
„ froid & la lassitude & m'endormir, je crains
„ de servir de pâture aux bêtes carnacieres de la
„ forêt.

Après avoir bien balancé dans son esprit, ce dernier parti lui parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui étoit assez près du fleuve dans un lieu un peu élevé, il se mit entre deux arbres qui sembloient sortir de la même racine, dont l'un étoit un olivier sauvage & l'autre un olivier franc. Leurs rameaux étoient si entrelacez & si serrez, que ni les souffles des vents, ni les rayons du Soleil, ni la pluye ne les avoient jamais penetrez, & qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulysse s'y retira, & se fit un lit de feuilles, [72] car la Terre en étoit si couverte, qu'il y en auroit eu assez pour coucher deux ou trois hommes dans la saison de l'hyver quand le froid auroit été le plus rude. Ulysse voyant cette richesse sentit une joie extrême, il se coucha au milieu, & ramassant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour se garentir des injures de l'air. [73] Comme un homme qui habite dans une campagne

les rendit inutiles; il falloit par le mouvement y faire couler les esprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'état où étoit Ulysse, enflé par tout le corps, & qui demeure sans voix, sans respiration & sans poulx? Assurément qu'ici ἔκαμψε γούνατα καὶ χεῖρας, *il plia les genoux & les mains*, signifie qu'il laissa tomber ses bras & ses genoux, & qu'ils lui manquerent de lassitude. Eustathe ne se souvenoit pas que κάμπτειν γόνυ, signifie souvent dans Homere *se reposer après un long travail.*

72 *Car la terre en étoit si couverte*] La tempête qui venoit de cesser, les avoit abbatuës.

73 *Comme un homme qui habite dans une campagne écartée, &c. couvre la nuit un tison*] Cette comparaison est très-agreable & très-juste. Ulysse, à qui il ne restoit qu'un souffle

de

pagne écartée & qui n'a autour de lui aucun voisin, couvre la nuit un tison sous la cendre [74] pour se conserver quelque semence de feu, de peur que s'il venoit à lui manquer, il ne pût en avoir d'ailleurs. Ainsi Ulysse se couvrit tout entier de feuilles, & Minerve fit couler sur ses paupieres un doux sommeil pour le délasser de toutes ses fatigues.

de vie, & qui s'en va presque éteint, est très-bien comparé à un tison qui ne conserve que dans un bout un reste de feu. Comme ce tison caché la nuit sous la cendre se ranime le lendemain & s'embrase, de même Ulysse rechauffé pendant la nuit sous cette couverture de feuilles, se ranimera le lendemain. Nous voyons de même dans l'Ecriture un homme comparé à une étincelle. Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut lui arracher pour le faire mourir, dit à David, *& quærunt extinguere scintillam meam quæ relicta est.* II. Rois XIV. 7.

74 *Pour se conserver quelque semence de feu*] J'ai hazardé en notre Langue la figure de l'original, *σπέρμα πυρὸς*, *la semence du feu.* Elle me paroît heureuse. Ce tison, qui ne conserve qu'une étincelle de feu, ne conserve pas, à parler proprement, du feu, mais une semence de feu, parce qu'on allume du feu à la faveur de cette étincelle, qui est par là comme une semence, *à scintilla una augetur ignis.* Ecclesiastic. XI. 34.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

ARGUMENT.

Minerve va dans l'Isle des Pheaciens, apparoît en songe à Nausicaa fille du Roi Alcinoüs, & lui ordonne d'aller laver ses robes dans le fleuve, parce que le jour de ses nôces approche. Nausicaa obéit. Après qu'elle eut lavé ses robes, elle se divertit avec ses femmes. A ce bruit Ulysse se reveille, & adresse ses prieres à la Princesse, qui lui donne de la nourriture & des habits, & le mene dans le Palais de son pere.

PENDANT que le divin Ulysse, accablé de sommeil & de lassitude après tant de travaux, repose tranquillement, la Déesse Minerve va [1] à l'Isle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, près des Cyclopes, hommes violens qui les maltraitoient & les pilloient, en abusant injustement de leur force. Le divin Nausithoüs, lassé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils étoient exposez à tant de maux, [2] & les mena dans l'Isle de Scherie, [3] loin des demeures des gens d'esprit, où il bâtit une ville qu'il environna de murailles, éleva des temples aux Dieux, bâtit des maisons [4] & fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs, vaincu par la Parque, fut passé dans le sejour tenebreux, Alcinoüs son fils,

1 *A l'Isle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend ici que les Peuples qui habitoient l'Isle des Pheaciens, appellée aussi *Scherie*, qui est la même que Corcyre, Corfou, y étoient allez de la Sicile où ils habitoient les plaines de Camarine qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit été appellé *Hyperie*. Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis*, ou *Hyparis*. Or cette migration étoit recente, puisqu'elle ne fut faite que par Nausithoüs pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulysse arriva dans cette Isle.

2 *Et les mena dans l'Isle de Scherie*] L'Histoire nous apprend une infinité d'exemples de Peuples, qui quittoient leurs païs pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* étoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, Isle qui est vis-à-vis du Continent d'Epire. Et les Pheniciens lui avoient donné ce nom du mot *schara*, qui signifie *lieu de commerce* ou *de negoce*. Car, comme Homere nous l'a déja dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Bochart, Chanaan, liv. 1. chap. 23.*

3 *Loin des demeures des gens d'esprit*] C'est ce que signifie ici *ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων*, *loin des hommes ingenieux, inventifs, qui trouvent dans leur esprit de grandes ressources.* Et Homere n'a-

fils, instruit dans la Justice par les Dieux mêmes, regna en sa place, & ce fut dans le Palais de ce Roi que Minerve se rendit pour menager le retour d'Ulysse. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nausicaa, parfaitement semblable aux Déesses & par les qualitez de l'esprit & par celles du corps. [5] Dans la même chambre aux deux côtez de la porte couchoient deux de ses femmes, faites comme les Graces; la porte étoit bien fermée sur elles.

La Déesse se glisse comme un vent leger sur le lit de Nausicaa, se place sur sa tête, & prenant la figure de la fille de Dymes une des compagnes de la Princesse, [6] qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement, elle lui adressa ces paro-

n'ajoute pas cela en vain, il prépare déja son Lecteur à la simplicité & à la credulité des Pheaciens, & par là il fonde à leur égard, la vraisemblance des contes incroyables qu'Ulysse leur va faire dans les Livres suivans, comme je l'expliquerai sur le IX. Liv. Je sai bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur sage, d'un côté, que la vie molle & effeminée, que menoient les Pheaciens, ôte l'esprit, & de l'autre, que c'est une marque de petitesse & de foiblesse d'esprit, de n'écouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

4 *Et fit un partage des terres*] Comme cela se pratiquoit dans tous ces nouveaux établissemens. L'Histoire sainte & l'Histoire profane en fournissent assez d'exemples.

5 *Dans la même chambre, aux deux côtez de la porte, couchoient deux de ses femmes*] Elles étoient comme ses gardes, & cette coutume est remarquable, car il paroît que les Princesses & les filles de personnes considerables faisoient coucher dans leur chambre près de la porte, des femmes pour les garder.

6 *Qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement*] Voilà pourquoi l'idée de cette chere compagne devoit plûtôt revenir dans l'esprit de Nausicaa que celle d'une autre.

paroles: „ Nausicaa, pourquoi êtes-vous si pa-
„ resseuse & si negligente ? Vous laissez là vos
„ belles robes sans en prendre aucun soin, ce-
„ pendant le jour de votre mariage approche où
„ il faudra que vous preniez la plus belle, [7] &
„ que vous donniez les autres aux amis de vo-
„ tre époux, qui vous accompagneront le jour
„ de vos nôces. Voilà ce qui donne aux Prin-
„ cesses comme vous une grande réputation
„ dans le Monde, & ce qui fait la joie de leurs
„ parens. [8] Allons donc laver ces belles robes
„ dès que l'Aurore aura amené le jour. Je vous
„ accompagnerai & je vous aiderai à préparer
„ tout ce qui est necessaire pour cette grande fê-
„ te, car assurément vous ne serez pas long-
„ temps sans être mariée. Vous êtes recherchée
„ par les principaux des Pheaciens qui sont de
„ même Nation que vous. Allez donc prompte-
„ ment trouver le Roi votre pere, priez-le de vous
„ donner des mulets & un char[9] où vous met-
„ trez les couvertures, les manteaux, les robes,
„ &

7 *Et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos nôces*] Voici une coûtume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre, car nous voyons quelque chose de fort approchant qui se pratiquoit parmi les Israëlites, & nous en voyons des vestiges dans l'Histoire même de ces tems-là; Samson, contemporain d'Ulysse, aiant épousé une fille des Philistins, donna à trente de ses amis, pour cette fête, trente manteaux & trente tuniques, après les leur avoir fait gagner par l'explication d'une Enigme. *Jug.* XIV. De cette coutume viennent encore les livrées que la mariée donne à ses amis & aux amis du marié.

8 *Allons donc laver ces belles robes*] Dans mes Remarques & dans ma Préface sur l'Iliade j'ai assez parlé des mœurs de ces tems heroïques où les plus grands Princes & les plus grandes Princesses faisoient eux-mêmes ce que les personnes les plus mediocres font faire aujourd'hui par des valets & des servantes. C'est, selon cette coutume, reste precieux de l'âge

„ & où vous monterez vous-même, il eſt plus „ honnête que vous y alliez ainſi, que d'y aller à pied, car les lavoirs ſont trop loin de la „ ville.

Après avoir ainſi parlé, la Déeſſe ſe retire dans le haut Olympe, où eſt le ſejour immortel des Dieux, ſejour toûjours tranquille, que les vents n'agitent jamais, qui ne ſent jamais ni pluyes ni frimats ni neiges, où une ſerenité ſans nuages regne toûjours, qu'une brillante clarté environne, & où les Dieux ont ſans aucune interruption des plaiſirs auſſi immortels qu'eux-mêmes. C'eſt dans cet heureux ſejour que la ſage Minerve ſe retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nauſicaa. Cette Princeſſe admire en ſecret le ſonge qu'elle a eu; & elle ſort de ſa chambre pour aller en faire part à ſon pere & à ſa mere. Elle traverſe le Palais & trouve le Roi & la Reine dans leur appartement. [10] La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes femmes,

l'âge d'or, & que nous voyons ſi bien pratiqué dans l'Ecriture ſainte, que Nauſicaa va elle-même laver ſes robes avec ſes amies & ſes femmes. J'ai oui dire qu'encore aujourd'hui dans quelque Province du Roïaume les filles de condition aſſiſtent elles-mêmes à ces fonctions du menage, & qu'elles ſe font une eſpece de fête de ces jours-là. Nous ſerions bienheureux de conſerver encore dans leur entier des mœurs ſi ſimples & ſi ſages, & avec leſquelles on ne ruineroit point ſa maiſon.

9 *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princeſſe & celle du Roi & des Princes ſes enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulyſſe quand on l'aura découvert. Euſtathe fait remarquer encore ici une ſimplicité, une modeſtie & une propreté de ces tems-là, toutes ces robes ſont ſans or & peuvent toutes être lavées.

10 *La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes femmes,*

mes, filant des laines de la plus belle pourpre, & le Roi sortoit pour aller trouver les Princes de sa Cour, & se rendre avec eux à un Conseil que les Pheaciens devoient tenir & où ils l'avoient appellé. Nausicaa s'approche du Roi, & lui dit:
„ [11] Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on
„ me prépare un de vos meilleurs chars, afin
„ que je porte au fleuve les robes & les habits
„ qui ont besoin d'être lavez? Il est de la digni-
„ té d'un Prince comme vous & de la bienséan-
„ ce, de paroître tous les jours aux Assemblées
„ & aux Conseils avec des habits propres. Vous
„ avez cinq fils, deux qui sont déja mariez, &
„ trois qui sont encore dans la fleur de la pre-
„ miere jeunesse. Ils aiment tous à avoir tous
„ les jours des habits luisans de propreté [12] pour
„ paroître aux danses & aux divertissemens, [13]
„ & vous savez que ce soin-là me regarde.

Elle

mes, filant des laines de la plus belle pourpre] Voici une Reine qui dès le point du jour est à filer auprès de son feu au milieu de ses femmes, *De nocte surrexit, & digiti ejus apprehenderant fusum.* Cela est bien aussi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reine si laborieuse vivoit au milieu d'un peuple mou & efféminé, qui n'aimoit que les plaisirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraînée.

11 *Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars*] Le Grec dit, *ἀπήνην ὑψηλὴν εὔκυκλον.* Le Critique, dont j'ai déja si souvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule daus Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour se moquer de tout cet endroit, écrit avec cette finesse d'esprit qui lui étoit naturelle: *Le sixième Livre de l'Odyssée où la Princesse Nausicaa, fille du Roi Alcinoüs, va laver la lessive, est delicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie son pere de lui prêter ses mules & son chariot* haut & rond *pour s'en aller à la riviere.* Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de lui, c'est-à-dire, de cette traduction plate, *son chariot haut & rond*, au lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'est servi. Nausicaa dit une

Elle parla ainſi. La pudeur ne lui permit pas de dire un ſeul mot de ſes nôces. [14] Le Prince, qui penetroit les ſentimens de ſon cœur, lui répondit, „ Je ne vous refuſerai, ma chere fille, „ ni ce char ni autre choſe que vous puiſſiez me „ demander, allez, mes gens vous prépareront „ un char bien couvert.

En même temps il donna l'ordre, qui fut auſſitôt executé. On tire le char de la remiſe & on y attelle les mulets. Nauſicaa fait apporter de ſon appartement une grande quantité de robes & d'habits précieux, & on les met dans le char. La Reine ſa mere a ſoin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui eſt neceſſaire pour le dîner avec un outre d'excellent vin, & elle donne une phiole d'or remplie d'eſſence, afin que la Princeſſe & ſes femmes euſſent de quoi ſe parfumer après le bain. Tout étant prêt, [15] Nauſicaa

une choſe très-ſenſée; elle demande un char fort exhauſſé, *ὑψηλὴν*, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'étoit un char à deux étages, comme il l'explique dans la ſuite. Et *εὔκυκλον* ne ſignifie pas *rond* mais *garni de bonnes roües*, *εὔτροχον*, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande ſcience & leur bon ſens.

12 *Pour paroître aux danſes*] Car les jeux, les danſes & tous les plaiſirs, étoient l'unique occupation des Pheaciens comme nous le verrons dans la ſuite.

13 *Et vous ſavez que ce ſoin-là me regarde*] C'étoit à la fille aînée de la maiſon d'avoir ſoin de toute cette ſorte de menage.

14 *Le Prince qui penetroit les ſentimens de ſon cœur*] Le Grec dit, *le Prince qui ſavoit tout*. Peut-être que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-être que le ſeul empreſſement de Nauſicaa lui fit ſoupçonner ce qu'elle avoit dans l'eſprit.

15 *Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes*] Pluſieurs anciens Peintres avoient peint ce ſujet. Pauſanias dans ſon 5. Liv. qui eſt le premier des Eliaques, parle d'un tableau où

 l'on



ficaa monte sur le char avec ses femmes, prend les rênes & pousse les mulets, qui remplissent l'air de leurs hennissemens.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étoient les lavoirs, toûjours pleins d'une eau plus claire que le cryſtal, les Nymphes dételerent les mulets & les lâcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, & tirant les habits du char, elles [16] les porterent à brassées dans l'eau, [17] & se mirent à les laver & à les net-

l'on voyoit παρθένυς ἐπὶ ἡμιόνων, τὴν μὲν ἔχουσαν ἡνίας, τὴν δὲ ἐπικειμένην κάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, Ναυσικᾶ τε νομίζουσιν εἶναι τὴν Ἀλκίνου καὶ τὴν θεράπαιναν, ἐλαυνούσας ἐπὶ τοὺς πλυνούς. *Des Nymphes sur un char traîné par des mulets, dont l'une tient les rênes, & l'autre a la tête couverte d'un voile. On croit que c'est Nausicaa fille d'Alcinoüs, & une de ses femmes, qui vont au lavoir.* ἐπὶ ἡμιόνων ne signifie pas *sur des mulets*, mais *sur un char traîné par des mulets*, comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voici un passage de Pline qui sert à expliquer celui de Pausanias. Il dit, liv. xxxv. chap. x. que Protogene avoit peint dans le Temple de Minerve à Athenes *Hemionida, quam quidam Nausicaam vocant.* Ce que Pausanias dit, παρθένυς ἐπὶ ἡμιόνων, on voit manifestement que Pline l'explique par *Hemionida*, avec cette difference que Pline en fait un singulier. Ce qui étoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent être expliquez par cet endroit d'Homere.

16 *Les porterent à brassées dans l'eau*] C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer ce vers, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ, car c'est pour φόρεον ἐς μέλαν ὕδωρ, & non pas *& infundebant nigram aquam, & elles portoient l'eau dans les lavoirs*, ce qui me paroît ridicule; ces lavoirs étoient toûjours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, ἐπηετανοὶ qu'Hesychius a fort bien expliqué, ἀδιάλειπτοι, *qui ne tarissent jamais.* Au reste Plutarque dans son premier livre des *propos de table*, fait proposer cette question, pourquoi Nausicaa lave ses robes plûtôt dans la riviere que dans la Mer, qui étoit si proche, & dont l'eau étant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroissoit plus propre à bien laver & bien nettoyer. Le Grammairien Theon répond par une solution d'Aristote, qui dit dans ses Problêmes que c'est parce que l'eau de la riviere étant plus déliée, plus legere & plus pure que

nettoyer avec une forte d'émulation, & se deffiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavez, ces Nymphes les étendirent fur le rivage de la Mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles se baignerent & se parfumerent, & en attendant que le Soleil eût féché leurs habits, elles se mirent à table pour dîner. Le repas fini [18] elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes ensemble à la paume, Nausicaa se met ensuite à chanter. Telle

que celle de la Mer, qui est grossiere, terrestre & salée, penetre plus facilement, & par consequent nettoye mieux & emporte mieux la saleté & les taches. Themistocle, Philosophe Stoïcien, combat cette raison, en faisant voir au contraire que l'eau de la Mer étant plus grossiere & plus terrestre, que l'eau de la riviere, est plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu déterfive, on met des poudres ou des cendres dans la lessive. Il faut donc chercher quelqu'autre raison, & la veritable raison, qu'il donne, est que l'eau de la Mer est onctueuse & grasse, & que ce qui est gras tache plûtôt qu'il ne nettoye. Au lieu que l'eau de riviere étant subtile & penetrante, elle s'insinuë dans les moindres petits pores, les ouvre, les débouche, & en fait sortir toute la saleté.

17 *Et se mirent à les laver*] Le Grec dit, *& les foulerent*. C'est-à-dire qu'en ces tems-là on lavoit les hardes en foulant, & non pas en battant comme on fait aujourd'hui.

18 *Elles quittent toutes leur voile, & commencent à joüer toutes ensemble à la paume*] Eustathe croit que c'est le jeu appellé ἐφετίνδα & φεννὶς, où l'on ne cherchoit qu'à se surprendre, car on faisoit semblant de jetter la bale à un des joueurs, & on la jettoit à un autre, qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une Tragedie sur ce sujet d'Homere, qu'il appelloit Πλυντρίαι, & où il representoit Nausicaa jouant à ce jeu. Cette Piece réussit fort. Je voudrois bien que le tems nous l'eût conservée, afin que nous vissions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel sujet. Au reste ce jeu de la paume, tel qu'Homere le décrit ici, étoit fort ordinaire même aux femmes. Suidas écrit qu'une femme nommée Larisse tomba dans le Penée en jouant à ce jeu-là.

le qu'on voit Diane parcourir les sommets des montagnes du vaste Taigette ou du sombre Erymanthe, & se divertir à chasser le sanglier ou le cerf, suivie de ses Nymphes filles de Jupiter, qui habitent toûjours les campagnes; la joie remplit le cœur de Latone, car quoi-que sa fille soit au milieu de tant de Nymphes toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les surpasse toutes en beauté, [19] en majesté & en belle taille, & on la reconnoît aisément pour leur Reine, telle Nausicaa paroît au-dessus de toutes ses femmes.

Quand elle fut en état de s'en retourner au Palais de son pere, & qu'elle se préparoit à faire atteler les mulets, après avoir plié les robes, alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se reveillât & qu'il vît la Princesse, afin qu'elle le menât à la ville

19 *En majesté & en belle taille*] Le Grec dit qu'elle avoit au-dessus d'elles *κάρη ἠδὲ μέτωπα*, c'est-à-dire les épaules en haut, comme l'Ecriture dit de Saül, *ab humero & sursum eminebat super omnem populum.* 1 Rois IX. 2. Car c'est cette grande taille qui fait la majesté, & c'est pourquoi les Peuples d'Orient la recherchoient sur-tout pour leurs Rois.

20 *En quel païs suis-je venu? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels & injustes*] C'est la même reflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare, *cogitavi mecum dicens, forsitan non est timor Domini in loco isto.* Genes. xx. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'est point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ses habitans, comme Grotius l'a remarqué.

21 *Pour couvrir sa nudité sous les feuilles*] C'est ainsi que nos premiers parens après que leurs yeux furent ouverts, se couvrirent de feuilles pour cacher leur nudité, *& aperti sunt oculi amborum, cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus & fecerunt sibi perizomata.* Genes. III. 7. C'est une remarque de Grotius, qui ajoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Aristote même a reconnu que ce n'est pas la passion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celui qui se sent coupable. Οὐδὲ γὰρ ἐπιεικοῦς ἐστιν

ville des Pheaciens. Nausicaa prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes, mais elle la manqua & la balle alla tomber dans le fleuve; en même temps elles jettent toutes de grands cris; Ulysse s'éveilla à ce bruit, & se mettant en son seant, il dit en lui-même, „ [20] En quel „ païs suis-je venu? ceux qui l'habitent sont-ce „ des hommes sauvages, cruels & injustes, ou des „ hommes touchez des Dieux, & qui respectent „ l'hospitalité? Des voix de jeunes filles viennent „ de frapper mes oreilles; sont-ce des Nymphes „ des montagnes, des fleuves ou des étangs? ou „ seroient-ce des hommes que j'aurois entendus? „ Il faut que je le voye & que je m'éclaircisse.

En même temps il se glisse dans le plus épais du buisson, & rompant des branches [21] pour couvrir sa nudité sous les feuilles, [22] il sort de son fort

ἡ αἰσχύνη, εἴπερ γίγνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις. *La honte*, dit-il, *n'est pas de l'homme de bien, puisqu'elle survient après de mauvaises actions*, Liv. IV. des Morales à Nicom. chap. IX.

22 *Il sort de son fort comme un Lion qui se confiant en sa force*] On veut qu'Homere tire cette comparaison, non de la disposition où étoit Ulysse, ou de l'action qu'il faisoit en se montrant, mais de l'impression qu'il fit sur ces jeunes personnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme si elles avoient vû un Lion. Mais je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je croi qu'Homere peut aussi avoir égard à la disposition où Ulysse se trouvoit; il entend de loin le bruit de plusieurs personnes, il ne sait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & si ce sont des gens feroces ou des gens pieux; il est nud & sans armes; en cet état il a besoin de s'armer de résolution. Ainsi de ce côté-là il peut fort bien être comparé à un Lion que la necessité presse de s'exposer à tout pour se rassasier, & la comparaison est fort naturelle & fort juste. Cependant pour la rendre ridicule, voici comme l'Auteur du *Parallele* a jugé à propos de la rendre: *Ulysse s'en vint tout nud à elles, comme un lion de montagne, qui se fiant sur ses forces, s'approche des bœufs & des cerfs sauvages.* Avec un si heureux talen

fort comme un lion, qui se confiant en sa force, après avoir souffert les vents & la pluye, court les montagnes; le feu sort de ses yeux, & il cherche à se jetter sur un troupeau de bœufs ou de moutons, ou à déchirer quelque cerf; la faim qui le presse est si forte, qu'il ne balance point à s'enfermer même dans la bergerie pour se rassasier. [23] Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes quoique nud, car il est forcé par la necessité.

Dès qu'il se montre défiguré comme il est par l'écume de la Mer, il leur paroît si épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller se cacher l'une d'un côté, l'autre d'un autre derriere des rochers dont le rivage est bordé. [24] La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur, & lui inspira la fermeté & le courage. Elle demeure donc sans s'ébranler, & Ulysse délibera en son cœur s'il iroit embrasser les genoux de cette

talent de rendre plattement & grossierement les choses, qu'est-ce qu'on ne pourra pas flêtrir?

23 *Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes*] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce sujet dans une des chambres de la citadelle d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, ἔγραψε δὲ καὶ πρὸς τῷ ποταμῷ ταῖς ὁμοῦ Ναυσικάᾳ πλυνούσαις ἐφιστάμενον Ὀδυσσέα, &c. Ce que l'Interprête Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyssem Nausicaa & lavantibus cum ea vestem puellis assistentem.* Le mot ἐφιστάμενον ne signifie pas ici *assistant*, mais *s'approchant*, *abordant*.

24 *La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur*] Comme une certaine timidité sied bien aux femmes, qui ne doivent pas être trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque chose contre la bienséance dans cette audace de Nausicaa, qui ne s'enfuit pas avec ses femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a soin d'avertir que la Déesse Minerve bannit de son cœur la crainte. C'est pour dire que ce fut par une reflexion pleine de sagesse qu'elle demeura.

cette belle Nymphe, ou s'il se contenteroit de lui adresser la parole de loin, & de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits & de lui enseigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque temps il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses prieres sans l'approcher, de peur que s'il alloit embrasser ses genoux, la Nymphe, prenant cela pour un manque de respect, n'en fût offensée. [25] Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit : „ Grande „ Princesse, vous voyez à vos genoux un sup„ pliant ; vous êtes une Déesse, ou une mortelle. „ Si vous êtes une des Déesses qui habitent l'O„ lympe, je ne doute pas que vous ne soyez Diane „ fille du grand Jupiter, [26] vous avez sa beauté, sa „ majesté, ses charmes ; & si vous êtes une des mor„ telles qui habitent sur la Terre, heureux votre „ pere & votre mere, heureux vos freres ! [27] quelle „ sour-

25 *Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne croi pas qu'il y ait nulle part un discours de Suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulysse.

26 *Vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes*] Il parle ainsi, soit qu'il eût vû Diane elle-même chassant dans les forêts, comme la Fable le suppose, soit qu'il n'en eût vû que des portraits & des statuës.

27 *Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours*] Dans le texte il y a un desordre d'expression qui marque bien le trouble que la vûë d'une si belle Princesse a jetté dans l'ame d'Ulysse. Après avoir dit *σφίσι θυμὸς ἰαίνεται*, il dit *λευσσόντων*, au lieu de *λεύσσουσι* que demandoit la construction. Mais, comme dit fort bien Eustathe, un homme dans la passion n'est pas toûjours maître de construire ses phrases. Et ce qui marque son trouble marque aussi son respect.

„ ſource continuelle de plaiſirs pour eux [28] de „ voir tous les jours une jeune perſonne ſi admirable faire l'ornement des fêtes! Mais mille „ fois plus heureux encore celui [29] qui après vous „ avoir comblée de preſens, préferé à tous ſes „ rivaux, aura l'avantage de vous mener dans „ ſon Palais. Car je n'ai jamais vû un objet ſi ſurprenant; j'en ſuis frappé d'étonnement & d'admiration. [30] Je croi voir encore cette belle „ tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon, & qui s'étoit élevée tout d'un „ coup du fond de la Terre. Car dans un malheureux voyage, qui a été pour moi une ſource de douleurs, je paſſai autrefois dans cette „ Iſle ſuivi d'une nombreuſe Armée que je „ com-

28 *De voir tous les jours une jeune perſonne ſi admirable*] L'expreſſion Grecque eſt remarquable. Il y a mot à mot, *de voir une telle plante d'olivier.* Cette idée étoit familiere aux Orientaux. C'eſt ainſi que David a dit : *Filii tui ſicut novella olivarum.* Pſ. cxxvii. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur que tout ce qu'Ulyſſe dit ici à cette Princeſſe. Mais l'Auteur du *Parallele* a jugé encore à propos de le gâter, en le rendant de cette maniere: *Ulyſſe lui dit en l'abordant qu'il croit qu'étant ſi belle & ſi grande, ſon pere, ſa venerable mere & ſes bienheureux freres ſont bien aiſes quand ils la voyent danſer.* Il n'y a rien de plus divertiſſant que de voir comment ces beaux Critiques modernes défigurent ce qu'il y a de plus beau & de plus ſenſé.

29 *Qui après vous avoir comblée de preſens, préferé à tous ſes rivaux*] Le Grec dit cela en deux mots, ἐέδνοισι βρίσας. Et Euſtathe l'a fort bien expliqué: *Ce mot βρίσας,* dit-il, *ſignifie* après avoir vaincu par ſes preſens tous ſes rivaux, *ce qui marque combien cette Nymphe étoit recherchée, & c'eſt une metaphore empruntée des balances dont on fait pancher un des baſſins par un plus grand poids qui l'emporte ſur un moindre.* M. Dacier m'a avertie que ce paſſage ſervoit à en corriger un d'Heſychius qui n'eſt pas intelligible. Βρίσας, dit-il, βαρύνας, ὁρμήσας, καὶ νύμφας. Ce dernier mot νύμφας eſt manifeſtement corrompu, il faut lire βρίσας, βαρύνας, ὁρμήσας καὶ νικήσας. Ce mot βρίσας veut dire *ayant appeſanti, s'étant jetté*

„ commandois. En voyant cette belle tige, je „ fus d'abord interdit & étonné, car jamais la „ Terre n'enfanta un arbre si admirable. L'é„ tonnement & l'admiration que me cause votre „ vûë ne sont pas moins grands. La crainte „ seule m'a empêché de vous approcher pour „ embrasser vos genoux; vous voyez un hom„ me accablé de douleur & de tristesse; hier „ j'échappai des dangers de la Mer, après avoir „ été vingt jours entiers le jouet des flots & des „ tempêtes en revenant de l'Isle d'Ogygie; un „ Dieu m'a jetté sur ce rivage, peut-être pour „ me livrer à de nouveaux malheurs, car je „ n'ose pas me flater que les Dieux soient las de „ me persecuter; ils me donneront encore des

„ mar-

jetté impetueusement & ayant vaincu. Ce *νικήσας* prouve qu'Hesychius a fait allusion au passage d'Homere.

30. *Je croi voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon*] Ulysse a déja comparé la Princesse à une plante, *τοιόνδε θάλος*. Cette expression lui rappelle l'idée de ce beau palmier qui étoit à Delos. Car la Fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la Terre produisit tout à coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appuya. Callimaque dans l'hymne à Delos,

> *Λύσατο δὲ ζώνην, ἀπὸ δ' ἐκλίθη ἔμπαλιν ὤμοις,*
> *Φοίνικος ποτὶ πρέμνον.*

„ Latone délia sa ceinture & s'appuya des épaules contre „ le pied d'un palmier." Après ses couches on éleva à ce Dieu auprès de ce palmier un autel, qui par consequent étoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Histoire sainte & dans l'Histoire profane. Ce palmier étoit très-célèbre, comme étant né pour servir à la naissance d'Apollon. C'est pourquoi la Religion l'avoit consacré, & les peuples, toûjours superstitieux, le regardoient comme immortel encore du temps de Ciceron, qui dit dans son 1. Liv. des Loix: *Aut quod Homericus Ulysses Deli se proceram & teneram palmam vidisse dixit, hodie monstrant eandem.* Et du tems de Pline, qui écrit, Liv. XIV. chap. XLIV. *Nec non palma Deli ab ejusdem Dei ætate conspicitur.*

„ marques de leur haine. Mais, grande Princesse, ayez pitié de moi. Après tant de travaux vous êtes la premiere dont j'implore l'assistance; je n'ai rencontré personne avant vous dans ces lieux. Enseignez-moi le chemin de la ville, & donnez-moi quelque méchant haillon pour me couvrir, s'il vous reste quelque enveloppe de vos paquets. Ainsi les Dieux vous accordent tout ce que vous pouvez desirer, qu'ils vous donnent un mari digne de vous & une maison florissante, & qu'ils y répandent une union que rien ne puisse jamais troubler. [31] Car le plus grand present que les Dieux puissent faire à un mari & à une femme, c'est l'union. C'est elle qui fait le desespoir de leurs ennemis, la joie de ceux qui les aiment, & qui est pour eux un tresor de gloire & de réputation.

La

31 *Car le plus grand present que les Dieux puissent faire à un mari & à une femme, c'est l'union*] C'est une verité qui n'est pas difficile à croire quelque rare que soit cette union. Parmi les trois choses qui sont agréables à l'Esprit saint, l'Auteur de l'Ecclesiastique met, *Vir & mulier bene sibi consentientes.* Eccl. xxv. 2. Et, *amicus & sodalis in tempore convenientes, & super utrosque mulier cum viro.* xl. 23. C'est dans cette vûë que Salomon a dit : *tecta jugiter perstillantia litigiosa mulier.* Proverb. xix. 13. Et, *melius est habitare in terra deserta, quàm cum muliere rixosa & iracunda.* xxi. 19. Il y a encore plusieurs passages semblables, & ce qui me fâche, c'est que les femmes sont toûjours mises comme la source de la mauvaise humeur, & par consequent de la desunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir aussi leur part?

32 *Jupiter distribuë les biens aux bons & aux méchans*] Ce passage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques. Il me paroît pourtant fort aisé. On peut voir Eustathe pag. 1560. sur ce qu'Ulysse vient de dire qu'il est un homme accablé de douleur & de tristesse, & l'objet de la haine des Dieux, Nausicaa lui fait cette réponse, qui renferme une grande verité, & qui est d'une grande politesse

pour

La belle Nauficaa lui répondit: „ Etranger, „ toutes vos manieres & la fageffe que vous faites paroître dans vos difcours, font affez voir „ que vous n'êtes pas d'une naiffance obfcure. „ [32] Jupiter diftribuë les biens aux bons & aux „ méchans, comme il plaît à fa providence. Il „ vous a donné les maux en partage, c'eft à „ vous de les fupporter. Prefentement donc „ que vous êtes venu dans notre Ifle, vous ne „ manquerez ni d'habits ni d'aucun fecours [33] „ qu'un étranger, qui vient de fi loin, doit attendre de ceux chez qui il aborde. Je vous enfeignerai notre ville & le nom des peuples qui „ l'habitent. Vous êtes dans l'Ifle des Pheaciens, & je fuis la fille du grand Alcinoüs [34] „ qui regne fur ces peuples.

Elle dit, & adreffant la parole à fes femmes, elle leur crie; „ Arrêtez, où fuyez-vous pour „ avoir

pour Ulyffe. Elle lui dit que les Dieux diftribuent les biens comme il leur plaît aux bons & aux méchans; pour lui faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux lui envoyent, puifqu'on voit fouvent les méchans heureux & les bons perfecutez; & qu'ainfi on fe tromperoit très-fouvent, fi l'on penfoit qu'un homme malheureux fût un méchant homme, car au contraire le malheur eft le plus fouvent la marque d'un homme de bien, furtout quand il fupporte fon malheur conftamment, avec douceur & patience.

33 *Qu'un étranger qui vient de fi loin*] Le mot ταλαπείριος fignifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée τηλόθεν ἐξ Ἀπίης γαίης ὀρυγμένος, comme Ulyffe le dira bientôt lui même. De-là ce mot a été pris dans les fuites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miferes.

34 *Qui regne fur ces peuples*] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puiffance & toute la force des Pheaciens.* L'expreffion eft rémarquable. Il paroît par la fuite que le gouvernement des Pheaciens étoit mêlé de Roïauté, d'Ariftocratie & de Democratie.

„ avoir vû un ſeul homme? penſez-vous que ce „ ſoit quelque ennemi? Ne ſavez-vous pas [35] que „ tout homme qui oſeroit aborder à l'Iſle des „ Pheaciens pour y porter la Guerre, ne feroit „ pas long-temps en vie, car nous ſommes ai- „ mez des Dieux, [36] & nous habitons au bout „ de la Mer ſeparez de tout Commerce. Celui que „ vous voyez eſt un homme perſecuté par une „ cruelle deſtinée, & que la tempête a jetté ſur „ ces bords. Il faut en avoir ſoin, [37] car tous „ les étrangers & tous les pauvres viennent de „ Jupiter; [38] le peu qu'on leur donne leur fait „ beaucoup de bien & ils en ont de la recon- „ noiſſance; donnez-lui donc à manger, & „ baignez-le dans le fleuve à l'abri des vents.

A ces mots ſes femmes s'arrêtent & obéiſ- ſent; elles menent Ulyſſe dans un lieu couvert, comme la Princeſſe l'avoit ordonné, mettent près

35 *Que tout homme qui oſeroit aborder à l'Iſle des Pheaciens pour y porter la Guerre, ne feroit pas long-tems en vie*] Elle ne veut pas louer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples, car on a déja vû qu'ils n'étoient point belliqueux, & qu'ils ne connoiſſoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus ſûre que toutes les forces. Et c'eſt cela même qui avoit fait donner le nom à cette Iſle; car, comme le ſavant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens lui donnerent le nom de *Corcyra* du mot Arabe *Carcura*, qui ſignifie une terre où on vit tranquillement & en aſſeurance. Dans l'Ecriture ſainte il eſt dit, *Zebee & Salmana erant in carcor.* Ce que ſaint Jerôme a traduit, *Zebee & Salmania requieſcebant.* Jud. VIII. 10. Cela fonde admirablement ce que Nauſicaa dit ici, & fait voir la profonde connoiſſance qu'Homere avoit de toutes les Antiquitez qui regardoient les lieux dont il parle.

36 *Et nous habitons au bout de la Mer, ſeparez de tout commerce*] Cela eſt faux, puiſqu'ils ſont très-voiſins de l'Epire, mais Nauſicaa dépaïſe ici ſon Iſle, pour la rendre plus conſiderable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de ſon bonheur.

près de lui le linge, la tunique & les autres habits dont il avoit besoin, lui donnent la phiole d'or où il restoit encore assez d'essence, & le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulysse prenant la parole, leur dit, „ Belles Nymphes, éloignez-vous un peu, je „ vous prie, afin que je nettoye moi-même tou„ te l'écume & l'ordure de la marine dont je „ suis couvert, & que je me parfume avec cet„ te essence; il y a long-temps qu'un pareil ra„ fraîchissement n'a approché de mon corps. „ Mais je n'oserois me baigner en votre présen„ ce, la pudeur & le respect me défendent de „ paroître devant vous dans un état si indécent. En même temps les Nymphes s'éloignent, & vont rendre compte à Nausicaa de ce qui les obligeoit de se retirer.

[39] Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, net-

37 *Car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter*] Les Payens dans tous les tems ont senti cette verité, que les étrangers & les pauvres viennent de Dieu, qui les adresse aux hommes pour exercer leur charité. Il semble qu'ils eussent vû dans les Livres de Moïse le soin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant, *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes.* Levit. XIV. 10. *nec remanentes spicas colligetis, sed pauperibus & peregrinis dimittetis.* cap. XXIII. 22.

38 *Le peu qu'on leur donne, leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoissance*] C'est le sens de ces mots, *δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε*, mots pleins de sens. Pour exciter à exercer cette sorte de charité, Nausicaa dit qu'il faut peu de chose aux pauvres & aux étrangers pour les tirer de leur misere; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoissance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

39 *Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoye l'écume qui étoit restée sur son corps*] Je ne saurois mieux faire ici que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neuviéme Question de son 1. Liv. des *propos de table*, fait dire à Themistocle, Philosophe Stoïcien, qu'Homere a par-faite.

nettoye l'écume qui étoit restée sur son corps, essuye sa tête & ses cheveux, & se parfume; il met ensuite les habits magnifiques que la Princesse lui avoit fait donner. [40] Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse, donne de nouvelles graces à ses beaux cheveux, [41] qui semblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ses épaules. Comme un habile Ouvrier, [42] à qui Vulcain & Minerve ont

faitement connu & proprement exprimé ce qui se fait quand ceux qui sortent de la Mer se tiennent au Soleil, la chaleur dissipe d'abord la partie la plus subtile & la plus legere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terrestre demeure & s'attache à la peau comme une croute, jusqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

40 *Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse, &c.*] Homere a déja dit souvent que les Dieux relevent, quand il leur plaît, la bonne mine des hommes, qu'ils augmentent leur beauté & les font paroître très-differens de ce qu'ils étoient; cela est conforme à ce que nous voyons dans l'Ecriture sainte. Nous lisons dans l'histoire de Judith, qu'après qu'elle se fut baignée & parfumée d'essences, &c. Dieu lui donna encore un éclat de beauté qui la fit paroître beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant: *Cui etiam Dominus contulit splendorem, quoniam omnis compositio non ex libidine, sed ex virtute pendebat, & ideò Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. x. 4. Ce sentiment d'Homere a donc son fondement dans la verité, mais cela n'empêche pas qu'on n'explique simplement ce miracle, en disant qu'il ennoblit par les fictions de la Poësie une chose très-ordinaire: la misere d'Ulysse & tout ce qu'il avoit souffert avoient effacé sa bonne mine & changé ses traits; il se baigne, il se parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à son naturel & il paroît un autre homme; il n'y a rien là que de très-ordinaire, car la belle plume fait le bel oiseau. Mais ce qui est ordinaire, la Poësie le releve par une belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle, qui devient très-vraisemblable par la connoissance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

ont montré tous les ſecrets de ſon Art, mêle d'or à un ouvrage d'argent, pour faire un chefd'œuvre; ainſi Minerve répand ſur toute la perſonne d'Ulyſſe la beauté, la nobleſſe & la majeſté. Ce Heros ſe retirant un peu, va s'aſſeoir un moment ſur le rivage de la mer; il étoit tout brillant de beauté & de graces. La Princeſſe ne peut ſe laſſer de l'admirer, & s'adreſſant à ſes femmes, elle leur dit : „ [43] Aſſurément ce n'eſt „ point contre l'ordre de tous les Dieux que cet „ étran-

41 *Qui ſemblables à la fleur d'hyacinthe*] C'eſt à dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui eſt le *vaccinium* des Latins, & notre glayeul, dont la couleur eſt d'un pourpre enfumé, c'eſt pourquoi Theocrite l'appelle *noir*;

Καὶ τὸ ἴον μέλαν ἐστὶ καὶ ἁ γραπτὰ ὑάκινθος,

que Virgile a traduit.

Et nigra viola ſunt & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux étoit la plus eſtimée. Anacreon après avoir dit au Peintre qui peignoit ſa maîtreſſe, *fais-lui les cheveux déliez & noirs*, fait entendre enſuite de quel noir il les veut, en les appellant *ſubpurpureos*, *ὑποπορφύροισι χαίταις*. Od. 28.

42 *A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les ſecrets de ſon Art*] Pourquoi Vulcain & Minerve? l'un des deux ne ſuffit-il pas? Vulcain c'eſt pour la main, & Minerve pour l'eſprit, c'eſt à dire, pour l'imagination & le deſſein.

43 *Aſſurément ce n'eſt point contre l'ordre de tous les Dieux*] Ulyſſe a fait entendre à Nauſicaa qu'il étoit l'objet de la haine des Dieux qui ne ceſſent de le perſecuter. Nauſicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le perſecutent point & qu'il y en a qui lui ſont favorables, puiſqu'il eſt abordé à l'Iſle des Pheaciens, dont le bonheur égale celui des Dieux mêmes, & que les Dieux ont produit ſur lui un ſi grand changement; s'ils avoient voulu le perdre ils l'auroient éloigné d'une Iſle où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas operé ſur lui un ſi grand miracle. Voilà la premiere idée qui vient dans l'eſprit de la Princeſſe, qui déja prévenuë favorablement pour Ulyſſe ſe fait un plaiſir de penſer qu'il a auſſi des Dieux pour lui. Mais il y a ici une bienſéance qu'il faut remarquer ſur-tout, c'eſt que Nauſicaa dit tout ceci à ſes femmes ſans être entenduë d'U-

„ étranger est abordé dans cette Isle, dont le „ bonheur égale la felicité qui regne dans le Ciel. „ D'abord il m'avoit paru un homme vil & méprisable, & presentement je voi qu'il ressemble aux Immortels qui habitent le haut „ Olympe. [44] Plût à Jupiter que le mari qu'il „ me destine fût fait comme lui, qu'il voulût „ s'établir dans cette Isle & qu'il s'y trouvât heureux! mais donnez-lui vîte à manger, afin „ qu'il rétablisse ses forces.

Elles obéïssent aussi-tôt, & elles servent une table à Ulysse, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps, & qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nausicaa pense à ce qu'elle doit faire pour son retour: elle attelle son char, met dedans les paquets & y monte. Ensuite s'adressant à Ulysse, elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir: „ Levez-vous, étranger, lui dit-elle, partons, afin que je vous „ mene dans le Palais de mon pere, où je m'assûre que les principaux des Pheaciens vous „ viendront rendre leurs respects. Voici la con- „ dui-

d'Ulysse, qu'Homere a fait retirer exprès pour donner le temps à cette Princesse d'expliquer ses sentimens, qu'elle n'auroit pû faire paroître en sa presence.

44 *Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût fait comme lui*] Ce discours de Nausicaa n'est pas un discours dicté par une passion violente qu'elle ait conçuë tout d'un coup pour cet étranger, dont la beauté l'a séduite, ce seroit une foiblesse dont une Princesse aussi vertueuse n'étoit pas capable. Mais elle parle comme une personne qui rappellant le songe qu'elle a eu le matin, & charmée d'ailleurs des sages discours qu'elle a entendus, voudroit que cet étranger fût celui que le songe lui auroit designé pour mari. Et il n'y a rien là que de louable, sur-tout avec les ménagemens qui y sont observez.

„ duite que vous devez tenir, car vous êtes un hom-
„ me ſage. Pendant que nous ſerons encore loin
„ de la ville, & que nous traverſerons les campa-
„ gnes, vous n'avez qu'à ſuivre doucement mon
„ char avec mes femmes, je vous montrerai le che-
„ min. La ville n'eſt pas fort éloignée; elle eſt ceinte
„ d'une haute muraille, [45] & à chacun de ſes deux
„ bouts elle a un bon port, dont l'entrée eſt
„ étroite & difficile, ce qui en fait la ſûreté.
„ L'un & l'autre ſont ſi commodes, que tous
„ les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents;
„ entre les deux ports il y a un beau Temple de
„ Neptune, & autour du Temple une grande
„ place qui leur eſt commune, toute bâtie de
„ belles pierres, & où l'on prépare l'armement
„ des vaiſſeaux, les cordages, les mâts, les voi-
„ les, les rames. Car les Pheaciens ne manient
„ ni le carquois ni la fleche, ils ne connoiſſent
„ que les cordages, les mâts, les vaiſſeaux [46]
„ qui font tout leur plaiſir, & ſur leſquels ils
„ courent les mers les plus éloignées. Quand
„ nous approcherons des murailles, alors il faut
„ nous ſéparer, car je crains la langue des Phea-
„ ciens,

45 *Et à chacun de ſes deux bouts elle a un bon port, dont l'entrée eſt étroite & difficile, ce qui en fait la ſûreté*] Toute cette deſcription étoit fort difficile, & perſonne n'avoit tâché de l'expliquer; heureuſement un Scholiaſte de Dionyſius Periegetes m'a ſervi à l'éclaircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακὶς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Ὕλλου, διὸ φησὶ Καλλίμαχος, Ἀμφίδυμος Φαίαξ. *L'Iſle des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus, c'eſt pourquoi Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la même raiſon ἀμφιλαφὴς, *où l'on aborde de deux côtez.*

46 *Qui font tout leur plaiſir*] J'ai tâché de rendre la force du mot ἦσιν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ces vaiſſeaux des ἀγάλματα, comme les poupées des Pheaciens.

„ ciens, [47] il y a beaucoup d'insolens & de „ médisans parmi ce peuple; je craindrois qu'on „ ne glosât sur ma conduite, si l'on me voyoit „ avec vous. Car quelqu'un qui me rencontre-„ roit, ne manqueroit pas de dire : [48] *Qui est* „ *cet étranger si beau & si bien fait qui suit Nau-* „ *sicaa?* [49] *où l'a-t elle trouvé? Est-ce un mari* „ *qu'elle amene? est-ce quelque voyageur, qui ve-* „ *nant d'un païs éloigné, car nous n'avons point* „ *de voisins, & étant abordé dans notre Isle se* „ *soit égaré & qu'elle ait recueilli? ou plûtôt* [50] „ *est-*

47 *Il y a beaucoup d'insolens & de médisans parmi ce peuple*] Comme cela est ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaisirs; car si l'on y prend garde, ce sont ces vains amusemens qui produisent la médisance & qui la nourrissent. Il est aisé d'en voir la raison.

48 *Qui est cet étranger si beau, si bien fait, qui suit Nausicaa*] L'adresse d'Homere est admirable; toutes les douceurs & toutes les politesses que la Princesse n'auroient osé dire à Ulysse en parlant de son chef, car la passion y auroit été trop marquée, il trouve moyen de les lui faire dire, en faisant parler les Pheaciens : Καὶ οὕτως, dit fort bien Eustathe, ὃν ἔρωτα εἶχεν εἰς νοῦν, ἀνεκάλυψε κατὰ θαυμασίαν, μέθοδον, ὡς ἄλλου τινὸς ὄνθεν τοιαῦτα ἐροῦντος, ἄλλως γὰρ ἀνέκφορος ἦν. *Et ainsi la passion qui s'étoit déja emparée de son cœur, elle la découvre par cette methode admirable, en rapportant simplement ce que les autres diroient, car autrement elle n'auroit pû la découvrir.*

49 *Où l'a-t-elle trouvé?*] Elle lui marque par cette expression que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux tresor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela est assez flateur. Mais ce qui suit l'est encore davantage.

50 *Est-ce quelqu'un des Dieux*] Ulysse a comparé la Princesse à Diane, & elle lui rend ici cette louange avec usure, en le faisant prendre pour un des Dieux, non par un seul homme, mais par plusieurs. Toutes les beautez de ce discours de la Princesse n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ai déja tant parlé. Voici comme il rend tout cet endroit : *Nausicaa dit à Ulysse, en l'entretenant dans le chemin, que ceux qui la verront accompagnée d'un homme si bien fait, croiront qu'elle l'a choisi pour son époux, mais qu'un tel jugement l'offen-*

„ *est-ce quelqu'un des Dieux* [51] *qui à sa priere soit* „ *descendu du Ciel & qu'elle prétende retenir toûjours? elle a très-bien fait d'aller d'elle-même* „ *donner la main à un étranger. Car il est aisé* „ *de voir qu'elle méprise sa Nation, & qu'elle rebute les Pheaciens dont les principaux la recherchent en mariage.* Voilà ce que l'on ne manqueroit pas de dire, & ce seroit une tache à „ ma réputation; car moi-même je ne pardonnerois pas à une autre fille qui en useroit ainsi, „ [52] & qui sans la permission de son pere & de „ sa

l'offenseroit, parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir épousé. La seconde Remarque après celle-ci fera mieux sentir la grossiereté de cette traduction.

51 *Qui à sa priere soit descendu du Ciel*] Nausicaa fait entendre ici que les Pheaciens la regardoient comme une personne superbe qui les dedaignoit & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mari. Et si elle se sert admirablement de ces discours publics pour louer Ulysse, elle ne s'en sert pas moins bien pour se louer elle-même, car il y a ici un éloge bien adroit.

52 *Et qui sans la permission de son pere & de sa mere paroîtroit avec un homme avant que d'être mariée*] En Grece les filles étoient fort retirées, & elles n'avoient la permission de voir des hommes que très-rarement & dans des occasions extraordinaires, & toûjours en presence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiassent à des personnes dont on connoissoit la vertu. Mais quand elles étoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons déja vû Penelope se montrer aux Poursuivans. Voilà le sens de ces paroles de Nausicaa. Paroles pleines de pudeur & de modestie. Cependant c'est de ces paroles que l'Auteur du *Parallele* a tiré un sens très-effronté. Il a été assez imprudent pour traiter Homere de grossier, & pour l'accuser d'avoir fait dire par Nausicaa à Ulysse, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille sans la permission de ses parens couchât avec un homme avant que de l'avoir épousé.* Voilà la plus insigne bevuë qui ait jamais été faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Despreaux l'a fort bien relevée dans ses Reflexions sur Longin,

„ sa mere paroîtroit avec un homme avant que „ d'être mariée à la face des autels. C'est pourquoi, genereux étranger, pensez-bien à ce que „ je vais vous dire, [53] afin que vous puissiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui est „ necessaire pour votre départ. Nous allons „ trouver sur notre chemin un bois de peupliers, „ qui est consacré à Minerve; il est arrosé d'une fontaine & environné d'une belle prairie. „ C'est-là que mon pere a un grand parc & de „ beaux jardins qui ne sont éloignez de la ville „ que de la portée de la voix. Vous vous arrêterez là, & vous y attendrez autant de temps „ qu'il nous en faut pour arriver au Palais. „ Quand vous jugerez que nous pourrons y être

„ ar-

gin, Reflex. 3. & fait voir les impertinences & les absurditez qu'elle entraîne. En cet endroit, ἀνδράσι μισγέσθαι, *être mêlée avec les hommes*, signifie *paroître avec eux, les voir, les frequenter.* Et jamais il n'est dans l'autre sens que lorsqu'il y est déterminé par la suite naturelle du discours, ou par quelqu'autre mot qui y est joint. Μίσγεται, ὅ ἐστι σύνεστι, *est mêlée, c'est à dire, est avec lui*, dit Eustathe : Et il ajoute, *sans la permission des parens. Car avec cette permission les filles pourront en leur presence se mêler avec les hommes, c'est à dire, paroître avec eux, être en leur compagnie.* Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὅ ἐστι παρέσονται καὶ παρθένοι ἀνδράσιν ἐναντίον γονέων. Mais quand personne ne l'auroit expliqué, la sagesse d'Homere, & la vertu & l'honnêteté que Nausicaa a fait paroître dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empêcher un Critique, quelque ignorant qu'il fût, de tomber dans une si étrange bevuë.

53 *Afin que vous puissiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui est necessaire pour votre depart*] La passion que Nausicaa a commencé à sentir pour Ulysse, & les souhaits qu'elle a formez, que ce soit lui que les Dieux lui ont destiné pour mari, n'empêchent pas qu'elle ne lui donne tous les avis necessaires pour obtenir ce qu'il faut pour son départ. Voilà tout ce que peut la sagesse.

54 *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celui du Heros Alcinoüs*] Elle insinuë par-là qu'il y avoit dans

la

„ arrivées, vous nous ſuivrez, & en entrant dans „ la ville vous demanderez le Palais d'Alcinoüs. „ Il eſt aſſez connu, & il n'y a pas un enfant „ qui ne vous l'enſeigne, [54] car dans toute la „ ville il n'y a point de Palais comme celui du „ Heros Alcinoüs. Quand vous aurez paſſé la „ cour & que vous aurez gagné l'eſcalier, tra- „ verſez les appartemens ſans vous arrêter juſ- „ qu'à ce que vous ſoyez arrivé auprès de la „ Reine ma mere. [55] Vous la trouverez auprès „ de ſon foyer, qui, à la clarté de ſes braſiers „ & appuyée contre une colomne, filera des lai- „ nes de pourpre d'une beauté merveilleuſe; ſes „ femmes ſeront auprès d'elle attentives à leur „ ouvrage. [56] Mon pere eſt dans la même cham- „ bre

la ville pluſieurs autres Palais. Il y avoit en effet pluſieurs Princes, qui devoient être bien logez.

55 *Vous la trouverez auprès de ſon foyer, qui à la clarté de ſes braſiers*] Voilà encore la Reine à ſon travail avec ſes femmes comme elle y a été dès le matin. Et elle travaille à la *lueur du feu*, car c'eſt ce que porte la lettre du texte. Mais on ſe tromperoit ſi on prenoit ceci pour une marque d'économie; quand Homere dit que la Reine travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'étoit à la clarté du bois qui brûloit ſur les braziers & qui tenoit lieu de flambeaux.

56 *Mon pere eſt dans la même chambre, & vous le trouverez aſſis à table comme un Dieu*] Le Grec dit : *Le thrône de mon pere eſt dans cette même chambre, éclairée par le feu de ces braziers.* Car au lieu d'*αὐτῇ*, il y a dans quelques exemplaires *αὐγῇ*, *à la clarté, à la lueur.* Ce qui ſuit, *& il eſt aſſis à table où il fait grand' chere comme un Dieu.* Homere le fait dire par Nauſicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faiſoient conſiſter la felicité dans le plaiſir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux parce qu'ils les imaginoient paſſant les jours dans des feſtins continuels. Le Critique moderne a ſi peu compris le ſens & la raiſon de ces paroles, qu'il les rend très-ridiculement. *Auprès d'elle*, dit-il, *eſt la chaiſe de mon pere où il s'aſſied comme un Dieu quand il ſe met à boire.* Cela n'eſt-il pas d'un grand goût?

„ bre, & vous le trouverez aſſis à table comme „ un Dieu. Ne vous arrêtez point à lui, [57] mais „ allez embraſſer les genoux de ma mere, afin „ que vous obteniez promptement les ſecours „ neceſſaires pour vous en retourner. Car ſi elle „ vous reçoit favorablement, vous pourrez eſpe- „ rer de revoir vos amis & votre Patrie.

En finiſſant ces mots elle pouſſe ſes mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage ſa marche de maniere que ſes femmes & Ulyſſe, qui étoient à pied, puſſent ſuivre ſans ſe fatiguer. Comme le Soleil alloit ſe coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit conſacré à Minerve. Ulyſſe s'y arrêta, [58] & adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter : „ Invincible „ fille du Dieu qui porte l'Egide, vous avez re- „ fuſé de m'écouter lorſque je vous ai invoquée „ dans les dangers auxquels le courroux de Nep- „ tune m'a expoſé. Mais écoutez-moi aujour- „ d'hui, faites que je ſois bien reçu des Pheaciens, „ & qu'ils ayent pitié de l'état où je ſuis réduit.

Minerve exauça ſa priere, mais elle ne lui apparut point, [59] car elle craignoit ſon oncle Neptune, qui étoit toûjours irrité contre le divin Ulyſſe avant ſon retour à Ithaque.

57 *Mais allez embraſſer les genoux de ma mere*] Nauſicaa veut marquer à Ulyſſe l'eſtime & la conſideration qu'Alcinoüs avoit pour la Reine ſa femme, & lui faire entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entre eux.

58 *Et adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le précepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la pieté d'Ulyſſe.

59 *Car elle craignoit ſon oncle Neptune, qui étoit toûjours irrité*] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempête qu'il venoit d'exciter, c'eſt ce qui oblige Minerve à garder ces meſures.

L'O-

L' ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VII.

ARGUMENT.

Nausicaa arrive dans la ville sur le soir. Ulysse la suit de près, entre dans le Palais sans être apperçu, & va se jetter aux pieds d'Areté femme du Roi Alcinoüs. Après le souper, la Reine demande à Ulysse d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut. Sur cela Ulysse lui raconte tout ce qui lui est arrivé dans son voyage, depuis son départ de l'Isle d'Ogygie jusqu'à son arrivée chez les Pheaciens.

TELLE fut la priere qu'Ulyſſe, exercé par tant de travaux, adreſſa à Minerve. Cependant Nauſicaa arrive au Palais de ſon pere. Elle n'eſt pas plûtôt entrée dans la cour, que ſes freres, ſemblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, détellent ſes mulets & portent dans le Palais les paquets qui étoient dans le char. La Princeſſe va dans ſon appartement; [1] Eurymeduſe, qui l'avoit élevée & qui avoit alors ſoin de ſa chambre, lui alluma du feu. [2] C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire ſur leurs vaiſſeaux, & qu'ils choiſirent pour en faire preſent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur Roi, [3] & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Eurymeduſe lui alluma donc du feu & prépara ſon ſouper.

Alors Ulyſſe jugea qu'il étoit temps de partir pour arriver à la ville. La Déeſſe Minerve, qui l'accompagnoit de ſa protection, l'environna d'un nuage & le rendit inviſible, de peur que quelqu'un des ſuperbes Pheaciens le rencontrant ne

1 *Eurymeduſe, qui l'avoit élevée, & qui avoit alors ſoin de ſa chambre*] Le mot θαλαμηπόλος ſignifie une perſonne qui a ſoin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduſe, qui avoit élevé la Princeſſe, étoit parvenuë à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maiſons des Princes; ils recompenſoient de cette charge ceux qui les avoient élevez.

2 *C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire*] Comme ces peuples-là faiſoient un grand commerce, ils achetoient des eſclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait preſent au Roi de celle-ci, & Homere fait entendre par-là que c'étoit une perſonne conſiderable.

3 *Et qu'ils l'écoutoient comme un Dieu*] Et c'eſt comme les bons Rois doivent être écoutez, leurs paroles ſont reſpectables comme des oracles.

4 *Car il eſt près de celui de mon pere*] Voici une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ai fait voir ailleurs que les Princeſſes alloient elles-mêmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité, mais cette réponſe lui convient encore

ne lui dît quelque parole de raillerie, & ne lui demandât qui il étoit & ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc prêt d'entrer, la Déesse alla à sa rencontre sous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche. Ulysse la voyant, lui dit: „ Ma „ fille, voudriez-vous bien me mener au Palais „ d'Alcinoüs Roi de cette Isle, je suis un étran„ ger qui viens d'une contrée fort éloignée, & „ je ne connois aucun des habitans de ce païs.

La Déesse lui répondit, „ Etranger, je vous „ montrerai avec plaisir le Palais que vous de„ mandez, [4] car il est près de celui de mon pe„ re. Vous n'avez qu'à marcher dans un profond „ silence, je vous conduirai moi-même; souvenez„ vous seulement de ne regarder & de n'interro„ ger aucun de ceux que vous rencontrerez; [5] ces „ habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux „ les étrangers, ils ne les voyent pas de bon œil, & „ ne leur rendent pas tous les soins qu'ils meri„ tent; [6] ce sont des hommes nez pour la ma„ rine,

encore entant qu'elle est la Déesse Minerve. Car les Palais des bons Princes sont toûjours près du Palais de Jupiter, c'est à dire, que Jupiter habite près d'eux.

5 *Ces habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux les étrangers, ils ne les voyent pas de bon œil*] Cependant nous verrons qu'Ulysse sera fort bien reçu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit ici? Parleroit-elle ainsi pour rendre Ulysse plus précautionné? Je suis persuadée qu'elle dit la verité. Ce qu'elle dit ici des Pheaciens est vrai de presque tous les Insulaires; il n'y a que les honnêtes gens & les gens de condition qui traitent bien les étrangers, le peuple ne leur est point du tout favorable, nous en avons des exemples bien voisins. Les Pheaciens jouïssoient d'un si grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnât envie aux étrangers de venir s'établir dans leur Isle, ou même de les en chasser.

6 *Ce sont des hommes nez pour la marine*] Et par conséquent plus grossiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres Arts.

„ rine, & qui se confiant en la bonté de leurs
„ vaisseaux, font des voyages de long cours,
„ [7] car Neptune les a faits comme Maîtres de
„ la mer. [8] Leurs vaisseaux volent plus vîte
„ qu'un oiseau, ou que la pensée même.

En finissant ces mots elle marche la premiere, & Ulysse la suit; aucun des Pheaciens ne l'apperçut comme il traversoit la ville au milieu d'eux, car la Déesse Minerve l'avoit environné d'un épais nuage, qui les empêchoit de le voir. [9] Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils étoient remplis, la magnificence des places publiques, [10] la hauteur des murailles, & les remparts palissadez, autant de merveilles dont il étoit surpris.

Quand

7 *Car Neptune les a faits comme maîtres de la mer*] Voilà pourquoi, comme je l'ai deja dit, cette Isle avoit été anciennement appellée *Scherie*, c'est à dire, l'*Isle du commerce*. Mais si cette Isle étoit si puissante, si son commerce étoit si étendu, d'où vient qu'Ulysse n'en connoît pas même le nom? Est-il possible qu'avant la Guerre de Troye cette Isle n'eût pas souvent envoyé des vaisseaux à Ithaque, qui n'en étoit qu'à une journée? C'est à mon avis une des raisons qui ont obligé Homere à faire de cette Isle une Isle fort éloignée, afin de donner plus de vraisemblance à son recit. Cela aura pû aussi obliger Homere à grossir l'aversion que ces peuples avoient pour les étrangers.

8 *Leurs vaisseaux volent plus vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même*] Cette Isle n'est veritablement qu'à une journée d'Ithaque; aussi verra-t-on qu'Ulysse y arrivera en une nuit. Mais comme le Poëte la fait très-éloignée, il a recours ici à cette hyperbole pour sauver cette prompte arrivée, qui ne devient vraisemblable que par l'extrême legereté de ces vaisseaux, ils *volent plus vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même.* Cette hyperbole, dont se sert ici cette jeune fille, fait connoître à Ulysse que ces peuples sont forts sur la figure, c'est pourquoi il les payera bientôt de la même monoye, & ne gardera pas beaucoup de mesure dans les contes qu'il leur fera.

Quand ils furent arrivez tous deux devant le Palais du Roi, la Déesse dit à Ulysse: „ Etranger, voilà le Palais que vous demandez. „ Vous allez trouver le Roi à table avec les „ Princes. [11] Entrez hardiment & ne temoignez „ aucune crainte, [12] car un homme hardi, quoiqu'étranger, réüssit mieux qu'un autre dans „ tout ce qu'il entreprend. Les affaires deman„ dent du courage. Vous adresserez d'abord „ vos prieres à la Reine, elle se nomme Areté, „ & elle est de la même maison que le Roi son „ mari. Car il faut que vous sachiez que le „ Dieu Neptune eut de Peribée un fils nom„ mé Nausithoüs; Peribée étoit la plus belle „ des femmes de son temps, & fille du brave „ Eurymedon qui regnoit sur les superbes „ Geants.

9 *Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser d'admirer les ports*] Homere parle de ce que vit Ulysse avant que d'entrer dans la ville.

10 *La hauteur des murailles & les remparts palissadez*] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de palissades.* Il me paroît ridicule de placer ces palissades sur les murailles, leur hauteur suffisoit. Homere veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des fossez ou des remparts qui étoient palissadez. Sur cette sorte de fortification, on peut voir ce que j'ai remarqué dans l'Iliade. Tom. II. pag. 31. Not. 57.

11 *Entrez hardiment, & ne temoignez aucune crainte*] Minerve se déclare ici pour ce qu'elle est; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces sages conseils à Ulysse. Aussi cet episode de Minerve auroit été chetif si elle n'étoit venuë que pour lui enseigner le chemin; au lieu qu'il est grand & noble quand c'est pour lui donner des avis qui lui sont necessaires. Et c'est ce qu'Eustathe a fort bien senti.

12 *Car un homme hardi, quoi-qu'étranger, réüssit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend*] Il est certain que la timidité a gâté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardiesse; mais il faut que cette hardiesse soit conduite par la prudence.

„ Geants. [13] Cet Eurymedon fit perir tous ses
„ Sujets dans les guerres injustes qu'il entreprit,
„ & perit aussi avec eux. Après sa mort, Neptune
„ devenu amoureux de sa fille, eût d'elle ce Nau-
„ sithoüs, qui étoit un homme d'un courage
„ heroïque, & qui regna sur les Pheaciens. Nau-
„ sithoüs eut deux fils, Rhexenor & Alcinoüs.
„ Rhexenor peu de temps après son mariage
„ [14] fut tué par les fleches d'Apollon, & ne
„ laissa qu'une fille, qui est cette Areté. Alci-
„ noüs l'a épousée, [15] & jamais femme n'a été
„ plus estimée ni plus honorée de son mari
„ qu'Areté l'est d'Alcinoüs. Ses fils ont aussi
„ pour elle tout le respect & toute la soumission
„ qu'ils lui doivent, & elle est adorée de ses
„ peuples, qui la regardent comme leur Déesse
„ tutelaire, & qui ne la voyent jamais passer,
„ dans

13 *Cet Eurymedon fit perir tous ses Sujets dans les guerres injustes qu'il entreprit*] Ce passage est considerable, en ce qu'il nous fait entendre le tems où le reste des anciens Geants avoit peri. Eurymedon leur Roi étoit grand-pere de Nausithoüs pere d'Alcinoüs. Ainsi les Geants furent exterminez quarante ou cinquante ans avant la Guerre de Troye; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Thesée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la Vie de Thesée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geants.

14 *Fut tué par les fleches d'Apollon*] C'est-à-dire, qu'il mourût de mort subite.

15 *Et jamais femme*] Le Grec dit, *& de toutes les femmes qui gouvernent leur maison sous les ordres de leurs maris.* Homere enseigne par-là que le mari est le maître de la maison. L'éloge qu'il fait ici de cette Reine est d'une grande beauté!

16 *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la Lune, ou même que celle du Soleil*] Homere ne fait cette description si pompeuse du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui est la source inépuisable des richesses d'un Etat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux.
L'Au-

„ dans les ruës sans la combler de benedictions. „ Aussi est-ce une femme d'une prudence con„ sommée & d'une rare vertu. Tous les diffe„ rens qui s'élevent entre ses Sujets, elle les ter„ mine par sa sagesse. Si vous pouvez attirer sa „ bienveillance & gagner son estime, comptez „ que bien-tôt vous aurez tous les secours ne„ cessaires pour vous en retourner dans votre Pa„ trie, & revoir vos amis & votre Palais.

Après avoir ainsi parlé, la Déesse disparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athenes & entra dans la celebre Cité d'Erechthée. Dans le même temps Ulysse entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arrête, l'esprit agité de differentes pensées; [16] car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la Lune,

L'Auteur du *Parallele* a si peu senti la beauté de cette Poësie, qu'il la deshonore à son ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les reflexions dont il l'accompagne. *La Princesse Nausicaa*, dit il, *étant arrivée chez le Roi son pere, ses freres semblables à des Dieux, dételerent les mules, & porterent les robes dans le Palais, dont les murs étoient d'airain, la porte d'or, ayant à ses côtez des chiens d'argent, immortels & non sujets à vieillir, que le sage Vulcain avoit faits pour garder la maison du magnanime Alcinoüs.* Où est la Poësie qui se soutiendroit dans un style si malheureux? Après le texte si indignement rendu, viennent les reflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux assez fades personnages. *Vous vous moquez, Monsieur*, dit le premier, *voilà une chose bien remarquable, que des chiens d'argent soient immortels & ne vieillissent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent soient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs? mais comment peut-on concevoir qu'un Roi, dont le Palais est d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mulets de son chariot & qu'il faille que ses enfans les dételent eux-mêmes? Cela est étonnant*, répond l'Abbé, *mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme?* Voilà comme ce grand Critique se moque toûjours de la Raison, & de la plus belle Poësie, évitant sur-tout avec grand soin de dire quelque chose de sensé.

Lune, ou même que celle du Soleil. Toutes les murailles étoient d'airain massif. Une corniche d'un bleu celeste regnoit tout autour. Les portes étoient d'or, les chambranles d'argent sur un parquet d'airain, le dessus des portes de même [17] & les anneaux, d'or. Aux deux côtez des portes on voyoit des chiens d'une grandeur extraordinaire, les uns d'or, les autres d'argent, [18] Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son Art, afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels & toûjours jeunes, la vieillesse n'ayant point de pouvoir sur eux. Des deux côtez de la sale les murs étoient bordez [19] de beaux sieges tout d'une seule piece, & couverts de beaux tapis d'une finesse

17 *Et les anneaux, d'or*] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pousser, ou même pour frapper. C'étoit comme les marteaux.

18 *Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son Art, afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais*] Nous ne serons pas étonnez de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils étoient vivans, après les merveilles que nous avons vû executer à Vulcain dans l'Iliade, ces trepieds qui alloient aux Assemblées, & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aidoient ce divin forgeron à son travail, &c. C'est ainsi que la Poësie d'Homere anime toutes choses.

19 *De beaux sieges tout d'une seule piece*] Homere ne dit point de quelle matiere étoient ces sieges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils étoient aussi de métal, puisqu'il se sert de la même expression, ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῖο, pour dire qu'ils étoient massifs, & qu'ils n'étoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feuilles de métal.

20 *Sur des piedestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or*] On a fort bien remarqué avant moi que c'est ce passage d'Homere que Lucrece a imité dans son second livre:

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampades igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet.

finesse merveilleuse, ouvrage des femmes du païs. Les principaux des Pheaciens assis sur ces sieges celebroient un grand festin, car ce n'étoit tous les jours que nouvelles fêtes. [20] Sur des piedestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or, [21] tenant des torches allumées pour éclairer la sale du festin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles esclaves, dont les unes servoient à moudre les dons de la blonde Cerès, les autres filoient ou travailloient sur le mêtier & faisoient des étoffes précieuses. Elles étoient toutes assises de suite, [22] & on voyoit toutes leurs mains se remuer en même tems comme les branches des plus hauts peupliers quand elles sont agitées par les vents. Les étoffes qu'el-

21 *Tenant des torches allumées*] Car alors on ne brûloit au lieu de flambeaux que des torches, c'est à dire, des branches de bois qui brûloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux ni les lampes ni les chandelles. A propos de chandelles, je voi dans Eustathe que ce mot est purement Grec, car il cite un ancien Auteur qui a dit, *ἀσσαρίου κανδήλας πρίω. Achette des chandelles pour une petite piece d'argent.*

22 *Et on voyoit toutes leurs mains se remuer en même temps comme les branches des plus hauts peupliers*] Homere est un grand Peintre, & il peint toûjours; ainsi, pour bien entrer dans sa pensée, le veritable secret est de se remettre devant les yeux les sujets dont il parle, & avec le secours de ses expressions on s'en forme la même image qu'il s'est formée. Par exemple dans ce passage, si l'on ne suivoit cette maxime, on seroit embarrassé à exprimer la pensée du Poëte; mais si l'on se represente toutes ces femmes qui travaillent en même tems, & dont les mains se remüent tout à la fois, les unes deçà, & les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoit par-là que c'est ce qu'Homere a voulu dire par ces seuls mots, οἷά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο.

qu'elles travailloient étoient d'une fineſſe & d'un éclat qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer, [23] l'huile même auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache. Car autant que les Pheaciens ſont au deſſus des autres hommes pour gouverner les vaiſſeaux au milieu de la vaſte mer, [24] autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe pour faire les plus beaux ouvrages, la Déeſſe Minerve leur ayant donné le bon eſprit pour imaginer les plus beaux deſſeins, & toute l'habileté neceſſaire pour les bien executer.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpents enfermé d'une haye vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toûjours chargez de fruits; on y voit

23 *L'huile même auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache*] C'eſt à mon avis le ſeul veritable ſens du vers Grec. Homere pour louer la manufacture de ces étoffes, dit qu'elles étoient ſi fines & ſi ſerrées, que l'huile même auroit coulé deſſus ſans pouvoir s'y attacher, & ſans y laiſſer par conſéquent la moindre tache, car les taches ne viennent que de l'impreſſion que fait l'huile en s'inſinuant.

24 *Autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe*] Par ce qu'Homere dit ici, car c'eſt lui qui parle, on ne peut pas douter que les femmes de Corcyre n'euſſent de ſon tems cette réputation d'habileté. Apparemment leurs maris par leur commerce leur avoient amené des eſclaves Sidoniennes qui les avoient inſtruites.

25 *La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît*] La plus grande idée que Dieu lui-même donne de la plus heureuſe terre du monde, d'une terre decoulante de lait & de miel, c'eſt que „ les arbres y ſeront chargez de fruit, que les vendanges attraperont la moiſſon, & que la moiſſon ſuivra immédiatement les vendanges". *Pomis arbores replebuntur; apprehendet meſſium tritura vindemiam, & vindemia occupabit ſementem.* La Poëſie encherit ſur cette heureuſe fécondité, en diſant que les arbres portent des fruits ſans diſcontinuation; que pendant qu'il y en a de mûrs, on en découvre de verts qui vont mûrir & d'autres qui pouſſent. Ainſi c'eſt une recolte, une cueillette continuelle & égale dans toutes les ſaiſons. On pre-

voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit est le charme des yeux, des figuiers d'une rare espece, & des oliviers toûjours verds. Jamais ces arbres ne sont sans fruit ni l'hyver ni l'été. Un doux zephyre entretient toûjours leur vigueur & leur seve, & pendant que les premiers fruits mûrissent, il en produit toûjours de nouveaux. [25] La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît; la grenade & l'orange déja mûres en montrent de nouvelles qui vont mûrir; l'olive est poussée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la suit.

D'un autre côté il y a une vigne qui porte des raisins en toute saison. [26] Pendant que les uns se-

pretend que cela est fondé sur une verité naturelle, car il y a veritablement, dit-on, des arbres qui ont toûjours fruit & fleurs, comme le citronier, dont Pline dit après Theophraste, *Arbor ipsa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis maturescentibus, aliis verò subnascentibus.* Le même Pline étend cela à d'autres arbres, *Novusque fructus in his cum annotino pendet:* Et il assure que le Pin *habet fructum maturescentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere grossit bien le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on sait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poëtiques.

26 *Pendant que les uns sechent au Soleil dans un lieu découvert*] Pour bien entendre cet endroit il faut savoir la maniere dont les Grecs faisoient leurs vendanges, car ils ne les faisoient pas comme nous. J'en ai fait autrefois une Remarque sur la cinquantième Ode d'Anacreon. On portoit à la maison tous les raisins que l'on avoit coupez, on les exposoit au Soleil dix jours, on les laissoit aussi pendant ce tems là exposez à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissoit à l'ombre cinq jours, & au sixième on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaisseaux. Voici le précepte qu'en donne Hesiode lui-même dans son Traité des *Oeuvres & des Jours* vers 607. *Lorsque l'Orion & la Canicule seront au milieu du Ciel & que l'Aurore regardera l'Arcture, alors mon cher Persa, porte tous tes raisins à la maison, expose-les dix jours*

ſechent au Soleil dans un lieu découvert, on coupe les autres & on foule dans le preſſoir ceux que le Soleil a déja préparez; car les ſeps chargez de grappes toutes noires qui ſont prêtes à couper, en laiſſent voir d'autres toutes vertes, qui ſont prêtes à tourner & à mûrir. Au bas du jardin il y a un potager très-bien tenu, qui fournit toutes ſortes d'herbages, & qui par ſes dif-

jours au Soleil & autant de nuits à l'air, tiens-les à l'ombre cinq jours & au ſixième fais couler dans les vaiſſeaux les preſens de l'enjoué Bacchus. Homere marque ces trois états differens; le premier, des raiſins qui ont déja été au Soleil & qu'on foule; le ſecond, de ceux qu'on expoſe au Soleil pendant qu'on foule ceux-là, & le troiſiéme, de ceux qui, pendant que les ſeconds ſont au Soleil, ſont prêts à couper pour être mis à leur place. Et il en donne la raiſon dans la ſuite, c'eſt que pendant que les ſeps ſont chargez de grappes noires & mûres, il y en a de vertes qui ſont prêtes à tourner. Voilà, ſi je ne me trompe, la veritable explication de ce paſſage d'Homere, qui ſans doute a fondé ce miracle poëtique ſur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raiſins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué : *Vites quidem & trifera ſunt quas ob id* inſanas *vocant, quoniam in iis alia matureſcunt, alia turgeſcunt, alia florent.* Lib. XVI. cap. 27. *Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle* folles *par cette raiſon : parce que pendant qu'il y a des grappes qui mûriſſent, il y en a d'autres qui commencent à groſſir & d'autres qui ſont en fleur.*

27 *Tels ſont les magnifiques preſens dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs*] Il n'y a rien en effet de plus admirable que ces jardins d'Alcinous tels qu'Homere les décrit, & j'ai toûjours admiré le mauvais ſens d'un Ecrivain moderne, qui pour mettre notre ſiecle au deſſus du ſiecle d'Homere, a oſé préferer nos magnifiques, mais ſteriles jardins, à ces jardins où la Nature toûjours feconde prodiguoit en toute ſaiſon toutes ſes richeſſes. Et voici comme il s'explique :

Le jardin de ce Roi, ſi l'on en croit Homere,
Qui ſe plût à former une belle chimere,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,
Renfermoit dans ſes murs quatre arpens tous entiers,
Là ſe cueilloit la poire & la figue & l'orange;
Ici dans un recoin ſe fouloit la vendange.

Mais

differens carrez, toûjours verts & toûjours fertiles, rejouït toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une se partageant en differens canaux, arrose tout le jardin, & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand bassin qui sert à la commodité des citoyens. [27] Tels sont les magnifiques presens dont les Dieux ont em-

Mais outre que dans cette miserable Poësie le Poëte ruine & détruit tous les miracles de la Poësie d'Homere & ceux de la Nature, car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cueille dans un jardin des poires, des figues, des raisins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puisqu'on le voit très souvent dans des jardins fort communs, où est le bon sens de préferer ces jardins steriles que le luxe a imaginez & où la nature gemit de se voir captive, de les préferer, dis-je, à un jardin où la Nature renouvelle toûjours ses Dons? C'est-là le langage d'un homme, qui a cru & enseigné que le luxe étoit un des beaux presens que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'étoit pas là le sentiment des sages Payens, & pour ne pas sortir de notre sujet, voyons ce qu'Horace dit des vastes & somptueux jardins des Romains :

...... Platanusque cœlebs
Evincet Ulmos. Tum violaria &
Myrtus & omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Od. 15. Lib. 2.

Le sterile Plane va faire negliger l'Ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes sortes de fleurs parfumeront bientôt les lieux que l'on avoit auparavant plantez d'oliviers, & qui étoient d'un si grand revenu pour leurs premiers maîtres. Et il ajoute, *Bientôt on verra les lauriers, qui par l'épaisseur de leur ombre défendront des rayons du Soleil, quoi que cela soit expressement défendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du severe Caton, & par toutes les regles des premiers Legislateurs.* Mais sans regarder ni à l'utile ni au moral, qui est-ce qui ne préferera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'Art les merveilles de la Nature? D'ailleurs la Poësie qu'Homere étale dans cette description est si charmante, que je ne puis assez m'étonner qu'un homme qui se piquoit d'être Poëte n'en ait pas été touché.

embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulysse s'arrête pour les considerer & ne peut se lasser de les admirer.

Après les avoir admirez il entre dans la sale, où il trouve les Princes & les chefs des Pheaciens, qui après le repas faisoient des libations à Mercure; [28] ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versoient le vin de leurs coupes quand ils étoient sur le point de s'aller coucher. Ulysse s'avance couvert du nuage dont la Déesse l'avoit environné pour l'empêcher d'être vû; il s'approche d'Areté & d'Alcinoüs & embrasse les genoux de la Reine. Le nuage se dissipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le silence, remplis d'étonnement & d'admiration. Ulysse tenant toujours les genoux de la Reine, dit: „ Areté, fille de Rhexenor, qui étoit égal aux „ Dieux, après avoir souffert des maux infinis, „ je viens me jetter à vos pieds & embrasser vos „ genoux, ceux du Roi & ceux de tous ces „ Princes qui sont assis à votre table; veuillent „ les

28 *Ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versoient le vin de leurs coupes*] Mercure étoit le dernier à qui on faisoit des libations quand on étoit sur le point de s'aller coucher, car il présidoit au sommeil,

Dat somnos adimitque.

Horace.

29 *Et les honneurs dont le peuple les a revêtus*] Il paroît par ce passage que le Gouvernement des Corcyriens étoit comme les Gouvernemens de ces tems-là, un composé de Royauté & de Democratie, puisque nous voyons que le peuple donnoit les dignitez. On peut voir une Remarque sur un passage du Livre suivant. Note 4.

30 *En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer*] Le foyer étoit un lieu sacré à cause de Vesta. Et c'étoit la maniere de supplier la plus touchante & la plus sûre. Themistocle l'imita long-tems après, lorsqu'il se refugia chez Ad-

Tom. Pr. pag. 286.



Ulysse demande à Alcinoüs les secours nécessaires pour s'en retourner en sa Patrie.

L'Odyssée d'Homere Livre VII

W. Jonson delin et sculp.

„ les Dieux faire couler leurs jours dans une „ longue prosperité, & leur faire la grace de „ laisser à leurs enfans après eux toutes leurs ri- „ chesses [29] & les honneurs dont le peuple les a „ revêtus. Mais donnez-moi les secours ne- „ cessaires pour m'en retourner promptement „ dans ma Patrie, car il y a long-temps qu'é- „ loigné de ma famille & de mes amis, je suis „ en butte à tous les traits de la fortune.

[30] En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer. Le Roi & les Princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le Heros Echeneus, qui étoit le plus âgé des Pheaciens, qui savoit le mieux parler, [31] & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit, rompit le premier le silence, & dit : „ Alcinoüs, il n'est ni séant ni „ honnête que vous laissiez cet étranger assis à „ terre sur la cendre de votre foyer. Tous ces „ Princes & chefs des Pheaciens n'attendent que „ vos ordres; relevez-le donc & faites l'asseoir „ sur un de ces sieges; ordonnez en même tems

„ aux

Admete Roi des Molosses : *Il s'assit*, dit Plutarque, *au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques.* Que peut-on répondre à l'Auteur du *Parallele*, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le presente ainsi : *Ulysse étant parvenu dans la chambre de la Reine, alla s'asseoir à terre parmi la poussiere auprès du feu.* Voila un Critique bien instruit de l'Antiquité!

31 *Et de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit*] Le Grec dit : *Et qui savoit les choses anciennes & plusieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes, que l'Histoire; c'est pourtant une connoissance assez negligée. L'Auteur du Livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car en parlant du sage, il dit comme Homere, *scit præterita & de futuris æstimat.* Sap. VIII. 8. Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echenée.

„ aux herauts de verſer de nouveau du vin dans „ les urnes, afin que nous faſſions nos libations „ au Dieu qui lance la foudre; car c'eſt lui qui „ tient ſous ſa protection les ſupplians, & qui „ les rend reſpectables à tous les hommes. Et „ que la maîtreſſe de l'office lui ſerve une table „ de ce qu'elle a de plus exquis.

Alcinoüs n'eut pas plûtôt entendu ces paroles, que prenant Ulyſſe par la main, il le releve & le fait aſſeoir ſur un ſiege magnifique qu'il lui fait ceder par ſon fils Laodamas qui étoit aſſis près de lui, & qu'il aimoit plus que tous ſes autres enfans. Une eſclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent & donne à laver à Ulyſſe. Elle dreſſe enſuite une table, & la maîtreſſe de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyſſe mange & boit. Et le Roi adreſſant la parole à un de ſes herauts, „ Pontonoüs, lui dit-„ il, mêlez du vin dans une urne, & ſervez-en „ à tous les convives, afin que nous faſſions „ nos libations au Dieu qui lance le tonnerre „ [32] & qui accompagne de ſa protection les ſup-„ plians.

Il

32 *Et qui accompagne de ſa protection les ſupplians*] Homere enſeigne partout que Dieu protege les pauvres & les étrangers, & qu'il a une attention particuliere ſur les ſupplians, car les Prieres ſont ſes filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade; auſſi Dieu dit lui-même qu'il aime les étrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur eſt neceſſaire : *Amat peregrinum & dat ei victum & veſtitum. Et vos ergo amate peregrinos.* Deuteron. x. 18. 19.

33 *Tout ce que la Deſtinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuſeaux dès le premier moment de ſa naiſſance*] Ce paſſage eſt remarquable. Homere ſepare la Deſtinée & les Parques, c'eſt à dire, que les Parques ne font qu'executer les ordres de la Deſtinée, qui n'eſt autre que la Providence;

Il dit. Pontonoüs mêle du vin dans une urne & en presente à tous les Conviez; après qu'on eut bû & que les libations furent faites, Alcinoüs élevant sa voix, dit: „ Princes & Chefs des „ Pheaciens, puisque le repas est fini vous pou- „ vez vous retirer dans vos maisons, il est tems „ d'aller goûter le repos du doux sommeil; de- „ main nous assemblerons nos vieillards en plus „ grand nombre, nous régalerons notre hôte, „ nous ferons des sacrifices à Jupiter, & nous „ penserons aux moyens de le renvoyer, afin „ que sans peine & sans inquietude, par notre „ secours il retourne promptement dans sa Pa- „ trie, quelque éloignée qu'elle soit, & qu'il ne „ lui arrive rien de fâcheux dans son voyage. „ Quand il sera chez lui, & dans la suite des „ temps, il souffrira [33] tout ce que la Destinée „ & les Parques inexorables lui ont préparé par „ leurs fuseaux dès le moment de sa naissance. „ [34] Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit „ descendu de l'Olympe pour nous visiter, c'est „ donc pour quelque chose d'extraordinaire, [35] „ car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrez à „ nous

dence, & qui a reglé & déterminé la fortune de tous les hommes dès le moment qu'elle leur fait voir le jour.

34 *Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit descendu de l'Olympe*] Quand Nausicaa a comparé Ulysse à un Dieu, on auroit pû croire que c'étoit l'effet de sa passion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la justifie bien ici, en faisant qu'Alcinoüs soupçonne de même que c'est un des Immortels.

35 *Car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrez à nous*] Alcinoüs n'est point surpris que les Dieux daignent se montrer aux Pheaciens qui sont hommes justes, mais il est surpris que ce soit à l'heure qu'il étoit, & de-là il juge que si c'est un Dieu, c'est pour quelque chose d'extraordinaire qu'il leur apparoît.

„ nous [36] que lorſque nous leur avons immolé „ des hecatombes. Alors ils nous ont fait l'hon„ neur d'aſſiſter à nos ſacrifices & de ſe mettre „ à table avec nous. [37] Et quand quelqu'un de „ nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont „ pas dédaigné de ſe rendre viſibles & de nous „ accompagner. [38] Car je puis dire que nous „ leur reſſemblons autant par notre pieté & par „ notre juſtice, que les Cyclopes & les Geants „ ſe reſſemblent par leur injuſtice & par leur „ impieté.

Ulyſſe, entendant le Roi parler de la ſorte, lui répondit: „ Alcinoüs, [39] changez de ſenti„ ment, je vous prie; je ne reſſemble en rien „ aux Immortels qui habitent le brillant Olym„ pe; je n'ai ni leur corps, ni aucunes de leurs „ proprietez, mais je reſſemble aux mortels, &

„ à

36 *Que lorſque nous leur avons immolé des hecatombes*] C'eſt ainſi qu'Homere recommande la pieté envers les Dieux, en faiſant voir qu'ils honorent de leur preſence les ſacrifices qu'on leur fait.

37 *Et quand quelqu'un de nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de ſe rendre viſibles*] Les hommes ont toûjours beſoin de la protection de Dieu, mais cette protection leur eſt encore plus neceſſaire dans les voyages. Homere ſavoit que les Dieux, c'eſt-à-dire les Anges, ſe ſont ſouvent rendu viſibles pour conduire eux-mêmes des gens pieux; c'eſt ſur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuſes dont il eſt parlé dans l'Iliade & dans l'Odyſſée. Alcinoüs releve bien ici les Pheaciens par cette diſtinction ſi marquée des Dieux en leur faveur.

38 *Car je puis dire que nous leur reſſemblons autant par nôtre pieté & par notre juſtice*] C'eſt cette pieté & cette juſtice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils jouïſſoient. Et c'eſt cela méme qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens*; car ſelon la ſavante remarque de Bochart, ils furent ainſi nommez de l'Arabe *phaik* qui ſignifie *éminent, ſublime, qui eſt au deſſus des autres par ſa dignité & par ſa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminens & plus diſtinguez que ceux qui s'élevent au deſſus des autres par leur pieté, & qui reſſemblent aux Dieux par leur juſtice. Mais il eſt bien difficile

„ à un des plus miserables mortels que vous
„ puissiez connoître, car je le dispute aux plus
„ infortunez. Si je vous racontois tous les maux
„ que j'ai eu à souffrir par la volonté des Dieux,
„ vous verriez que j'ai plus souffert que tous les
„ malheureux ensemble. Mais permettez que
„ j'acheve mon repas ; malgré l'affliction qui
„ me consume ; il n'y a point de nécessité plus
„ imperieuse que la faim, elle force le plus af-
„ fligé à la satisfaire, elle me fait oublier tous
„ mes malheurs & toutes mes pertes pour lui
„ obéïr. Demain dès la pointe du jour ayez la
„ bonté de me fournir les moyens de retourner
„ dans ma chere Patrie, tout malheureux que je
„ suis. Après tout ce que j'ai souffert je consens
„ de tout mon cœur à mourir, [40] pourvû que
„ j'aie le plaisir de revoir mon Palais & ma fa-
„ mille. Il

ficile de conserver ces vertus dans une longue prosperité. Ces Pheaciens, qui se disent ici si pieux & si vertueux, sont plongez dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les representant uniquement occupez des plaisirs de l'amour & de la bonne chere. C'est donc en vain qu'ils se donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu desquels ils avoient fort dégeneré. Après être devenus très-vicieux, ils devinrent si superbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres & qu'ils perirent enfin par leur orgueil. Tout ce discours d'Alcinoüs est tres-sensé. Cependant voici comme l'a traité l'Auteur du *Parallele*. *Le Roi pendant le souper fait un long discours à Ulysse, où je croi qu'il y a du sens, mais où je n'en voi point du tout : Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin & qu'il n'est pas un Dieu.* La lecture seule de cet endroit de l'original fait voir le sens de ce Critique.

39 *Changez de sentiment*] Ulysse ne peut souffrir qu'Alcinous le prenne pour un Dieu, & il reconnoît qu'il ne ressemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les proprietez qui élevent si fort la Divinité au dessus de l'homme.

40 *Pourvû que j'aye le plaisir de revoir mon Palais*] Il ne nomme pas sa femme, de peur de refroidir par là le Roi, que l'esperance de faire de lui un gendre prévenoit en sa faveur.

Il dit, & tous les Princes louerent son discours & se préparerent à lui fournir tout ce dont il auroit besoin, car sa demande leur parut juste. Les libations étant donc faites, ils se retirerent tous dans leur maison pour se coucher. Ulysse demeura dans la sale, Areté & Alcinoüs demeurerent près de lui, & pendant qu'on ôtoit les tables, la Reine reconnoissant le manteau & les habits dont il étoit couvert & qu'elle avoit faits elle même avec ses femmes, prit la parole, & dit:
„ Etranger, permettez-moi de vous demander
„ premierement qui vous êtes, d'où vous êtes, &
„ qui vous a donné ces habits? Ne nous avez-
„ vous pas dit qu'errant sur la vaste mer, vous
„ avez été jetté sur nos côtes par la tempête?
„ Grande Reine, répond le prudent Ulysse,
„ il me seroit difficile de vous raconter en détail
„ tous les malheurs dont les Dieux m'ont acca-
„ blé, ils sont en trop grand nombre; je satis-
„ ferai seulement à ce que vous me faites l'hon-
„ neur de me demander. Fort loin d'ici au mi-
„ lieu de la mer est une Isle appellée Ogygie où
„ habite la fille d'Atlas, la belle Calypso, Déesse
„ très-dangereuse par ses attraits & par ses ca-
„ resses, qui sont autant de pieges dont il est
„ difficile de se garantir. [41] Aucun ni des Dieux
„ ni des hommes ne frequente dans cette Isle; un
„ Dieu

41 *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne frequente dans cette Isle*] Homere a le secret admirable de renfermer de grandes leçons dans les narrations les plus simples. Il nous fait voir l'indigne passion dont la Déesse Calypso a été prévenuë pour Ulysse, & les avances honteuses qu'elle lui a faites; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prevenir le poison que cet objet présente? Il ne s'est pas contenté d'opposer la sagesse de Penelope à la folie de Calypso, & de faire sentir le grand avantage que la mortelle avoit sur la Déesse, il nous découvre ici la cause de cette folle passion, en nous disant qu'aucun des Dieux & des

„ Dieu ennemi m'y fit aborder moi seul, après „ que Jupiter lançant sa foudre eut brisé mon „ vaisseau & fait perir mes Compagnons. Dans „ ce peril j'embrassai une planche du débris de „ mon naufrage, & je fus neuf jours le jouet „ des flots. Enfin la dixième nuit les Dieux me „ pousserent sur la côte d'Ogygie où Calypso me „ reçut avec toutes les marques d'affection & d'es- „ time, & me fit tous les meilleurs traitemens „ qu'on peut desirer. Elle m'offroit même de me „ rendre immortel, & de m'exempter pour toû- „ jours de la vieillesse; [42] mais elle n'eut pas la „ force de me persuader. Je demeurai avec elle „ sept années entieres, baignant tous les jours „ de mes larmes les habits immortels qu'elle me „ donnoit. Enfin la huitième année étant venuë, „ elle me pressa elle-même de partir, car elle a- „ voit reçu par le Messager des Dieux un ordre „ exprès de Jupiter, qui avoit entierement chan- „ gé son esprit. Elle me renvoya donc sur une „ espece de radeau, elle me fournit de tout ce qui „ m'étoit necessaire, de pain, de vin, d'habits, & „ m'envoya un vent très-favorable. Je voguai „ heureusement dix-sept jours. Le dix-huitième je „ découvris les noirs sommets des montagnes de „ votre Isle, & je sentis une très-grande joie. Mal- „ heu-

dès hommes ne frequentoit dans cette Isle. D'un côté l'eloiguement des Dieux, & de l'autre la rareté des objets, font qu'elle succombe à la vûë du premier qui se presente. Tout objet est dangereux pour une personne qui est dans la solitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux, comme parle Homere.

42 *Mais elle n'eut pas la force de me persuader*] Car il savoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinitez inferieures. Et il n'ignoroit pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut même tenir.

„ heureux ! toute ma mauvaiſe fortune n'étoit pas „ encore épuiſée ; Neptune me préparoit de nou- „ velles perſécutions. Pour me fermer les chemins „ de ma Patrie, il déchaina contre moi les vents & „ ſouleva la Mer pendant deux jours & deux „ nuits. Les flots qui heurtoient impetueuſement „ ma petite nacelle, me. montroient la mort à „ tout moment ; enfin la tempête devint ſi fu- „ rieuſe, qu'elle briſa & diſſipa ce frêle vaiſſeau. „ Je me mis à nager ; le vent & le flot me pouſ- „ ſerent hier contre le rivage. Et comme je „ penſois m'y ſauver, la violence du flot me „ repouſſa contre de grands rochers dans un lieu „ fort dangereux ; je m'en éloignai en nageant „ encore, & je fis tant que j'arrivai à l'embou- „ chure du fleuve. Là je découvris un endroit „ commode, parce qu'il étoit à couvert des „ vents & qu'il n'y avoit aucun rocher ; je le- „ gagnai en raſſemblant le peu qui me reſtoit de „ forces, & j'y arrivai preſque ſans vie. La „ nuit couvrit la terre & la mer de ſes ombres, „ & moi, après avoir un peu repris mes eſprits, „ je m'éloignai du fleuve, je me fis un lit de „ branches & je me couvris de feuilles ; un Dieu „ favorable m'envoya un doux ſommeil qui „ ſuſpendit toutes mes douleurs. J'ai dormi „ tranquillement toute la nuit & la plus grande „ partie du jour. Comme le Soleil baiſſoit je „ me ſuis éveillé, & j'ai vû les femmes de la „ Princeſſe votre fille qui jouoient enſemble.

„ Elle

43 *Elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon Palais avec ſes femmes*] Alcinoüs croit que ſa fille a fait une faute, non ſeulement contre la politeſſe, mais encore contre l'hoſpitalité, de n'avoir pas conduit elle-même cet Etranger ; elle n'avoit rien à craindre puiſqu'elle étoit avec ſes femmes.

„ Elle paroiſſoit au milieu d'elles comme une
„ Déeſſe. J'ai imploré ſon ſecours, elle n'a pas
„ manqué de donner en cette occaſion des mar-
„ ques de ſon bon eſprit & de ſes inclinations
„ nobles & genereuſes, vous n'oſeriez attendre
„ de ſi beaux ſentimens de toute autre perſonne
„ de ſon âge, ſoit homme ſoit femme, car la
„ prudence & la ſageſſe ne ſont pas le partage des
„ jeunes gens. Elle m'a fait donner à manger,
„ elle a ordonné qu'on me baignât dans le fleuve,
„ & elle m'a donné ces habits. Voilà la pure ve-
„ rité & tout ce que mon affliction permet de
„ vous apprendre.

Le Roi prenant la parole, dit à Ulyſſe:
„ Etranger, il y a une ſeule choſe où ma fille a
„ manqué, c'eſt qu'étant la premiere à qui vous
„ vous êtes adreſſé, [43] elle ne vous a pas con-
„ duit elle-même dans mon Palais avec ſes fem-
„ mes.

„ Grand Prince, repartit Ulyſſe, ne blâmez
„ point la Princeſſe votre fille, elle n'a aucun
„ tort; elle m'a ordonné de la ſuivre avec ſes
„ femmes, [44] c'eſt moi qui n'ai pas voulu, de
„ peur qu'en me voyant avec elle, votre eſprit
„ ne fût obſcurci par quelque ſoupçon com-
„ me par un nuage, car nous autres mortels
„ nous ſommes fort jaloux & fort ſoupçon-
„ neux.

„ Etranger, répond Alcinoüs, je ne ſuis point
„ ſujet à cette paſſion, & je ne me mets pas le-
„ gere-

44. *C'eſt moi qui n'ai pas voulu*] Ulyſſe en homme fin & ruſé croit que le diſcours d'Alcinoüs eſt un diſcours que le ſoupçon lui fait tenir, & que le Prince ne lui parle ainſi que pour découvrir comment tout s'eſt paſſé entre lui & la Princeſſe; c'eſt pourquoi il déguiſe un peu la verite.

„ gerement en colere. J'approuve toûjours tout
„ ce qui est honnête & juste. Plût à Jupiter,
„ à Minerve & à Apollon que tel que vous êtes
„ & ayant les mêmes pensées que moi, [45] vous
„ pussiez épouser ma fille & devenir mon gen-
„ dre, je vous donnerois un beau Palais & de
„ grandes richesses si vous preniez le parti de
„ demeurer avec nous. Il n'y a personne ici qui
„ veuille vous retenir par force, à Dieu ne plai-
„ se. Je vous promets que demain tout sera
„ prêt pour votre voyage, dormez seulement
„ en toute sûreté. Les gens que je vous don-
„ nerai observeront le moment que la mer se-
„ ra

45 *Vous pussiez épouser ma fille*]. Alcinoüs a beau assurer Ulysse qu'il est incapable de concevoir aucun soupçon, Ulysse l'en croit fort capable; & l'offre si prompte que lui fait le Roi, le fortifie dans cette opinion; il est persuadé, comme l'insinuë Eustathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir si sa fille n'a point conçu quelque passion pour lui, & s'il n'y a pas répondu. Au reste cette proposition que lui fait Alcinoüs, à cela près qu'elle est un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces tems-là, tout étoit plein d'exemples de ces sortes de mariages faits par occasion; un Roi prenoit pour gendre un étranger qui étoit arrivé chez lui, quand il connoissoit à ses manieres qu'il étoit digne de cet honneur. C'étoit ainsi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient été mariez. On ne s'informoit pas alors si un homme étoit riche, il suffisoit qu'il eût de la naissance & de la vertu.

46 *Dussiez-vous aller au de-là de l'Eubée qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes*] L'Eubée est en effet assez éloignée de *Corcyre* ou *Corfou*, puisque pour y aller il faut passer de la mer l'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponnese. Mais Alcinoüs fait cet éloignement encore beaucoup plus grand, en dépaisant son Isle, & en la faisant une des Isles fortunées, car c'est de cette idée & de cette fausse supposition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

47 *Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorsqu'il alla*

„ ra bonne, afin que vous puissiez arriver heu-
„ reusement dans votre Patrie, & par tout où
„ vous voudrez aller; [46] dussiez-vous aller au
„ de-là de l'Eubée qui est fort loin d'ici, com-
„ me nous le savons par le rapport de nos pi-
„ lotes, [47] qui y menerent autrefois le beau
„ Rhadamanthe lorsqu'il alla voir Tityus le fils
„ de la Terre. [48] Quelqu'éloignée qu'elle soit,
„ ils le menerent & le ramenerent dans le mê-
„ me jour sans beaucoup de peine. Et vous-
„ même vous connoîtrez par experience la bon-
„ té & la legereté de mes vaisseaux, & l'adresse
„ & la force de mes rameurs.

Il

alla voir Tityus le fils de la Terre] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les Champs Elysees en Espagne sur les bords de l'Ocean. Alcinoüs veut donc faire croire ici que son Isle est près de cet heureux sejour, & pour le persuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la Terre, se servit des vaisseaux des Pheaciens, parce qu'ils étoient plus legers que les autres. Ce voyage de Rhadamanthe est imaginé sur ce que c'étoit un Prince très-juste, & que Tityus etoit un Titan très-injuste & très-insolent; Rhadamante l'alloit voir pour le ramener à la raison par ses remontrances.

48 *Quelque éloignée qu'elle soit, ils le menerent & le ramenerent dans le même jour sans beaucoup de peine*] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laissée où elle est vis-a-vis du Continent de l'Epire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le même jour seroit excessivement outrée, & c'est bien pis encore en la plaçant près des Isles fortunées dans l'Océan. Mais rien n'est impossible à des vaisseaux qui vont aussi vite qu'un oiseau, ou que la pensée même. Cela abrege bien le chemin & rapproche les distances les plus éloignées. Homere fait voir ici que les Pheaciens étoient si fiers de leur bonheur & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur étoit impossible. C'est sur cela que sont fondées toutes ces hyperboles si extrêmes. Plus les hommes sont heureux, plus leur langage est outré, & plus ils sont portez à se forger des chimeres avantageuses.

Il dit, & Ulysse penetré d'une joye qu'il n'avoit pas encore sentie, leva les yeux au Ciel, & fit cette priere. „ [49] Grand Jupiter, faites „ qu'Alcinoüs accomplisse ce qu'il me promet; „ que la gloire de ce Prince, sans jamais s'affoiblir, remplisse la Terre entiere, & que je „ retourne heureusement dans mes Etats!

Comme cette conversation alloit finir, Areté commanda à ses femmes de dresser un lit à Ulysse sous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre sur ces étoffes de beaux

49 *Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accomplisse*] Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le Roi lui a faite de lui donner sa fille, un refus auroit été trop dur. D'ailleurs comme il a connu ses soupçons, il répond à tout indirectement par cette priere, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ses Etats, & la reconnoissance dont il est penetré pour la promesse qu'il lui a faite de lui en fournir les moyens.

50 *Que tout étoit prêt*] Le Grec dit, *votre lit est fait*, qui est notre façon de parler ordinaire. La phrase Grecque est souvent la même que la Françoise.

51 *Il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné*] Le Grec dit, *ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ*, & cette épithete ἐριδούπῳ, qui signifie *valdè sonante*, *fort sonore*, *fort résonnante*, est très-magnifique, pour dire un portique *superbe*, *fort élevé*, & qui par conséquent rend un grand bruit; car ces sortes de lieux retentissent à proportion de leur exhaussement. Comment donc l'Auteur du *Parallele*, qui se piquoit de se connoître en bâtimens & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduisant de cette maniere: *Ensuite*, dit-il, *on le mena coucher dans une galerie fort résonnante.* Ce n'est pas l'Original qui est ridicule, c'est la Traduction. Quel goût faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuse & pleine de sens, une chose très-absurde & très-plate. Mais c'est-là le talent de certains Critiques modernes; ils flétrissent tout par leurs expressions, & ensuite ils accusent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de lui. On dira de même que ce Poëte est un sot d'avoir dit que *Minerve seringa une telle pensée* dans

beaux tapis, & de mettre par dessus des couvertures très-fines. Ces femmes traversent aussi-tôt les appartemens, tenant dans leurs mains des flambeaux allumez. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulysse [50] que tout étoit prêt. Aussi-tôt il prend congé du Roi & de la Reine, & [51] il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné. Alcinoüs alla aussi se coucher dans l'appartement le plus reculé de son Palais, [52] & la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.

dans l'esprit de Nausicaa, parce que c'est ainsi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyssée.

52 *Et la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi*] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon se couche près de Jupiter, & ici nous voyons que la Reine Areté se couche dans un lit dressé près du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reine sa femme en ont deux. Homere a peut-être voulu par-là marquer le luxe & la délicatesse de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la mollesse, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les gêner.

Fin du Tome Premier.